



3 0081 007 923 869

JOINT UNIVERSITY
LIBRARIES



NASHVILLE

TENNESSEE

433994

RETD. 11 JUL 65 AUG 15 1965	RETURNED MAY 09 1993
00 AUG 65	
RETD. 11 OCT 67 OCT 09 1967	
RETD. 21 OCT 67 OCT 17 1967	
RETURNED 08 APR 1986 MAY 02 1986	
RETURNED DEC 15 1990	

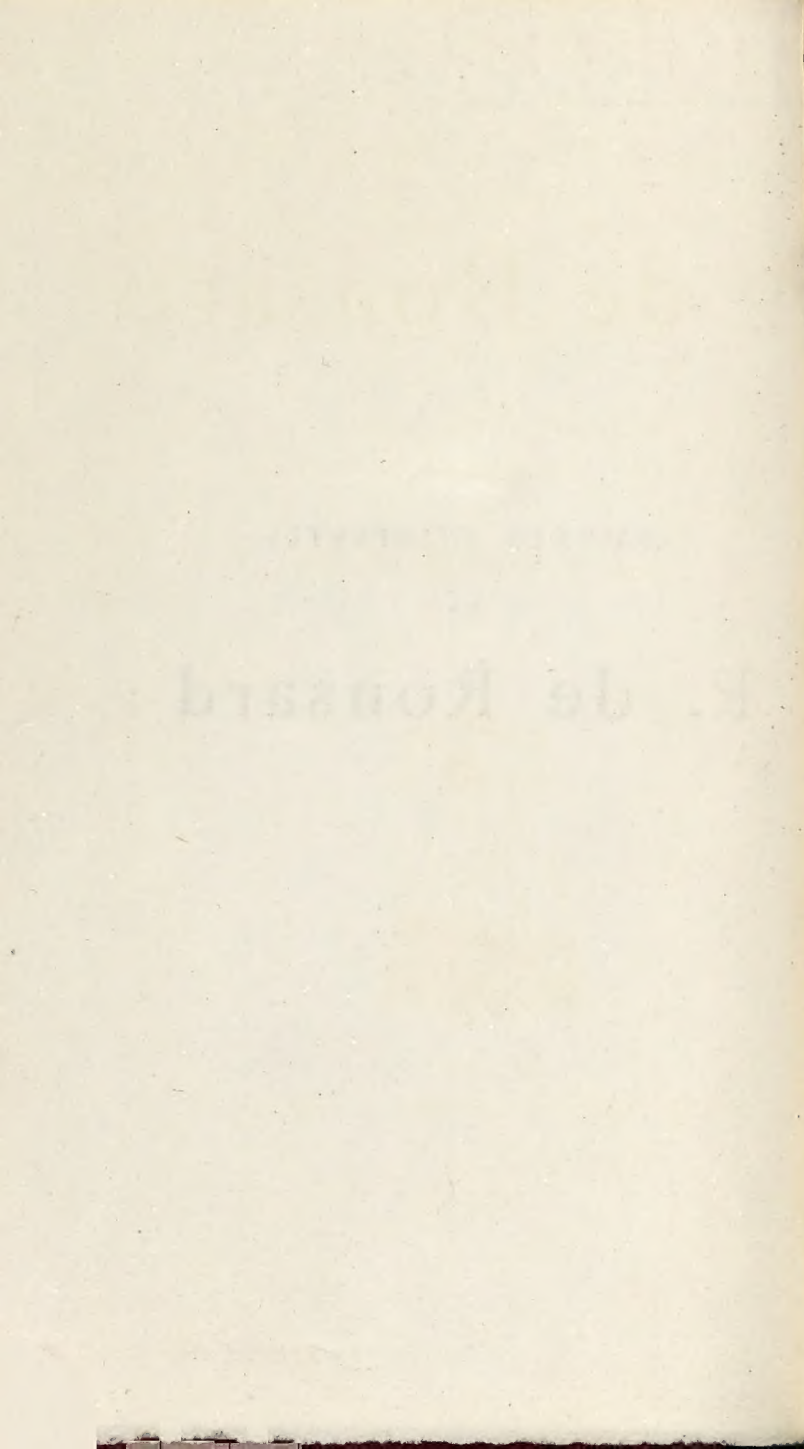
Demco-293

AW 5/11/89

OEUVRES COMPLÈTES

DE

P. de Ronsard



OEUVRES COMPLÈTES

DE

P. de Ronsard

Pierre de Ronsard

NOUVELLE ÉDITION

REVISÉE, AUGMENTÉE ET ANNOTÉE

PAR

PAUL LAUMONIER

TOME CINQUIÈME



PARIS

LIBRAIRIE ALPHONSE LEMERRE

23-33, PASSAGE CHOISEUL, 23-33

1914-1919

ŒUVRES COMPLÈTES

de Rousard

ŒUVRES COMPLÈTES

ŒUVRES COMPLÈTES

ŒUVRES COMPLÈTES

ŒUVRES COMPLÈTES



ŒUVRES COMPLÈTES

ŒUVRES COMPLÈTES

ŒUVRES COMPLÈTES

ŒUVRES COMPLÈTES



WDBA-French

LE PREMIER LI-
VRE DES POEMES
DE RONSARD.

DEDIE'

A TRESILLVSTRE ET VERTVEVSE
PRINCESSE MARIE STVART,
ROYNE D'ESCOSSE.



LE PREMIER LI

VIE DES POÈMES

DE RONSARD

A TRESHAUT ET VERTUEUX

PRINCE DE NAVARRE

PAR M. DE LAUNAY





LE PREMIER LIVRE
DES POEMES DE RONSARD.

DEDIE'

A TRESILLVSTRE ET VERTVEVSE
PRINCESSE MARIE STVART,
Royne d'Escoffe.

SONNET.

*Encores que la mer de bien loin nous separe,
Si est-ce que l'esclair de vostre beau Soleil,
De vostre œil qui n'a point au monde de pareil
Jamais loin de mon cœur par le temps ne s'egare.
Royne, qui enfermez vne Royne si rare,
Adoucissez vostre ire, & changez de conseil:
Le Soleil se leuant & allant au sommeil
Ne voit point en la terre un acte si barbare.*

*Peuple, vous forlignez (aux armes nonchalant)
 De vos ayeux Regnault, Lancelot & Roland,
 Qui prenoient d'un grand cœur pour les Dames querelle,
 Les gardoyent, les sauuoient : où vous n'avez, François,
 Ny osé regarder ny toucher le harnois
 Pour oster de seruage vne Royne si belle.*

DISCOVRS,

A elle-mesme.

*Le iour que vostre voile aux Zephyrs se courba,
 Et de nos yeux pleurans les vostres desroba,
 Ce iour, la mesme voile emporta loin de France
 Les Muses qui souloyent y faire demeurance,
 Quand l'heureuse fortune ici vous arrestoit,
 Et le Sceptre François entre vos mains estoit.*

*Depuis nostre Parnasse est devenu sterile,
 Sa source maintenant d'une bourbe distile,
 Son Laurier est seché, son Lierre est destruit,
 Et sa croupe iumelle est ceinte d'une nuit.*

*Les Muses en pleurant ont laissé nos montaignes :
 Que pourroyent plus chanter ces Neuf belles compaignes ?
 Quand vous, leur beau suiet, qui les faisoit parler,
 Sans espoir de retour est daigné s'en-aller ?
 Quand vostre Maiesté qui leur donnoit puissance,
 A tranché leur parolle avecque son absence ?*

*Quand vostre belle léure où Nature posa
 Vn beau iardin d'œillets que Pithon arrosa
 De Nectar & de miel, quand vostre bouche pleine
 De perles de rubis, & d'une douce haleine :*

*Quand vos yeux estoilez, deux beaux logis d'Amour,
Qui feroient d'une nuit le midi d'un beau iour,
Et penetrant les cœurs pourroient dedans les ames
Des Scythes imprimer la vertu de leurs flames :*

*Quand vostre front d'Albâtre & l'or de vos cheveux
Annelez & tressez, dont le moindre des nœux
Donteroit une armée, & feroit en la guerre
Hors des mains des soldats tomber le fer à terre :*

*Quand cest Yvoire blanc qui enfle vostre sein,
Quand vostre langue & gresle & delicate main,
Quand vostre belle taille & vostre beau corsage
Qui ressemble au portrait d'une celeste image :*

*Quand vos sages propos, quand vostre douce vois,
Qui pourroit esmouvoir les rochers & les bois,
Las ne sont plus ici ! quand tant de beautez rares
Dont les Graces des Cieux ne vous furent auares,
Abandonnant la France ont d'un autre costé
L'agreable suiet des Muses emporté !*

*Comment pourroient chanter les bouches des Poètes,
Quand par vostre depart les Muses sont muettes ?*

« Tout ce qui est de beau ne se garde long temps :

Les Roses & les Liz ne regnent qu'un Printemps :

Ainsi vostre beauté seulement apparue

Quinze ans en nostre France est soudain disparue,

Ainsi qu'on voit en l'air s'esvanouir un trait,

Et d'elle n'a laissé sinon que le regret,

Sinon le desplaisir qui me remet sans cesse

Au cœur le souuenir d'une telle Princeesse.

Hà, que bien peu s'en faut que rempli de fureur,

Voyant vostre destin, ie ne tombe en l'erreur

De ceux qui ont pensé sans preuoyance aucune

Ce monde estre conduit au plaisir de Fortune !

Ciel ingrat & cruel, ie te pri' respons moy,

Respons ie te suppli' que te fist nostre Roy,

*Auquel si ieune d'ans tu as tranché la vie ?
 Que t'a fait son espouse, à qui la palle enuie
 A desrobé des mains le Sceptre si soudain,
 Pour veufue l'enuoyer en son país lointain
 En la fleur de son âge, ayant esmeu contre elle
 Et contre sa grandeur sa terre naturelle ?*

*Or si les hommes nez entre les peuples bas,
 D'un cœur pesant & lourd qui ne resiste pas,
 Auoyent souffert en l'ame vne moindre partie
 De la tristesse hélas ! que femme elle a sentie,
 Ils seroyent surmontez de peine & de douleur,
 Et veincus du destin feroient place au malheur :*

*Où ceste noble Royne & haute & magnanime,
 Dont le cœur genereux par la vertu s'anime,
 Ne ployant sous le mal, d'un courage indonté
 Comme ferme & constante à le mal surmonté,
 Et n'a voulu souffrir que Fortune eust la gloire
 D'auoir en l'assaillant sus elle la victoire,
 Portant vn ieune cœur en vn courage vieux,
 De l'Enuie & du Sort tousiours victorieux.*

*Tu dois auoir, Escosse, vne gloire eternelle
 Pour estre le berceau d'une Royne si belle :
 Car soit que le Soleil en bas face seiour,
 Soit qu'il le face en haut, son œil te sert de iour.*

*Aussi toute beauté qui n'a ny fin ny terme,
 Aux Isles prend naissance, & non en terre ferme.
 Diane qui reluit par l'obscur de la nuit,
 Et qui par les forests ses Molosses conduit,
 En Delos prist naissance, & la gentille mere
 Des Amours emplumez nasquit dedans Cythere :
 Escosse la belle Isle a receu ce bon-heur
 De vous produire aussi, des Dames tout l'honneur.*

*Hà, que ie veux de mal au grand Prince Neptune,
 Prince fier & cruel, qui pour vne rancune*

*Qu'il portoit à la Terre, avecque son Trident
Alla de tous costez les vagues resspandant,
Et par despit cacha presque de nostre mere
Tout le sein fructueux sous la marine amere !
Il arracha les bors, puis en les escartant
Bien loin dedans la mer il les alla plantant :
Et pour n'estre iouët ny des vents ny des ondes,
Leurs plantes attacha sous les vagues profondes
D'une chaisne de fer : seulement à Delos
Permist en liberté de courir sur les flots.*

*Je voudrois bien qu'un Dieule plus grand de la troupe
De ceux qui sont au Ciel, espuisast d'une poupe
Toute l'eau de la mer, lors à pied sec i'irois
Du riuage François au riuage Escossois,
Et marchant seurement sur les blondes areines
Sans estre espouuanté des hideuses Baleines,
Je voirrois les beaux yeux de ce gentil Soleil,
Qui ne scauroit trouuer au monde son pareil.*

*Mais puis qu'il n'est permis de forcer la Nature,
Et qu'il faut que la Mer de vagues nous emmure,
Pour la passer d'un coup en lieu de grans vaisseaux
l'enuoyray mes pensers, qui volent comme oiseaux :
Par eux ie reuoirray sans danger à toute heure
Ceste belle Princeesse & sa belle demeure :
Et là pour tout iamais ie voudray seiourner,
Car d'un lieu si plaisant on ne peut retourner.*

*Certes l'homme seroit furieux manifeste
Qui voudroit retourner d'un Paradis celeste,
Disant que de son bien il receuroit un mal,
Pour se voir eslongné de son pays natal.*

*La Nature a tousiours dedans la mer lointaine,
Par les bois, par les rocs, sous des monceaux d'arcine
Recelé les beautez, & n'a point à nos yeux
Monstré ce qui estoit le plus delicieux :*

*Les Perles les Rubis sont enfans des riuages,
Et tousiours les odeurs sont aux terres sauvages.*

*Ainsi Dieu qui a soin de vostre Royauté,
A fait (miracle grand) naistre vostre beauté
Sur le bord estranger, comme chose laissée
Non pour les yeux de l'homme, ainçois pour la pensée.*

A elle-mesme.

*Bien que le trait de vostre belle face
Peinte en mon cœur par le temps ne s'efface,
Et que tousiours ie le porte imprimé
Comme vn tableau viuement animé:
l'ay toutefois pour la chose plus rare
(Dont mon estude & mes liures ie pare)
Vostre semblant qui fait honneur au lieu,
Comme vn portrait fait honneur à son Dieu.*

*Vous n'estes viue en drap d'or habillée,
Ny les ioyaux de l'Inde despouillée
Riches d'esmail & d'ouurages, ne font
Luire vn beau iour autour de vostre front:
Et vostre main des plus belles la belle
N'a rien sinon sa blancheur naturelle,
Et vos longs doigts cinq rameaux inegaux
Ne sont pompeux de bagues ny d'anneaux,
Et la beauté de vostre gorge viue
N'a pour carquan que sa blancheur naïue.*

*Vn cresphe long, subtil & delié,
Ply contreply retors & replié,
Habit de dueil, vous sert de couuerture
Depuis le chef iusques à la ceinture,*

*Qui s'enfle ainsi qu'un voile quand le vent
Soufle la barque, & la singe en avant.*

*De tel habit vous estiez accoustrée
Partant hélas ! de la belle contrée
(Dont auiez eu le Sceptre dans la main)
Lors que pensive, & baignant vostre sein
Du beau crystal de vos larmes roulées,
Triste marchiez par les longues allées
Du grand iardin de ce royal Chasteau
Qui prend son nom de la source d'une eau.*

*Tous les chemins blanchissoient sous vos toiles,
Ainsi qu'on voit blanchir les rondes voiles,
Et se courber bouffantes sur la mer,
Quand les forçats ont cessé de ramer :
Et la galere au gré du vent poussée
Flot desur flot s'en-va toute eslançée
Sillonnant l'eau, & faisant d'un grand bruit
Pirouëtter la vague qui la suit.*

*Lors les rochers, bien qu'ils n'eussent point d'ame,
Voyant marcher une si belle Dame,
Et les deserts, les sablons, & l'estang
Où vit maint Cygne habillé tout de blanc,
Et des hauts Pins la cyme de verd peinte,
Vous contemploient comme une chose sainte,
Et pensoient voir (pour ne voir rien de tel)
Une Déesse en habit d'un mortel
Se promener, quand l'Aube retournée
Par les iardins pouffoit la matinée,
Et vers le soir, quand desia le Soleil
A chef baissé s'en-alloit au sommeil.*

*Droit au dauant de vostre portraiture
J'ay mis d'un Roy l'excellente peinture
Bien ieune d'ans, qui iamais n'eut le cœur
Ny l'œil blessé d'amoureuse langueur :*

Et toutefois à luy voir le visage
Chacun diroit qu'il aime vostre Image,
Et qu'allumé des rais de vostre iour
Il se consume & s'escoule d'amour
En sa peinture, & que son portrait mesme
Comme amoureux en devient froid & blesme.
On iugeroit qu'il contemple vos yeux
Doux, beaux, courtois, plaisans, délicieux,
Vn peu brunets, où la delicateſſe
Rit, non aux verds qui sont pleins de rudesse.
Aussi les Grecs en amour les premiers
Ont à Pallas Déesse des guerriers
Donné l'œil verd, & le brun à Cythere
Comme d'Amour & des Graces la mere.

Luy donc espris d'un visage si beau
Où vit Amour, son trait & son flambeau,
En son portrait vous diriez qu'il souſpire,
Et que muet ne vous ose rien dire.

Pource voyant mon maistre en tel ennuy,
Je ſuis contraint de raisonner pour luy,
Parlant ainſi : O ame fortunée,
Qui acheuas le cours de ta iournée
Presque en naiſſant, & qui bien loin d'icy
Vis dans le Ciel despeſtré du ſoucy,
Que ie ſenty comme vn cruel orage
Le mesme iour, que haſtant ton voyage
Tu vins là haut pour viure ſans douleurs,
Me laiſſant ſeul entre mille malheurs,
Dont ie n'auois, pour eſtre en mon enfance,
Ou bien petite ou nulle cognoiſſance,
Et qu'aujourdhuy grieuement i'apperçoy
Depuis que l'âge a commandé ſur moy.

Làs ! tout ainſi, belle ame fraternelle,
Qu'eſtant volé ſur la voute eternelle

Me feis Seigneur du Sceptre des Gaulois,
Que ne m'as-tu, de celle que ie vois,
Fait en mourant heritier de ta place,
Pour embrasser ceste bruslante glace,
Dont la froideur qui le cœur m'a blessé,
Vaut tout l'honneur qu'icy tu m'as laissé?
Car Sceptre, Empire, & puissante Couronne
Ne vallent pas le mal qu'elle me donne.
Mais pourquoy sens-ie en mon âge imparfait,
Auant le temps, le mal qu'elle me fait?

Le ieune Amour, qu'au fond du cœur ie porte,
M'apprend d'enfance à viure en telle sorte,
Qui de ses dards des hommes triomphans
Blesse d'un coup & vieillards & enfans:
Mais plus l'enfant, lequel desia commence
Porter la fleur de sa blonde iouuence
Sur le menton: & qui commence aussi
Porter au front vn amoureux souci,
Ayant le sang plus chaud que de coustume.

Le grand Amour qui les Princes allume,
M'a fait sentir au cœur deuant le temps
Ce qu'un grossier ne sent qu'à cinquante ans,
En me faisant amoureux deuant l'âge
De vos vertus & de vostre visage.

Puis il faudroit que ie fusse vn rocher,
Si viuement ie ne sentoie toucher
De vos beaux yeux mon ame toute esmeue,
Puis que si belle icy ie vous ay veue,
Royne & ma sœur, & d'un regard si dous
Tirer nos cœurs & nos yeux apres vous.

Mais dequoy sert, ô Royne, de me plaindre.
Puisqu'à mon bien ie ne sçauois atteinre?
La parenté, l'alliance qui est
Entre nous deux, grieuement me desplait.

Ce nom de sœur charitable m'outrage :
Je voudrois estre ou moindre de lignage,
Ou moindre en tout : lors ie pourrois guarir
Ce mal d'amour dont il me faut mourir.

Hal frere mien, tu ne dois faire plainte
Dequoy ta vie en ta fleur est estainte :
Avoir iouy d'une telle beauté
Sein contre sein, valloit ta royauté,
Et tout le bien qu'un grand Monarque amasse :
Vn tel plaisir toute richesse passe,
Et seulement il n'appartient qu'aux Dieux
D'oser penser combien peuvent ses yeux.

De tels propos ie parle pour mon maistre,
Qui fait semblant en son Image d'estre
Plein de souspirs, & voudroit s'efforcer :
Outre les dents la voix ne peut passer :
Le mort tableau luy oste la parole,
Et la peinture en larmes toute molle
En devient palle, & retient la couleur
De l'amoureux tout palle de douleur,
Qui se tourmente, & par souspirs desire
Estre entendu, & si ne le peut dire.

Vous d'autre part faites semblant d'avoir
En gré sa plainte, & de la recevoir,
Et l'appellant, luy ouvrir de vos villes
Les riches ports & les haures fertilles :
Mais ceste Mer qui s'espand entre-deux
D'un large champ escumeux & ondeux,
Vous porte enuie, & ne veut point ce semble,
Que soyez ioints par mariage ensemble.
Et qu'est-il rien plus cruel que la Mer,
Mer qui son nom a desrobé d'amer ?

Vous n'estes seule à qui ceste marine
S'est fait cognoistre enuieuse & maligne :

*Hero le sçait, Helles, & ceste là
Que le Toreau sur sa croupe en-vola,
Qui fut Princesse en son printemps si belle
Que nostre Europe a porté le nom d'elle.*

*Je suis marry que la douce Venus
Nasquit des flots d'escume tous chenus :
Elle d'Amour la compaignie & la mere,
Digne n'estoit d'une naissance amere
Des flots couverts d'horreur & de peril,
Mais devoit naistre au Printemps en Auril
D'un pré fleury, pres d'une eau gazouillante
Dessus la mousse, & non de la tourmente.*

*C'est pour monstrier que l'Amour est trompeur,
Amer, cruel, plein de crainte & de peur,
Comme celuy qui porte en ses mains closes
Plus de chardons que de lis ny de roses.*

DISCOVRS.

A elle-mesme.

*Je n'ay voulu, Madame, que ce liure
Passast la mer sans vous voir & vous suiure,
Pour remarquer ainsi qu'en vn tableau
Ce que Nature & les cieux ont de beau :
Et pour vous suiure, ou en vostre liètiere
Ou à cheual, quand vous seule heritiere
D'un si grand peuple allez de tous costez
Voir les suiets sous vostre main dontez,
Ou pour servir de douce compaignie
A vos pensers, quand la tourbe infinie*

Qui vous courtise & d'yeux & de bonnet,
 Vous laisse seule en vostre cabinet,
 Où soulageant vos royales pensées
 (De trop de soin & d'affaires lassées)
 Prenez vn Luth, ou chantez ou lisez,
 Et quelquefois mes vers vous eslisez
 Entre vn millier, dont ie tressaute d'aise
 Braue de faire vn œuvre qui vous plaise :
 Car ie ne veux en ce monde choisir
 Plus grand honneur que vous donner plaisir.

Ce liure doncq' qui en rend tesmoignage,
 Seroit marry, si faisant vn voyage
 En Angleterre, il n'alloit tout d'un train
 En vostre Escosse, & vous baisoit la main,
 Voyant d'un coup deux Roynes enfermées
 En mesme mer, de qui les renommées
 Maugré la mer volent par l'univers.

C'est doncq' raison, puisque i'ay fait ces vers
 Pour toutes deux, que prompt ie les enuoye
 A toutes deux par vne mesme voye,
 Pour celebrer d'un coup en ce faisant
 Vos deux beautez par vn mesme present.

O liure doncq' plus heureux que ton maistre,
 Tu vas au lieu auquel ie voudrois estre,
 Voire où ie suis tousiours par le penser :
 Et si le corps pouuoit la mer passer
 Comme l'esprit, ie verrois à toute heure
 Le beau seiour où la Royne demeure,
 De qui les yeux luisent comme vn beau iour.

En si plaisant & celeste seiour
 Vit la vertu, l'honneur, la courtoisie,
 Et la beauté dedans le Ciel choisie,
 Qui monstre assez aux rais de ses flambeaux
 Combien au Ciel tous les Anges sont beaux :

*Car du haut Ciel telle beauté partie
Fait voir icy le tout par la partie.*

*Elle courtoise, ô liure glorieux,
Te receuant d'un visage ioyeux,
Et te tendant la main de bonne sorte,
Te demand'ra comme Ronsard se porte,
Que c'est qu'il fait, ce qu'il dit, ce qu'il est :
Tu luy diras qu'icy tout luy desplaist,
Soul de soy-mesme : & que mesme sa vie
Comme pesante à son corps luy ennuye,
Se trouuant seul, & pleurant par les bois
La triste mort d'un Prince & de deux Rois.*

ELEGIE.

*L'Huillier, si nous perdons ceste belle Princeſſe,
Qui en un corps mortel reſemble vne Déeſſe,
Nous perdons de la Court le beau Soleil qui luit,
Dont iamais la clarté n'a tiré vers la nuit,
Mais touſiours en monſtrant ſa ſplendeur couſtumiére
A fait contre le iour paroître ſa lumière.*

*Ne te ſouuient-il point des longues nuits d'hyuer,
Où nulle eſtoile au ciel ne ſe daigne leuer,
Mais lente & pareſſeuſe en ſon liét eſt cachée,
Quand Tithon en ſes bras tient ſa femme couchée,
Et le monde languit en tenebreux ſejour,
En horreur & en peur, pour l'abſence du iour ?*

*Ainſi amy l'Huillier, noſtre Court ſera telle
Veufue de la clarté d'une Royne ſi belle,
Belle en perfection : car toute la beauté
Qui eſt & qui ſera & a iamais eſté,*

*Pres de la sienne est laide, & la mere Nature
Ne composa iamais si belle creature.*

*Au milieu du Printemps entre les Liz nasquit
Son corps, qui de blancheur les Liz mesmes veinquit,
Et les Rosés qui sont du sang d'Adonis teintes,
Furent par sa couleur de leur vermeil depeintes :
Amour de ses beaux traits luy composa les yeux,
Et les Graces qui sont les trois filles des Cieux,
De leurs dons les plus beaux ceste Princeesse ornerent,
Et pour mieux la servir les Cieux abandonnerent.*

*Si sa belle peinture au moins nous demouroit
En s'en-allant de nous, toute ne s'en-iroit,
Et aurions le plaisir du sage Roy Protée
Qui d'Helene retint la figure empruntée.
Mais elle s'en-va toute, & ne laisse sinon
Le triste souuenir qui reste de son nom,
Et le regret de perdre un si diuin visage,
Qui captif retiendroît un cœur le plus sauuage.*

*Le iour que ie voirray son depart approcher,
Je veux, pour ne le voir, deuenir un rocher,
Sourd, muet, insensible, & le long d'une plaine
Je me veux transformer en l'eau d'une fontaine,
Afin de la pleurer comme les Nymphes font
Quand les fleurs hors des prez par la bise s'en-vont,
Ou quand par un torrent les fontaines se souillent
Ou quand de leur verdeur les arbres se despouillent.*

*Hà, plustost ie voudrois un oiseau deuenir
Pour mieux l'accompagner, & tousiours me tenir
Sur le haut de son Coche, ou ie voudrois reluire
Comme vne claire estoile au haut de sa nauire,
S'elle passoit la mer, & par terre & par eau
Je n'abandonnerois un visage si beau.*

*Que ne vivent encor les Palladins de France!
Un Rolant, un Renault ! ils prendroient sa desfence,*

*Et l'accompagneroient & seroient bien-heureux
D'en auoir seulement vn regard amoureux,
Qui au grand Iupiter osteroit le tonnerre,
Et veincu le feroit habiter nostre terre.*

*C'est abus que les Dieux autrefois ay'nt aimé,
Ils auroient maintenant l'estomac allumé
D'une telle Princeesse, & poinçonnez d'enuie
L'auroient dedans le Ciel pour leur dame rauie :
Celle que desroba le Bœuf Sidonien,
Que le Cygne trompa, pres d'elle ne sont rien :
Ny celles que lon list par les vers estimées,
Ne furent en leur temps si dignes d'estre aimées.*

*Seulement la hauteur de son Sceptre luy nuit :
Amour simple & naïf les Maiestez ne suit,
Il fuit la Royauté, place trop dangereuse,
Où languist sans espoir l'esperance amoureuse.*

*Or aille où le Destin emmener la voudra,
Toujours dessous ses pieds la terre se peindra
D'un beau tapis de fleurs, les eaux seront paisibles,
Les vents appaiseront leurs haleines terribles,
La mer se fera douce, & pour voir sa beauté
Le Soleil espandra sur elle sa clarté,
Au-moins si le Soleil en la voyant n'a honte
Qu'une telle beauté sa beauté ne surmonte.*

ELEGIE.

*Comme un beau pré despouillé de ses fleurs,
Comme un tableau priué de ses couleurs,
Comme le ciel s'il perdoit ses estoiles,
La mer ses eaux, la nauire ses voiles,*

*Vn bois sa fueille, vn antre son effroy,
Vn grand Palais la pompe de son Roy,
Et vn anneau sa perle precieuse:
Ainsi perdra la France soucieuse
Ses ornemens, perdant la Royauté
Qui fut sa fleur, sa couleur, sa beauté.*

*Dure Fortune, indontable & felonne,
Tu es vrayment fille d'une Lyonne,
Tu vas passant les Tygres en rigueur,
Tu n'eus iamais en l'estomac de cœur,
D'ainsi traiter vne Royne si belle!*

*Premierement tu l'as dès la mammelle
Assuiettie à porter le malheur,
Lors que sa mere atteinte de douleur,
Dans son giron, craignant l'armée Angloise,
L'alloit cachant par la terre Escossoise.*

*A peine estoit sortie hors du berceau,
Que tu la mis en mer sus vn vaisseau,
Abandonnant le lieu de sa naissance,
Sceptre, & parens, pour demeurer en France.*

*Lors en changeant de courage malin,
La regardas d'un visage benin,
Et d'orpheline ensemble & d'estrangere
(Hâ que tu es inconstante & legere!)
La marias au fils de nostre Roy,
Qui depuis tint la France dessous soy.*

*Puis en l'ayant, ô fortune insensée!
Iusqu'au sommet des grands honneurs poussée,
Tu as occis à seize ans son mary:
Ny plus ny moins qu'en vn iardin fleury
Meurt vn beau Liz, quand la pluye pesante
Aggraue en bas sa teste languissante,
Ou comme au soir la Rose perd couleur,
Et meurt seichée alors que la chaleur*

*Boit son humeur qui la tenoit en vie,
Et fueille à fueille à bas tombe fanie.*

*Sa belle espouse atteinte de souci,
Après sa mort est demeurée ainsi
Qu'on voit au bois la veufue Tourterelle,
Ayant perdu sa compagne fidelle:
Jamais un autre elle ne veut choisir,
Car par la mort est mort tout son desir,
Ny pré ny bois son regret ne console,
Et d'arbre en arbre au point du iour ne vole,
Ains se cachant dedans les lieux secrets,
Seulette aux vents raconte ses regrets,
Se paist de sable, & sans amy se branche,
En soupirant, sur une seiche branche.*

*Fortune hélas! ne suffisoit-il pas
De l'offenser d'un si piteux trespas?
Sans luy remplir diuersement sa terre
D'opinions, de sectes, & de guerre,
Bander son peuple aux armes tant prisé
Auant qu'il fust par sectes diuisé?*

*Si la fureur de tes mains tant cruelles
Ont tel pouuoir sur les choses si belles,
Si l'équité, la bonté, la pitié,
Porter au vice extreme inimitié,
Si la vertu, la chasteté de vie,
N'ont peu flechir ny ton sort ny l'enuie,
Qu'esperons nous de nos humanitez?*

*Le Ciel d'airein, logis des Deitez,
N'est assuré, ses Dieux ny ses Déeses,
Puis qu'icy bas nos diuines Princesses,
Qui te deuroient aux larmes inuiter,
Contre l'ennuy ne peuuent resister.*

*Tu n'es encore ô Fortune, contente:
Ta cruauté nostre douleur augmente,*

*En nous voulant prier de ses beaux yeux,
Yeux qui font honte aux estoiles des cieux :
Nous desrobant ceste beauté diuine,
Pour la donner aux flots de la marine :*

*Puisse la mer la terre deuenir,
Puisse sa nef comme un rocher tenir
Au bord de l'eau, de peur qu'elle n'emporte
Un corps si beau qui nostre âge conforte,
Ceste beauté, honneur de nostre temps,
Qui rend les Rois & les peuples contens.*

*Hà ie voudrois, Escossè, que tu peusses
Errer ainsi que Déle : & que tu n'eusses
Les pieds fermez au profond de la mer !*

*Hà ie voudrois que tu peusses ramer
Ainsi que vole une barque poussée
De mainte rame à ses flancs eslancée !
Pour t'ensuir longue espace deuant
Le tard vaisseau qui t'iroit poursuivant,
Sans voir iamais surgir à ton riuage
La belle Roïne à qui tu dois hommage.*

*Puis elle adonq, qui te suiuroit en vain,
Retourneroit en France tout soudain
Pour habiter son Duché de Touraine :
Lors de chansons i'aurois la bouche pleine,
Et en mes vers si fort ie la lou'rois,
Que comme un Cygne en chantant ie mourrois.
Pour mon obiect i'auroy la beauté d'elle,
Pour mon suiet sa constance immortelle :
Où maintenant la voyant absenter,
Rien que douleur ie ne scauroy chanter.*

*Sus, Elegie en noir habit vestue,
Monte au plus haut d'une roche poinctue,
Cherche les bois des hommes separez,
Fuy-ten aux lieux qui sont plus esgarez,*

*Et en pleurant à l'entour des riuieres,
Raconte aux vents que ie perdy n'agueres
Vne Maistresse, vne perle de pris,
Et vne fleur la fleur des bons esprits,
Vne diuine & rare Marguerite,
Qui pour la France en la Sauoye habite,
Et maintenant vne Royne ie pers,
Qui fut l'honneur de France & de mes vers.*

LA HARANGVE

de tres-illustre Prince François, Duc de Guise.
aux Soldats de Metz,

Dediée

A Charles, Cardinal de Lorraine,
son frere.

*Quand Charles Empereur qui se donne en songeant
Tout l'Empire du monde, & qui se va rongeant
D'une gloire affamée, & d'un soin d'entreprendre
De vouloir, à son dam, contre nostre Roy prendre
Les nouueaux murs François d'une foible cité,
Où le Destin auoit son OVTRE limité:
De gens & de cheuaux effroya la campagne,
Troupe à troupe espuisant les peuples d'Alemaigne
Et toute la Hongrie, & l'escadron ardent
Des peuples bazanez, my-Mores d'Occident :
Et quand tout forcené contre l'honneur de France
Les guidoit, furieux, en plus grande abondance*

*Que les vents empennez de rouëz tourbillons
Poussez du foudre aigu ne courbent de sillons,
Les uns bossus deuant, & les autres derriere,
Au gyron de Tethys la vieille marinere :*

*Et quand enuironné de tant de gouffanons
Fist braquer tout d'un rang cent pieces de canons
Sur le bord du fossé, qui de gorges béantes
Vomissoient à la fois cent balotes tonnantes
Contre Mets esbranlé, & d'un choquer plus dur
Qu'un esclat foudroyant esbrecherent son mur
D'autant d'espace ouuert, que lon voit d'ouerture
Dans les champs porte-blez, quand la faucille dure
A rongé les tuyaux, & que le moissonneur
Ne laisse un seul espy pour la main du glaneur :*

*Et quand ia les tortis de serpentes tranchées
Furent gros de soldats, & de piques couchées
Du long contre leur flanc prest à donner l'assaut :
Lors ton frere de Guise eslançé d'un plein saut
Sur le rempart cognu, plein d'effroyable audace
Desfiant leurs canons s'arma deuant leur face.
Il prist ses beaux cuissots, & ses gréues encor,
Gréues faites d'argent, & iointes à cloux d'or :
D'or les boucles estoient, où sourdoient esleuées
Mille croisettes d'or au burin engraues :
Sur le ply du genou erroit un grand serpent,
Qui des tortis brisez de son ventre rampant
Faisoit le mouuement de ceste genouliere,
Le bordant de sa quenë en lieu de cordeliere.*

*Il a d'un corselet son corps enuironné
De fils d'or & d'argent par lignes rayonné
Opposez l'un à l'autre, & dedans ceste armeure
Viuoit (miracle grand!) une riche engraueure.*

*Après du hausse-col le Pape Urbain estoit
En blanche barbe peint qui graue admonestoit*

*Les Rois Chrestiens de faire aux Sarrazins la guerre
Et de Hierusalem le saint Royaume acquerre :
Sa robe estoit de pourpre & à replis bossus,
Son roquet cramoisi luy pendoit pardeffus :
Dessous à plis ondez faict d'une toile blanche
Son sourpelis couloit iusqu'au bas de la hanche.
Vis à vis de ce Pape engrauez en or fin
Tressailloient d'allegresse Eustace, Baudouin,
Et le Comte de Flandre, & faisoient de leur teste
Vn signe d'obeyr à si iuste requeste.*

*Là le Duc Godefroy d'un art laborieux
Embossé dans l'acier, vendoit deuotieux
Verdun, Mets & Buillon, & d'un braue courage
Ainsi qu'une tempeste amenoit vn orage
De soldats tous armez : le fer qui gemissoit
Sous le pied des cheuaux, d'effroy s'y herissoit.*

*Autour du corselet dessus les feintes plaines
De l'Ocean vagoient trois cens nauires pleines
De Cheualiers croisez : d'autre costé le bord
Du payen Corborant rougissoit de la mort.*

*Là, veincus s'esleuoient en graueure bossée
Les grands murs d'Antioche, & les murs de Nicée,
Ceux de Tyr & Sidon, & là ce Godefroy
De toute la Iudée estoit peint comme Roy.*

*Puis il saisit apres sa merueilleuse targe
Forte massiue dure en rondeur aussi large
Qu'est vn Soleil couchant, où du fils d'Aristor
Estoient grauez les yeux en cent estoiles d'or.*

*Deux couleures d'acier dos à dos tortillées
Trainant dedans le fer leurs traces escaillées
Courroient le long du bord, qui d'un col replié
Resembloient de couleur à cest Arc varié
Que Iupiter attache au milieu des nuages
En voute pour seruir aux hommes de presages.*

*Du milieu de l'escu Gorgone s'esleuoit
Borgnoyant renfrongné, qui trois testes auoit
Naissantes d'un seul col, & de chacune teste
Grongnante, vomissoit la foudre & la tempeste.*

*Là comme Roy de Naple, estoit emburiné
Charles Comte du Maine, & le bon Roy René,
Et tous les vieux combats que la maison Lorraine
A faits sur le tombeau de l'antique Seraine.*

*Après il s'afubla d'un morion brillant
Comme un long trac de feu, qui des champs va pillant
Les espics desia meurs, lors que parmy les plaines
Des laboureurs fraudez le Ciel gaste les peines.*

*Haletant dans l'acier, Anthée fut empreint
Sur le haut de la creste horriblement estreint
Des bras courbez d'Hercule, & luy qui se traueille
D'eschapper hors du ply de si dure tenaille,
Enfle ses nerfs en vain, & tout acrauanté
Encor' sur un genouil, mal-seur se tient planté,
Puis tout à coup il tombe, & de sa gueule bée
Desgorge un panonceau. Puis il print son espée
Au flambant émary : le fourreau fut d'un os
D'Elephant Indien, marqueté sur le dos
De barbillons courbez, & sa dague guerriere
Plus que l'astre de Mars espandoit de lumiere.*

*Après qu'il eut de fer tout son corps reuestu,
Branlant la pique au poing, aguisa la vertu
De ses nobles soldats, & d'un cœur magnanime
Par ces vers Tyrteans au combat les anime :*

*Sus, courage, Soldats, sus, sus, monstrez vous or'
De la race d'Hercule, & de celle d'Heçtor.
Hercule, après avoir l'Espaigne surmontée
Vint en Gaule espouser la Roïne Galatée
Dont vous estes yssus : puis le Troyen Francus
Seul heritier d'Heçtor quittant les murs veincus*

*D'Illion, vint en France, & la race Troyenne
Mefla cent ans apres avec l'Herculienne.*

*Pource amis prenez cœur, imitez vos ayeux :
Encore Dieu nous aime, encore Dieu ses yeux
N'a deftourné de nous ny de nostre entreprise,
Ainçois plus que deuant la Gaule fauorife :
La Gaule il fauorife, & fauorifera
Tant que nostre bon Roy son gouuerneur fera.*

*Donque ne craignez point tel peuple de gendarmes :
Mais chacun se fiant plus en Dieu qu'en ses armes,
Droit oppose sa pique au deuant du guerrier
Qui viendra sur la breche au combat le premier :
Chacun de vous s'arrange en bon ordre en sa place,
Et prodiguant sa vie, apres sa mort la face
Plus claire que le iour : vous n'estes pas, Soldats,
Ignorans de garder la breche des rempars,
Et les murs affiegez d'une effroyable bande :
Encor' il vous fouient des murs de la Mirande,
Et de ceux-là de Parme, & vous fouient auffi
De ceux-là de Peronne, & ceux de Landreci,
Où tous les ennemis qui vos forces tenterent,
Rien finon deshonneur chez eux ne remporterent.
Nul n'aura par mes mains recompense ny pris,
Si son lieu le premier sur la breche il n'a pris,
Fust il beau comme vn Ange, & par dessus la trope
Apparust-il horrible en vn corps de Cyclope :
Surmontast-il au cours le vent Threicien,
Et de riches trefors le grand Roy Phrygien.
Eust-il le bras de Mars, la langue de Mercure,
Et se fust tout le Ciel & toute la Nature
Empeschez pour le faire accomply de tout point,
S'il n'est braue au combat, ie ne l'estime point :*

*Non, ie n'ignore pas qu'une belle victoire
D'âge en âge coulant n'eternize la gloire*

*Des hommes combatans, soient ieunes, ou soient vieux,
Et de terre enleuez ne les enuoye aux cieux.*

*Mais certes Enyon la guerriere Déesse
Cent fois plus que les vieux estime vne ieunesse
Qui brusle de combatre, & qui ne fait encor'
A l'entour du menton que iaunir d'un poil d'or.
Ceste ieunesse-là mordant ses léures d'ire,
Et grinçant de fureur à soy-mesmes inspire
Vne ame valeureuse, & s'ente dans le cœur
le ne sçay quel effort qui desdaigne la peur.
Ceste ieunesse-là tousiours braue s'essaye
De se voir entre-ouurir l'estomac d'une playe,
Combatant la premiere, & mieux voudroit se voir
Mourir de mille morts qu'au dos la recevoir.
C'est vergongne de voir couché sur la poulsiere
Vn ieune homme fuyant nauré par le derriere,
Ayant le dos béant d'ulceres apparens!
Celuy vrayment honnit ses fils & ses parens,
Longue fable du peuple, & la cruelle Parque
Passe son nom & luy dans une mesme barque :
Mais celuy qui premier s'opposant à l'effort
Des vaillans ennemis, meurt d'une belle mort,
Tenant encor' au poing sa pique vangeresse :
A l'heure qu'on l'enterre, vne dolente presse
Chantant du trespasé la gloire & les valeurs,
Reschaufe le corps froid d'une tiede eau de pleurs.*

*Iamais des masles cueurs les louanges ne meurent,
Et les fils de leurs fils tousiours loüez demeurent
Comme Dieux au vulgaire, & tousiours renommez
Demeurent leurs tombeaux de mille fleurs semez.*

*Si quelcun de la troupe en combatant euite
La mort cent fois cherchée, & qu'ensemble il incite
Son prochain compaignon à choquer viuement,
Ou vrayment à mourir l'arme au poing brauement,*

*Le peuple par la ruë honorera sa face,
Petits & grands assis debout luy feront place
L'honorant comme un Dieu, & n'aura son pareil,
Premier en la bataille, & premier au conseil.*

*Le couard au contraire enlaidy d'une honte
Ne sera rien sinon un populaire conte,
Et peut-estre bany de son pays natif,
Pour sa couardeté vagabond & fuitif,
Portant ses fils au col d'huis en huis ira querre
Son miserable pain en quelque estrange terre,
Et de haillons vestu, & priué de bon-heur
N'osera plus hanter les gens dignes d'honneur :
Et sa race à iamais, fust elle decorée
De nobles bisayeux, sera des-honorée.*

*Pource faites-vous preux : bien qu'il soit ordonné
Du naturel destin que tout ce qui est né
Vestu d'os & de nerfs, soit quelque iour la proye
De la Mort mange-tout, & que mesmes à Troye
Achille & Sarpedon, enfans des Dieux, n'ont pas
Non plus que fist Therfite, euté le trespas.*

*Mouron mouron, Amis, il vaut mieux pour defendre
Nous & nostre pays l'ame vaillante rendre,
L'ame vaillante rendre au dessus du rempart
D'un grand coup de canon faussez de part en part,
Ou d'un grand coup de pique accourcir nostre vie,
Que languir vieux au liët mattez de maladie.*

*Courage donc Soldats, ne craignez point la mort :
« La mort ne peut tuer l'homme vaillant & fort :
La mort tant seulement par les combats vient mordre
Ie ne sçay quels combats qui n'osent tenir ordre.
Tenez doncque bon ordre, & gardez vostre ranc,
Pressez l'un contre l'autre, & collez flanc à flanc,
Pied contre pied fiché, & teste contre teste
Bataillez brauement, & creste contre creste.*

Tienne le canonnier le canon comme il faut
Droitement contre ceux qui viendront à l'assaut :
Bref que chacun de vous à son estat regarde,
Le halebardier tienne au poing sa halebarde,
La pique le piquier, & le harquebutier
Couché plat sur le ventre exerce son mestier.

Et vous Princes du sang, de qui la noble race
Dés le premier berceau vous inspire vne audace
De mespriser la mort, ce n'est pas vous qu'il faut
Animer comme un peuple à qui le cœur défaut
Voyant flamber le fer : vostre naïf courage
Mieux que moy vous enseigne au martial ourage.

le parle à vous Soldats, mettez deuant vos yeux
De nostre nouveau Roy les faits victorieux :
Comme il a demarqué les bornes de la France
Pour les planter plus loin par le fer de sa lance :
Comme il a reconquis l'amitié des Anglois,
Et comme Luxembourg obeyt à ses lois,
Et comme tout le Rhin effroyé de ses bandes
Le confessa seigneur de ses eaux Alemandes.
Puis vous souuienne aussi que ce grand Empereur
Ne nous tient assiegez que par vne fureur
Naissant de desespoir d'auoir veu nostre Prince
Si auant, maugré soy, maistriser sa prouince :
Vous souuienne Soldats, en quelle aduersité
Seroit reduite hélas ! ceste belle cité
Si vous la laissez prendre, & combien violées,
De filles on viroit, & de maisons volées,
Et combien de vieillards par les cheueux grisons
Seront trainez dehors de leurs propres maisons,
Et qui pis est, Soldats, que de flames esprises
Enflameront d'autels, de Couuents, & d'Eglises !
Qui pour destourner d'eux tant de maux inhumains,
Ont commis leur salut à l'effort de vos mains.

*Ne les fraudez donc point d'une telle esperance,
Monstrant à l'Espagnol quelles mains a la France,
Et que Fortune femme aime mieux par raison
Vn ieune Roy vaillant, qu'un Empereur grison.*

*Or si quelqu'un de vous m'apperçoit le visage
Tant soit palle de peur, ou faillir de courage,
Je ne veux qu'en flatant il me vienne excuser,
Ains ie luy veux donner congé de m'accuser
(Ce que n'auienne, ô Dieu! que l'un de vous me face)
Car ie ne veux icy, non non, tenir la place
D'un Prince seulement, mais d'un simple soldart
Couché tout le premier sur le front du rempart.*

*Ainsi parla ton frere inspirant au courage
Des siens vne prouësse, vne horreur, vne rage
De combattre obstinez: son panache pendant
Terriblement courbé par ondes descendant
Sur le dos escaillé, du haut de la terrasse
Effroyoit l'Espagnol d'une horrible menace.
Comme un brandon de feu le rond de son bouclair
Escartoit parmy l'air un monstrueux esclair,
Non autrement qu'on voit une rouge Comete
Enflamer tout le ciel d'une crineuse trette:
Ou tout ainsi qu'on voit flamber le Sirien
Au plus chaud iour d'Esté, quand la gueule du Chien
Allumant tout le Ciel d'une flameche forte,
Aux hommes & la soif & les fièvres apporte.*

*Voy donc Prelat, que vaut un vaillant conducteur:
L'Empereur frissonna d'une si froide peur
Voyant ton frere armé, que sur l'heure sur l'heure
Du tout desesperé de fortune meilleure
Tourna le dos honteux: tant pour nostre salut
Le magnanime cœur de ton frere valut!
Sur les bornes de Gaule affrontant sa ieunesse
Aux desseins plus ruzes de la grise vieillesse*

*D'un si caut Empereur. Iô Prince Lorrain,
 Encore quelques fois de ma trompe d'airain
 Je sonneray tes faits d'une longue Iliade:
 Car ceux-là de Pericle & ceux d'Alcibiade
 N'egalent tes honneurs, ny le braue renom
 De celuy qui d'Afrique emporta le surnom,
 Ny ton ayeul qui vit au lourdain ses armées
 Veinqueurs se couronner de palmes Idumées.*

LES ARMES,

à Jean Brinon.

*Quiconque a le premier des enfers deterré
 Le fer, estoit, Brinon, luy-mesme bien ferré:
 Luy mesme auoit, ce croy-ie, occis son propre pere,
 Tué sa propre sœur, tué sa propre mere:
 Luy mesme auoit au soir à son hoste estrange
 Dessus la table offert ses enfans à manger:
 Et ne croyoit qu'au ciel les Dieux eussent puissance
 (Car il n'en croyoit point) de punir son offence.*

*Que les siecles dorez à bon droit sont loüez
 Sur les siecles de fer, quand les glans secoüez
 De chesnes nourrisriers, & quand la douce feine
 Païssoit le peuple oisif par les forests sans peine:
 Et quand dans les ruisseaux iusqu'à la riue pleins
 Les hommes tiroient l'eau dans le creux de leurs mains!*

*Alors on n'attachoit (pour les rendre plus seures)
 Des portes aux maisons, aux portes des serrures:
 Et lors on n'oyoit point ce mot de Tien ne Mien:
 Tous vivoient en commun, car tous n'auoient qu'un bien:*

*De ce que l'un vouloit, l'autre en auoit enuie,
Et tous d'accord passoient heureusement la vie.*

*Mais si tost que le fer par malheur fut trouué,
Qu'au fond de ses rougnons Pluton auoit couué
Par tant d'espaces d'ans là bas deffous la terre,
Au iour avecques luy la discorde & la guerre
Et le meurtre sortit, & sortirent dehors
Ces mots de Tue, Assomme, & mille horribles mors.*

*Le monde adonq' fut plein de crime & de diffame :
Le mary machina la poison à sa femme,
Le fils tua son pere, & le frere sa sœur,
Et l'hoste ne fut pas de son hoste bien seur.
Les peuples effroyez de l'horreur des batailles,
Flanquerent leurs citez de fosse & de murailles :
Car le peuple aux forests sans police espandu,
Es villes par troupeaux s'estoit desia rendu,
Qui pour se maintenir, au dos vestit les armes.
Lors le monde changé n'oyoit que les alarmes
Tonner de tous costez, & le volage Mars
Tout sanglant forcener au milieu des soldars.
Les Geans serpen-piez sur les Dieux s'enhardirent,
Les Lapithes armez les Centaures occirent,
Thebe' à cent portes vit ses deux Princes tuez,
Et Troye à fleur de champ ses Pergames ruez.*

*Qui pis est, des humains les races trop cruelles
N'ont pas fait seulement roidir en allumelles
Le fer enfant du feu : mais du grand Iupiter
Ont osé par le fer le tonnerre imiter,
Et imiter sa foudre en du fer entonnée
Bien d'une autre façon que ne fist Salmonée.*

*Ils ont fondu premier l'homicide metal
Soufflé d'une furie au brasier infernal
Que vomit Phlegethon : ils ont mis en la fonte
Le son, la peur, l'horreur, l'ire & la flame pronte*

Pleine de puanteur : ils ont apres cherché
 Le soulfre que Nature auoit bien loin caché
 Dessous terre là bas : puis le long des murailles
 D'une estable porchere, ou dedans les entrailles
 D'une grotte relente, ou d'un mont reculé
 Ils sont allez chercher le salpestre gelé :
 Puis poudroyant en vn ces drogues eslongnées
 Au penser des humains, sans peur les ont cognées
 Au ventre des canons, les faisant dégorger
 Vne balle qui bruit si haut au desloger,
 Qui court si tost par l'air, que la terre en chancelle,
 Que l'enfer s'en creuasse & prend clarté nouuelle,
 Que la mer en tressaut, & la voute des cieux
 En craquetant se rompt dessous le pied des Dieux.

De quel genre de mort estoit digne cest homme
 Qui premier inuenta le fer qui nous consume ?
 Qui premier artisan le canon pertuisa,
 Et sortir de sa gorge vn tel foudre auisa ?
 Et qui vit sans pleurer, roüer en tant de sortes
 Parmy l'air tant de bras & tant de testes mortes ?
 Ny la soif de Tantal', ny la rou' d'Ixion
 Ne suffiroient là bas à sa punition,
 Ny le vautour beccu, dont la griffe cruelle
 Pince de Promethé la poitrine immortelle.

Par luy comme iadis on ne voit plus d'Heçtors,
 D'Achilles, ny d'Aiax, car les hommes plus forts
 Sont aujourd'huy tuez d'un poltron en cachette
 A coups de harquebouze, ou à coups de mousquette.

Au temps qu'on batailleoit sans fraude main à main,
 On cognoissoit au fait celuy qui estoit plein
 De peur ou d'assurance, & ne vouloit on croire
 Que Therсите au combat meritoast tant de gloire
 Qu'Achille en meritoit, mais Therсите aujourd'huy
 Tue Achille de loin & triomphe de luy.

Pourquoy chetifs humains, auez vous tant d'enuie
 A grands coups de canons d'accourcir vostre vie ?
 Vous mourez assez tost : si vous pensez là bas
 Auoir autant qu'icy de plaisirs & d'esbas,
 Vous estes bien trompez : bien que l'unique fille
 De Cerès en soit Royne, en nul temps la faucille
 N'y coupe la moisson, ny aux coutaux voisins
 Iamais Bacchus n'y fait verdeler ses raisins,
 Helas ! mais à l'entour la mort palle y demeure,
 Toussours vn peuple gresle autour d'un lac y pleure
 Ayant la peau bruslée, & les cheueux cendreaux,
 Le visage plombé, les yeux mornes & creux :
 Là vous serez punis de vos fautes meschantes :
 Chez Pluton vos canons & vos lames trenchantes
 Du iugement d'Eac ne pourront vous garder,
 Qu'on ne peult icy bas sans frayeur regarder.

« O fortuné celuy qui bien loin de la guerre
 « Cultiue en longue paix l'usure de sa terre,
 « Et qui iamais au liēt ne se vit estonner
 « D'ouyr au poinēt du iour la trompette sonner !
 « Qui ne sçait quel mot c'est que Cargue, camifade,
 « Sentinelle, diane, escarmouche, embuscade :
 « Mais qui plein de repos en la grise saison
 « Attend au coin du feu la mort en sa maison,
 « Afin qu'il ait les yeux clos des mains de sa fille,
 « Et qu'il soit mis en terre aupres de sa famille,
 « Non aupres d'une haye, ou dedans un fossē,
 « Ayant d'un coup de plomb le corps outrepercē.

Mais que dis-ie, Brinon ? qui n'auroit la miniere
 De l'airain & du fer iadis mise en lumiere,
 Et qui ne se seroit artizan auisé
 En fondant le canon de l'auoir pertuisé,
 Et d'auoir acéré l'alumelle trampée,
 Tu ne m'eusses donné ny dague ny espée,

(Car le fer n'eust usage) & ne m'eusses Brinon,
 Donné ny pistolet, ny roüet, ny canon.
 Toutefois ie plain tant du commun le dommage,
 Que ie voudrois (croy moy) que celuy qui l'usage
 Trouua premier du fer, n'eust iamais esté né,
 Et n'auoir eu tes dons : car Dieu n'eust destourné
 Son visage de nous, & la paix violée
 N'eust point abandonné la terre desolée
 Pour s'en-voler là haut, laissant le monde icy
 S'entre-piller, naurer & tuer sans mercy.

A IEAN DE LA PERVSE,

Poëte.

Encore Dieu par sa grace n'a pas
 Aux iournaliers qui vivent icy bas
 Tout à la fois les choses reuelées :
 Son sein beaucoup en cache de celées,
 Et toutefois ce qu'il tient de celé,
 Par sa bonté nous sera reuelé
 Quand il voudra : car sa benigne grace
 Des iournaliers fauorise la race.

En ce-pendant par soins & par labeurs
 Et par trauaux il aiguise nos cœurs
 Diuersement, de peur que nostre vie
 Ne s'accagnarde en paresse engourdie.

De sa faueur en France il resueilla
 Mon ieune esprit qui premier trauailla
 De marier les Odes à la lyre,
 Et de sçauoir sus ses cordes eslire

*Quelle chanson y peut bien accorder,
Et quel fredon ne s'y peut en-corder.
Non sans labeur i'entrepris telle chose:
Mais le destin qui tout en tous dispose,
M'y auoit tant, ains que naistre, adonné,
Qu'en peu de iours ie me vy façonné,
Par deux chemins suiuant la vieille trace
Des premiers pas de Pindare & d'Horace.*

*Presque d'un temps le mesme esprit diuin
Dessommeilla du Bellay l'Angeuin,
Qui doucement sur sa lyre d'yuoire
Acquist en France vne eternelle gloire:
Fait amoureux, d'un pouce tremblotant
Poussa le luth, à voix douce chantant
Les passions que sa gentille dame
Luy engrauiot au plus profond de l'ame.
Long temps dauant d'un ton plus haut que luy
Tyard chanta son amoureux ennuy,
Qui iusqu'à l'os consumoit sa moïelle
Pour les beaux yeux de sa dame cruelle.*

*Comme ces deux de mesme fleche attaint,
(Tant peult amour) hélas! ie fu contraint
Dessus le luth autres chansons apprendre,
Pensant flechir l'orgueil de ma Cassandre:
Mais pour-neant: car mes chansons n'ont peu
Ny l'enflamer, ny englacer mon feu.*

*Après Baif d'une fleche plus douce
Espoint au cœur, mignarda de son pouce
Des iouyssans les baisers sauoureux,
Et de la nuit les combats amoureux,
Et les plaisirs dont vne douce Amante
Entre ses bras son Damoiseau contante.*

*Puis des-Autels au contraire touché
D'un beau trait d'œil autrement descoché,*

*Chanta les maux qu'un patient endure
Dans les prisons d'une Maistresse dure.*

*Après Amour la France abandonna,
Et lors Iodelle heureusement sonna
D'une voix humble, & d'une voix hardie
La Comedie avec la Tragedie,
Et d'un ton double, ore bas, ore haut
Remplist premier le François eschaufaut.*

*Tu vins après encothurné Peruse,
Espoinçonné de la Tragique Muse,
Muse vraiment qui t'a donné pouvoir
D'enfler tes vers, & graue concevoir
Les tristes cris des miserables Princes
A l'impourueu chassez de leurs provinces,
Et d'irriter de changemens soudains
Le Roy Creon, & les freres Thebains,
Ha cruauté! & de faire homicide
De ses enfans la sorciere Colchide.*

*Peut estre après que Dieu nous donnera
Un cœur hardy qui braue sonnera
De longue haleine un Poème heroïque :
Quelque autre après la chanson Bucolique,
L'un la Satyre, & l'autre plus gaillard
Nous salera l'Epigramme raillard.
Car il nous aime, & si aime la France,
Et tirera nostre langue d'enfance :
Le dy, pourueu que sa race, les Rois
Vueillent de grace œillader quelquefois
Leurs pauvres Sœurs, les filles que Memoire
Luy enfanta pour celebrer sa gloire.
Car pour-neant le Poète sacré
Chante ses vers, s'ils ne viennent à gré
Aux Rois sceptrez, en qui gist la tutelle
Des doctes Sœurs, & toute leur sequelle.*

*Pource, à bon droit nos vieux predecesseurs
Logeoient Hercule au temple des neuf Sœurs,
Pour desseigner que leur puissance est morte,
Si quelque Heros ne leur tient la main forte,
Et que les vers demeurent desprisez,
Si d'un grand Roy ne sont fauorisez.*

*Aussi le Roy, quelque chose qu'il face,
Meurt sans honneur, s'il n'achete la grace
Par maints presens d'un Poète sçauant
Qui du tombeau le deterre viuant,
Et fait tousiours d'une plume animée
Voler par tout sa viue renommée.*

LA CHASSE,

à Iean Brinon.

*Te seray-ie tousiours redeuable, Brinon ?
Ie pensois estre quitte en payant un Canon,
Un Bacchus, une espée, un verre au ventre large,
Et voicy derechef une nouuelle charge.
C'est trop de fois pour toy les Muses inuouqué,
Ie crains que ie ne sois de leur troupe moqué
Comme un homme impudent, qui sans rougir apporte
Tousiours un mesme sac à une mesme porte.*

*Donques pour ceste fois les Muses n'inuouquon,
Et les laisson baller dans le val d'Helicon,
Ou sur le bord fleury de Permesse, ou d'Eurotte.
« Le pelerin est sot qui ne sçait qu'une rotte,
« Le soldat qu'une embusche, & sot est le nocher
« Qui ne peut son bateau que d'une ancre accrocher.*

*Il faut qu'en autre part autre secours i'esprenue
Que celuy des neuf Sœurs, & qu'autre Dieu ie treuve
Pour me fauoriser. Vous Déesſes des bois
Vous ferez mon secours, qui portans le carquois
Au ſeſtre coſté, par plains & par campagnes
Errez la trompe au col, de Diane compagnes.*

*Sus donc inspirez moy : ie chante icy vos biens,
Vos eſpieux, vos filets, vos chasses & vos chiens :
Couurez la tendre chair de vos gréues diuines,
Du cuir damasquiné de vos courtes botines,
Vos cottes agraffez plus haut que les genoux,
Que vos Moloffes fiers ſoient couplés apres vous,
Et que chaqu'une branle en la main la ſagette.
I'oy ce me ſemble, i'oy les vierges de Taigette
Qui m'appellent deſia, & des chiens decouplez
I'oy deſſus Menalon les abois redoublez.*

*Mais avant que d'entrer en la foreſt eſpeſſe
De Grage, ou d'Erymant, dy vierge chaſſereſſe,
Dy Phebe aux beaux talons, ceux qui ont les premiers
Trouué l'art de conduire és foreſts les limiers,
Le conſeil, le deſſein, & les arts de la chaſſe :
Sœur iumelle à Phœbus, chante-les moy de grace,
Et ſi toſt qu'entendus ie les auray de toy,
A ceux ie les diray qui viendront apres moy,
Eux aux neueux futurs. Nature ingenieuſe
Voyant les cœurs humains d'une pareſſe oiſeuſe
S'engourdir lentement, pour les dépareſſer
S'en vint au mont Pholois à Chiron s'adreſſer,
Chiron d'en-haut my-homme, & depuis la ceinture
My-cheual monſtrueux, qui chaſſant d'auanture
Vn cerf ſa venaiſon par morceaux decoupa,
Et le premier de tous à la table en ſoupa.
Puis Perſe fils-de-pluye, ayant tranché la teſte
De Gorgonne empierrant, premier fiſt la conquête*

*Des cheureuls qu'il blessa par les bois en volant.
Après Castor fils-d'œuf, donte-poulain vaillant,
Alla sur un cheual le premier à la chasse:
Puis Pollux l'escrimeur premier cognut la trace
Des cerfs par les limiers, & le premier à coups
De dents de chiens iaquez fist estrangler les loups.
Les espieux inuenta Meleagre au-pied-vite,
Les toiles & les pans & les rets Hippolyte.
Atalante en chassant d'un dard qu'elle rua,
Un sanglier la premiere és bocages tua:
Orion inuenta les meutes & les lesses,
Et l'art de bien broffer par les forests espees:
Puis mille sont venus, lesquels ont augmenté
Le bel art de chasser par les Grecs inuenté.*

*Ils n'ont pas seulement inuenté l'art de faire
De menteuses couleurs leurs beaux cheuaux portraire
Au ventre des jumens, mais ils ont eu souci
De portraire leurs chiens ains que de naistre aussi.
Puis d'un esprit sagace ils ont eu cognoissance
Des bons & des mauuais, du poinct de leur naissance:
Ils ont choisi ceux-là dont le musle est camus,
Les yeux ardans & noirs, le sourcil par-dessus
S'auallant renfrongné, une teste petite,
Une oreille pendante, une gueulle despite,
Les dents comme une scie, le col petit, le dos
Long large bien fourni de peau de chair & d'os,
L'estomac rond & fort, & la iambe derriere
Plus languette un petit que la iambe premiere,
La queue deliée: & bref quand tout le corps
Estoit ferme planté sur membres beaux & forts.
Puis ils les ont nommez dès leur ieunesse tendre
De noms aigus & courts, pour soudain les entendre,
Panfac, Lelap, Melamp, Oribat, Aistaut,
Hyle, Lachne, Agriod, Thoin, Asuol, Arpaut,*

*Ichnobat, Hylastor, & de mainte autre sorte
Selon que le langage en diuers lieux le porte.*

*Mais qui est le mortel, eust-il la voix d'aircin
Et la langue de fer, qui conteroit à plein
Des chasseurs desuoyez les cours & les trauerses,
Et les diuers plaisirs de leurs chasses diuerses?
Celuy qui les diroit, diroit encore mieux
Tous les flots de l'Ægée, & les Astres des Cieux.*

*L'un avecques les rets enuelope vne beste,
L'autre à dents de léurier ensanglante sa queste,
L'un avec le vautret acule le sangler,
Et l'autre fait les ours aux dogues estrangler:
L'un surprend le putois au piege fait en cerne,
Et l'autre le tesson enfume en sa cauerne:
L'un fait vne trainée, & pendus à vn clou
Enleue par les pieds le renard & le lou:
L'un tue avec le trait les bestes en leurs gistes,
L'autre à la course suit les lièvres aux-piès-vistes
D'un cheual Espagnol poudroyant tous les chams:
L'un prend le cerf à force, & de longs cris tranchans
De trompes & de chiens, & sans defect le meine
En haletant mourir aupres d'une fonteine:
Puis il pend en trophée à quelque arbre fourchu
Au Dieu Pan forestier le front du cerf branchu.*

*C'est vn plaisir apres d'en faire la curée,
Puis s'aller endormir pres d'une onde azurée
Deffus l'herbe mollette, ou prendre la fraischeur
D'un antre tapissé de moussueuse espaisseur,
Et d'entr'ouir de loing ou Menalque ou Tityre,
Qui gardans leurs brebis dans vn val font redire
Vne eglogue à leur veze, & de voir à l'escart
Leurs aignelets cornus sauteler d'autre part.*

*Quel plaisir est-ce, ô Dieux! de manger és bocages
Du formage & du lait & des fraizes sauuages,*

*Ou secouër le fruit d'un pommeux arbrisseau,
Ou de perdre la soif dans le prochain ruisseau?*

*Hé, quel plaisir encor quand la nuit est venue,
Retourner au logis, trouver sa femme nue
Gisante dans le lit qui se pâme de peur
Que son ieune mary n'ait mis ailleurs son cœur,
Puis qu'il reuient si tard? Et pense qu'il prochasse,
Es forests quelque Nymphé? il luy iure qu'il chasse,
Et qu'il aimeroit mieux la plus cruelle mort
Que d'en aimer vne autre Et de luy faire tort.*

*Mais sur tous les plaisirs de la chasse amiable,
Celle du chien couchant m'est la plus agreable
Pour estre solitaire, Et me faire penser
Le ne sçay quoy qui doit les siecles deuancer.*

*Lequel est digne d'estre admiré d'auantage,
Ou la brutalité du chien qui est si sage,
Ou la dexterité du chasseur inuentif,
Qui façonne le chien si sage Et si craintif?
Vous diriez à le voir Et qu'il est raisonnable,
Et qu'il a iugement tant il est admirable
En son mestier appris, Et accort à fleurir
Les perdris, Et les faire en crainte demeurer.*

*En quatre coups de nez il esuante vne plaine,
Et guidé de son flair à petits pas se traine
Le front droit au gibier: puis la iambe eleuant
Et roidissant la queue, Et s'allongeant deuant
Se tient ferme planté, tant qu'il voye la place
Et le gibier motté couuert de la tirace.*

*Mais par-sus tous les chiens à telle chasse appris
Ton chien donné, Brinon, doit emporter le pris,
Et croy qu'il soit sorti de la race fatale
De ceux que donna Pan sur le mont de Menale
A la ieune Artemis, pour ne chasser en vain
Au mont Parrhasien les cerfs aux-piés-d'airain.*

Il surmonte en beauté, en force & en vîtesse
 Le léurier de Cephal, qui par diuine adresse
 Surmonta toute beste, & qui ne peut en fin
 En marbre transformé, surmonter son destin.

« Qui le surmonteroit quand l'homme raisonnable
 « Est luy-mesmes donté du destin indontable ?

Apollon de ses vers seroit trop liberal
 A celuy qui diroit des chiens en general
 La force & la vertu, & combien de louanges
 Ils ont iadis receu par les terres estranges.
 On les souloit ranger au combat les premiers
 Comme hardis de cœur, & fideles guerriers :
 Et faisoient bien souuent sans nulle autre poursuite
 Tourner les ennemis en vergongneuse fuite.

On ne scauroit conter quelle fidelité
 Ils ont enuers leur maistre à la necessité.
 Aussi les demi-Dieux, comme Hercule & Thesée,
 Allant en quelque emprise ou longue ou malaisée,
 S'accompaignoyent de chiens, qui mieux aimoyent mourir,
 Qu'au besoin leurs seigneurs, hardis ne secourir.

Vlyssé apres vingt ans incognu de sa trope,
 De son fils Telemach & de sa Penelope,
 Fut cognu de son chien. Les chiens ont quelquefois
 (Le croye qui voudra) parlé d'humaine vois :
 Et les Egyptiens admirans leur nature,
 Ont adoré leurs Dieux sous chiennine figure.

Que diray plus, Brinon ? certes on ne voit riens
 Qui ne se tienne fier d'auoir chez luy des chiens :
 Le Ciel en est garni, la mer en est garnie,
 L'enfer en est fourni, la terre en est fournie,
 Les hommes villageois ne dormiroient de nuit
 Asseurez sans leurs chiens, & le pasteur qui suit
 Les lieux vuides de gens, seroit tousiours en crainte
 Que le loup de ses bœufs n'eust la machoire teinte.

*Les Dames sans tenir és mains un petit chien
N'auroyent en deuissant ny grace ny maintien,
Et sans luy n'eussions veu la soye cramoisie.*

*On dit qu'Hercule un iour en allant voir s'amie
(Dont Tyre estoit le nom) menoit pour compagnon
Derriere ses talons un grand léurier mignon.
En trauersant un mont, le chien au nez habile
Sentit une porphyre errante en sa coquille,
Ayant le corps tiré de la mesme façon
Qu'on voit sur le Printemps errer un limaçon,
Qui porte sa maison, & monstre toute nue
Son eschine en glissant sur l'herbette menue:
Lors le chien affamé la porphyre mâcha,
Et de son sang vermeil le muffle s'en tacha.*

*A-peine Hercule fut dans la maison de Tyre
Qu'elle auisa le chien, & tout soudain desire
D'auoir en nouueau don un vestement pareil
Au sang, duquel le chien auoit le nez vermeil,
Ou que iamais au liét n'embrasseroit Alcide.*

*Alcide obeïssant soudain retourne bride,
Et retraçant ses pas par le mont, vit son chien
Qui se repeut encor du sang porphyrien,
Et plus qu'au-parauant en auoit la dent peinte:
Lors il print de la laine, & apres l'auoir teinte
En ce beau sang vermeil, du drap en façonna,
Puis à sa chere amie en present le donna.*

LA LYRE,

à Iean Belot, Bordelois,
Maistre des Requestes du Roy.

*Belot, parcelle ains le tout de ma vie,
Quand ie te vy, ie n'auois plus enuie
De voir la Muse, ou danser à son bal,
Ou m'abreuuer en l'eau que le cheual
D'un coup de pied fist sourçoyer de terre.*

*Peu me plaisoit le Laurier qui enserre
Les doctes fronts, le Myrte Paphien
Ny la fleur teinte au sang Adonien,
Ny tout l'esmail qui le Printemps colore,
Ny tous ces jeux que la ieunesse honore:
Mais au contraire & malade & grison
l'aimois au feu l'aise de ma maison,
Aux plus gaillars quittant la Poësie
Que i'auois seule en ieunesse choisie
Pour soulager mon cœur qui bouillonnoit
Quand de son trait Amour l'aiguillonnoit,
Comme venin glissé dedans mes veines,
Entre-meslant vn plaisir de cent peines.*

*le ne faisois allegre de seiour,
Fust au coucher fust au leuer du iour,
Qu'enter planter & tirer à la ligne
Le sep tortu de la ioyeuse vigne
Qui rend le cœur du ieune plus gaillard,
Et plus puissant l'estomac du vieillard.*

*Cerès nourrist, Bacchus resiouist l'homme:
C'est pour cela que Bon-pere on le nomme.*

Or pour-autant que le pere Euien
 A bonne part au mont Parnassien,
 Tousiours portrait au temple des neuf Muses
 Pour ses vertus en nos ames infuses,
 Comme Prophete & Poëte vineux
 Je l'honorois d'artifice soigneux,
 Ne cultiuant, ou fust iardin ou pré,
 Deuant le sep de la vigne sacrée.
 Il a rendu salaire à mon labeur,
 De sa fureur me remplissant le cœur.
 Car comme dit ce grand Platon, ce sage,
 Quatre fureurs brulent nostre courage,
 Bacchus, Amour, les Muses, Apollon,
 Qui dans nos cœurs laissent un aiguillon
 Comme freslons, & d'une ardeur secrete
 Font soudain l'homme & Poëte & Prophete.

Je voy par là que Poëte ie suis
 Plein de fureur: car faire ie ne puis
 Vn trait de vers, soit qu'un Prince commande,
 Soit qu'une Dame ou l'Ami m'en demande,
 Et à tous coups la vérue ne me prend:
 Je bée en vain, & mon esprit attend
 Tantost six mois, tantost vn an, sans faire
 Vers qui me puisse ou plaire ou satisfaire.

L'attens venir (certes ie n'en ments point)
 Ceste fureur qui la Sibylle espoint:
 Mais aussi tost que par long interualle
 Dedans mon cœur du Ciel elle deualle,
 Colere, ardent, furieux, agité,
 Je tremble tout deffous la Deité.

Or comme on voit ces ruisseaux qui descendent
 Du haut des monts, & flot sur flot se rendent
 A gros bouillons en la vallée, & font
 Vne riuiera & aguissent son front,

(Et c'est pourquoy les Peintres qui les feignent
 Fleuves-Taureaux, au front cornu les peignent)
 Fumeux bruyans escumeux & venteux,
 Et de leur corne ouurent au deuant eux
 Vn chemin d'eau sans que rien les empesche,
 Pour s'emboucher ou dans la riue fresche
 D'un prochain fleuve, ou au bord reculé
 Du vieil Neptune au riuage salé :

Ainsi ie cours à course desbridée,
 Lors que la vérue en moy s'est desbordée,
 Impetueux sans raison ny conseil.

Elle me dure ou le tour d'un Soleil,
 Quelquefois deux, quelquefois trois, puis morte
 Elle languist en moy de telle sorte
 Qu'une herbe fait languissant pour un temps :
 Puis dessus terre elle vit au Printemps,
 Par son declin prenant force & croissance,
 Et de sa mort une ieune naissance.

Quand la fureur me laisse, tout soudain
 Plume & papier me tombent de la main :
 Du tout ie semble à la forte Commere,
 Laquelle (ayant d'une tranchée amere
 Ietté son Part) fuit de son lit : ainsi
 Ie fuy la chambre, oubliant le souci
 De ceste ardeur qui me tenoit en serre,
 Et lors du Ciel ie deualle en la terre,
 Ah! & en lieu de viure entre les Dieux,
 Ie deuiens homme à moy-mesme odieux.

Mais quand du tout ceste ardeur se retire,
 Ie ne scaurois ny penser ny redire
 Les vers escrits & ne m'en souuient plus.

Ie ne suis rien qu'un corps mort & perclus,
 Dont l'ame vole autre part esbranlée,
 Laisant son hoste aussi froid que gelée,

*Et m'esbahis de ceux auxquels il est
Prompt de verser des vers quand il leur plaist.*

*Le grand Platon en ses œuvres nous chante
Que nostre esprit comme le corps enfante,
L'un des enfans qui surmontent la mort,
L'autre des fils qui doivent voir le port
Où le Nocher tient sa Gondolle ouverte
A tous venans, riche de nostre perte.*

*Ainsi tous deux conçoient, mais il faut
Que le sang soit ieune gaillard & chaud :
Car si le sang chaude vigueur ne baille
A tels enfans ils ne font rien qui vaille.*

*Lors que Pallas sortoit hors du cerueau
De Iupiter, Vulcan prist un couteau
Dont il ouurit à Iupiter la teste :
Adonc Pallas sortit à la grand' cresse,
Au chef armé, ayant d'un grand pauois
Le bras chargé & le corps d'un harnois :
Les Muses sœurs furent les sages-femmes.*

*Quant à Vulcan, c'est l'ardeur de nos ames
Qui nous eschaufe, & ouvre viuement
De l'esprit gros le meur enfantement :
Quant à Pallas qui sort de la ceruelle,
C'est de l'esprit l'œuvre toute nouvelle
Que le penser luy a fait concevoir :
Les Muses sont l'estude & le sçauoir.*

*Or mon cerueau qui le labeur desdaigne,
Estoit en friche & deuenu brehaigne
Sans enfanter, ou soit qu'il fust lassé
De trop d'enfans conceus au temps passé,
Soit qu'il cherchast le repos solitaire :
Il m'asseuroit de iamais plus ne faire
Ryme ny vers ny prose ny escrit,
Donnant repos à mon fantasste esprit.*

*Mais aussi tost qu'aux bors de la Garonne
Le te cognu d'une nature bonne,
Courtois honnestre hospital liberal,
Toutes vertus ayant en general:
Soudain au cœur il me prist vne enuie
De te chanter, à fin qu'apres ta vie
Le peuple sceust que tes Graces ont eu
Vn chancre tel ami de ta vertu,
Pour ne souffrir que tant de vertus tiennes
Cheussent là bas aux riuies Stygiennes
Sans nul honneur, & qu'une mesme nuit
Pressast ton corps, orfelin de bon bruit.*

*Rien, mon Belot, n'y sert la grand' despenſe:
Les despensiers emboufis de boubance
Veulent gaigner par un art ſomptueux
Ou par banquets, par vins tumultueux,
La gloire humaine & abusez se trompent,
Et par le trop eux-mesmes se corrompent.
Car aujourd'huy chacun ſçait ſagement
Que vaut le chou, & viure ſobrement:
Ainsi que toy qui des Chantres la grace
Gaignes ami, non par la soupe grasse,
Mais par l'honneur que courtois tu leur fais:
Pource à l'enuy ils celebrent tes faits.*

*Par quel eſcrit faut-il que ie commence
Pour enuoyer des Muſes la ſemence?
L'enten mes vers par toute Europe, à fin
Que ton renom ſuruiue apres ta fin?*

*Ta face ſemble & tes yeux ſolitaires
Aux creux vaiſſeaux de nos Apoticaireſ,
Qui par deſſus rudement ſont pourtraits
D'hommes & Dieux à plaſir contre-faits:
D'une lunon en l'air des vents ſoufflée,
D'une Pallas qui voit ſa ioüe enflée,*

*Se courrouçant contre son chalumeau,
Et d'un Bacchus assis sur un tonneau,
D'un Marsyas despouillé de ses veines :
Et toutesfois leurs Caissettes sont pleines
D'Ambre, Ciuette & de Musq odorant,
Manne, Rubarbe, Aloës secourant
L'estomac foible : & neantmoins il semble,
Voyant à l'œil ces Images ensemble,
Que le dedans soit semblable au dehors.*

*Tel fut Socrate, & toutefois alors
En front seuere, en œil melancolique,
Estoit l'honneur de la chose publique,
Qui rien dehors, mais au dedans portoit
La sainte humeur dont Platon s'allaitoit,
Alcibiade, & mille dont la vie
Se corrigea par la Philosophie,
Que du haut Ciel aux villes il logea,
Reprint le peuple & les mœurs corrigea :
Et le sçauoir qu'on preschoit aux escoles
Du cours du Ciel, de l'assiette des Poles,
De nous predire & le mal & le bien,
Et d'embrasser le monde en un lien,
Il eschangea ces discours inutiles
Au reiglement des citez & des villes,
Et sage fist la contemplation
Du cours du Ciel tomber en action.*

*Pource à grand tort les vieux du premier âge
Ont feint Minos s'asseoir au banquetage
De Iupiter, ou bien son familier,
Qui par neuf ans d'un propos coustumier
Parloit à luy, ou fust sur la montaigne
Du haut Olympe, ou sur Ide qui baigne
De cent ruisseaux les larges champs Cretois,
Comme l'autre Ide arrouse les Phrygeois.*

*Ah! ils deuoyent non pas vn Minos prendre
Pour precepteur, mais vn Socrate attendre
Pour bien regir les villes par la Loy:
Et toute fois il estoit comme toy
De front austere & de triste visage,
Au reste gay docte prudent & sage.*

*Celuy qui voit ton front un peu pensif,
Pense l'esprit comme le corps massif,
Et ton dedans coniecte par la monstre
Qui morne & lente & pensue se monstre
Suiuant ton estre ou ton Astre fatal:
Mais il se trompe & te iuge tresmal.*

*Quand il te plaist refreschir la memoire
Des plus sçauans, ou soit par vne histoire
Des vieux Romains ou des premiers Gregeois,
Ou par les faits propres à nos François,
Ou quand tu veux parler des Republiques,
Du maniment des Estats politiques,
Comme un grand Roy soit en guerre ou en paix
Doit gouverner soy-mesme & ses suiets,
Ou quand tu veux parler de la iustice,
Et de la Loy pedagogue du vice,
Ou quand tu veux monter iusques aux Cieux,
Et discourir des Astres & des Dieux,
Où à propos de quelque autre science:
Lors de ta voix distile l'eloquence,
Vn vray Socrate, & ton docte parler
Fait le doux miel de tes léures couler,
Monstrant au iour la vertu qui t'enflame,
Ayant caché au plus profond de l'ame
le ne sçay quoy de rare & precieux
Qui n'apparoist du premier coup aux yeux.*

*Car en ton vase abondant tu recelles
Dix mille odeurs estranges & nouuelles:*

*Si qu'en parlant tu donnes assez foy
Combien ton ame est genereuse en toy
Par la vertu de ta langue qui pousse
Vn hameçon aux cœurs tant elle est douce.*

*Encor que Rome au temps de Mecenas
Vist & son peuple & son siecle tout las
Et tout sanglant des discordes ciuiles,
De factions, d'embrasement de villes:
Ce neantmoins le bon-heur le suiuiot,
D'autant qu'alors vn Mecene viuoit,
Vn Pollio, vn Messale, vn Auguste
Prince guerrier, ensemble Prince iuste:
Qui balança d'un equitable poids
Ici la Loy, & delà le harnois,
Comme vn grand Prince ayant experience
De Mars conioint avecque la science.*

*Ainsi ce siecle à bon droit sera dit
Heureux, d'autant que mon Belot y vit,
Dont la maison aux Muses est ouuerte,
Et dont la place à la foule est couuerte
Des pas de ceux qui reuiennent ou vont
Boire de l'eau du Tertre au double front.*

*L'un en ceci, l'autre en cela te chante:
Mais de chacun la chanson plus frequente
(Qui plus au cœur nous laisse d'aiguillon)
C'est qu'en voyant le Gaulois Apollon
Tout mal en poinct errer par nostre France,
A qui la sotte & maligne Ignorance
Pleine de fard d'enuie & de desdain,
Auoit rauï la lyre de la main,
En sa faueur tu ne t'es monstté chiche,
Faisant ce Dieu en ton dommage riche,
Luy consacrant par vn vœu solennel
Ta lyre courbe vn present eternal,*

*D'un art cousteux, à fin qu'on la contemple
Pour le present de Belot en son temple.*

*D'or est l'archet, les cheuilles encor
Ont le bout d'or, le haut du coude est d'or,
Tout à-l'entour meinte lame d'yuoire
Est engrauee ou d'une vraye histoire
Ou de portraits plaisans & fabuleux,
Dont ceste Lyre a le ventre orgueilleux.*

*Les plus hauts Dieux en festin delectable
Y sont assis: au milieu de la table
Est Apollon, qui accouple sa vois
Au tremblotis de l'archet & des doigts.*

*En le voyant, vous diriez qu'il accorde,
Frappant son Luth, ceste vieille discorde
D'entre Pallas & le Roy de la mer
Deux puissans Dieux, qui vouloyent surnommer
De leur beau nom les naissantes Athenes.*

*Tous deux au bord des Attiques arenes
Se presentoyent parrains de la Cité:
L'une en courroux & au front despité,
A la grand'targe, à la poitrine armée,
Fist sortir hors de la terre germée
Vn Oliuier, qui la motte haulsoit
Du haut du chef & de terre croissoit
En se formant: puis chargé de fueillage,
De fleurs & fruits couuroit tout le riuage,
Signe de paix: Neptune plus ardent
Deux & trois coups frappant de son Trident,
Faisoit semblant de faire issir de terre
Vn grand coursier instrument de la Guerre,
Aux larges crins dessus le col espars,
Qui hannissant frappoit de toutes pars
D'un son aigu toute la riue verte
Chaude du vent de sa narine ouuerte.*

*Au naturel dans l'yuoire attaché
Vit vn Marsye au corps tout escorché,
Qui de son sang fait vn fleuve en Phrygie,
Punition d'oser sa chalemie
Plus que le luth d'Apollon estimer.*

*Vous le verriez lentement consommer
Mort dans l'yuoire, & d'une face humaine
N'estre plus rien qu'une large fontaine.*

*En l'engraueure Apollon qui s'estoit
Vn peu courbé, luy-mesme se chantoit :
Comme les rocs bondissans par la voye
Traçoient ses pas, maçon des murs de Troye,
Et comme au bruit de ses nerfs bien tendus
Mille rochers de leur bon gré fendus
Suiuoyent du luth la corde non commune,
Ou dix à peine alloient apres Neptune,
Vn Dieu grossier de mœurs & de façons,
L'autre le Roy des vers & des chansons :
(Miracle estrange) encores depuis l'heure
Le son conceu dans les pierres demeure,
Qui va sonnant sous les coups du marteau,
Quand le maçon pour orner vn château,
En les taillant les frappe d'artifice,
Honneur de luy & de son edifice.*

*Cest Apollon de Dieu fait vn Pasteur,
Aux bords d'Amphryse allume tout son cœur
Du ieune Admete, ah ! & pour luy complaire
Gardoit ses bœufs aux piés-tors sans salaire,
Entre-rompant ses beaux vers blandissans
Dessous le cri des taureaux mugissans.*

*Pres Apollon main-à-main y sont peintes
Les corps tous nuds des trois Charites iointes
Suiuant Venus, & Venus par la main
Conduit Amour, qui tire de son sein*

*Des pommes d'or, & comme vne sagette
En se ioüant aux Charites les iette
A coup perdu: puis au sein il se pend
D'une des trois, & la baise en enfant.*

*Sur l'autre yuoire où les cordes s'attachent
Et d'ordre egal deffus la lyre marchent,
Vit vn Bacchus potelé gros & gras,
Vieil-iouuenceau, tenant entre ses bras
Vn vase plein qui tout enrichi semble
S'enorgueillir de cent fruits tous ensemble,
Fruits qui passoyent les léures du vaisseau
En gros trochets: ainsi qu'au renouveau
Vn beau guinier par gros trochets fait naistre
Son fruit touffu, pour ensemble nous paistre,
Et les oiseaux qui frians de son fruit,
Autour de l'arbre affamez font vn bruit.*

*Là mainte figue, ornement de l'Autonne,
Est peinte au vif, & tout ce que Pomonne
De tous costez verse de larges mains
Deffus les champs pour nourrir les humains.*

*Là le Raisin de ioyeuse rencontre,
Là le Concombre au ventre enflé s'y montre:
Et la Chastaigne au rempart espineux.
Là fut la Pêche au goust demi-vineux,
Et le Pompon aux costes séparées,
Et les Citrons ayans robbes dorées.
Là fut le Glan fils des Chesnes ombreux,
La Meure teinte au sang des amoureux,
L'Abricot froid, la Poire pepineuse,
Le Coin barbu, la Framboise areneuse,
Et la Cerise aux malades confort,
Et le Pauot qui les hommes endort,
Et la Cormeille au dur noyau de pierre,
La Corme aussi qui le ventre resserre,*

*Avec la Fraize au teint vermeil & beau
Semblable au bout d'un tetin Damoiseau:
Et par sur tout de Pampre une couronne
Qui du vaisseau les léures environne.*

*Entre la Guerre & la Paix est ce Dieu,
Ny l'un ny l'autre, & si tient le milieu
De tous les deux, ensemble pour la lance,
Ensemble propre à conduire une danse.
Bas à ses pieds un mont est eleué,
Où Mercure est en l'yuoire engraué,
Qui tient au poing sa baguette dorée
De deux serpens enlacez honorée.
Sa capeline est riche d'ailerons,
Ses patins ont deux ailes aux talons,
Qui vont portant ce courrier Atlantide
Plustost que vent par le sec & l'humide,
Ou soit qu'il tombe aux enfers odieux,
Ou soit qu'il monte au Ciel siege des Dieux.*

*Il va suiuant d'un gentil artifice
Une Tortüe errant par le Cytise
Herbe odorante, & luy froissant les os
Son dur rempart luy arrache du dos,
Mange sa chair, & laisse sa coquille
Pendre long temps au croc d'une cheuille
Pour la secher aux rayons du Soleil.*

*Puis attachant par un art nompareil
D'un ordre egal les tripes bien sechées
Du haut en bas à la coque attachées
D'un animal marche-tard ocieux,
Fist une lyre au son delicieux,
Au ventre creux, aux accords delectables,
Le seul honneur des temples & des tables,
Et des bons Dieux le plaisir le plus prompt,
Quand le Nectar leur eschaufe le front.*

*Apollon vit aupres de ceste image,
Au cœur bouffi, à la poignante rage
De voir ses bœufs aux gros jarrets courbez,
Au large front, estre ainsi desrobez
D'un art subtil : Mercure qui desire
Jeune larron, d'Apollon flatter l'ire,
En contre-eschange à ses bœufs, luy donna
Son instrument sur lequel il sonna
Long temps apres les enfans de la Terre
Pied contre-mont accablez du tonnerre.*

*Peu leur seruit les trois monts amassez,
Vains monuments sur leurs corps renuersez :
Exemple vray que ceux qui veulent prendre
Guerre à leur Roy, autant doivent attendre
De traits soulfrez aux bords Charanteans,
Que les Geans aux sablons Phlegreans.*

*Telle est ta lyre à Phebus appendue,
Qui bien dorée & de nerfs bien tendue
Pend à son temple : à fin que nos François
Eussent, Belot, le iouët de leurs doigts,
Ioignant d'accord sous vn pouce qui tremble,
L'hynne à ce Dieu & le tien tout ensemble.*

*Ce que j'ay peu sus elle fredonner,
Deuotement ie l'ay voulu donner
A l'amitié, le tesmoin de ce liure,
Non aux faueurs, present qui te peut suiure
Après mille ans, si des Muses l'effort
Peut surmonter les siecles & la mort.*

LE CHAT,

à Remy Belleau, Poète.

*Dieu est par tout, par tout se mesle Dieu,
Commencement, la fin & le milieu
De ce qui vit, & dont l'ame est enclose
Par tout, & tient en vigueur toute chose,
Comme nostre ame infuse dans nos corps.*

*la dés long temps les membres seroyent morts
De ce grand Tout, si ceste ame diuine
Ne se mesloit par toute la machine,
Luy donnant vie & force & mouuement :
Car de tout estre elle est commencement.*

*Des Elemens & de ceste ame infuse
Nous sommes nez : le corps mortel qui s'vse
Par trait de temps des Elemens est fait :
De Dieu vient l'ame, & comme il est parfait
L'ame est parfaite, intouchable immortelle,
Comme venant d'une essence eternelle :
L'ame n'a donc commencement ny bout,
Car la partie ensuit tousiours le tout.*

*Par la vertu de ceste ame meslée
Tourne le Ciel à la voûte estoilée,
La mer ondoie, & la terre produit
Par les saisons herbes, fueilles & fruit :
Ie dy la terre, heureuse part du monde,
Mere benigne, à gros tetins feconde,
Au large sein : De là tous animaux,
Les emplumez, les escadrons des eaux :
De là, Belleau, ceux qui ont pour repaire
Ou le rocher ou le bois solitaire,*

*Vivent & sont : & mesmes les metaux,
Les diamans, rubis Orientaux,
Perles, saphirs ont de là leur essence,
Et par telle ame ils ont force & puissance,
Qui plus qui moins selon qu'ils en sont pleins :
Autant en est de nous pauvres humains.*

*Ne vois-tu pas que la sainte ludée
Sur toute terre est plus recommandée
Pour apparôître en elle des esprits
Remplis de Dieu de Prophetie épris ?*

*Les regions, l'air & le corps y seruent,
Qui l'ame saine en un corps sain conseruent :
Car d'autant plus que bien sain est le corps,
L'ame se monstre & reluist par dehors.
Or comme on voit qu'entre les hommes naissent
Augurs, deuins, & prophetes qui laissent
Vn tesmoignage à la posterité
Qu'ils ont vescu pleins de diuinité :
Et comme on voit naistre ici des Sibyles
Par les troupeaux des femmes inutiles :*

*Ainsi voit-on prophetes de nos maux
Et de nos biens, naistre des animaux,
Qui le futur par signes nous predisent,
Et les mortels enseignent & auisent.
Ainsi le veut ce grand Pere de tous
Qui de sa grace a tousiours soin de nous.*

*Pere il concede en ceste terre large
Par sa bonté aux animaux la charge
De tel souci pour ne douter de rien,
Ayant chez nous qui nous dit mal & bien.
De là sortit l'escolle de l'Augure
Merquant l'oiseau, qui par son vol figure
De l'aduenir le prompt euenement,
Rai de Dieu : & Dieu iamais ne ment.*

*En nos maisons ce bon Dieu nous enuoye
Le coq, la poule & le canard & l'oye,
Qui vont monstrant d'un signe non obscur,
Soit ou mangeant ou chantant, le futur.*

*Herbes & fleurs & les arbres qui croissent
En nos iardins prophetes apparoiſſent :
Mien est l'exemple & par moy ie le ſçay,
Enten l'histoire & ie te diray vray.*

*Le nourriſſois à la mode ancienne
Dedans ma court vne Theſſalienne,
Qui autrefois pour ne vouloir aimer
Vit ſes cheueux en feuille transformer,
Dont la verdure en ſon Printemps demeure.*

*Le cultiuois ceſte plante à toute heure,
Le l'arroſois, la cercois & bechois
Matin & ſoir : la voyant ie penſois
M'en faire au chef vne belle couronne :
L'homme propoſe & le Deſtin ordonne :
Cruel Deſtin à mon dam rencontré,
Qui m'a de l'arbre & de mon ſoin frustré.*

*L'auois la plante au poinct du iour touchée,
Vne heure apres ie la vis arrachée
Par un Démon : vne mortelle main
Ne fiſt le coup : le fait fut trop ſoudain.*

*Vne heure apres ie vy la plante morte
Qui languiſſoit contre terre, en la ſorte
Que i'ay depuis languy dedans mon lit :
Et me diſoit, Le Démon qui me ſuit
Me fait languir, comme vne fièvre quarte
Te doit bleſmir : en pleurant ie m'eſcarte
Loin de ce meurdre, & ſoudain repaſſant
Ie ne vy plus le tige languiſſant,
Eſuanouy comme on voit vne nue
S'eſuanouir ſous la clairté venue.*

Deux mois apres vn cheual qui rua,
De coups de pied l'un de mes gens tua,
Luy escrageant d'une playe cruelle
Bien loin du test la gluante ceruelle.

Luy trespassant m'appelloit par mon nom,
Me regardoit, signe qui n'estoit bon :
Car ie pensay qu'un malheureux esclandre
Deuoit bien tost dessus mon chef descendre,
Comme il a fait : onze mois sont passez
Que i'ay la fièvre en mes membres cassez.

Mais par-sus tous l'animal domestique
Du triste Chat a l'esprit prophetique,
Et faisoient bien ces vieux Egyptiens
De l'honorer, & leurs Dieux qui de chiens
Auoyent la face & la bouche aboyante.

L'ame du Ciel en tout corps tournoyante
Les pousse, anime, & fait aux hommes voir
Par eux les maux ausquels ils doiuent choir.
Homme ne vit qui tant hayssé au monde
Les Chats que moy d'une haine profonde :
Ie hay leurs yeux, leur front & leur regard,
Et les voyant ie m'enfuy d'autre part
Tremblant de nerfs, de veines & de membre',
Et iamais Chat n'entre dedans ma chambre,
Abhorrant ceux qui ne sçauroyent durer
Sans voir vn Chat aupres eux demeurer.
Et toutefois ceste hideuse beste
Se vint coucher tout aupres de ma teste,
Cherchant le mol d'un plumeux oreiller
Où ie soulois à gauche sommeiller :
Car volontiers à gauche ie sommeille
Iusqu'au matin que le coq me refueille.

Le Chat cria d'un miauleux effroy :
Ie m'esueillay comme tout hors de moy,

*Et en sursaut mes seruiteurs i'appelle :
L'un allumoit vne ardante chandelle,
L'autre disoit qu'un bon signe c'estoit
Quand vn Chat blanc son maistre reflatoit :
L'autre disoit que le Chat solitaire
Estoit la fin d'une longue misere.*

*Et lors fronçant les plis de mon sourci,
La larme à l'œil ie leur respons ainsi :
Le Chat deuin miaulant signifie
Vne fascheuse & longue maladie,
Et que long temps ie gard'ray la maison,
Comme le Chat qui en toute saison
De son seigneur le logis n'abandonne,
Et soit Printemps soit Esté soit Autonne,
Et soit Hyuer, soit de iour soit de nuit,
Ferme s'arreste & iamais ne s'enfuit,
Faisant la ronde & la garde eternelle
Comme vn soldat qui fait la sentinelle,
Auec le Chien & l'Oye, dont la vois
Au Capitole annonça les Gaulois.*

*Autant en est de la tarde Tortüe
Et du Limas qui plus tard se remüe,
Porte-maisons, qui tousiours sur le dos
Ont leur palais, leur liët & leur repos,
Lequel leur semble aussi bel edifice
Qu'un grand chasteau basti par artifice.
L'homme de nuit songeant ces animaux,
Peut bien penser que longs seront ses maux :
Mais s'il songeoit vne Grue ou vn Cygne,
Ou le Pluuier, cela luy seroit signe
De voyager : car tels oiseaux sont pront' :
A tire d'aile ils reuiennent & vont
En terre, en l'air, sans arrester vne heure.*

Autant en est du Loup qui ne demeure

*En son bocage & cherche à voyager :
Aux maladijs il est bon à songer :
Il leur promet que bien tost sans dommage
Sains & guaris feront quelque voyage.*

*Dieu qui tout peut, aux animaux permet
De dire vray, & l'homme qui ne met
Creance en eux est du tout frenetique :
« Car Dieu par tout en tout se communique.*

*Mais quoy ? ie porte aux forests des rameaux,
En l'Ocean des poissons & des eaux,
Quand d'un tel vers, mon Belleau, ie te flate,
Qui as traduit du vieil poëte Arate
Les signes vrais des animaux certains,
Que Dieu concede aux ignorans humains
En leurs maisons, & qui n'ont cognoissance
Du cours du Ciel ny de son influence
Enfans de terre : ainfin il plaiſt à Dieu
Qui ſes bontez eſlargiſt en tout lieu :
Et pour aimer ſa pauvre creature,
A ſous nos pieds proſterné la nature
Des animaux, autant que l'homme eſt fait
Des animaux l'animal plus parfait.*

LES PAROLES

que diſt Calypſon, ou qu'elle deuoit dire,
voyant partir Vlyſſe de ſon Iſle.

A Iean Anthoine de Baïf, Poëte.

*Donques coureur fuitif & vagabond,
Qui n'as honneur ny honte ſur le front,*

*Que tous les Dieux ausquels tu fais iniure,
Vont punissant pour ton ame pariure
Par mer, par terre, & t'ostant chaque iour
De ta maison le désiré retour,
Te vont tramant d'une filace brune
Coup dessus coup, fortune sur fortune,
Mal dessus mal, mechef dessus mechef,
Qui sans te perdre est pendu sur ton chef
Pour allonger ta miserable vie
Qui par ton fils te doit estre rauie,
Quand de son dard en un poison trappé
Sauuant tes bœufs, seras à mort frappé.*

*Quoy? vagabond, que des Dieux la vengeance
Poursuit par tout! est-ce la recompense
Que tu me dois de t'auoir receu nu,
Naufrage vif à ce bord incognu?
Battu du foudre, hélas trop pitoyable!
Ie te fy part ensemble & de ma table,
Et de mon lietz, homme mortel, & moy
Sur qui la mort n'a puissance ne loy,
Fille à ce Dieu qui par tout te tourmente.*

*Que ie viuois bien heureuse & contente
Dedans mon antre, ah! auant que le sort
T'eust fait flotter à mes bords demi-mort
A calfourchons sur les aiz de ta proüe
(Naufrage vif dont la vague se ioüe)
Sans compagnons, que les feux enuoyez
Du Ciel auoyent en ton lieu foudroyez:
Pauures chetifs qui furent sans leur faute
Punis pour toy, ame mechante & caute!*

*Ie deuois croire au Dieu marin Proté,
Qui dès long temps, prophete, auoit chanté
Que finement trompée ie seroye
Par un guerrier qui reuiendrait de Troye,*

*Qui auroit veu de la mer les perils,
Auroit cognu Antiphate & Eris,
Les Lestrygons & le borgne Cyclope
Qui te mangea les meilleurs de ta trope.*

*En te voyant, aux signes qu'il disoit
Le te cogneu : mais Amour me nuisoit
Qui me gaigna dès la premiere veuë :
Si que l'esprit & l'ame toute esmeuë
Et la raison me laisserent d'un coup,
Et si voyois dedans tes yeux beaucoup
De merques vrais que tu estois Vlysse,
Homme mechant, artizan de malice.*

*Aux iours d'Esté quand le Soleil ardent
De ses rayons la terre alloit fendant,
La creuaçant iusqu'au fond de son centre,
Tous deux assis deffous le frais d'un Antre
Où le ruisseau iazoit à l'environ,
Ayant la teste au creux de mon giron,
Moy t'accollant ou baisant ton visage
Le cognu mieux ton malheureux courage.*

*Car me contant qu'environ la mi-nuit
Estant par toy Diomede conduit,
Tu destournas les beaux coursiers de Thrace,
Tuas Dolon que la Troyenne audace
Auoit induit pour sçauoir si les Grecs
Voudroyent combattre, ou s'ils fuiroyent apres
Que la ieune Aube à la main safranée
Auroit au Ciel la clairté ramenée.*

*Puis me contant qu'en vestement d'un gueux
Rebobiné rapetaffé bourbeux,
Cherchant ton pain d'huis en huis à grand peine,
Entras en Troye & parlas à Heleine,
Qui te monstra tous les forts d'Illion,
Te fist embler le saint Palladion,*

Et sain & sauf sortir hors de la ville.

Puis discourant que l'enfanson Achille

Recent par toy les armes en la main :

Puis me contant que les Gregeois en vain

Aux murs Troyens eussent fait mille breches

Sans Philoctete & ses fatales fleches

Que tu trompas d'une pariure foy,

Voulant apprendre à Pyrrhe comme toy

D'estre mechant, ce qu'il ne voulut faire,

Te hayssant d'une ardante colere,

Prince bien-né, certes ie preui bien

Que ta finesse & toy ne valoyent rien,

Et qu'à la fin ie serois abusée

Du beau parler d'une ame si rusée.

Que gemis-tu d'un soupir si amer

Les yeux tournez sur le dos de la mer,

Enflant pensif de sanglots ta poitrine ?

Fay ton bateau & sur la mer chemine,

Voila du bois & des outils assez

Pour tes carreaux rudement compassez,

Dont tu bastis ta barque naufragere

Sans aucun art d'une main trop legere.

Va, marche, fuy où la mort & le vent

Te porteront : i'espere que souuent,

Comme un plongeon, humant l'onde salée

Ie me voirray par mon nom appelée

Pour ton secours : mais deusses-tu mourir,

Ie ne sçaurois sur l'eau te secourir :

Car ie n'ay point dessus la mer puissance,

Bien que la Mer me donne ma naissance.

Mais las ! deuant que cheoir en peril tel

Il vaudroit mieux ici estre immortel

Pres Calypson (dont un Dieu te separe)

Que retenter cest element barbare

Qui n'a point d'yeux, de cœur ny de pitié:
Mais glorieux & plein de mauuaitié
Semble aux putains, qui contrefont les belles
Pour estre apres meurdrieres & cruelles.
La mer qui sçait ainsi que toy piper,
Se fait bonnasse à fin de te tromper.

Où est la foy que tu m'auois donnée
Sous le serment du nopcier Hymenée,
Quand dextre en dextre en iurant me promis
Vn liēt certain qu'en oubli tu as mis,
Et par le vent autant que toy volage
Tu vas iettant le sacré mariage?
Dont tu te ris en te iouant de moy
Sans faire cas de Dieu ny de ta foy,
Ny d'abuser de l'honneur des Déeses?

Aussi tu dois de cent vagues espees
(Poussé par force au riuage estranger)
Froisser ton chef pariure & mensonger!

Ah! tu deurois non pas froisser ta teste,
Mais l'abymer au fort de la tempeste,
Et ceste langue apprise à bien mentir,
Dont mainte Dame a peu se repentir
De l'auoir creuë: & ne suis la premiere
Pleurant ta bouche à tromper coustumiere.

C'est quelque honneur tromper son ennemi,
Ou soit qu'il veille ou qu'il soit endormi,
Quand la guerre est par armes eschaufée:
Mais ce n'est pas à l'homme grand trosée,
Et grand honneur il n'a iamais receu
De deceuoir vn cœur desia deceu.

O mechant Grec, bien petite est la gloire
Quand deux trompeurs ensemble ont la victoire
Sur vne femme au cœur simple & benin:
Vn Dieu volage inconstant & malin,

*Vn homme caut, qui trompe par finesse
Non les Troyens, mais les plus fins de Grece.*

*Puis que Mercure est descendu pour toy,
Je ne veux plus te retenir chez moy :
Suy ton chemin, ah pauvre infortunée
Je n'ay pouuoir dessus la destinée !*

*Que portes-tu mechant en ta maison
Sinon finesse & fraude & trahison,
Trompant par feinte & par faulx pratique
Déesse, Dieux & grande Republique,
Que tu as peu par vn cheual donter,
Qu'entiers dix ans n'auoyent sceu surmonter ?*

*Que vas-tu voir en ton isle pierreuse,
Où ne bondit la jument genereuse
Ny le poulain ? que vas-tu voir sinon
Vne putain riche d'un beau renom,
Ta filandiere & vieille Penelope ?
Qui vit gaillarde au milieu de la trope
Des iouuenceaux, qui departent entre-eux
A table assis, tes moutons & tes bœufs ?
Boiuent ton vin ce-pendant que la lyre
Les fait danser, le boufon les fait rire ?
Qui pour auoir plus de commodité
A fait aller en Sparte la cité
Son Telemach, enfant qui se lamente
Que iour à iour s'appetisse sa rente,
Et ce-pendant qu'elle veut à plaisir
Quelque ribaut pour son mari choisir ?*

*Il me souuient qu'assis dessous l'ombrage
Baisant tes yeux ton front & ton visage,
Toy me trompant d'un parler eloquant,
Tu me contoïs, Penelope moquant,
Qu'elle estoit sotte, & n'auoit autre estude
Qu'à ne souffrir qu'une laine fust rude*

Pour en ourdir quelque ourage nouveau,
Tousjours filant & virant le fuzeau
Tourbillonneux, mordant de la gencive
Les nœus du fil, tout baueux de salive.

Ici auras soit de iour soit de nuit
Gaillarde espouse & auras chaste lit :
Quand ie voudrois devenir variable,
Je ne sçaurois : mon isle est voyageable
Tant seulement aux vents & aux oiseaux,
Et non aux pas des hommes & cheuaux.
Car de bien loin ma terre separée
Du continent, de flots est emmurée,
Et rien n'aborde au feu de Calypson
Pour te donner ou martel ou soupçon.

Bien, pren le cas que la rame Pheaque
Te reconduise au riuage d'Ithaque,
Terre pierreuse & pays sablonneux :
Il te faudra d'un habit haillonneux
Vestir ton corps, il faudra prendre guerre,
A coups de poing te battre contre un herre,
Et t'accoster seulement d'un porcher :
Voilà, finet, ce que tu vas chercher,
Et ce-pendant ta finesse ici laisse
Un reame acquis, chaste liêt, & Déesse.

Disant ainsi, tout le cœur luy faillit,
Un tremblement sa poitrine assaillit,
Le cœur luy bat, elle se pasma toute,
Du haut du front luy tomba goutte à goutte
Jusqu'aux talons une lente sueur,
Et les cheveux luy dresserent d'horreur.

Puis retournant les yeux deuers son isle
Disoit pleurant : Terre grasse & fertile,
Lieu que les Dieux en propre auoyent esleu,
Pour tes forests autrefois tu m'as pleu,

*Pour tes iardins, pour tes belles fontaines,
Et pour tes bords bien esmaillez d'areines :
Mais maintenant ta beauté me desplait
Pour le depart de cest homme qui est
Ton seul honneur : or puis qu'il s'en absente,
Tu n'es plus rien qu'une isle mal-plaisante,
Las ! si au moins, homme mechant & fin,
L'auois au ventre un petit Vlyssin
Qui te semblast, ie serois confortée
M'esjouissant d'une telle portée :
Mais tu t'en vas, larron de mon bon-heur,
N'ayant dequoy defendre mon honneur.*

*Arreste un peu, souffre que ie te baise,
Pour refreschir ceste amoureuse braise
Qui m'ard le cœur, & qu'en cent mille lags
Ton col aimé t'enlace de mes bras.*

*Mais où fuis-tu ? tu n'as ny mast ny voile,
Robes, habits ne chemises ne toile
Pour te vestir, ny viures pour manger :
Attens au-moins, vagabond estrange,
Que ie t'en donne, à fin que la famine
Ne te consume errant sur la marine.*

*Ainsi tu vois que benin est mon cœur,
Le tien de fer acéré de rigueur,
Inexorable impitoyable & rude,
Qui pour le bien m'uses d'ingratitude,
Cœur de lion, de tigre & de rocher,
A qui lon peut iustement reprocher
Qu'estant issu du genre Sisyphide,
Rien ne te plaist que fraude & qu'homicide.*

*A-tant se teut : mais Vlysse tousiours
(Sans s'esmouuoir) dola par quatre iours
Tillac, carene, & les fentes estoupe
De lente poix : il cheuille la poupe,*

*Ferre la prouë : & poussant plus auant
Sa barque en mer, courbe la voile au vent
Le iour cinquiesme, & laissa loin derriere
Isle, Déesse & larmes & priere.*

*Ces vers, Baïf, ami des bons esprits,
Ie chante au lit quand la fièvre m'a pris,
Pour me charmer quand la fièvre me ronge,
Me consolant soit que ie veille ou songe,
Par Poësie, & ne veux autre bien :
Car ayant tout, sans elle ie n'ay rien.*

LE SATYRE,

à I. Huraut Blesien, Seigneur de la Pitardiere.

*Amy Huraut, pour bien te faire rire,
Ie te feray le conte d'un Satyre:
Le doux Ouide a la fable autrefois
Ditte en Romain, ie la dis en François,
Poussé d'ardeur d'un semblable courage,
« Ce n'est moins fait d'honorer son langage,
« Qu'au Prince armé qui de louange a soin,
« Borner veinqueur son Empire plus loin,
« Par ces deux poinçts s'augmente la patrie.*

*Mais, mon Huraut, il est temps que ie rie,
En regardant à ce Dieu folleton
Rompre les crins & plumer le menton
Par la grand' main d'Hercule qui se fasche
De voir ce Dieu si paillard & si lasche,
Qui son salaire à coups de poing receut
Du faux Amour qui trompé le deceut.*

*Hercule un iour passant par Oebalie
Menoit lôle, amoureuse folie :
Comme ils erroient en cheminant tous deux
Par terres, bois, par bocages ombreux,
Luy herissé deffous la peau veluë
Du grand lion empoignoit sa massuë
Ferme en ses doigts, grosse de cloux d'airain.
Elle portoit mille bouquets au sein,
De bagues d'or ses mains estoyent chargées,
Son col brauoit de perles arrangées,
Son chef estoit couuert follattement
D'un sçofion attifé proprement :
Sa robe estoit de pourpre Meonine,
Perse en couleur, chancrée à la poitrine :*

*Ainsi qu'on voit au retour des beaux mois
Se promener ou nos Dames de Blois,
Ou d'Orleans, ou de Tours, ou d'Amboise
Deffus la gréue où Loire se desgoise
Contre la riue : elles sur le bord vert
Vont deux-à-deux au tetin descouuert,
Au collet lasche, & ioignant la riuere
Foulent l'esmail de l'herbe printaniere.*

*Faune, qui est des femmes desireux,
Vit ceste Dame & en fut amoureux :
Il s'alluma des beautez de la belle :
Ses yeux luisoyent ainsi qu'une chandelle,
Son cœur ardoit de flames consumé
Ainsi qu'un chaume en un champ allumé,
Qu'une bergere enflame d'auanture
Au temps d'Hyuer pour tromper la froidure.*

*Or tellement ce Faune se rait,
Qu'en l'espiant par les bois la suiuit
Pour voir son giste, à fin que par finesse
Il peust iouyr d'une telle Princeesse.*

*la le Soleil estoit tombé dans l'eau,
Et ja Vesper de son cheual moreau
Portée au Ciel en sa coche attelée
Tiroit la Nuit à la robe estoilée,
Au mesme temps que le bœuf tout lassé
Trainé au logis le coudre renuersé.*

*En-ce-pendant le souper on appreste :
L'un l'arc au poing court és forests en queste,
Cherche la biche & le cerf à l'escart,
L'autre de l'eau cherche d'une autre part.*

*Le cuisinier sous le fuzil assemble
Mainte filace & mainte fueille ensemble,
Maint sec festu : le caillou fait un bruit
Dessous l'acier : la flame qui se suit
Par le bas grosse, & par le haut menue,
D'un pied tortu se perd dedans la nue :
L'autre meinte herbe & fueille va couper,
Et fait des lits verdoyans pour souper.*

*Tandis Hercule avec sa chere peine
Lauoit son front en l'eau d'une fontaine,
Plein de sueur & de poudre, qui fait
L'homme en amours mal-gracieux & lait.*

*Quand il fut beau & bien poli, sa Dame,
Sa Dame non, mais son sang & son ame,
Qui tout Hercule en ses liens tenoit,
Et d'elle seule au cœur se souuenoit,
Luy dit, Seigneur ! nous autres Damoiselles
N'auons vertu sinon que sembler belles :
Nostre sexe est imbecil inutile,
Celuy de l'homme est robuste & subtil,
Bon en conseil, sage au fait de iustice,
Vif aux combats, rusé pour la police,
Et bref il est seul né pour commander :
Nous ne faisons sinon que nous farder,*

Coudre filer & broder un ouvrage,
Et gouverner quelque maigre mesnage.

Or si j'auois vestu tant seulement
Deux ou trois fois ton rude accoustrement,
Le deuiendrois Amazone premiere,
Et te serois compagne plus guerriere.

Doncques Seigneur, pour prendre passe-temps,
Ton fier habit preste moy pour un temps,
Ton brand ferré, ta peau Cleonéenne
Rude de poil, & tu prendras la mienne.

Luy plein d'amour, qui ne sentoit plus rien,
Luy respondit, Dame, ie le veux bien.

Ainsi tous deux d'habillemens changerent :
Mais les habits d'Iôle ne logerent
Ce grand Geant, ains par haut & par bas
Rompoit la manche en y fourrant les bras :
Iusqu'à my-corps le ceignoit la ceinture,
Dessous ses nerfs craquetoit la cousture
A fil rompu, & les souliers faitifs
D'un demy-pied luy estoient trop petits :
Il rompt carquans & chaisnes bien dorées.
Car d'un tel corps les forces honorées,
Par qui la terre en patience estoit,
Ne receuoient un habit si estroit.

Elle vestit sans en estre effroyée,
Du grand lion la peau non conroyée :
Prist la massue, ah ! trop pesant fardeau,
Et mal-seant pour un bras damoiseau :
Si que marchant sous si horrible charge,
La peau pour elle & trop longue & trop large
Courboit son dos & ses reins accabloit.

Sous telle charge au Page ressembloit,
Qui ieune d'ans suit son maistre à la guerre
La lance au poing, au flanc la cimenterre,

L'armet au chef, qui trop grand & trop gros
Rebat son front, & luy courbe le dos.

A-tant la nuit qui d'ailes brunes vole,
Fist retourner Hercule & son lôle :
Ils vont souper, ils se couchent tous deux
Sans déuestir leurs habits monstrueux.

Là tout ioignant estoit l'horreur d'un antre
Où le Soleil en nulle saison n'entre
Sinon l'Hyuer, que son rayon tout droit
Passe dedans & amortit le froit,
Pour donner vie & force & accroissance
Aux belles fleurs qui là prennent naissance.

De vif tufeau tout à l'entour estoient
Des bancs sans art qui d'herbes se vestoient,
Faisant d'eux-mesme vne pauzade aizée
De Poliot & de mouffe frizée
Tendre, houpue, & de trefles qui font
Naistre en leur fueille vn Croissant sur le front.

Aupres de l'huis, gardien de l'entrée,
Sonne vn ruisseau à la course sacrée,
Où les Syluains, où les Nymphes d'autour
Se vont baigner & pratiquer l'amour
Au chaud du iour, quand Diane ennemie
De leurs plaisirs dort és bois endormie.

Dessus la porte vne lambrunche estoit,
Qui de ses doigts rampante se portoit
Sur vn ormeau, & d'un large feuillage
Faisoit à l'Antre & aux ondes ombrage,
Et au bestail qui s'y venoit cacher,
Et d'un col lent son viure remâcher.

Là sur mainte herbe & mainte fueille tendre
Les deux Amans repos allerent prendre :
Leurs seruiteurs qui le somme soufloient
Par les nazeaux, sur les tisons ronfloient

*D'un bas menton refrappant leur poitrine
Autour du feu qui lentement decline.*

*Quand le Satyre en l'Antre vit seulets
Pres des charbons sommeiller les valets,
Pensant le somme auoir aux yeux du maistre
Comme aux valets le doux sommeil fait naistre,
Il entre en l'Antre, & alloit par compas
A pied leué doucement pas à pas,
Comme marchant sur le froissis d'un verre
Ou sur des clous, & non dessus la terre.*

*Aucunesfois tout pensif reculoit,
Aucunesfois en auant il alloit,
Se confiant en la nuit tenebreuse
Le noir manteau de sa fraude amoureuse.*

*Dessus un pied tantost il se tenoit,
Tantost sur l'autre, & des mains tastonnoit
Ombres & mur : à la fin il rencontre
Avec la main (qui le chemin luy montre)
Le bord du liēt, où si bien arriua
Que son desir du premier coup trouua.*

*Mais en touchant la robe leonine
Retint la main, & sent en sa poitrine
Un sang tout froid qui se glace de peur,
Et coup sur coup un battement de cœur.*

*Puis courageux à l'autre bord s'auance
Fraudé de l'une & de l'autre esperance :
Après auoir d'Hercule retouché
Le mol habit, pres de luy s'est couché,
Leue sa cotte, & touche sa chair nuë
D'un poil espais horriblement peluë.*

*Luy qui sentit une estrangere main,
Fut estonné : l'ôle tout soudain
A haute voix les seruiteurs appelle
Qu'on apportast une ardante chandelle*

*Pour voir le fait : car tous les enuiron
Estoient hantez de brigans & larrons.*

*Le feu venu Hercule se colere,
S'enfle de fiel : vous l'eussiez ouy braire
Parmy cest Antre, ainsi qu'un grand taureau :
D'un coup de poing il cassa le museau
Du Dieu paillard, & d'une main cruelle
De poil à poil tout le menton luy pelle,
Et tellement s'en-aigrit de courroux
Que l'estomac luy martela de coups.*

*Faune s'enfuit dessus ses pieds de chéure,
Le sang glacé crachant à pleine léure,
Et en hurlant d'une horrible vois
Alla muffer sa honte sous les bois.*

*Que pleust à Dieu que tous les adulteres
Fussent punis de semblables salaires !
Paillards, ribaux & ruffiens, qui font
Porter aux lans les cornes sur le front.*

*On ne voit plus qu'un fils ressemble au pere,
Faute, Huraut, qu'on ne punist la mere
(Qui se desbauche, & qui honnist sa foy)
Par la rigueur d'une seuerre loy.*

LA SALADE.

*Laue ta main, qu'elle soit belle & nette,
Resueille toy, apporte une seruiette,
Vne salade amasson, & faisons
Part à nos ans des fruiçts de la saison.*

*D'un vague pied, d'une veuë escartée
Deçà delà en cent lieux reiettée*

*Sus une riue, & dessus un fossé,
Dessus un champ en paresse laissé
Du laboureur, qui de luy-mesme apporte
Sans cultiuer herbes de toute sorte,
Le m'en iray solitaire à l'escart.*

*Tu t'en iras, lamyn, d'une autre part
Chercher songneux, la bourssette toffue,
La pasquerette à la feuille menue,
La pimprenelle heureuse pour le sang
Et pour la ratte, & pour le mal de flanc:
Le cueilleray, compagne de la mouffe,
La responsette à la racine douce,
Et le bouton des nouveaux groiseliers
Qui le Printemps annoncent les premiers.*

*Puis en lisant l'ingenieux Ovide
En ces beaux vers où d'amour il est guide,
Regagnerons le logis pas-à-pas.*

*Là recourçant iusqu'au coude nos bras,
Nous laverons nos herbes à main pleine
Au cours sacré de ma belle fontaine:
La blanchirons de sel en mainte part,
L'arrouserons de vinaigre rosart,
L'engresserons de l'huile de Prouence:
L'huile qui vient aux Oliuiers de France
Rompt l'estomac, & ne vaut du tout rien.*

*Voilà, lamyn, voilà mon souu'rain bien,
En attendant que de mes veines parte
Ceste execrable horrible fièvre quarte
Qui me consume & le corps & le cœur,
Et me fait viure en extreme langueur.*

*Tu me diras que la fièvre m'abuse,
Que ie suis fol, ma salade, & ma Muse:
Tu diras vray: ie le veux estre aussi,
Telle fureur me guarist mon soucy.*

*Tu me diras que la vie est meilleure
Des importuns, qui vivent à toute heure
Aupres des Rois en credit & bon-heur,
En-orgueillis de pompes & d'honneur:
Ie le sçay bien, mais ie ne le veux faire:
Car telle vie à la mienne est contraire.*

*Il faut mentir, flater & courtoiser,
Rire sans ris, sa face desguiser
Au front d'autrui, & ie ne le veux faire:
Car telle vie à la mienne est contraire.*

*Ie suis pour suiure à la trace la Court
Trop maladif, trop paresseux, & sourd,
Et trop craintif: au reste ie demande
Vn doux repos, & ne veux plus qu'on pendre
Comme vn poignard, les soucis sur mon front.*

*En peu de temps les courtizans s'en-vont
En chef grison, ou meurent sur vn coffre.*

*Dieu pour salaire vn tel present leur offre
D'auoir gasté leur gentil naturel
Pour amasser trop de bien temporel,
Bien incertain qui tout soudain se passe
Sans paruenir à la troisieme race.*

*« Car la Fortune aux retours inconstans,
« Ne peut souffrir l'ambitieux long temps,
« Monstrant par luy d'une cheute soudaine,
« Que c'est du vent que la farce mondaine,
« Et que l'homme est tres-malheureux qui vit
« En Court estrange, & ne meurt en son lit.*

*Loin de moy soit la faueur & la pompe
Qui d'apparence & de fard nous retrompe,
Qui nous relime & nous ronge au dedans
D'orgueil, d'enuie & de soucis mordans.*

*L'homme qui monte aux honneurs inutiles
Semble vn Colosse attaché de cheuilles,*

Ferré de gonds, de barres & de cloux :
Par le visage il s'enfle de courroux,
Représentant Iupiter ou Neptune.
Sa braue enflure estonne la commune,
D'or enrichie & d'azur par dehors :
Mais quand on voit le dedans du grand corps
N'estre que plâtre & argile poitrie,
Alors chacun cognoist la moquerie,
Et desormais le Colosse pipeur
Pour sa hauteur ne fait seulement peur
Qu'au simple sot, & non à l'homme sage
Qui haussebeque & mesprise l'ouvrage.

L'homme ignorant dont les iours sont si brefs,
« Ne cognoist pas que c'est un ieu d'eschets
« Que nostre courte & miserable vie,
Et qu'aussi tost que la mort l'a ranie,
Dedans le sac on met tout à la fois
Rocs, Cheualiers, Pions, Roynes & Rois.

Ainsi la terre en mesme sépulture
Met peuple & Rois par la loy de Nature,
Qui mere egale estant sans passion,
De l'un des deux ne fait election :
« Monstrant par là, que la gloire mondaine
« Et la grandeur est vne chose vaine.

Ahl que me plaist ce vers Virgilian,
Où le vieillard pere Corycian
Avec sa marre en trauaillant cultiue
A tour de bras sa terre non-oistue,
Et vers le soir sans acheter si cher
Vin en tauerne, ou chair chez le boucher,
Alloit chargeant sa table de viandes,
Qui luy sembloient plus douces & friandes
Avec la faim, que celles des Seigneurs
Pleines de pompe & de mets & d'honneurs,

*Qui desdaigneux, de cent viandes changent
Sans aucun goust, car sans goust ils les mangent.*

*Lequel des deux estoit le plus heureux ?
Ou ce grand Crasse en escus plantureux,
Qui pour n'auoir les honneurs de Pompée
Alla jentir la Parthienne espée ?
Ou ce vieillard qui son champ cultiuoit,
Et sans voir Rome en son iardin viuoit ?
« Si nous scauions, ce disoit Hesiodé,
« Combien nous sert l'asphodelle, & la mode
« De l'acoustre, heureux l'homme seroit,
« Et la moitié le tout surpasseroit.*

*Par la moitié il entendoit la vie
Sans aucun fard des laboureurs suiuite,
Qui vivent sains du labeur de leurs doits,
Et par le tout les delices des Rois.*

*« La Nature est, ce dit le bon Horace,
« De peu contente, & nostre humaine race
« Ne quiert beaucoup : mais nous la corrompons,
« Et par le tout la moitié nous trompons.*

*C'est trop presché, donne moy ma salade :
Trop froide elle est (dis-tu) pour vn malade.*

*Hé quoy ? lamyn, tu fais le medecin !
Laisse moy viure au-moins iusqu'à la fin
Tout à mon aise, & ne sois triste augure
Soit à ma vie ou à ma mort future :*

*Car tu ne peux ny moy pour tout secours
Faire plus longs ou plus petits mes iours.
Il faut charger la barque Carontée :*

*« La barque, c'est vne Biere voutée
« Faite en bateau : le naistre est le trespas :
« Sans naistre icy l'homme ne mourroit pas.
« Fol qui d'ailleurs autre bien se propose !
« Naissance & mort est vne mesme chose.*

DISCOVRS

d'un amoureux desespéré, & de son compagnon
qui le console, & d'Amour qui le reprend.

*A Sceule de sainte-Marthe, Poëteuin,
excellent Poëte.*

Le desespéré commence.

*Dure beauté, ingrate & malheureuse,
Las! escoutez ma plainte douloureuse.
Et me voyez en mes larmes mourir,
Puis qu'autrement ne voulez secourir
Le mal qu'Amour m'a gravé dedans l'ame,
De tout mon corps ne faisant qu'une flame
Et qu'un glaçon viement attisé
Du seul despit de me voir mesprisé.*

*Tant plus l'Amant de soy-mesmes estime,
Plus il est braue & plus est magnanime:
Tant plus son cœur est genereux & chant,
Tant plus il aime en lieu parfait & haut:
Si par desdain son service on outrage,
Incontinent l'amour se tourne en rage,
En pleurs, en cris, en larmes, en fureur,
Vrais souspiraux pour esuenter le cœur,
Qui creueroit genné de telle presse,
Si pour confort n'accusoit sa Maistresse.*

*Puis que vos yeux m'ont brassé la poison,
Puis que pour vous i'ay perdu la raison,*

Perdu l'esprit, comme chose friuole
 Je perdray bien encores la parole,
 A fin de dire à ces rochers icy
 De vostre cœur le vouloir endurcy.
 O beauté ! non, mais bien cruauté née
 Sous malheureuse & rude destinée
 Pour me tuer, deschirer & humer
 Mon sang trahy deffous le nom d'aimer.

L'homme vrayment est digne de grand blâme
 Qui perd son âge à seruir vne femme,
 Suiet leger, qui vit du seul plaisir
 De varier, de changer & choisir,
 Et qui se dit d'autant plus honorable,
 Qu'elle est tousiours douteuse & variable.
 Aussi Venus, qui nasquit dans les flots
 (Flots ennemis de l'homme & du repos)
 Nous monstre assez que la plus seure Amante
 N'est que tempeste, orages & tourmante.

Il ne faut point egaler le mal-heur
 • Au mien, qu'endure attaché le voleur
 Deffus Caucase, ou la peine infernale
 De Salmonée, Ixion, ou Tantale :
 Pres de mon mal leur sort est bien-heureux.
 Qui veut souffrir il faut estre amoureux,
 Il faut aimer vne ingrante cruelle,
 Qui nous occit d'autant plus qu'elle est belle.

Esprit de roche, ame faitte de fer,
 Que mes souspirs ne peuuent eschauser,
 Cœur, mais du plomb, qui te caches indigne
 D'estre logé sous si belle poitrine :
 Ris mon trompeur, front gracieux & fier,
 Oeil, non pas œil, mais vn drillant acier,
 Corps engendré au trauers des bocages,
 Nourry du laiët des lionnes sauuages :

*Si le deuoir vous eschaufe à pitié,
Ayez soucy de ma longue amitié,
Et quelquefois hélas ! vous prenne enuie
D'auoir horreur des tourmens de ma vie,
Craignant la main de Nemesis, qui fait
Punition de ceux qui ont forfait.*

*Hé ! quel forfait plus grand sçauroit-on faire
Que son amy cruellement desfaire ?
Le tourmenter, genner & martyrer,
Et tout son cœur par morceaux deschirer ?*

*Toute la nuit quand le Soleil se plonge
Sous l'Océan, l'espouuentable songe
En cent façons pour me donner effroy
Coup dessus coup vous représente à moy.
Depuis le soir iusqu'au poinct de l'Aurore
Pensif ie veille : Amour qui me deuore,
Comme ennemy de mon premier repos,
Ne donne trêue vn quart d'heure à mes os :
Deçà delà ie me tourne & reuire.*

*Mon œil voyant le portrait qu'il desire,
Comme vn fantauime errer dessus mon lit,
Me fait taster les ombres de la nuit,
Croisant mes bras au deuant de l'image
Pour la serrer : mais elle plus volage
Qu'un vent leger, & fuyant ne veut pas
Qu'un vain plaisir ie presse entre mes bras.*

*Mais quand l'Aurore abandonne la couche
Du vieil Tithon, tout resueux & farouche
Le sors du lit, & sans autre tesmoin
Seul ie me perds en vn antre bien loïn
Parlant tout seul : Amour qui m'accompagne,
Me fait aller de montagne en montagne,
De bois en bois, de penser en penser :
Ie fuy les lieux par où ie voy passer*

*Le peuple errant, & dresse mon allée
Entre les bois herissez de fueillée.*

*Mais en fuyant les hommes & le iour,
Je ne fuy point moy-mesmes, ny Amour,
Ny le penser importun de ma Dame,
Qui comme un ours se repaist de mon ame,
Mange mon cœur, & me met en tous lieux
Vostre portrait au deuant de mes yeux.*

*Aucunefois ceste faulse esperance
Par les deserts me promet assurance,
Et me pipant, mensongere, me dit
Qu'en vostre amour i'auray quelque credit :
Mais ie ne veux à Déesse si vaine
Adiouster foy, le suiuet de ma peine.*

*Le plus souuent par les lieux où ie vois,
Si ie regarde vne riuiere, un bois,
Herbe, rocher, fleur incarnate ou blue,
Je pense voir le bel œil qui me tue :
Car i'ay perdu par trop imaginer
Toute raison, & ne puis gouverner
Si bien mon sens, qu'amour ne le transporte,
Et la fureur en moy ne soit plus forte.*

*Las ! mon esprit par trop resuer a fait
Le corps hideux palle morne & desfait,
Desfiguré comme ces ombres vaines
Qui vont là bas sans muscles & sans veines,
Sans sang, sans nerfs, aux riues d'Acheron,
Leger fardeau du bateau de Charon :
A tels esprits pour aimer ie ressemble,
Trainant un corps vif & mort tout ensemble.*

*Donques voyant mon trespas approcher,
Je veux mourir au pied de ce rocher
Plat estendu contre la froide terre,
Pour estre franc d'Amour & de sa guerre,*

*Et des soucis si prompts à m'offenser,
Et par-sur tout de ce meschant penser.*

*Il ne faut point qu'un beau liêt de verdure
Pour ornement couure ma sepulture;
Roses ne lis ne sont pour le tombeau
D'un miserable amoureux iouuenceau:
Mais bien la ronse espineuse y fleurisse,
Et en tout temps le chardon s'y herisse:
Nul pastoureau n'y chante du flageol,
Mais le corbeau en lieu de rossignol,
Et que la neige à coups de pied brisée
Sur le Printemps luy serue de rosée.*

*Puis quand l'esprit tout franc sera dehors
Des serfs liens du miserable corps,
Le ne veux point qu'il prenne vne autre forme,
Mais gresle & nud, & fantume difforme,
Afreux, hideux, deuant ses yeux souuent
Vole & reuole aussi leger que vent,
En cent façons par vne estrange sainte
Troublant son ame en tous lieux d'une crainte,
Et tout son cœur de rage & de fureur,
Et son esprit de songes & d'horreur,
Ou soit la nuit en son lit endormie,
Ou soit le iour, à fin que nulle Amie
Sur la rigueur ne mette son appuy,
Prenant exemple à la peine d'autrui.*

*Le compagnon de l'Amoureux
qui le console.*

*Ah! Compagnon, ramasse ton courage,
La raison soit maistresse de ta rage:*

Resueille toy d'un sommeil si profond,
Et la vertu replante sur ton front.
« Nez pour l'honneur en ce monde nous sommes :
« Les cris, les pleurs sont indignes des hommes
« Qui de nature ont le cœur genereux
« Pour ne broncher sous le sort malheureux :
Mais vers le ciel dressant tousiours la teste
Ont pour suiuet toute action honneste,
Vn haut courage, un vertueux penser
Qui ne se peut de Fortune offenser.
« Entre les morts est morte l'esperance :
« Entre les vifs elle a sa demeurance.
Espere donq, & hardy ne reçoï
Le desespoir pour le loger chez toy.
L'esperance est des laboureurs nourrice,
L'esperance est aux prisonniers propice,
Sans elle en mer le pilote n'iroit,
Bref sans l'esperoir le monde periroit.
Rien n'est si dur qu'une roche massiue,
Rien n'est si mol qu'une fontaine viue :
Et toutefois l'onde avecques le temps
Mange la roche & la creuse dedans.

Toute douleur, tant soit longue & mordante,
Tant soit sa playe en nostre cœur ardante,
Se peut casser par patience, ainsi
Qu'un grand rocher sur le bord endurci
Casse à l'entour sans bouger de sa place
D'un pied constant la mer qui le menace.

Mets ie te prie au deuant de tes yeux
L'heure, le iour & le temps & les lieux,
Où quelquefois ta constance effeurée
A la rigueur de Fortune endurée,
Voire plus grande & plus forte beaucoup
Que n'est l'Amour qui t'a donné ce coup.

*Souviens-toi combien dessus la plaine
De la grand' mer tu as souffert de peine
Pendue sur l'onde, assailli de la mort
Qui t'espioit à deux doigts pres du port.*

*Souviens-toi combien tu as sur terre
Souffert de mal au travail de la guerre,
Blessé, nauré, rigueur dessus rigueur,
Où toutefois tu n'as perdu le cœur.*

*Voudrais-tu doncq' ô nouvelle misère!
Le perdre ainsi pour chose si légère?*

*Souviens-toi regagnant ta raison,
Que ta Maîtresse est de grande maison,
De noble sang, & non pas amusée
À deuiider ou tourner la fusée:
Et que son œil, mais un Soleil doré,
Et son esprit des autres adoré,
Et ses cheveux, les liens de ta prise,
Sa belle main à la victoire apprise,
Son ris, son chant, son parler & sa voix
Méritent bien le mal que tu reçois.*

*Endure doncq' : les amours sont semblables
Aux iours qui sont de nature muables,
Tantost sereins & tantost pluvieux,
Chauts & glacez, ainsi qu'il plaît aux cieux.*

*L'estois un iour amoureux d'une Dame
Qui d'outre en outre auoit percé mon ame
De ses beaux yeux : plus mon cœur s'allumoit
Mourant pour elle, & moins elle m'aimoit.
De mon tourment apparissant plus belle,
Et sa beauté la rendoit plus cruelle,
Comme un cheureul qui va fuyant de peur
Deuant un loup tout herissé d'horreur,
Qui ia-désia de sa griffe le presse:
Ainsi fuyoit ceste ieune Maîtresse.*

O quantes-fois tout seul entre les bois,
Entre l'effroy des antres les plus cois
Ay-ie conté dans vn desert sauuage
Le mal receu pour vn si beau visage ?

O quantes-fois aux rochers d'alentour
Ay-ie conté la rudesse d'Amour,
Et arresté les vents à ma complainte ?

Echo sans plus de mes souspirs attainte
Me respondoit, & d'un pareil esmoy
M'accompagnant pleuroit avecques moy.

Cent fois troublé d'une fureur extrême
L'ay mon poignard tourné contre moy-mesme
Pour deslier par le bien de la mort
L'esprit transi sans espoir de confort :
Mais quand la honte auoit refreint ma destre,
A tout le moins, disoy-ie, il me faut estre
Hoste des bois & m'arrestier icy,
Sans que le peuple entende mon soucy.

Il n'est besoin que le monde rougisse
De ma vergongne, il faut que ie languisse
En ces deserts, & traine ma langueur
Bien loin du peuple auteur de mon malheur.

Ainsi disois, mais les haleines molles
Des vents en l'air emportoient mes paroles :
Car tout soudain l'importun souuenir
Forçant mes pas, me faisoit reuenir
Deuant les yeux de ma belle guerriere
Inexorable & sourde à ma priere,
Qui de mes pleurs sa rigueur abruuoit,
Et de mes cris non plus ne s'esmouuoit
Que fait la mer, quand palle du naufrage
Le nocher crie au milieu de l'orage.

L'auois souffert quinze mois sa rigueur
La larme à l'œil, sur le front la langueur,

*La flame au cœur, le soupir en la bouche,
Sans amollir ceste belle farouche:*

*Quand pour trouuer à mon mal guerison,
D'un vieil sorcier ie cherchay la maison,
Sorcier barbu, à l'œil espouuantable,
Au gros sourcil, au front inaccostable,
Ridé, crasseux, arrogant, eshonté:
Seul ie l'aborde & mon mal luy conté.*

*Il me respond: Ta teste est estourdie
D'une bien chaude & forte maladie:
Et toutefois tu pourras bien guarir
Si prompt tu veux toy-mesmes secourir,
Non par l'effort d'un magique murmure,
Par vers charmez, par estrange escriture,
Ny par billets à ton col attachez,
Ny par secrets des Daimons recherchez.*

*Tant seulement pour un mois dissimule
Maugré ton cœur la flame qui te brule:
Change de face, & feins d'estre guarry,
Ne marche plus comme triste & marry
A front baissé soupirant par la voye:
Ny messagers ny lettres plus n'enuoye,
Nourrissent & apast de ton feu:
Cache ton mal, temporises un peu,
Et tu voirras ains que le mois se passe
« Que par le temps toute fureur s'efface.*

*Après auoir mon mal dissimulé,
Elle estima mon feu s'en estre allé,
Et que mon ame autre part enuolée,
En son endroit de chaude estoit gelée,
Et que mon cœur par feinte diuerty
Auoit ailleurs trouué nouveau party:
Par desespoir s'escria mal-heureuse,
Rompt ses cheueux, deuint toute amoureuse,*

*Et sans vser de plus longue rigueur
Me saute au col, & m'appella son cœur.*

*Si tu m'en crois, guarry-toy de la sorte:
Ou si tu n'as la constance assez forte,
le te diray pour ton dernier secours
Le vray moyen de perdre tes amours.*

*On dit, Amy, qu'en la forest d'Ardeine
Dessous un chesne ondoie vne fontaine,
Dont Angelique à longue haleine beut:
Si que depuis, desdaigneuse, ne peut
Aimer Renault, & dedans sa moüelle
Sentit couler vne glace nouuelle,
Tant seulement par la vertu d'une eau,
Qui de son cœur estaignit le flambeau.*

*Va te plonger par neuf fois en ceste onde,
Bois-en neuf fois, & neuf fois à la ronde
Des riuies tourne auant que le Soleil
Face apparoiſtre aux Indes son resueil:
Ou bien amy, si tu ne veux me croire,
Voicy Amour à la trouſſe d'yuoire,
A l'arc tendu, au trait bien aiguisé:
De tous les Dieux c'est le plus auisé:*

*« Oy-le parler. Quand vn Dieu nous conseille,
« Il faut apprendre, & luy preſter l'oreille:
« Car il faut croire & tenir pour certain
« Qu'un Dieu ne veut tromper le genre humain.*

Amour reprend l'Amoureux

*Maſſe de plomb, & digne qu'on te nomme
Vn dur rocher en la forme d'un homme,
Ou bien vn monſtre en homme contrefait:
Pour le loyer du bien que ie t'ay fait*

*Me blasmes-tu ? tel miserable blâme
Ne peut sortir que d'une meschante ame.*

*Certes deuant que le coup de mon dard
T'eust attiré pour estre mon soudard,
Et que ie t'eusse en la belle campagne
Des amoureux rangé sous mon ensaigne :
Tu viuois sot, ignorant & lourdaut,
Ton cœur grossier n'esperoit rien de haut,
Ton sang coüard estoit froid comme glace,
Ton ame estoit en ton corps vne masse,
Et mal-en-point, mal-propre & mal-vestu,
Niais, badin, eslongné de vertu,
Allois errant comme vn homme sauvage
Sans esleuer vers le ciel le visage.*

*Mais aussi tost que i'eu dedans ton cœur
Poussé le trait qui te tient en langueur,
En langueur, non, mais bien en esperance
D'auoir le fruit de ta perseuerance :*

*Incontinent que i'eu deuant tes yeux
Mis le portrait dont tu es enuieux,
Lequel gaignant ton ame toute entiere
Fut ton suiet, ton obiet, ta matiere :*

*Bref aussi tost que tu vins à sentir
Ce plaisant feu que tu voyois sortir
De la beauté de ta Dame bien-née,
D'antique race & de grande lignée,
Et que tu vis comme les Astres font
Mille vertus reluire sur son front,
Et que le geste & l'apparence haute,
Et le desir d'euitier toute faüte,
Et que l'honneur la vestoient proprement
Comme d'un braue & riche accoustrement :*

*Lors aux rayons d'une si belle face
Changeas de mœurs, de nature & de grace :*

Ton esprit fut actif & vigoureux,
 Ton sang deuint plus chaut & genereux,
 Ton ame s'est en beaux discours haussée:
 Et vers l'honneur s'en-vola ta pensée,
 Par gaillardise esperant d'acquérir
 Celle beauté qui te faisoit mourir.

Adonc au ciel tu esleuas la teste,
 Tu deuins propre, & accort, & honneste,
 Discret, facond, bien-parlant, bien-disant,
 Et de fascheux agreable & plaisant.

Pour mieux domter la paresse & le vice,
 Armes, cheuaux furent ton exercice,
 Guerres, combats, mascarades, tournois,
 Et honorer l'Amour par le harnois.
 Donc tu me dois (t'ayant donné Maistresse)
 Ton bon esprit, ta grace & ta proüesse,
 Et les vertus qui procedent d'aimer:
 Puis comme ingrat tu oses me blâmer
 Contre raison, qui ta fiere nature
 Ay conuertie en douce nourriture?

Tu me diras qu'Amour est passion
 Pleine de forte & chaude affection,
 Et que celuy qui mes fleches espreuue,
 Pour vn seul bien mainte douleur y treuue:
 « Vn plaisir est trop cherement vendu,
 « Quand pour l'auoir vn âge est despendu.

Escoute, amy : le ciel par qui nous sommes,
 Ne doit pas tant à la race des hommes
 Que de verser toute douceur icy
 Sur nos plaisirs sans mesler du soucy.

« Il n'y a chose au monde si heureuse,
 « Que par malheur la tristesse espineuse
 « D'un soin mordant n'aigrisse, & que son fiel
 « De son aigreur ne corrompe le miel.

« Mais quand le bien arriue apres la peine,
 « Il est plus doux, d'autant que l'ame pleine
 « Des premiers maux se laisse decevoir
 « Du bien receu qui vient contre l'espoir.

Tu n'es pas seul qui pleures pour ta Dame:
 Les plus gaillards remplis d'une belle ame,
 Princes & Rois, Seigneurs cheualeux,
 Ont soupiré leur trauail amoureux.

Voy les beaux yeux de ta belle Maistresse,
 Voy le pouuoir de celuy qui te blesse,
 De qui le coup par secrette langueur
 Venant des yeux s'encharne sous ton cœur :
 Lors tu prendras en ton mal patience,
 Me cognoissant par ton experience,
 Mal qui te vient de ton propre meffait.
 Je suis tout bon, nul mal ie ne t'ay fait :
 Mais ta raison par les sens depraüée,
 A la beauté corporelle approuuée,
 Non la celeste : aussi tu as receu
 Tous les tourmens d'un amoureux deceu.

Car moy qui suis de nature tres-bonne,
 Enfant du ciel, ne veux nuire à personne,
 Mais profiter, tenant deffous ma main
 Comme vn bon Roy, en paix le genre humain.

Je tiens le monde en parfaite alliance :
 Les Elemens cognoissent ma puissance,
 Peuples, citez ne viuent que par moy,
 Et leur repos s'entretient par ma loy.

Je suis par tout, toute chose i'embrasse,
 Je fais de l'homme immortelle la race,
 Le chatouillant doucement de mon trait
 Pour se refaire & laisser son portrait.

Je suis des Dieux le meilleur interprete,
 Je suis Deuin, Cabaliste & Prophete :

D'entre les Dieux & les hommes ie suis
 Poste, courrier & messager, qui puis
 Porter au ciel des hommes les prieres,
 Porter à l'homme en cent mille manieres
 Songes, aduis & oracles de Dieu :
 Car du grand air i'habite le milieu.
 L'ay pere & mere, & n'ay pere ny mere :
 Aucunesfois ie pense auoir vn frere,
 Quelquesfois non : i'ay diuerses les mœurs,
 Tantost ie vy & tantost ie remeurs,
 Jeune, vieillard, chaut, delicat & tendre :
 Comprenant tout, on ne me peut comprendre,
 Aussi d'un Dieu l'immense charité
 Ne se comprend par vostre humanité.

Quand du haut ciel les ames abaissées
 Dedans les corps languissent oppressées
 De la matiere & du pesant fardeau,
 le leur esclaire aux rais de mon flambeau :
 le les resueille & leur preste mes ailes
 Pour reuoler és maisons eternelles
 Par le bien-fait de contemplation.

« Car de l'Amour la plus belle action
 « Est de reioindre en charité profonde
 « L'ame à son Dieu tandis qu'elle est au monde.

Plus ta Maistresse est belle, & d'autant plus
 Laisant ton corps impotent & perclus
 Deuois hausser tes yeux outre la nue
 Pour voir le beau dont ta belle est venue :
 Mais t'amusant à la beauté du corps,
 Et aux couleurs qui plaisent par dehors,
 Qui comme fleurs en naissant se fanissent,
 As abaissé tes esprits qui languissent
 Lourds, engourdis d'un sommeil ocieux,
 Sans enuoyer ton ame iusqu'aux cieux,

*Estant plongée en l'amour furieuse,
Brutale amour, charnelle, vicieuse.
Donc de ton gré te liant en prison,
As desrobé toy-mesme & ta raison.*

*De telle erreur procede ta complainte,
Tes pleurs, tes cris, tes souspirs & la crainte,
Le desespoir de n'estre iamaïs tien,
Et mille maux que tu merites bien,
Voire les fers & toute genne extrême,
Puisque tu es le meurtrier de toy-mesme.*

*Sceuoie, amy des Muses que ie fers,
Icy ie t'offre en lieu de tes beaux vers
Vn froid discours larron de ta loüange.*

*Tu n'es premier qui te trompes au change:
Glaucque iadis s'y deceut deuant toy:
Et toutefois pren ce present de moy
Pour tesmoigner d'une encre perdurable,
Que mon vers fut à ton vers redeuable.*

A PIERRE DV LAC.

*Du Lac, qui ioins la gentille carolle
Des doctes Sœurs à l'espineux Bartolle,
Par la douceur donnant vn contrepois
A la rigueur des plus feueres lois:*

*En-ce-pendant qu'en vain tu te consommes
Pour appaiser la malice des hommes,
Et qu'au Palais, tumultueux manoir,
Tu vas marchant sur le blanc & le noir:
Dés le matin iusques à la disnée,
Dés le disner à la nuit retournée,*

Pensant en toy par quel docte bon-heur
Tu seras grand en biens & en honneur
Pour meriter les hauts estats de France :
(Car ton Auvergne enfante en abondance
Et Chancelliers & Presidens qui ont
Tousiours porté iustice sur le front.)

Je fay l'amour avec ma fièvre quarte :
Il faut qu'un clou par violence parte
Poussé d'un autre : Aussi, du Lac, il faut
Que par un chaut ie pousse l'autre chaut,
Chassant l'ardeur de ma fièvre cruelle
Par la chaleur d'une amitié nouvelle.

Je voudrois bien les deux flammes chasser :
Mais ie ne puis ma nature passer,
Ny mon destin qui me donnent vne ame
Passionnée en l'une & l'autre flame.

L'un de mes feux ne te consomme point,
L'autre te brusle : & d'autant qu'il te point,
Plus il t'est doux, & tu ne veux attendre
Que ton brazier se cache sous la cendre,
L'environnant de pensers à l'entour
« Pour le nourrir : Car volontiers amour
« Naist du penser, & se paist d'esperance,
« Et l'espoir vient de la perseuerance.
« On ne doit point en amours esperer,
« Qui à l'egal ne veut perseuerer,
Comme tu fais : qui tousiours perseueres,
Pour soulager tes esludes seueres,
Entre-meslant d'un ioyeux entre-las
Au doux Amour la farouche Pallas.

Aussi lon dit qu'au iour de ta naissance
Pallas vouloit auoir seule puissance
Dessus ton corps, & qu'Amour indonté
Vouloit aussi l'auoir d'autre costé.

Ils se battoient, quand Iupiter le pere
D'un clin de teste appaisa leur colere,
Et ordonna que ton corps nouveau né
Autant qu'à l'un à l'autre fust donné.

Ainsi Amour & Pallas te partirent,
Et tous les deux dedans ton ame mirent,
Te partissant, diuerses passions
Selon l'inclin de leurs affections :

L'un te donna courage de le suiure,
L'autre un desir de courtizer un liure.

Quant au sçauoir dont Pallas a eu soin
De t'honorer, ie n'en suis seul tesmoin :
Mais tout le peuple, & la Fame emplumee
Qui va semant ta viue renommee,
Chante si haut ton sçauoir vertueux,
Que du Palais le bruit tumultueux
Fait place au son que sa trompette entonne,
Tant hautement ta louange elle sonne.

Soit harengant deuant les Senateurs,
Soit pour flechir l'oreille aux auditeurs,
Soit pour conseil, ou soit pour l'escriture,
Pour denouer une matiere obscure :
Soit pour auoir un iugement certain,
Et un esprit qui conçoit tout soudain :
Soit pour aimer le droit & la iustice,
Soit pour hayr la fraude & l'auarice,
Soit pour conioindre aux mœurs l'honesteté,
Et la douceur avec la grauité,
D'un gentil cœur qui tous les deux assemble,
Soit pour loger toutes vertus ensemble,
Seul tu as tout : ie l'ay bien esprouué,
Qui au besoin fidele t'ay trouué.

En ton endroit, de façon ie ressemble
Au villageois qui pour sa debte tremble,

*Par tous moyens ne cessant d'essayer
Comme il pourra son creancier payer :
Et ne trouuant vne bourse assez forte,
Vn mol fromage ou des œufs luy apporte,
Ou des raisins, des pommes ou des nois :
Le creancier qui ha le cueur courtois
Prend le present, & le debteur r'enuoye
En attendant plus sonnante monnoye.*

*Mais quand mon vers en Pactole courroit
En or changé, payer ne te pourroit.*

*Tu me diras : Et quoy ? la poesie
Amuse encor' ta folle fantaisie,
Veu que tu as tant de sacs au costé,
Procez, enfans du palais eshonté,
Pesant fardeau, plustost vilaine engence,
Dont Dieu punist les hommes pour vengeance.
Ie sens, du Lac, le faix dessus mon doz,
Et les procez qui poignent iusqu'à l'oz :
Mais m'assurant sur ta foy non vulgaire,
Ie te les laisse & s'il ne m'en chaut guere.*

*Ie suis semblable au pelerin chargé,
Qui par la poudre a long temps voyagé,
Quand sa valize ou son bissac le presse,
Au premier hoste à garder il les laisse :
Il ceint sa robbe, ou la retrouffe, à fin
Que sans empesche il fende le chemin
Et le premier au logis se repose,
Dorme son soul, & ne pense autre chose.*

*Ainsi Amy, pour descharger mon faiz,
Ie te resigne & donne mes procez,
Papiers & sacs que le Palais gouuerne,
Et vrais enfans de ce monstre de Lerne,
Qui sept arpens sous la panse fouloit,
Et d'un seul col sept testes esbranloit :*

*Et toutesfois de sept reuers Alcide
 Les fist broncher & en fut homicide.
 En imitant ce bras Tirynthien,
 Tu peux trancher mon procez, mais le tien,
 D'un seul reuers en suivant ta coustume,
 Non par le fer, mais par ta docte plume.*

LE SOUCI.

*Je veux chanter, Cherourier, le Souci
 Qui te plaist tant & qui me plaist aussi :
 Non les soucis dont Amour me fait guerre,
 Mais les Soucis estoiles de la terre :
 Ains les Soleils des iardins, tant ils sont
 Iaunes, luisans & dorez sur le front.
 La rose emporte (empourprant son espine)
 Le premier lieu à cause d'Erycine,
 Et du beau sang d'Adon qui la peingnit :
 L'Oeillet apres qu'Apollon contraingnit
 Ioïer au disque, & qui le fist occire
 Sans y penser à l'amoureux Zephire,
 Et fut depuis aux Spartes un grand Dieu.
 Ces deux, Souci, ont eu le premier lieu,
 Toy le troiesieme, & s'il n'y a fleurette
 Ny giroflée, ou double violette,
 Genest, iosmin plus odorant que toy :
 Au moins, Souci, s'il n'est vray, ie le croy.
 Soit que ma Dame autrefois m'ait donnée
 Ta couleur iaune, ou que l'ame inclinée
 A voir, sentir & contempler ta fleur,
 Sur tous parfums estime ton odeur :*

*lamais repas ne me fut agreable,
Si ton bouton n'enfleurit vne table,
Salade, pain, & toute la maison
Aux plus beaux mois de la prime saison :
Car de couleur ta couleur ie ressemble,
Tu es, Souci, mon frere ce me semble.*

*Tu es tout iaune, & tout iaune ie suis
Pour trop d'amour qu'effacer ie ne puis.*

*Printemps, Hyuer, tu gardes ta verdure :
Printemps, Hyuer, le soin d'amour me dure.*

*Double est ta fleur, ta fleur est simple aussi,
Mon cœur est simple, & vit tousiours ainsi :
Mais mes pensers & mes ennuis sont doubles
Selon les yeux & farouches & troubles
De ma Maistresse, & mon soin est doublé
Si son œil est ou farouche ou troublé.*

*Quand le Soleil ton amoureux s'abaisse
Dedans le sein de Tethys son hostesse,
Allant reuoir le pere de la mer,
On voit ton chef se clorre & se fermer
Palle, desfait : mais quand sa tresse blonde
De longs cheueux s'esparpille sur l'onde
Se resueillant, tu t'esueille ioyeux,
Et pour le voir tu dessilles tes yeux,
Et sa clarté est seule ton enuie,
Vn seul Soleil te donnant mort & vie.*

*Quand ie ne voy mon beau Soleil leué,
De toutes parts vn sommeil agraué
Dessus le front des tenebres me donne,
Si qu'esblouy ie ne cognois personne.*

*Mais aussi tost que ses rais dessus moy
Me font vn iour, des yeux du cœur ie voy
Mille beautez, tant sa gentille flame
En m'esclairant me reluist dedans l'ame,*

*Et loin du corps dont ie suis empesché,
Tient mon esprit aux Astres attaché.*

*On dit, Souci, quand au bras on te lie,
Que tu guaris de la melancholie.
Or en cela nous sommes differens:
Ce que ie voy, tout triste ie le rens
Ainsi que moy, tant il sort de tristesse
Hors de mes yeux pour ma rude Maistresse,
Qui froide & lente & morne en amitié
Mon pauvre cœur ne veut prendre à pitié,
Me consommant d'amour, tant elle est belle:
Et ie veux bien me consommer pour elle.*

*Adieu Souci, si Cherourier passant
Par son iardin voit ton chef florissant,
Qui toute fleur au temps d'Huér surpasse,
Que l'Aube engendre & qu'une nuit efface,
Te voyant naistre aussi tost que fanir:
Soir & matin fay le moy souuenir
Que nostre vie aux fleurettes ressemble,
Qui presque vit & presque meurt ensemble:
Et ce-pendant qu'il est en son printemps,
Viue amoureux & n'espargne le temps.*

*Si en naissant ce grand Maistre qui donne
Heur & malheur à chacune personne,
M'auoit donné, mon Cherourier, ta vois
Dont tu flechis les peuples & les Rois,
Comme estant seul de France la merueille
Pour attirer une ame par l'oreille:
Ie chasserois la fièvre de mon corps
Par la douceur de tant de beaux accords.*

*En lieu d'auoir ta nombreuse Musique
J'ay l'autre ardeur, la vérue poétique,
Qui rompt ma fièvre & charme mon souci,
Ou s'il n'est vray, ie me console ainsi.*

*Donq si i'auois ceste voix si diuine,
 Present du ciel qui sort de ta poitrine,
 Je chanterois : mais ne pouuant chanter,
 De l'autre ardeur il me faut contenter.*

LE PIN.

*Pin, dont le chef estend son verd fueillage
 Sur mon iardin & dessus mon bocage,
 Le seul honneur des arbres d'alentour,
 Droit bien toffu de Cybele l'amour :*

*Que ie tremblois naguere à froide crainte
 Qu'on ne coupast ta plante qui m'est sainte !
 Helas ie meurs quand i'y pense en ces iours
 Que Blois fut pris, & qu'on menaçoit Tours.*

*Quiconque soit qui eust embesongnée
 A te couper la premiere congnee,
 Avec le coup eust veu tout à la fois
 Iallir du sang : car au cœur de ton bois
 Vit cest Atys que la Mere ridée
 Aima iadis sur la montagne Idée :
 Et le second qui d'un tranchant baston
 T'eust fait la playe, il eust d'Erisichthon
 Senty la faim : car ta plante amoureuse
 Passe le chesne à la cyme glandeuse,
 Chesne à Cerés, qui auoit en tout temps
 Le chef orné des bouquets du Printemps,
 Où la Dryade estoit dessous viuante,
 Naissant, mourant, tout ainsi que la plante.*

*Quelle chanson diray-ie en ton honneur,
 Pin de mon clos la gloire & le bon-heur ?*

*Diray-ie pas que ton escorce amere
Enferme Atys, que la Dindyme mere
Aima sur tous, comme elle le mua,
Et de ses loix Prestre l'institua?*

*Je le veux bien : Atys, tu le merites :
Catulle honneur des Romaines Charites
Te fait Romain en imitant les Grecs :
Et moy François en me iouant apres
Te rediray, à fin que ton histoire
Maugré le temps fleurisse par memoire.*

*Atys estoit vn ieune iouuenceau
D'esprit gaillard, de visage tres-beau,
Qui furieux se mist en la sequelle
De ces Chastrez, ministres de Cybelle.
Loix & statuts ministre leur donna,
Puis ses tesmoins d'un caillou moissonna.*

*Au son du Buis par le mont solitaire,
Loin de chateaux, de bourgs & du vulgaire
Erroit suiui (couuert d'estranges peaux)
De ces Chastrez hommes-femmes troupeaux.*

*Ta raison fut en fureur conuertie,
Qui te coupas ta meilleure partie
O bon Atys ! aueuglé de mal-heur,
Tu te coupas le membre le meilleur,
Tes deux tesmoins gros de glere feconde,
Sans qui seroit vn desert ce grand monde :
Ce n'est ton doigt, ton oreille, ou ta main,
Mais les auteurs de tout le genre humain.*

*Après trois iours que la poignante rage
Eut donné tréue à son foible courage,
Se repentant plein d'un sospir amer
S'en-alla soir sur le bord de la mer.*

*Que suis-ie ? où suis-ie ? ô pauvre miserable !
Ainsi blessé d'une playe incurable,*

Qui vais les champs de mon sang remplissant ?
Si d'un sangler la defense en passant
M'auoit nauré, ie prendrois patience :
Mais las ! hélas ! mais c'est moy qui m'offence.
O folle crainte, ô superstition !
O statuts pleins d'abomination !
Religion venant d'ame mal-saine,
Seule tu es la cause de ma peine !

En quelle erreur Déesse m'as-tu mis ?
L'ay donc laissé pere, mere & amis,
Voisins, parens, qui dispos soulois estre
Sur mes egaux à bien courir le maistre,
A bien luter : maintenant ie me pers
Comme vne fere errant par ces deserts,
Plein d'une erreur & d'une peur friuolle
Le suy les pas d'une Déesse folle.

Mechantes mains, pourquoy coupastes-vous
De tout mon corps le membre le plus dous ?
Mechantes mains bourrelles de ma vie,
Que ie vous porte & de haine & d'enuie !

Quand i'estois tout, ie fu recommandé
Pour estre beau : ores ie suis ridé,
Palle, desfait, abominable, infame,
Tout ensemble homme & tout ensemble femme !
Et si ne suis ny l'un ny l'autre d'eux,
Et toutesfois mon corps est tous les deux.

Adieu Palais de mon pere, adieu chasse,
Adieu espieux, adieu bons chiens de race,
Adieu le prix des couronnes qui sont
L'honneur du sable & l'ornement du front,
Que tant de fois (signe d'une main forte)
L'alloy pendant à l'essueil de ma porte
Pour honorer le front de la maison.

Adieu pays, adieu ieune saison,

*Adieu amis, adieu ieunes pucelles
Qu'on estimoit en beauté les plus belles,
Qui me souloyent tant de fleurs enuoyer,
Adieu plaisir, ie m'en vais me noyer.*

*A-peine eut dit, que sa complainte ouye
Auoit frappé de Cybele l'ouye:
Hors de son char en sautant deuala,
Et vn lion de son ioug detela.*

*Va genereuse & magnanime fere,
De ta grand'queuë irrite ta colere
En te frappant deçà-delà le flanc:*

*Va où Atys a respandu son sang
Pres de la mer sur le bord solitaire,
Qui fuit mes loix, mon Buis & mon mystere.*

*Dresse ton poil, tes yeux soyent feux ardens,
Tire ta langue vn pied hors de tes dents,
Et ce fuitif à mon troupeau r'ameine,
Cet homme-femme. Ainsi dist Dindymene,
Et le lion qui herissa sa peau
Fist reuenir cest Eunuque au troupeau.*

*Incontinent que Cybele l'auise,
Elle eut pitié de sa folle entreprise,
Et le touchant en Pin le transforma,
Arbre sur tous que depuis elle aima,
Ayant de luy la teste couronnée,
Ou soit qu'en pompe en son char soit menée
Dessus la terre, ou soit qu'elle aille aux Cieux
Voir ses enfans, bonne mere des Dieux.*

*Je te saluë, ô Berecynthienne,
Qui t'esiouys du nom de Phrygienne,
Conferue moy d'erreur & de mechef:
Ta fureur puisse auertiner le chef
De mes haineux, gardant saine ma teste:
Autres que moy soyent prestres de ta feste,*

Initiez aux despens de leur chair :
Ce n'est pas moy qui achette si cher
« Vn repentir : ah ! malheureuse enuie,
« Qui se fait grande au danger de sa vie.
Ainsi de toy les Grecs ont deuisé
Qui par ta fable ont le peuple aisé
O bon Atys, qu'un Philosophe sage
Doit comme toy estre un homme sauvage.
Se faire un Pin c'est frequenter les bois,
Fuir citez, bourgades & bourgeois :
Cybele aimer, elle ne signifie
A mon aduis que la Philosophie,
Qui la premiere aux Astres s'eleua,
Leur fist des noms, & premiere trouua
Leurs tours, retours, leur grandeur & puissance.

Pour tels bien-faits la Gregeoise prudence
Philosophant & cognoissant aela,
Mere des Dieux ta Cybele appella.

Tu n'as coupé (ce n'est que poésie)
Tes deux tesmoins : mais de ta fantaisie
Tu arrachas folles affections,
Mondains plaisirs, humaines passions
Qui te troubloyent pour heureusement viure,
Et contempler ta Cybele & la suiure.

« L'homme est Centaure : en bas il est cheual,
« Et homme en haut : d'embas vient tout le mal,
« Si la raison qui est l'homme, ne guide
« Cest animal & ne luy tient la bride :
« Ainsi que toy qui en toute saison
« Fis obeir les sens à la raison.

Adieu Atys, si ceste vieille fable
Que ie te chante, au cœur t'est agreable,
Ie ne requiers pour tout loyer sinon
Qu'au vent ton Pin puisse entonner mon nom.

*Me chante donc la cyme non muete
 D'un Pin siffant, non un mauuais Poète :
 Car i'aime mieux ses sifflemens diuers
 Que le froid son de quelques mechans vers.
 Ainsin, Odin, ie passe la iournée
 Lors que la fièvre en mon corps encharnée
 Ronge mes os, succe mon sang : ainsi
 La Muse peut alleguer le souci,
 Et le mal-heur ne nous sçauroit tant poindre,
 Que la douleur en chantant ne soit moindre.*

LE ROSSIGNOL,

chantant & faisant son nid dedans vn Genéure.

*Gay Rossignol honneur de la ramée,
 Qui iour & nuit courtise ton aimée
 Par mon iardin hoste de sa verdeur,
 Quarante iours desgoisant ton ardeur
 Et t'esclatant d'une voix qui gringote
 Ores en haute ores en basse note,
 A bec ouuert d'un siffletis trenchant,
 Hachant coupant entrerompant ton chant
 De cent fredons, tu donnes à ta femme
 Vn doux martel, amoureux de ma Dame.*

*Tu n'aurois point tant de faueur sinon
 Que les vieux Grecs t'ont nommé d'un beau nom :
 Mais bien de deux, t'appellent ce me semble,
 D'un mesme mot, Chantre & Poète ensemble.*

*Et ie dirois, si i'estois un bragard,
 Que Rossignol vient du nom de Ronfard.*

Mais ce n'est moy qui ma Musique vante :
 Soit bien soit mal, Rossignolet, ie chante
 Ainsi que toy pour me donner plaisir,
 Quand i'ay Madame argent & le loisir.
 Quoy ? qui t'esmeut de courtiſer ſans ceſſe
 Et d'enchanter Genéure ma Maiſtreſſe ?

En ce Genéure où tu chantes de nuit,
 Deſſous l'eſcorce vne pucelle vit,
 A qui l'amour la peur & l'auanture
 Ont fait changer de face & de nature.

Vn iour ce Dieu tout bouquin par le front
 La pourſuiuoit d'un pied de chéure prompt.
 Elle courant d'une fuite legere
 Ainſi pria Diane bocagere :
 Ou me transforme, ou bien fay moy mourir :
 La ſeule mort me pourra ſecourir
 Ains que l'ardeur de ce Bouquin ie ſente.

A-peine eut dit, qu'elle fut vne plante :
 Ses doigts languets, ſes bras veneux & beaux,
 Comme ils eſtoient, ſe changent en rameaux.
 Son pied deuint vne morne racine,
 Et vne eſcorce entourna ſa poitrine.
 Puis ſes cheueux de crainte rebourſez
 Eſpars ſe ſont en feuilles heriſſez,
 Et la palleur qu'elle auoit en ſa fuite,
 Vit ſur l'eſcorce & touſiours y habite.

Vn iour laſſé de la chaſſe des loups,
 Seul à l'eſcart ie m'endormi deſſous
 L'ombre fatal de ce Genéure, & elle
 En corps humain m'apparut toute telle
 Qu'elle fut lors que le Bouc amoureux
 La pourſuiuoit par vn taillis ombreux,
 Tant il auoit de flames dedans l'ame
 Pour la beauté d'une ſi ieune Dame.

Depuis ce iour iamais ie n'ay cessé
D'auoir le cœur de son amour blessé,
Et de languir pour vn si beau visage.

Et toutefois braue de ton ramage
Chantant sifflant & faisant mille tours,
Tu veux tout seul iouyr de mes amours,
Que de bon cœur, Rossignol, ie te laisse :
Car tu vaux mieux que ne fait ma Maistresse.

Et qui plus est, comme on voit un mary
Plein de finesse entre Dames nourri,
Faire secret l'amour à sa voisine :
Quand il n'a pas une femme trop fine,
La persuade avec un beau parler,
De la hanter, visiter & d'aller
Boire & manger souuent avecques elle,
A fin d'auoir (par une ruse telle)
Plus de moyen d'œillader les beaux yeux
Qui de son cœur se sont victorieux.

Ainsi riual ta femme tu ameines
Dedans cest arbre, où d'un nid fait de laines,
Mousses, duets, ses petits elle pond,
Esclost, escouue, & qui apres se font
Ainsi que toy au retour des fueillages
Quarante iours Sereines des bocages.

Quoy ? Rossignol, la voix ne te defaut !
Et par despit tu t'efforces plus haut !

Puis qu'autrement ma vérue poétique
Ne peut gagner ton ramage rustique,
Va, Rossignol, ie laisse seul pour toy
L'arbre amoureux qui n'a souci de moy,
L'arbre gentil, & toutefois farouche,
Qui fait saigner aussi tost qu'on le touche.

Tandis, Girard, que la fièvre me tient
Reins, teste, flanc, la Muse m'entretient,

Et de venir à mon lit n'a point honte.

*Or des propos que sa bouche me conte
le t'en fais part, à fin qu'à l'aduenir
De ton Ronsard te puiffes souuenir.*

L'OMBRE DV CHEVAL.

*Amy Belot, que l'honneur accompagne,
Tu m'as donné non vn cheual d'Espagne,
Mais l'ombre vain d'un cheual par escrit
Que ie comprends seulement en esprit.
Ie ne le puis ny par les yeux comprendre
Ny par la main : il ne se laisse prendre,
Chose inuisible, & fantôme me fuit,
Ainsi qu'on voit en nos songes de nuit
Se presenter ie ne sçay quels images
Sans corps, sans mains, sans bras & sans visages,
Qui çà qui là reuolent haut & bas.
Plus pour les prendre on allonge les bras,
Plus vont fuyant, & volages nous laissent
Béans en l'air apres elles qui naissent
De vent leger & comme vent s'en-vont.*

*Sans plus à l'homme vn desir elles font
De les happer : ton cheual ce me semble
Ton cheual non, mais l'ombre leur ressemble,
Que seulement en dormant i'apperçoy :
Car autrement ton cheual ie ne voy.
Plus en songeant ton cheual ie me donne,
Plus il me trompe, & fuit sur la Garonne
Aux crins espars, au iarret souple & prompt,
A l'estomac refait, au large front,*

*A la grand' queue, à la drillante oreille,
Et hannissant bien souuent il m'esueille,
Ou bien ie l'oy, ou ie le pense ouir,
Puis comme idole en l'air s'esuanouir.*

*C'est vn cheual que ie nourris sans peine :
Il ne luy faut ny paille ny aueine,
Il ne me faut ny acheter du foin,
Ny des valets pour en auoir le foin,
Bride ne mors, selle ny estruieres :
Il n'a souci d'herbes ny de riuieres.*

*Bref, ce n'est pas le cheual de Seian,
Lequel donnoit à son maistre mal-an,
Ny le cheual à l'eschine si forte
Qui le surnom de teste de bœuf porte,
Ny le cheual qui conduit faussement
Trompa les Rois, quand son hanniement
(Pour la jument qu'il vit à la trauerse)
Fist son seigneur le Monarque de Perse.*

*Ce n'est, Belot, ce bon cheual Bayard
Qui aux combas panadoit si gaillard,
De qui Renault pressoit la courbe eschine :
Mais ton cheual, fantôme, ne chemine.*

*C'est le cheual du gentil Pacolet
Qui dedans l'air s'en-voloit tout seulet,
Faisant seruice à Mogis, dont les charmes
Faisoyent honneur aux Dames & aux armes.
Il vole en l'air, boit en l'air, d'air se paist :
C'est vn corps d'air, l'air seulement luy plaist
Et la fumée & le vent & le songe,
Et dedans l'air seulement il s'allonge.*

*Les beaux coursiers vifte-pieds de lunon
Viuent ainsi : ils ne mangent sinon
Qu'air, qu'ambrosie : ou quand ils ont grand erre
Conduit du Ciel leur Royne en nostre terre,*

*Mangent un peu de lottes dans les prez,
Qu'à sa grandeur Samos a consacrez.*

*Ainsi se paist le dos-ailé Pegase.
Et le cheual de l'Aurore qui passe
Ceux du Soleil : ainsi nourrist les siens
Minerue & Mars par les prez Thraciens.
Ainsi le tien se nourrist sans pasture :
Car c'est, Belot, un cheual en peinture,
Qui me sert plus quand ie suis à seiour,
Songeant au lit qu'il ne me sert le iour.*

*La chaude Afrique en certaine contrée
A des jumens, qui en tournant l'entrée
De leur nature au vent Zephyrien,
Sur le Printemps vont conceuant de rien :
Le tien venteux est yssu de la race
De ces jumens, qui mesme le vent passe.*

*On dit qu'Vlysse autrefois prist le vent :
Mais ton cheual, Belot, est si mouuant,
Si fretillant, qu'il ne veut pas permettre
Qu'en ses longs crins les doigts on puisse mettre,
Et du fin Grec la main ne le prendroit :
Car tel cheual iamais ne l'attendroit.*

*Aurois-tu leu (ô teste rare & chere)
Dedans les vers du fantastique Homere,
Qu'un des cheuaux d'Achille s'auança,
Et le trespas à son maistre annonça ?*

*Tu crains, voyant ma longue maladie,
Que ton cheual en parlant ne me die
Prophetizant quelque funebre mot :*

Garde le bien, ie n'en veux point, Belot.

*Mon cher ami, i'ay bien voulu t'escrire
Ces vers raillards pour mieux te faire rire
Après ta charge, & le souci commun
De conceder audience à chacun,*

*Haut-eleué au throne de Iustice,
Aimant vertu & chastiant le vice.*

*Dieu, qui sus l'homme a le monde soumis,
A l'homme seul le seul rire a permis
Pour s'esgayer, & non pas à la beste
Qui n'a raison ny esprit en la teste.*

*« Il faut du rire honnestement user
« Pour viure sain, non pour en abuser :
Car volontiers on iette à gorges pleines
Le ris qui naist des actions vilaines.*

*Le ris est fils d'un acte vergongneux :
On ne rit point d'un geste vertueux,
Mais on l'admire : ainsi tu pourras rire
De ma folie, & de t'oser escrire
Je ne sçay quoy qui est encor plus vain
Que ton cheual qui n'a selle ny frain.*

DISCOVRS

de l'alteration & change des choses humaines.

*Tu as, Chaudeau, la teste assez rompue
De ton Palais, ton Proté qui se mue
Trop plus subtil que l'autre Egyptien
Que le Roy Grec arresta d'un lien,
Sans te la rompre en ces vers d'avantage,
De meubles, biens, d'argent ou d'heritage,
D'un testament, d'un contract vicieux,
D'un faux arrest, d'un decret captieux.
Il est certain qu'en possédant la terre,
Avec la terre on possède la guerre.*

*Puis ie ne plaide encontre un Sarrazin,
luis, Mamelu, mais contre mon voisin,
De qui la borne est prochaine à la mienne.*

*Tout cela vient par nostre foy Chrestienne
la foible & lente, & que la charité,
Nom sans effect n'a plus d'autorité.*

*Or aujourd'huy par armes la iustice,
Et par mespris & par nostre malice
Se voit forcer, aujourd'huy sans moyen
Le crocheteur s'egale au citoyen.*

*Bref tout se change en vent & en risée,
Quand des ayeux la loy est mesprisée,
Quand l'Evangile est commune aux Pasteurs,
Femmes, enfans, artizans, seruiteurs.*

*Mesme aux brigans, qui fils de Dieu se vantent,
Et quelque Psalme entre les meurtres chantent,
Et toutefois ce beau tiltre choisi
N'est en leur cœur qu'un vieil conte moisi.*

*Je ne t'escri si le serpent de Lerne
Qui sept arpens empeschoit de son cerne,
Avec son sang le procès fist sortir,
Quand Hercules fist au monstre sentir
Les clous d'airain de l'arbreuse massüe
Dont il tua les enfans de la Nüe,
Contre laquelle estoit vain tout l'effort,
A chaque coup donnant tousiours la mort.*

*Je ne t'escri si la vieille Megere
Allant hideuse en sa coche legere
Sema par tout le procès redoublé,
Comme iadis Triptoleme le blé.*

*Je ne veux point telles choses escrire,
Mais bien des vers qui pourront faire dire
A nos nepveux par un discours nouveau
Que Ronsard fut bon ami de Chauveau.*

« Tout est mortel, tout vieillist en ce monde :
« L'air & le feu, la terre mere, & l'onde
« Contre la mort résister ne pourront,
Et vieillissant ainsi que nous mourront.
« Le temps mangeard toute chose consomme,
Villes, Chasteaux, Empires : voire l'homme,
L'homme à qui Dieu fait part de sa maison,
Qui pense, parle & discourt par raison,
Duquel l'esprit s'en-vole outre la nue,
Changeant sa forme en vne autre se mue.

Il est bien vray, à parler proprement,
On ne meurt point, on change seulement
De forme en autre, & ce changer s'appelle
Mort, quand on prend vne forme nouvelle,
Et quand on cesse à n'estre plus ici,
Des cœurs humains le plus fascheux souci.

Vois-tu le Ver, honneur de la Toureine,
Qui de sa bouche avec les pieds amaine
Fil dessus fil en tirant allongé ?
C'estoit vn œuf qui en ver s'est changé :
Après auoir vomì toute sa soye,
(Que l'artizan par mainte estroite voye
Doit ioindre à l'or pour les habits d'un Roy.)

Ce Ver après comme ennuyé de soye,
Soudain se change, & vole par les préés
Fait papillon aux ailes diaprées
De rouge, verd, azur & vermillon.

Puis se faschant d'estre tant papillon
Devient chenille, & pond des œufs, pour faire
Que par sa mort il se puisse refaire.

Ne vois-tu pas qu'un œuf engendre un coq
Cresté, grisé, & barbu, qui le choq
D'un autre coq ne craint à la bataille ?
Engendre un paon que la Nature esmaille

Des yeux d'Argus, & des couleurs d'Iris ?
 Ce sont aubins alterez & pourris
 Qui d'une espece en vne autre se forment,
 Et d'aubins d'œufs en oiseaux se transforment.

Quelqu'un a dit de raisons mal-garni,
 Que Dieu n'a fait qu'un grand nombre fini
 D'ames au monde, & ces ames ne meurent,
 Mais dans les corps par eschange demeurent
 Selon le bien & le mal qu'elle ont fait.

L'une est pourceau, l'autre un serpent infait,
 L'autre un cheual, & l'autre plus gentille
 Se fait oiseau qui pleure son Itylle.

Leue, Chauveau, de tous costez les yeux,
 Voy ces rochers au front audacieux,
 C'estoyent iadis des plaines fromenteuses :
 Voy d'autre part ces campagnes venteuses,
 Ce fut iadis terre ferme, où les bœufs
 Païssoient, cornus, par les pastis herbeux.

Ainsi la forme en vne autre se change,
 Cela n'est pas vne merueille estrange :
 Car c'est la loy de Nature & de Dieu
 « Que rien ne soit perdurable en un lieu.

Qu'est deuenu l'Empire d'Assyrie ?
 Du Mede & Grec ? comme vne herbe fleurie
 Qui trois mois dure en sa force & vigueur,
 Ils sont tombez en vieillesse & langueur.

Ceste merueille espouventable au monde,
 Qui commandoit dès le riuage, où l'onde
 De l'Ocean baigne les bords Anglois,
 Jusques au bord des vieux peuples Indois,
 Ce grand, ce fort, cest Empire de Romme
 Est trebuché de sa grandeur, & comme
 Vn foudre ardent sur la terre passa,
 Puis de ses mains luy-mesme se cassa :

*Car nul que luy ne le pouuoit desfaire,
Et nul que luy ne le sçauroit refaire :
Seul s'habilla & seul se deuestit,
Et de tresgrand luy seul se fit petit.*

*Le Turc seigneur de tant de villes fieres,
De tant de mers, de ports & de riuieres,
Qui ose seul vne Europe assaillir,
Doit quelque iour s'amoindrir & faillir.*

*Contemple moy de ton temps les Musiques :
Quand elles sont & fortes & rustiques,
D'un masle son, croy que telle cité
Doit long temps viure en sa felicité :
Et la cité sera tost ruinée
Où la Musique est toute effeminée.
« Tousiours la voix ensuit les passions,
« Les passions font les mutations.*

*Quand tu verras tant de farceurs aux villes,
Sauteurs, boufons, bateleurs inutiles,
Qui vont plongeant le peuple en volupté :
Quand une femme a trop de volonté
De s'attifer & de se faire belle,
Gastant par fard sa face naturelle :*

*Quand tu verras que le pompeux habit
D'un gentilhomme, au bourgeois interdit,
Pare un marchand : quand l'humaine malice
Terrasse aux pieds les loix & la iustice,
Et les statuts ordonnez par les vieux :*

*Quand tu verras qu'un peuple audacieux
Ou se mutine, ou dit mal de son Prince :
Quand tu verras qu'une ardante prouince
Par ne sçay quelle orde contagion
Change de mœurs & de religion,
Et curieuse aux nouveautez s'applique :*

Pense, Chauueau, que telle Republique

*Est bien malade : ainsi qu'on voit deuant
Le fort orage errer vn petit vent,
Qui çà qui là en se ioüant remue
Par les chemins mainte fueille menue :
Incontinent le soupçonneux berger
Voyant tel signe euite le danger,
Et retirant ses brebis de l'herbage
Sous vn rocher attend venir l'orage.*

*Ainsi voyant tels signes aduenir,
Du mal futur te pourras souuenir.*

*On a pensé les flames immobiles
Du Ciel garder les Sceptres & les villes,
Et pour cela qu'ils regnent longuement
Quand vne estoile à leur commencement
Les va fondant d'une bonne influence,
L'influx perdu, qu'ils perdent leur puissance.
Soit faux ou vray, mes vers n'en disent rien,
Ce n'est mon but : toutefois ie sçay bien
Que du haut Ciel les flambeaux ordinaires
N'ont si grand soin de nos humains affaires.*

*Selon, Chauueau, l'inclin des nations
L'esprit des Rois & les mutations,
Viuent ici les Sceptres qui sont nostres :
Les vns bien peu & bien long temps les autres,
Ainsi qu'on voit qu'un chesne ou qu'un fouteau,
Vit plus long temps qu'un saule ou qu'un ormeau,
Ou qu'un coudrier, selon leur nourriture,
Ou bien selon l'air propre & leur nature,
Ou bien selon le mal qui leur suruient :
« Car en santé tousiours on ne se tient.*

*Or toute mort, ou soit lente ou soudaine,
Vient par deux poinçts à toute chose humaine,
Par accidents de dedans ou dehors :
La Parque en nous fait par là ses efforts.*

*Par le dehors, quand la chair est coupée
Iusques au cœur d'une homicide espée :
Quand un rocher, un arbre, un soliveau
Tombant d'enhaut nous froisse le cerneau.*

*Par le dedans, quand la fièvre, la peste,
L'hydropisie, ou autre mal moleste
Veines & nerfs & les membres vitaux,
Lors nous mourons les hostes des tombeaux.*

*Ainsi aduient aux Sceptres qui se rompent,
Qui par dedans ou dehors se corrompent.*

*Par le dehors, quand un Prince estrange
Vient à main forte en armes outrager :
Par le dedans, quand les guerres civiles
De factions brulent le cœur des villes :
Quand la Noblesse & le peuple sans foy,
Tout desbridé fait la guerre à son Roy :
Et vaudroit mieux faire bien loin la guerre
Aux Sarrafins, qu'en nostre propre terre,
Qu'en nos foyers, dont iamais le vainqueur
N'a rapporté qu'une enflure de cœur :
Et pour-ce il faut chastier son enuie.
Voyla comment le Sceptre qui desuie,
Reprend vigueur, & se fait florissant
Autant ou plus qu'il estoit languissant :
Il se fait craindre aux nations estranges,
Et iusqu'au ciel fait voler ses louanges.*

*O tout puissant, grand Monarque des Rois,
Qui dans les cœurs nous sondes & nous vois,
Qui dans tes mains gardes le cœur d'un Prince,
Garde, grand Dieu, la Françoisse province,
Garde le Roy, ses freres & sa sœur,
Garde la mere : & si quelque malheur
Doit arriuer dont la verge soit preste,
Des ennemis puisse frapper la teste,*

*Et s'eslongner bien loin du chef du Roy,
Du tien, Chauueau, des peuples & de moy.*

L'HYLAS.

*Je veux, Hercule, autant qu'il m'est possible,
Chanter ton nom, & ton bras invincible,
Pour recompense heureuse des bienfaits
Qu'à nos François autrefois tu as faits,
Te redonnant l'honneur que tu merites :
Que des malins les œuvres bien escrites
T'auoyent honny, te faisant un voleur,
Forceur d'enfans, de femmes violeur,
Brigand, larron, & pour te rendre infame,
T'ont fait meurdrir tes enfans & ta femme,
Fol de cerueau, vagabond de fureur :*

*Bref ils t'ont fait la cloaque d'erreur,
Tyran meschant : mais c'est bien le contraire.
Car tu appris aux vieux François à faire
Toutes vertus, & par ta douce vois
Les retiras comme feres des bois,
Pour habiter les chasteaux & les villes,
Hayr la faine, & les glands inutilles,
Semer le bled, cultiuer les bons vins,
Honorar Dieu, reuerer ses voisins.*

*Ce ne sont pas les faits d'un meschant homme :
Et toutefois l'Antiquité te nomme
Gourmand, meschant : dont ie te veux vanger,
Pour ne souffrir tes vertus outrager.
Quand tu tranchas la monstrueuse teste
De l'Espagnol, tu pris pour ta conqueste*

*Ses bœufs cornus, ses bœufs au large front,
Aux pieds retors, qui luisoyent comme font
Les Astres clairs, lorsqu'une nuit sereine
D'une grand'dance en biais les pourmeine,
Et font iaillir çà & là de leurs yeux
Maints petits feux qui honorent les cieux.*

*Tu vins, Hercule, avec ta riche proye
Sur le riuage où l'eau de Sosne coye
Se vient au Rosne à Lyon marier.*

*Là ainsi qu'eux tu te voulus lier
Par mariage avecques Galatee,
Qui de Pallas ne fut pas surmontee
En tout sçavoir, de Venus en beauté,
Ny de lunon en braue royauté,
Qui dominoit la terre paternelle
Seule au pays qui de son nom s'appelle.*

*Or toy, Hercule, au soin accoustumé,
Après auoir vn Herculin semé
En Galatee, allas par mer & terre
Faire aux tyrans & aux monstres la guerre.*

*Tu ressemblois au pere laboureur,
Qui defrichant vne terre en valeur
Loin de chez luy, negligent, l'abandonne,
Fors aux saisons qu'il sème ou qu'il moissonne :
Hercule ainsi de sa femme approchoit
Ou l'engrossant ou lors qu'elle accouchoit,
Non autrement : au reste de l'année
Sa main estoit aux guerres addonnée,
Et sa massuë amie de son flanc
Des fiers tyrans se rougissoit au sang.*

*O bon Hercule ! ayant couuert l'eschine
Du faix velu d'une peau leonine,
Terrible à voir pour ses ongles crochus,
Et ses sourcis horriblement fourchus,*

*L'arc en la main eslongné de tes tropes,
Seul tu vins voir les terres des Dryopes,
Comme l'erreur de tes pieds te portoit,
Ou bien ainsi que ton destin estoit.*

*On dit qu'aux champs rencontrant Theodame
Qui labouroit, tu luy rauis sa femme,
Forças son fils, & luy mangeas ses bœufs :
Ce sont des faits que croire ie ne veux :
Car un vangeur comme toy de malices,
Ne honnist point son nom de tant de vices.
Mais de ton temps les Vâtes ont menti,
Qui tes vertus en blasme ont conuerti,
Et par beaux vers faulsement diffamée
De tous costez ta bonne renommée.*

*Or quant au poinct du Roy Theodamas,
Et de ses bœufs qui estoient gros & gras,
Tu leur appris du bout de ta massüe
D'ouurir la terre & trainer la charrière,
Et le collier tout un iour soustenir.*

*De gras les fis bien maigres deuenir :
Voila pourquoy la tourbe estant trompée,
Disoit qu'aux bœufs la gorge auois coupée :
Tué leur Roy, que tu rendis meilleur
Qu' auparauant, trouaillant laboureur,
S'emmaigrissant & tuant sous la peine
De cultiuer ses vignes & sa plaine.*

*Autant en est d'Hylas son ieune fils,
Que de grossier habile homme tu fis,
En le forçant & contraignant d'apprendre
Toutes vertus dès sa ieunesse tendre.*

*Or aussi tost qu'en la prime saison
La renommée eut semé que lason
Alloit gagner au riuage Colchide
Le Belier d'or de sa charge homicide,*

*Tu ne voulus qu'un voyage si beau
Se fist sans toy : tu pris le iouuenceau
Portant ton arc & ta trouffe fatale,
Qui te suiuoit d'une allure inegale.*

*Car, ô bon Roy, le moindre de tes pas
En valloit cinq des petits pieds d'Hylas.*

*Le bien cheri tu vins en la nauire :
Tu refusas qu'on te voulust eslire
Chef de l'emprise, & allas demi-Dieu,
Du grand vaisseau prendre place au milieu,
Tenant la rame, & tournant l'eau salée
Qui escumoit autour de la galée.*

*Si que ton bras ahurté contre l'eau
Faisoit trembler les poutres du vaisseau,
Estant Orphée au plus haut de la poupe,
Qui de sa lyre encourageoit la troupe.*

*La le riuage apparoiſſoit au soir
Du Mysien : le vent se laissa choir,
Et sur le mast flotoit la voile lâche :
Quand ces guerriers ainsi qu'ouuriers de tâche
Qui vers le soir (alors que le bouuier
Deſſous la nuit vient ses bœufs deslier)
Hastent leurs mains à tout ouurage dures,
A qui le ventre affamé dit iniures.*

*Ainsi chacun se print à s'animer
Par un combat honneſte de ramer.*

*Les auiſons vont d'ordre, & la galere
Pouſſée auant d'une ieune colere
Voloit sur l'eau, faisant d'un large tour
Meint gros bouillon escumer à-l'entour.*

*Chacun adiouſte à l'addreſſe la force,
Et de gagner son compagnon s'efforce.
Mais toy, Hercule, à qui tout le cœur bat
Du haut deſir de veindre en ce combat,*

*En t'efforçant contre l'onde azurée
Rompis ta rame à la pointe ferrée,
Dont de despit tu souspires & plains.*

*Vn des morceaux te reste entre les mains,
L'autre morceau en tournoyant se iouë
Flot dessus flot où la vague le roüe,
Ayant le fiel de colere allumé
De voir ton poing d'auiron desarmé.*

*De tel effort tu cheus à la renuerse,
Tes pieds s'en-vont d'une longue trauerse
Frapper la prouë, & la poupe ton chef
Plat estendu : mais nul de ton mechef,
Te regardant, de peur n'osa mot dire :
Seul te leuant tu t'en pris à sou-rire.
Eux d'un grand cœur se banderent si fort
Que vers la nuit arriuèrent au port.*

*Mais aussi tost que l'Aube fut leuée,
Hercule entra dans la forest trouuée,
Pour espier des yeux à l'enuiron
Quelque arbre propre à faire un auiron.*

*Hercule estant pensif & fantastique,
Bien loin il erre en la forest rustique,
Haute maison des oiseaux : à la fin
Il vit sans nœuds, sans branches, un sapin
Frappé du vent d'une lente secouffe :
Il iette à bas son arc courbe & sa trouffe,
Et affermant contre terre les pas
Et roidissant les muscles de ses bras,
Enflant d'ardeur les veines du visage,
Mist les deux mains dessus l'arbre sauvage
A dos courbé, & bien qu'il tint beaucoup,
Il l'arracha tout net du premier coup,
Racine & tout : dessus l'espaule forte
Le va chargeant, s'en retourne & l'emporte.*

*Ainsi qu'on voit aisément l'oiseleur
Cercler la place à cacher le malheur
Du simple oiseau: il arrache sans peine
Le chaume sec, dont la place estoit pleine:*

*Ainsi Hercule aisément arracha
Ce grand sapin si tost qu'il y toucha.*

*Ou comme on voit qu'en mer vne bourrache
Par violence en tempestant arrache
Hors de son lieu le mast qui est debout,
Et le fait cheoir à bas cordes & tout,
Dont il se tient aussi fort qu'un polype
Fait contre vn roc, qui se grimpe & se gripe,
De ses cheueux si aherd au rocher
Que le pescheur ne l'en peut arracher,
Mais à la fin à main forte il l'arrache:
Car fil à fil ses liens il detache,
Et tout ioyeux (en le portant parmi
Tant de poissons) rit de son ennemi.*

*Tandis Hylas ieune gaillard & brusque,
Aux blanches mains, à la longue perruque,
Au beau visage, à l'œil noir & serain,
Prist vne cruche aux deux anses d'airain,
Et seul entra dans la forest prochaine
Pour chercher l'eau d'une belle fontaine.*

*Comme il alloit, les freres qui auoyent
Ailes au dos, amoureux, le suiuyent,
Volant sur luy, pour baiser sa chair blanche:
Il destournoit l'embusche d'une branche,
Marchant tousiours pour soudain retourner
Auant qu'Hercule arriuaist à disner.*

*Il nourrissoit l'enfant pour tel office,
En ce seul fait il luy faisoit service:
Car en mangeant Hercule ne beuuoit
Que la seule eau dont l'enfant l'abreuuoit,*

Ny Telamon, comme fortune assemble
Deux grans amis en vne table ensemble.

« C'est vn tresor que la bonne Amitié,

« Quand vn ami retrouve sa moitié.

Or cest enfant comme son pied le meine,
Dans la forest ombreuse se pourmeine
Errant par tout, ains qu'auiser le bord
De la fontaine où l'attendoit la mort.

On dit qu'Hylas n'eust pas trouué la source
D'une telle eau, sans vn cerf dont la course
Par le moyen de lunon (qui le cœur
Portoit, marastre, enroüillé de rancœur
Des faits d'Hercule, & en créuoit de rage)
Qui l'enfant Grec guida sur le riuage.

Ceste fontaine estoit tout-à-l'entour
Riche d'esmail & de fleurs, que l'Amour
De corps humain fist changer en fleurettes
Peintes du teint des palles amourettes:
Le lis sauuage, & la rose & l'aillet,
Le roux souci, l'odorant serpoillet,
Le bleu glayoul, les hautes gantelées,
La pasquerette aux fueilles piolées,
La giroflée & le passe-velours,
Et le narcis qui ne vit que deux iours,
Et ceste fleur que l'Auril renouuelle,
Et qui du nom des Satyres s'appelle:
Et l'autre fleur que lunon fist sortir
Quand d'un coqu voulut son corps vestir,
De tel oiseau empruntant le plumage,
Du frere sien fuyant le mariage
Comme trop ieune, & desdaignant le jeu
D'amour, qui ard nos cœurs d'un si doux feu.

Vn chesne large ombrageoit l'onde noire:
Faunes, Syluains n'y venoyent iamais boire,

*Ains de bien loin s'enfuyoient esbahis :
Maison sacrée aux Nymphes du païs,
Et au Printemps, qui de sa douce haleine
Embasmoit l'air, les forests & la plaine,
Que les pasteurs en frayeur honoroyent,
Et de bouquets les riuës decoroyent.*

*Vn ombre lent par petite secousse
Erroit dessus, ainsi que le vent pousse,
Pousse & repousse, & pousse sur les eaux
L'entrelassure ombreuse des rameaux.*

*Là meinte source en bouillons sablonneuse
Faisant jallir meinte conque perleuse,
Peindoit les bords de passemens diuers,
De grauois gris, rouges, iaunes & pers.*

*Là carolloyent à tresses descoiffées
De main à main les Nymphes & les Fées,
Foulant des pieds les herbes d'alentour,
Puis dessous l'eau se cachoyent tout le iour.*

*La belle Herbine au haut de l'onde assise
Voyant l'enfant, soudain en fut esprise,
Et se plongeant à chef-baissé le front
Alla trouuer Printinne au plus profond.*

*Royne des eaux ma maistresse honorée,
Pay veu là haut sur la riue voirrée
Vn ieune enfant, par qui seroyent veincus
De gaillardise Apollon & Bacchus.
Venez le voir, vous verrez vne face
De qui le trait les Déeses menace,
Et qui plus est, un crespelu coton
Ne fait que poindre autour de son menton.*

*Printinne adonc qui s'estoit amusée
A retourner les plis d'une fusée,
En se hastant luy tomberent soudain
Fil & quenouille & fuzeau de la main.*

*Venus adonc luy darde vne sagette
De celles-là qu'aux Nymphes elle iette,
Et aux grans Dieux qu'elle fait langoureux,
Quand des mortels deuiennent amoureux,
Quittant du Ciel les regions seraines
Pour estre fable à nos femmes humaines,
Et desguiser d'habillement nouveau
Leurs corps changez en cygne ou en toreau.*

*Pres de la Nynfe au plus profond des ondes
Estoit Antrine aux belles tresses blondes,
Et Azurine aux tetins descouuerts,
Verdine, Ondine, & Bordine aux yeux verts.*

*L'une des deux estoit encor pucelle,
Et l'autre auoit du laiçt en la mammelle,
Et de Lucine en la fleur de ses ans
Auoit senti les traits doux & cuisans,
Qui deuuidoyent les toisons Tyriennes
Teintes au sang des huiſtres Indiennes.*

*Incontinent, tout ourage laiſſé
Nagent sur l'eau, où d'un œil abaissé
Voyent l'enfant qui de couleur ressemble
A ces blancs lis, qu'une Amoureuse assemble
Avec la rose, ou au teint de l'œillet
Qui va nageant sur la blancheur du lait.*

*Tandis Hylas de la gauche s'appuye
Deſſus le bord, de l'autre tient la buye,
Qu'à front panché laiſſe tomber en l'eau:
L'eau qui s'engouffre au ventre du vaiſſeau,
Fist un grand bruit : en-ce-pendant Printine
Ardante au cœur d'une telle rapine,
Sa gauche main finement approcha,
Et du garçon le col elle accrocha:
Coup deſſus coup le baiſe & le rebaiſe
En l'attirant, à fin que plus à l'aiſe*

*Sa pesanteur l'emportast contre-bas :
Puis de la dextre elle happa le bras
Dont il tenoit le vaisseau, & s'efforce
De le tirer sous l'onde à toute force.*

*Hylas crioit & resistoit en vain :
Dedans le gouffre il tomba tout soudain
Pied contre-mont, comme on voit par le vuide
Tomber du ciel une flame liquide
Toute d'un coup dans la mer, pour signal
Que la nauire est sauue de tout mal :
Lors le Patron qui recognoist l'estoile,
Aux matelots siffle qu'on face voile,
Le vent est bon : en la mesme façon
Tomba d'un coup sous l'onde le garçon.*

*Sur ses genoux la Nymphé qui est folle
De trop d'amour le flatte & le console :
Puis luy fit part de sa table & son lit
Et de son cœur : d'avantage luy fit
D'homme mortel une Deité prendre.*

*Nul n'auoit peu le cri d'Hylas entendre
Fors Telamon qui la voix entendit
D'Hylas tombé : Hercule il attendit,
Puis le voyant de bien loin il l'appelle,
Et soupirant luy conta la nouvelle.*

*En attendant, cher Amy, ton retour,
l'ay entendu deux ou trois fois autour
De mon oreille une voix lamentable,
Au cri d'Hylas totalement semblable :
Il est en peine, ou bien il s'est noyé,
Ou ta marastre a despité, enuoyé
Quelque lion pour en sarcir sa panse,
Bref, ton Hylas est mort comme ie pense.*

*D'aspre courroux le fiel luy boüillonna,
letta sa charge, & soudain retourna*

*Sur le riuage où la troupe esueillée,
Faisoit lits d'herbe & tentes de fueillée,
Pour s'enquerir en sanglotant menu,
Si l'enfant Grec estoit point reuenu :
Par tout il cherche & recherche & retourne,
Reuient, reua, & iamais ne seiourne.*

*Mais quand il vit que l'eschançon Hylas
Vers le logis n'auoit tourné les pas,
Fist vn grand cri : il auoit l'ame atteinte
D'une angoisseuse & miserable plainte,
Refrappant l'air de maint soupir profond,
En gemissant, comme les vaches font
Quand par les bois appellent leurs genices,
Que les couteaux des diuins sacrifices
Ont fait mourir empourprez de leur sang :
Deuant l'autel elles gisent de rang,
A qui le cœur tremblote & les arteres :
L'air retentit deffous le cri des meres !*

*Tout furieux retourna dans le bois
Criant Hylas : vne greslette vois
Foible & sans force il entre-oyoit à peine,
Qui luy respond : la voix sembloit lointaine,
Et toutefois bien prochaine elle estoit :
Mais l'eau gardoit qu'à plein son ne sortoit,
En l'estoufant : ce pendant par vallées,
Par ronces, bois, par roches reculées
Court & recourt pensant à son malheur,
Quand vers le soir s'endormoit de douleur.*

*Iason qui vit la nuit estre tombée,
Et le bon vent pour la voile courbée,
Dresse les ponts, monte au vaisseau cognu,
Croyant qu'Hercule y fust desia venu.*

*Cest art subtil se fist par la menée
De Meleagre enfant du grand Oenée,*

*Qui bien que tard vn iour se repentit,
Quand le rison ses entrailles rostit,
Lequel estoit enuieux des victoires
Et des labeurs d'Hercule aux fesses noires.*

*Comme il dormoit du trauail ennuyé,
Ayant le col sur sa trouffe appuyé,
L'arc d'un costé, de l'autre la massüe,
Voici venir l'ombre gresle & menuë
Du ieune Hylas qui secoüant le chef
De son Seigneur luy conta son meschef.*

*Mon seul Seigneur, qui fus mon esperance,
Qui les vertus m'appris dès mon enfance,
A fin qu'un iour ie peusse deuenir
Grand comme toy, puis au Ciel paruenir :
Puizant de l'eau pour te seruir à table,
(Amour n'est pas, comme on pense vne fable)
Vne Déesse amoureuse me vit,
Qui tout soudain deffous l'eau me rauit.
Ie t'appellois pour-neant, quand ma bouche
Fut pleine d'eau : elle apres qui me touche,
Me transforma de sa houffine, à fin
Qu'en source d'eau ie fusse Dieu sans fin.*

*Assez, Seigneur, & par mer & par terre
l'ay veu sous toy le mestier de la guerre,
Assez mon dos a sué sous le fais
De ta massüe, assez tes nobles faits
Ont illustré ma viue renommée.*

*Or maintenant ma peine est consommée
Loin de la terre, & loin de tout souci
Qu'ont les mortels, heureux ie vis ici.*

*Adieu, Seigneur, adieu ma chere teste .
Par ta marastre encor mainte conqueste
Te reste à faire, & mille maux diuers
Que tu auras vaguant par l'uniuers :*

*Puis à la fin vne mort trescruelle
Doit consommer ta figure mortelle.*

*Ton corps brulé s'en ira dans les Cieux
Prendre sa place à la table des Dieux :*

*Puis tu auras loyer de ta proüesse
Pour femme Hebé, la royne de ieunesse.*

« Car les beaux faits de l'homme vertueux

« Ne meurent point : mais du voluptueux

« Qui a sa vie en plaisirs consommée,

« Avec la mort se perd la renommée.

*Ainsin Hylas à son maistre parla,
La nuit s'enfuit & l'ombre s'en-vola.*

*Mon Passerat, ie ressemble à l'abeille
Qui va cueillant tantost la fleur vermeille,
Tantost la iaune : errant de pré en pré
Où plus les fleurs fleurissent à son gré,
Contre l'Hyuer amassant force viures.*

*Ainsi lisant & fueilletant mes liures,
l'amasse, trie & choisit le plus beau,
Qu'en cent couleurs ie peints en vn tableau,
Tantost en l'autre : & prompt en ma peinture
Sans me forcer i'imité la Nature :
Comme i'ay fait en ce portrait d'Hylas
Que ie te donne, & si à gré tu l'as,
l'en aimeray mon present d'avantage
D'auoir sceu plaie à si grand personnage.*

FIN

DV PREMIER LIVRE DES POEMES.



LE SECOND LIVRE DES
POEMES DE PIERRE
DE RONSARD.

DEDIE'

A TRESILLVSTRE ET TRESVERTVEVX
SEIGNEVR IEAN LOVYS DE NOGARETH,
DVC D'ESPARNON, PAIR, ET COLON-
nel de l'Infanterie de France.







LES PARQUES.

A TRES-VERTVEVX SEIGNEVR

I. LOYS DE NOGARETH, DVC

D'ESPARNON PAIR ET COLONNEL

de l'Infanterie de France.

*Le iour que tu nasquis, les trois Parques chenuës,
Fortune & la Vertu main à main sont venuës
Danser à ton berceau, & t'ouurans leur tetin
T'allaiëtant & baisant, chanterent ton destin.*

*Enfant, qui prens du ciel ta naissance premiere,
Voy ce iour qui te rit d'une belle lumiere :
Vien citoyen du monde, & tout en-astéré d'heur,
Porte au front dès le naistre vn signal de grandeur.
Crois donc pour surmonter toute fortune extrefme,
Ne cognoissant qu'un Roy, tes vertus & toy-mesme.*

Si tost que la vigueur de l'âge qui permet
 D'endosser le harnois & d'affubler l'armet,
 T'aura fait artizan des mestiers de Bellonne
 (Pour servir ton HENRY, son sceptre & sa couronne)
 le te voy renuerser Cheualiers & soldars,
 Et d'actes valeureux esgaler le Dieu Mars :
 le te voy de corps morts ensanglanter la place,
 le voy rouge ta main, rouge ta coutelace
 Du sang des ennemis, & marchant le premier
 Te couronner le front de palme & de laurier.

le te voy tout armé de tes bandes armées
 D'un long ordre suiui, comme plis de fumées
 Entre-esclairez de feux & de brasiers espais
 Qui se pressent l'un l'autre, & se suiuent de pres.

Ou comme on voit en mer les entorses des ondes
 S'enfler dessous le vent, secondes sur secondes
 Suiure le maistre flot, qui bruyantes s'en vont,
 Se rompre d'un grand heurt contre le premier front
 D'un rocher opposé : Ainsi suiuront les bandes
 File-à-file tes pas, tant que tu leur commandes
 D'aller heurter le mur d'un rempart ennemy
 Pour l'emporter d'affault : ou te suiure parmy
 L'escadron plus serré des troupes, que la guerre
 Mettra dauant tes mains pour en pauer la terre.

L'Aigle de l'Aigle naist : le Lyon genereux
 Engendre le Lyon : d'un pere valeureux
 (Valeureux comme luy) tu as pris ta naissance,
 Et d'un Roy tu prendras ta gloire & ta puissance.

Mais quand les corcellets auront fait place aux lois,
 Et qu'au rasteau la lance, & au croc les harnois
 Pendront froids & rouillez, & la diuine race
 D'Astree embellira les terres de sa face :
 Alors durant la paix, plein d'un soin noppareil
 le te voy le premier assister au Conseil,

*Les affaires d'Estat en ton esprit comprendre,
Et des villes les mœurs & la police entendre :
A fin qu'en guerre armé, & en paix desarmé,
Tu sois chery du Prince, & des peuples aimé,
Ministre des deux temps : car l'homme en vain s'efforce,
S'il n'estraint d'un lien la prudence & la force.*

*La Parque ainsi parla. La Vertu d'autre part
Gettant sur ton berceau doucement son regart,
Enfant sa bouche ronde, inspira son haleine
Sur toy, pour te remplir des biens dont elle est pleine :
A fin qu'on ne vist point les peuples estonnez
Des honneurs & des biens qui te seront donnez,
Les ayant à bon droit par peine & par merite,
Et non par la faueur qui s'en-vole si viste.*

*Fortune vint apres : qui te prenant la main,
Et ton corps tendrelet reschauffant à son sein,
Et ta bouche arroufant du lait de sa mamelle,
Te dist : Mon cher enfant (car ainsi ie t'appelle,
D'autant que par sus tous tu m'es le plus à gré)
Quand mon heureuse main t'aura mis au degré
Le plus haut des honneurs, dont souuent ie me iouë,
Ie te seray constante, & casseray ma rouë :
Mes ailes ie rompray en ta faueur, à fin
Que ton credit soit ferme, & ne brunche à la fin :
Mais sans iamais bouger de ta place asseurée,
Tu conserues ton lieu d'eternelle duree
Iusqu'au iour que plein d'ans, des Muses protecteur,
Tu retournes de terre à ton premier faëteur.*

*A tant sur ton berceau ces Déesses meslerent
Des Roses & des Lis, puis au ciel s'en allerent.*

A IEHAN DV THIER,

Seigneur de Beau-Regard Secretaire d'Estat.

*Qui fait honneur aux Rois, il fait honneur à Dieu :
Les Princes & les Rois tiennent le plus grand lieu
« Apres la Deité : & qui reuere encore
« Les seruiteurs d'un Roy, le Roy mesme il honore.
Il est vray, mon du Thier, qu'un homme comme toy
Donne plus de traual à celebrer, qu'un Roy :
Car la gloire des Rois en suiet est fertile,
Et ne traueille guere vne plume gentille,
Ny un espoir gaillard, s'il a receu tant d'heur
Que de ne s'efforcer de chanter leur grandeur.*

*D'un theme si fecond en abondance viennent
Propos desur propos, qui la Muse entretiennent,
Comme en hyuer les eaux qui s'escoulent d'un mont,
Et courans dans la mer file-à-file s'en vont :
Mais pour louer un moindre il faut de l'artifice,
A fin que la vertu n'apparoisse estre vice.*

*Si est-ce, mon du Thier, que les plus grands honneurs
Qui sont communs en France à nos plus grands Seigneurs,
Te sont communs aussi, & si ie l'osois dire,
De toy seul à bon droit on les deuroit escrire
Comme propres à toy : mais ces Dieux de la Court
Me happent à la gorge, & me font taire court.*

*Comme on voit bien souuent aux mines dessous terre
Soyent d'argent soyent de fer de grands pilliers de pierre,
Qui sont veus soustenir la mine de leurs bras,
Et ahanner beaucoup, & si n'ahannent pas :*

*Ce sont d'autres pilliers qui loin du iour se tiennent
Dedans des coings à part, qui tout le faix soustiennent :
Ainsi les grands Seigneurs, soit en guerre ou en paix,
En credit esleuez, semblent porter le faix
Des affaires de France avec l'espaule large,
Et toutesfois c'est toy qui en portes la charge.*

*S'il arriue vn paquet d'Itale, ou plus auant,
Soit de Corse ou de Grece, ou du bout du Leuant,
Ils le dépliront bien, mais il te faudra mettre
En ton estude apres pour respondre à la lettre.
Car ainsi que le Ciel ne soustient qu'un Soleil,
France n'a qu'un du Thier qui n'a point de pareil,
Ou soit pour sagement les Estrangers semondre,
Ou soit pour cautelement à leurs paquets respondre :
Car soit en stile bas, ou en stile hautain,
Les Graces du François s'escoulent de ta main.*

*Nul homme ne se vante estre heureux en la prose,
Que pour certain exemple aux yeux ne se propose
Tes escrits & ton stile, & pour exercer
Sa main, il ne trauaille à te contre-imiter.*

*On dit que Geryon, qui tripla les conquestes
De la masse d'Hercule, auoit au chef trois testes :
Tu en as plus de mille, aumoins mille cerueaux
Que tu empesches tous à mille faits nouveaux.
Car soit que le Soleil abandonne la source
De son hoste Ocean, & appreste à la course
Son char à qui l'Aurore a de sa belle main
Attellé les cheuaux, & rangez sous le frain :
Ou soit qu'en plein midy ses rayons il nous darde,
Et à plomb deffous luy toutes choses regarde :
Ou soit qu'en deualant plein de soif & d'ahan
Il s'aille rebaigner és flots de l'Ocean,
Et que son char en garde aux Dieux marins il baille,
Ton esprit n'a repos qui sans cesse trauaille*

Et ta langue, & ta main : l'esprit en inuentant,
La main en escriuant, & la langue en dictant
Quelque lettre à tes clerks, ou tout seul tu deschiffres
Dedans ta chambre à part les enigmes des chiffres
Que te baille vn courrier nouuellement venu,
A fin que le secret du Roy ne soit cognu.

Icy vn Alleman des nouuelles t'apporte,
Icy vn Espagnol se tient deuant ta porte :
L'Anglois, l'Italien, & l'Ecossois aussi
Font la presse à ton huis & te donnent souci :
L'un cecy, l'un cela diuersement demande :
Puis il te faut signer ce que le Roy commande,
Qui selon les effets de diuers argumens
Te baille en moins d'un iour mille commandemens,
De petits, de moyens & de grande importance.

Encor' as-tu le soing des grands tresors de France :
Tailles, tributs, emprunts, decimes & impos
Ne laissent ton esprit vn quart d'heure en repos,
Qui se plaist d'acheuer mille choses contraires,
Et plus est vigoureux, tant plus il a d'affaires.
Or ainsi qu'un poisson se nourrist en son eau,
Et vne Salemandre au brasier d'un fourneau,
Tu te plais en ta peine, & ta verde vieillesse
Se nourrist du trauail qui iamais ne te laisse.

Quand tu vas au matin aux affaires du Roy,
Vne tourbe de gens fremist toute apres toy,
Qui deçà qui delà tes costez enuironnent,
Et tous diuers propos à tes oreilles sonnent :
L'un te baille vn placet, l'un te va conduisant
Pour luy faire donner au Roy quelque present,
L'autre (qui a de pres ton oreille approchée)
Demande si sa lettre a esté despeschée :
L'un est fasché d'attendre, & n'a repos aucun
Que tousiours ne te suiue & te soit importun :

*L'autre plus gracieux te fait la reuerence,
Et l'autre te requiert l'auoir en souuenance :
Bref la foule te presse, & demaine un grand bruit
Tout à l'entour de toy, comme vn torrent qui fuit
Bouillonnant par le fond des pierreuses valées,
Quand deffous le Printemps les neiges sont coulées.*

*Tu n'as si tost disné, qu'il ne te faille aller
Au Conseil, pour ouyr des affaires parler :
Puis au coucher du Roy, puis selon ta coustume
Presque toute la nuict veiller avec la plume.
Et pource nostre Roy d'un fauorable accueil
Te prise & te cherist, & te porte bon œil,
Comme à celuy qui prend en France plus de peine :
Si fait Montmorancy, & Charles de Lorraine :
Non seuls, mais tout le peuple, & ceux qui ont l'esprit
De sçauoir discerner combien vaut ton escrit :
Et moy par-dessus tous, qui de plus pres admire
Ta vertu qui me fait ceste lettre t'escire.
Quand vn homme s'esleue aupres de ces grands Dieux,
Mespriant les petits, deuient audacieux,
Et s'enflant tout le cœur d'arrogance & de gloire,
Se mocque de chacun, & si ne veut plus croire
Qu'il soit homme suiet à supporter l'assault
De Fortune qui doit luy doner vn beau fault :
Mais certes à la fin vne horrible tempeste
De la fureur d'un Roy luy saccage la teste :
Et plus il se vouloit aux Princes égaler,
Et plus avec risée on le fait deualer,
Par la tourbe incognüe, à fin qu'il soit exemple
D'un orgueil foudroyé, à l'œil qui le contemple.*

*Mais toy, qui as l'esprit net d'enuie & d'orgueil,
Qui fais aux vertueux vn honneste recueil,
Qui te sçais moderer en la fortune bonne,
Qui es homme de bien, qui n'offenses personne,*

De iour en iour tu vois augmenter ton bon-heur,
Tu vois continuer ta gloire & ton honneur,
Loin de l'ambition, de fraude & de feintise :
Et c'est l'occasion pour laquelle te prise
Le peuple qui tousiours ne cesse d'espier
Les vices des Seigneurs, & de les descrier,
« Et se plaist en cela : car de la chose faite
« Par les grands, bien ou mal, le peuple est la trompette :
Et toutefois il t'aime, & dit que nostre Roy
N'a point de seruiteur plus diligent que toy.

Tu ne rouilles ton cœur de l'execrable vice
De ceste orde furie & harpie Auarice,
Qui les tresors du monde attire dans sa main :
Car puis qu'il faut mourir ou ce soir ou demain
Que sert d'amonceller tant d'escus en vn coffre ?
Las ! puis que la Nature ingrate ne nous offre
Que l'usufruit du bien, que sert de desirer
Tant de possessions, que sert de deschirer
Le ventre de la terre, & hautement construire
Vn Palais orgueilleux de marbre & de porfire ?
Où peut estre (ô folie !) il ne logera pas
Par la mort preuenue : ou apres le trespas
Quelque prodigue enfant de cest auare pere,
Jeune, fol, desbauché, en fera bonne chere,
Vendra, iou'ra, perdra, & despendra le bien
Par son pere amassé, qui ne luy cousta rien ?
« Car tout l'auoir mondain, quelque chose qu'on face,
« Iamais ferme n'arreste à la troisieme race :
« Ains fuit comme la bale, alors qu'au mois d'Esté
« Le grain bien loin du van parmy l'aire est ietté.
Mais sur tout, mon du Thier, ialoux ie porte enuie
A ceste liberté nourrice de ta vie,
Aux bons mots que tu dis, à ton esprit naïf,
Si prompt & si gentil, si gaillard & si vif,

*Qui doctement adonne aux vers sa fantaisie,
Te faisant amoureux de nostre Poësie.*

*Tu n'es pas seulement Poète tresparsait,
Mais si en nostre langue un gentil esprit fait
Epigramme ou Sonet, Epistre ou Elegie,
Tu luy as tout soudain ta faueur eslargie,
Et sans le decevoir tu le mets en honneur
Aupres d'un Cardinal, d'un Prince, ou d'un Seigneur,
Cela ne peut sortir que d'un noble courage,
Et d'un homme bien-nay : i'en ay pour tesmoignage
Et Salel, & tous ceux qui par les ans passez
Se sont pres du feu Roy par la Muse auancez.*

*Or ie ne veux souffrir que les vistes carrieres
Des ans, perdent le bien que tu me fis n'aguères :
Et si ne veux souffrir qu'un acte grand & beau
Que tu fis à deux Grecs, aille sous le tombeau,
Deux pauvres estrangers, qui bannis de la Grece,
Auoyent prins à la Cour de France leur adresse,
Incognus, sans appuy, pleins de soin & d'esmoy,
Pensans auoir support ou d'un Prince, ou d'un Roy.
Mais ce fut au contraire, ô Princes, quelle honte
D'un peuple si sacré (hélas !) ne faire conte !
Ils estoient delaissez presque à mourir de fain,
Honteux de mendier le miserable pain,
Quand à l'extremité portant un thresor rare
S'adresserent à toy : c'estoit du vieil Pindare
Un liuret incognu, & un liure nouveau
Du gentil Simonide esueillé du tombeau.
Toy lors, comme courtois, benin & debonnaire,
Ne fis tant seulement depescher leur affaire,
Mais tu recompensas avec beaucoup d'escus
Ces liures, qui auoyent tant de siecles veincus,
Et qui portoyent au front de la marge pour guide
Ce grand nom de Pindare & du grand Simonide,*

*Desquels tu as orné le sumptueux chasteau
De Beau-regard, ton œuvre, & l'en as fait plus beau
Que si des Afiens les terres despouillées
En don t'eussent baillé leurs medalles rouillées.*

*Pourquoy vay-ie contant, moy François, les bienfaits
Qu'à ces Grecs estrangers, liberal, tu as faits,
Et ie ne conte pas ceste faueur honnesté
Que ie receu du Roy n'aguere à ta requeste
Si ie la celebroid, le vulgaire menteur,
Babillard & causeur m'appelleroit flateur,
Et diroit que tousiours ma Muse est fauorable
Vers ceux qui m'ont receu d'un visage amiable,
Comme toy, mon du Thier, à qui certes ie suis
Deteur de tant de bien que payer ne te puis,
Si pour estre payé tu ne prens ceste Muse
Que i'enuoye chez toy pour faire mon excuse.
Tu ne la mettras pas (s'il te plaist) à mespris :
La Muse fut iadis vers les Rois en grand pris :
Des peuples elle fut autre-fois adorée,
Et de toy par sus tous maintenant honorée.*

*Elle avecques Phœbus hardiment ose entrer
Dedans ton cabinet, à fin de te montrer
Ces vers mal-façonnez qu'humblement ie te donne,
Et (avecques les vers) le cœur & la personne.*

DISCOVERS CONTRE FORTVNE,

à Odet de Colligny Cardinal de Chastillon.

*C'est à vous, mon Odet, à qui ie me veux plaindre,
Et comme en un tableau ma fortune vous peindre*

*A vous qui avez soin de mon bien, tout ainsi
Qu'un pere tres-soigneux de son fils a souci :*

*« Tant vaut d'un gentil cœur la prudente nature,
« Qui ne careffe pas chacun à l'aventure,
« Puis dès le lendemain perd son affection :
Telle inconstance d'ame & telle passion
Ne vous est conuenable, en qui soin & sagesse
Ont conioinct les vertus avecques la noblesse.*

*A vous donc ie me plains, Mecene tresparfait,
Du miserable tort que Fortune me fait,
De Fortune ennemie, inconstante & legere,
Sourde, muette, aueugle, ingrate & mensongere,
Sans foy, sans loy, sans lieu, vagante sans arrest,
A qui le vice agrée & la vertu desplait,
Meschante, pipereffe, abominable, infame,
Et digne (comme elle est) de l'habit d'une femme.*

*Quand ceste aueugle sotte a pris un homme à ieu,
Dès le commencement elle s'en moque un peu,
S'en ioüe & s'en esbat : puis comme variable
En riant le trahist & en fait une fable,
Vn populaire conte, & l'assied au plus haut
(Pour estre regardé) du tragiq' eschaufaut.*

*Elle tant seulement, volage, n'importune
Les mariniers pendus aux vagues de Neptune,
Que la maudite soif d'amasser un tresor
Aux naufrages expose à la suite de l'or,
Ny ceux que l'indigence obscurcit par les foules
Des peuples incognus, qui portent les empoules
En la main endurcie, & à coups d'aiguillons
Contraignent les toreaux de fendre les sillons :
Mais braue elle s'attaque aux plus hautes personnes,
Elle renuerse à bas les Rois porte-couronnes,
Et des Princes plus hauts atterre les honneurs :
Elle rompt les credits, elle abat les Seigneurs*

Quand en moins d'un clin d'œil son visage elle vire.
 Vostre noble maison en sçauroit bien que dire,
 Laquelle a résisté par la seule vertu,
 Et plus s'est veu desfaite, & plus a combatu,
 Et n'a voulu souffrir que Fortune eust la gloire
 D'auoir sur vostre race emporté la victoire.

Or ce monstre cruel, hideux & plein d'efroy,
 Seulement nuit & iour ne se moque de moy :
 Mais comme un grand Breton qui luitte d'artifice
 Contre un Nain impuissant de corps & d'exercice
 M'a pressé contre terre, & m'a froissé le corps
 De ses bras ennemis qui dontent les plus forts :
 Aucunefois le ventre, aucunefois la gorge
 Me serre tout ainsi qu'en la fumeuse forge
 Des ourriers de Vulcan la tenaille dedans
 Sa maschoire de fer serre des cloux ardans,
 Et ne puis eschapper de sa grise cruelle,
 Quoy que vostre beau nom à mon secours i'appelle.

Depuis que le Destin (Destin mauuais & bon)
 A vous me presenta pour chanter vostre nom,
 le dy bon & mauuais : car certes il me semble
 Que le Destin fut bon & mauuais tout ensemble :
 Bon, pour auoir trouué tel Seigneur comme vous,
 Qui m'estes si benin, si gracieux & dous,
 Non maistre, mais amy, tout franc d'ingratitude,
 Et qui fauorisez les Muses & l'estude,
 Qui par mille moyens m'auiez monstreé combien
 Vous me portez au cœur, & me voulez de bien :
 Et mauuais, pour autant que vostre bonne chere
 De mon ambition fut la source premiere.

Auant qu'aller chez vous ie viuois sans esmoy,
 Maintenant par les bois, maintenant à par moy
 l'errois pres des ruisseaux, maintenant par les préés
 l'allois le nourrisson des neuf Muses sacrées :

*Il n'y auoit rocher qui ne me fust ouuert,
Ny antre qui ne fust à mon œil descouuert,
Ny source que des mains boiuans ie n'espuissasse,
Ny si basse vallée où tout seul ie n'allasse.*

*Phœbus au crin doré son luth me presentoit,
Pan le Dieu forestier sous mes flutes sautoit,
Et avec les Syluains les gentiles Dryades
Fouloient sous mes chansons l'herbette de gambades.*

*Il n'y auoit François, tant fust-il bien appris,
Qui n'honorast mes chants & qui n'en fust espris :
Car tous ceux qu'en mon art les meilleurs on estime
(S'ils ne portent au cœur vne enuieuse lime)
Iustes confesseront (escrire ie le puis)
Qu'indomté du travail tout le premier ie suis
Qui de Grece ay conduit les Muses en la France,
Et premier mesuré leurs pas à ma cadance :
Si qu'en lieu du langage & Romain & Gregeois
Premier les fis parler le langage François,
Tout hardy m'opposant à la tourbe ignorante.
Tant plus elle crioit, plus elle estoit ardante
De deschirer mon nom, & plus me diffamoit,
Plus d'un courage ardent ma vertu s'allumoit
Contre ce populaire, en desrobant les choses
Qui sont és liures Grecs antiquement encloses.
Ie fis des mots nouveaux, ie restauray les vieux
Bien peu me souciant du vulgaire enuieux,
Médisant, ignorant, qui depuis a fait conte
De mes vers, qu'au premier il me tournoit à honte :
Et alors (mon Odet) tout pur d'ambition,
Eslongné de la Court, sans nulle affection
De paruenir aux biens, ie viuois en franchise
Sain, dispos & gaillard, bien loin de conuoitise.*

*Mais depuis que vostre œil daigna tant s'abaisser
Que regarder mes vers, & l'auteur caresser,*

Et que vostre bonté (qui n'a point de pareille)
Promist de m'endormir sur l'une & l'autre oreille :
Adonc l'ambition s'alluma dans mon cœur ;
Credule ie conceu la Royale grandeur,
Ie conceu Eueschez, Prieurez, Abbayes,
Soudain abandonnant les Muses esbayes
De me voir transformer d'un escolier contant
En nouveau courtizan demandeur inconstant.
« O que mal-aisément l'ambition se couure !

Lors i'appris le chemin d'aller souuent au Louure :
Contre mon naturel i'appris de me trouuer
Et à vostre coucher & à vostre leuer,
A me tenir debout dessus la terre dure,
A suiure vos talons, à forcer ma nature :
Et bref en moins d'un an ie deuins tout changé,
Comme si de Glaucus l'herbe i'eusse mangé,
Ou si i'eusse embrassé l'enchanteresse Alcine
Qui transforma l'Anglois en myrteuse racine.

Apollon qui souloit m'agrèer, me despleut :
Et depuis mon esprit, comme il souloit, ne peut
Se ranger à l'estude, & ma plume fertile,
Faute de l'exercer, se moisit inutile :
Si qu'en lieu d'estre seul, d'apprendre & de sçauoir,
Ie brulay du desir d'amasser & d'auoir :
I'appris à desguiser le naif de ma face,
Espier, escouter, aller de place en place,
« Cherchant la mort d'autrui : miserable moyen,
« Quand par la mort d'autrui on augmente son bien.

Et alors à bon droit les Muses courroussées
Dequoy ie les auois si laschement laissées,
Vindrent à la Fortune, & luy dirent ainsi :

O Déesse, qui tiens tout ce qui est icy
Enclos dessous la Lune, & qui seule as puissance
Sur tout cela qui prend en la terre naissance,

*Qui fais tout, qui peux tout, & qui gouvernes tout,
Sans nul commencement, sans milieu, ny sans bout,
A qui les puissans Rois doiuent leurs grands armées,
A qui les mariniers leurs galeres ramées,
A qui le laboureur son travail annuel,
Et à qui le marchand son soin continuel,
Qui tiens dedans tes mains les Rois & les Empires,
Qui en bas & en haut les brouilles & les vîres
Comme tu veux, Déesse, & qui par l'Vniuers
Seule te fais nommer de mille noms diuers,
Selon que tu es dure, ou bonne, ou favorable :
Entens nostre oraison, & nous sois secourable.*

*Nous auions longuement entre nos bras chery,
Et comme nostre enfant tres-cherement nourry
Vn Ronsard Vandomois, luy permettant l'entrée
(Qu'à bien peu nous faisons) de nostre onde sacrée,
Luy permettant de boire en nos diuins ruisseaux,
De toucher nostre luth, de monter aux coupeaux
De nostre saint Parnasse, & comme pour conqueste
Porter de nos Lauriers vn chapeau sur la teste,
Et au rais de la Lune entre cent mille fleurs
De son pied fouler l'herbe au milieu de nos Sœurs.*

*Or ce Ronsard ingrat de tant de benefices
Qu'il a receuz de nous comme de ses nourrices,
Alleché des faueurs trompeuses de la Court
(Le pauvre sot qu'il est) apres les Princes court,
Et nous met à mespris, nous fuit & nous desdaigne,
Ne fait plus cas de nous ny de nostre montaigne,
Et comme furieux son luth il a brisé,
Et d'un cœur si chagrin nostre cœur desprisé,
Que plus que noir venin maintenant il eute
La source de Pegase, où nostre troupe habite.*

*Pource grande Déesse, à qui Dieu met és mains
Les verges pour punir les pechez des humains,*

*Puny cest apostat, & de playes cruelles
 Monstre luy qu'il ne doit outrager les pucelles
 Filles de Iupiter, à qui cent mille autels
 Fument à nostre honneur, honorez des mortels.
 Encore que tu sois pour Déesse tenue,
 Si ce n'estoit par nous, tu ne serois connue:
 Car si nous n'escriuions à la posterité
 Les diuers accidens de ta diuinité,
 Tu ne serois Déesse, & ton pouuoir si ample
 Sans nous n'auroit autels, sacrifices ny temple.*

*Pour nous recompenser, donne nous que tousiours
 Il voye ses desseins aller tout au rebours,
 Et que iamais vn seul à son profit n'arriue:
 Donne nous que tousiours en esperance viue,
 Et qu'à son Mecenas il donne tant d'ennuy
 Qu'à la fin il s'en fasche & s'ennuye de luy.
 Là donc, grande Déesse, accomply nos demandes,
 Tu peux faire cela: tu fais choses plus grandes.*

*A-tant se teut la Muse: & Fortune du clin
 D'un sourcy rabaisé, mist la priere à fin.
 Autour de ses costez ceste grande Déesse
 A mille seruiteurs en vne tourbe espesse,
 Qui n'attendent sinon de se voir appeller
 De leur maistresse, à fin de promptement aller
 A ses commandemens, pour au monde parfaire
 Comme Fortune veut, bonne ou mauuaise affaire.
 Là se voit le despit qui se ronge le cœur,
 La palle maladie & la foible langueur:
 Là se voit mainte nef contre vn rocher cassée,
 Et mainte grande armée à terre renuersée:
 Là sied le desconfort qui se rompt les cheueux,
 La flambante fureur, le courroux outrageux,
 Le deuil, la passion, les sanglots & les larmes,
 Le desespoir qui tourne encontre soy les armes,*

*La perte de procez, d'amis, & de parens,
Et mille autres malheurs d'effets tous differens.*

*Bref, tous les accidens de la terre & de l'onde,
Et tout ce qui tourmente ou resjouyt le monde,
Accompagnent la Fée, & d'un spacieux tour
Ainsi qu'Archers de corps la ceignent à l'entour.*

*Là couplez peste-mesle avecques les tristesses
Tiennent rang les plaisirs, la ioye, & les lieffes,
Le credit, les faueurs, qui pendent à filets
Aux solineaux dorez des malheureux Palais:
Des uns la ioye est simple, & des autres retorce,
Que ceste Royne aueugle avecques vne Force
Coupe en moins d'un moment, & de hauts Empereurs
Les fait en mesme iour deuenir laboureurs,
Abaisant leurs estats par les tourbes communes.*

*Là se roulent autant de sortes de fortunes
Qu'on voit d'herbe en un pré de mille fleurs vestu,
Ou de sablon aux bords de l'Euripe tortu.*

*Or de tous les valets qu'elle auoit à la dextre,
Appella le Malheur, valet le plus adextre
Qui soit en sa maison, pour sçauoir finement
Mettre à chef de sa Royne un prompt commandement.*

*Marche, Malheur, dist-elle, & voilé d'une nue
Entre dedans Paris, à fin qu'à ta venue
Homme ne te cognoisse, & puis de part en part
Entre dedans l'esprit du Vandomois Ronsart:
Va donc, & le rencontre au matin en sa couche,
Entre dedans ses yeux, en son cœur, en sa bouche:
Fay-le si malheureux que tout ce qu'il fera,
Songera, pensera, par tout où il ira,
Ne soit rien que malheur: va, ie te le commande,
Et pour tost m'obeyr desloge de ma bande.*

*Ainsi disoit Fortune au Malheur, bien-heureux
De faire comme luy quelque autre malheureux.*

C'estoit au poinct du iour que l'Aube retournée
Auoit du vieil Tithon la couche abandonnée,
Et ia l'oiseau cresté auoit tout à l'entour
Du logis de Daurat annoncé le beau iour,
Quand ce meschant Malheur entra dedans ma chambre,
Entra dedans mon liēt, & du liēt ie n'eu membre
Où promptement n'entraist, plus viste qu'un esclair
Que Iupiter enuoye en temps serain & clair.

Ie m'habillay soudain: mais sortant de la porte
Ie heurtay contre l'huis du pied, de telle sorte
Que par augure tel i'auise le mechef
Qui ia me poursuiuant me pendoit sur le chef,
Par trois fois me trembla toute la iambe destre,
Vn liure me tomba hors de la main fenestre,
Bazané me deuint tout le beau teint vermeil,
Et n'esternuay point regardant le Soleil.

Depuis ce mauuais iour plein de soin & d'enuie,
De travaux courtizans ie tourmentay ma vie:
Mon cœur, que le Malheur par la doute esbranla
Me promettant cecy & maintenant cela.

Ie vous importunay mille fois la sepmaine,
L'importunay le Roy d'une priere vaine,
Lequel m'a plus donné qu'esperer ie n'osé:
Mais tousiours le malheur au don s'est opposé:
Et plus l'avez prié, & plus Fortune a mise
Sa miserable main sur la chose promise.
Si la fausse nouuelle, ou l'auertissement
De quelque bien arriue à la Court faussement,
Tousiours s'adresse à moy, & la bonne nouuelle
Me fuit de tous costez, & iamais ne m'appelle:
Ou bien à tel destin (mon Prelat) ie suis né,
Ou bien là haut au ciel il est déterminé
Que tousiours le bon-heur fuira la Poësie,
N'ayant pour tout son bien qu'une lyre moisie,

*Ou qu'un luth mal-en-ordre, incognu des Seigneurs,
Sonnant par les rochers, sans bien & sans honneurs.*

*Et non tant seulement le malheur ne m'offance :
Ie le suis d'autre part de la fausse esperance
Bourrelle de la vie, ah! qui le genre humain
Amuse d'une baye, & le repaist en vain.*

*Quiconques a produit l'esperance seconde
Mere des vanitez, il a produit au monde
La semence des maux (miserables bourreaux
Qui de nuit & de iour tourmentent nos cerueaux.)*

*Pandore, tu deuois loin de la terre basse
Defferrer le couuercle à ta maudite tasse,
Au ciel ou en enfer ie ne m'en souci' pas,
Pourueu que son seiour ne fust point icy bas.*

*Ceste meschante peste au soir quand ie me couche,
Se couchant pres de moy me dresse l'escarmouche
Et mille vanitez dans le cerueau me peint,
Et ce qui n'est pas vray, vray-semblable me feint,
Et deçà & delà m'agite & me tourmente
Sous l'esperoir incertain d'une menteuse attente.
Quelquefois ceste fausse en me flatant me dit :
Te veux-tu defier, Ronsard, de ton credit ?*

*Lors triste ie respons à la vaine esperance :
Du temps du Roy François grand Monarque de France
Ie pouuois esperer, lequel tousiours mettoit
En reserue le bien pour qui le meritoit,
Et sans le pourchasser venoit le benefice
A celui qui faisoit à la Muse seruice.
Maintenant ie ne suis ny vaneur, ny maçon
Pour acquerir du bien par si basse façon :
Et si ay fait seruice autant à ma contrée
Qu'une vile truelle à trois crosses tymbrée.
Desloge de chez moy, mal à-gré ie reçois,
Pour ainsi me tromper, un tel hôte que toy.*

*Aucunefois (Prelat) il me prend vne enuie
(Où iamais ie ne fus) de courir l'Italie,
Et par un long voyage effacer le soucy
Et le mauuais destin qui me pipent icy:
Pauvre sot que ie suis, qui pense qu'un voyage,
Tant soit-il estrangier, m'arrache du courage
Le soucy encharné, qui dans mon cœur viuroit
Et dessus mon cheual en crope me suiuroit.*

*Ie veux aucunefois abandonner ce monde,
Et hazarder ma vie aux fortunes de l'onde
Pour arriuer au bord, auquel Villegaignon
Sous le Pole Antartique a semé vostre nom:
Mais chetif que ie suis, pour courir la marine
Par vagues & par vents, la fortune maline
Ne m'abandonneroit, & le mordant esmoy
Dessus la poupe assis viendrait avecques moy.*

*Docte Villegaignon, tu fais vne grand faute
De vouloir rendre fine vne gent si peu caute,
Comme ton Amerique, où le peuple incognu
Erre innocentement tout farouche & tout nu,
D'habit tout aussi nu qu'il est nu de malice,
Qui ne cognoist les noms de vertu ny de vice,
De Senat ny de Roy, qui vit à son plaisir
Porté de l'appetit de son premier desir,
Et qui n'a dedans l'ame ainsi que nous emprainte
La frayeur de la loy qui nous fait viure en crainte:
Mais suiuant sa nature est seul maistre de soy,
Soymesmes est sa loy, son Senat & son Roy:
Qui de coutres trenchans la terre n'importune,
Laquelle comme l'air à chacun est commune,
Et comme l'eau d'un fleuve, est commun tout leur bien,
Sans procez engendrer de ce mot Tien & Mien.
Pource laisse-les là, ne romps plus (ie te prie)
Le tranquille repos de leur premiere vie:*

*Laisse-les ie te pri', si pitié te remord,
Ne les tourmente plus & t'ensuy de leur bord.
Las! si tu leur apprens à limiter la terre,
Pour agrandir leurs champs ils se feront la guerre,
Les procez auront lieu, l'amitié defaudra,
Et l'aspre ambition tourmenter les viendra
Comme elle fait ici nous autres pauvres hommes,
Qui par trop de raison trop miserables sommes :
Ils vivent maintenant en leur âge doré.*

*Or pour auoir rendu leur âge d'or ferré
En les faisant trop fins, quand ils auront l'usage
De cognoistre le mal, ils viendront au riuage
Où ton camp est assis, & en te maudissant
Iront avec le feu ta faute punissant,
Abominant le iour que ta voile premiere
Blanchist sur le sablon de leur riue estrangere.
Pource laisse-les là, & n'attache à leur col
Le ioug de seruitude, ainçois le dur licol
Qui les estrangeroit sous l'audace cruelle
D'un tyran, ou d'un luge, ou d'une loy nouvelle.*

*Viuez heureuse gent sans peine & sans souci,
Viuez ioyeusement : ie voudrois viure ainsi.*

*L'Iliade des maux qui ma raison trauaille,
Et ceux que le malheur en se iouant me baille
En rompant mes desseins, ne m'auroit arresté,
Et gaillard ie viurois en toute liberté.*

*Mais l'extreme regret qui plus le cœur me presse
C'est qu'il faut qu'à tous coups, tous les iours & sans cesse
Le vous sois importun. Or' comme genereux
Vous sçauiez que l'esprit de l'homme est desirieux
D'acquérir de l'honneur, & ardent de se faire
Apparoistre en credit dessus le populaire,
Populaire ignorant, grosse masse de chair,
Qui a le sentiment d'un arbre ou d'un rocher,*

Trainee à bas sa pensée, & de peu se contente,
 D'autant que son esprit hautes choses n'attente :
 Il a le cœur glacé, & i jamais ne comprend
 Le plaisir qu'on reçoit d'apparoistre bien grand :
 Mais le gaillard esprit à la hauteffe pense,
 Et pour y paruenir il faut de l'impudence :
 « L'impudence nourrist l'honneur & les estats,
 « L'impudence nourrist les criars aduocats,
 « Nourrist les courtizans, entretient les gendarmes,
 « L'impudence aujourd'huy sont les meilleures armes
 « Dont on se puisse aider, mesme à celuy qui veut
 « Paruenir à la Court, où la vertu ne peut
 « Pour vertu se monstrier, si l'impudence forte
 « A l'huis des grands Seigneurs sur son dos ne la porte.

Mais sur tous le Poète est le plus eshonté :
 Car ainsi qu'une mousche, apres qu'elle a goûté,
 Ou du miel, ou du lait, quelque chose qu'on face
 Et deust elle mourir, n'abandonne la place,
 Ains vole opiniastre & reuole à l'entour,
 Coup sur coup redoublant son tour & son retour
 Sur le breuuage aimé, iusqu'à tant que gourmande
 Ait son ventre affamé remply de la viande :
 Ainsi fait le Poète, alors que le bon-heur
 Luy presente l'apast d'une douce faueur,
 La suit opiniastre, & comme vne sang-sue
 La hume iusqu'à tant que sa faim soit repue.

l'ay de vostre faueur en telle sorte usé :
 Pardonnez moy, Prelat, i'en ay trop abusé,
 Et receuez ces vers comme venans d'un homme
 Qui resue en chaude fièvre, ou frenetique, ou comme
 D'un à qui la douleur fait desgorger en vain
 Des mots qu'il ne diroit s'il auoit l'esprit sain.
 Ainsi l'affection, l'ambition, & l'ire,
 Mal-rassis du cerueau, me font icy rescrire

*Vn discours fantastique, où ie n'eusse pensé
Si mon esprit n'estoit de despit insensé.*

*Cependant, Monseigneur, ie sens deuenir moindre,
En chantant, le souci qui mon cœur souloit poindre,
Et me suis deschargé de ma griue douleur
De vous auoir chargé d'escouter mon malheur.*

LES ISLES FORTVNEES,

à Marc Antoine de Muret.

*Puis qu'Enyon d'une effroyable trope
Pieds contre-mont bouleuerse l'Europe,
La pauvre Europe, & que l'horrible Mars
Le sang Chrestien espend de toutes pars :
Or' mutinant contre soy l'Allemagne,
Or' opposant à la France l'Espagne,
loyeux de meurtre, or' le pays François
A l'Italie, & l'Escosse à l'Anglois :
Peuple chetif, qui ses forces hazarde
Contre soymesme, & qui sot ne prend garde
Que ce grand Turc bien tost ne faudra pas
De renuerser leurs puissances à bas,
Les separant comme vne Ourse cruelle
De cent chameaux separe la querelle :*

*Et qui pis est, puis que les bons esprits
Palles de faim, sans faueur & sans pris,
Aux Courts des Rois sans Mecenes frissonnent,
Bien que le fruit des Muses ils moissonnent,
Disgraciez comme gens vicieux :*

Puis que lon voit tant de foudres aux cieux

*En temps serain, puis que tant de Cometes,
Tant de chéurons, tant d'horribles planetes
Nous menacer : puis qu'au milieu de l'ær
On voit si dru tant de flames voler,
Puis trebucher de glissades roulantes :*

*Puis que lon oit tant d'Hecates hurlantes
Toutes les nuicts remplir de longs abois
Les carrefours, les chemins & les bois,
Et de longs cris se plaindre és cimetaires,
Effarouchant les esprits solitaires :*

*Parton, Muret, allon chercher ailleurs
Vn ciel meilleur, & autres champs meilleurs :
Laiſſon, Muret, aux tigres effroyables
Et aux lions ces terres miserables :
Fuyon fuyon quelque part où nos piez
Ou nos bateaux dextrement desliez
Nous conduiront : mais auant que de mettre
La voile au vent, il te faudra promettre
De ne vouloir en France reuenir
Iusques à tant qu'on voye deuenir
Le More blanc, & le François encore
Se bazanant prendre le teint d'un More :
Et tant qu'on voye en vn mesme troupeau
Errer amis le lion & l'agneau.*

*Donq si ton cœur tressaute d'une enuie
De bien-heurer le reste de ta vie,
Croy mon conseil, & laisse seul ici
En son malheur le vulgaire endurci :
Ou si tu as quelque raison meilleure,
Sans plus tarder, à ceste heure à ceste heure
Dy-la, Muret : sinon marche deuant,
Et mets premier les antenes au vent.*

*Que songes-tu? mon Dieu que de paresse
T'amuse icy! regarde quelle presse*

*Dessus le bord ioyeuse nous attend
Pour la conduire, & ses bras nous estend,
Et deuers nous toute courbe s'encline,
Et de la teste en criant nous fait sine
De la passer dedans nostre bateau !*

*Le voy Thiar, des Autels, & Belleau,
Butet, du Parc, Bellay, Dorat, & celle
Troupe de gens qui court apres Iodelle :
Icy Baïf vne troupe conduit,
Et là i'auise vn grand peuple qui suit
Nostre Maigny, & parmi la campagne
Vn escadron qui Maumont accompagne.*

*Voici Turin, la Peruse & Tagault,
Et Tahureau, qui ia tirent en haut
L'ancre courbée, & plantez sur la poupe
D'un cry naval encourageant la troupe
D'abandonner le terroir paternel
Pour viure ailleurs en repos eternel.
Cà que i'embrasse vne si chere bande :
Or-sus, amis, puis que le vent commande
De démarer, sus d'un bras vigoureux
Pousson la nef à ce bord bien-heureux,
Au port heureux des Isles bien-heurées,
Que l'Ocean de ses eaux azurées
Loin de l'Europe, & loin de ses combas
Pour nostre bande emmure de ses bras.*

*Là sans naurer comme icy nostre ayeule
Du soc aigu, prodigue, toute seule
Fera germer en ioyeuses forêts
Parmy les champs les presens de Cerés :
Là sans tailler la nourriſsiere plante
Du bon Denys, d'une grimpeure lente
S'entortillant, meurira ses raisins
De son bon gré sur les ormes voisins.*

*Là sans mentir les arbres se iaunissent
D'autant de fruits que leurs boutons fleurissent :
Et sans faillir en tous temps diaprez
De mille fleurs s'y peignent les prez
Francs de la bize, & des roches hautaines
Tousiours de laiët gazouillent les fontaines.*

*Là comme icy l'avarice n'a pas
Borné les champs, ny d'un effort de bras
Avec grand bruit les pins on ne renuerse
Pour aller voir d'une longue trauerse
Quelque autre monde : ains iamais descouverts
On ne les voit de leurs ombrages verts
Par trop de chaut, ou par trop de froidure.*

*Iamais le loup pour quester sa pasture
Hurlant au soir, ne vient effaroucher
Le seur bestail à l'heure de coucher :
Ains sans pasteur & sans qu'on luy commande,
Bestant aigu, de son bon gré demande
Que lon l'ameille, & de luy mesme tend
Son pis enflé qui de crespne s'estend.*

*Là des dragons les races escaillées
Gardans les bords des riuës esmaillées
Ne font horreur à celuy qui seulet
Va par les prez ourdir un chapelet :
Ny là du Ciel les menaces cruelles,
La rouge pluye, & les sanglantes gresles,
Le tremblement, ny les foudres grondans,
Ny la Comete aux longs cheueux pendans,
Ny les esclairs des ensoufrez tonnerres
Au peuple oisif ne predisent les guerres,
Libre de peur de tomber sous la main
D'un Senat rude, ou d'un Prince inhumain.*

*Le vent poussé dans les trompettes tortes
Ne bruit point là, ny les fieres cohortes*

D'hommes armez horriblement ne font
Leurs morions craquer dessus le front.
Là les enfans n'enterrent point leurs peres,
Et là les sœurs ne lamentent leurs freres:
Et l'espousé ne s'adoleure pas
De voir mourir sa femme entre ses bras:
Car leurs beaux ans entre-cassez n'arriuent
A la vieillesse, ains d'âge en âge viuent,
Par la bonté de la terre & des Cieux,
Jeunes & sains, comme viuent les Dieux.

Là la iustice avec l'or deprauee,
Ny la loy triste en airain engrauee,
Ny les Senats, ny les peuples meschans,
N'ont point troublé le repos de ces champs:

Là n'aborda l'impudique Medée
Suiuant l'ason: ny là n'est abordée
La nef de Cadme, & là d'Vlysse accort
L'errant troupeau ne sauta sur le bort.

Là venerable en vne robe blanche,
Et couronné la teste d'une branche
Ou de Laurier, ou d'Oliuier retors,
Guidant nos pas maintenant sur les bors
Du flot salé, maintenant aux valées,
Et maintenant pres des eaux reculées,
Ou sous le frais d'un vieux chesne branchu,
Ou sous l'abry de quelque antre fourchu,
Diuin Muret, tu nous liras Catulle,
Liras Ouide, & Properce, & Tibulle,
Ou tu ioindras au cystre Teien
Avec Bacchus l'enfant Cytherien:
Ou fueilletant un Homere plus braue,
Tu nous liras d'une maïesté graue
Comme Venus couurit d'une espeffeur
la demy-mort le Troyen rauisseur,

Quand Menelas le plus petit Atride
 En lieu du chef eut la salade vuide :
 Puis comme Hector deffous vn faux harnois
 Tua Patrocle, & comme les Gregeois
 Demi-bruslez de la Troyenne flame,
 Prioient Achil' despit pour une femme :
 Puis comme luy nouuellement armé
 D'un fer diuin, contre Hector animé
 Le fist broncher sur sa natue poudre
 Comme vn Pin tombe accablé de la foudre.

A ces chansons les chefnes oreillez
 Abaisseront leurs chefs esmerueillez,
 Et Philomele en quelque arbre esgarée
 N'aura souci du peché de Terée,
 Et par les prez les estonnez ruisseaux
 Pour t'imiter accoiseront leurs eaux.

Pan le cornu, doux effroy des Dryades,
 Et les Syluains amoureux des Naiades
 Sçauront par cœur les accents de ta vois
 Pour les apprendre aux rochers & aux bois,
 Voire si bien qu'on n'oirra qu'un Zephire
 Parmy les fleurs tes louanges redire.

Là tous huilez les vns sur les sablons
 Iront luitant, les autres aux balons
 Dessus les prez d'une partie egale
 Courront ensemble, & iou'ront à la bale :
 L'un doucement à l'autre escrimerà,
 Outre la marque vn autre sautera,
 Ou d'une main brusquement balancée
 Ru'ra la pierre, ou la barre eslancée.

L'un de son dard plus que le vent soudain
 Décruchera le chéureul ou le dain :
 Les vns plus gais dessus les herbes molles
 Vireuoltant à l'entour des caroles

*Suiuront ta note, & dansant au milieu
 Tu paroistras des espaules un Dieu
 Les surpassant : mais les autres plus sages,
 Dans quelque plaine, ou dessus les riuages
 Le long d'un port des villes fonderont,
 Et de leur nom ces villes nommeront.*

*Telles, Muret, telles terres diuines
 Loin des combats, loin des guerres mutines,
 Loin des soucis, de soins & de remors,
 Toy toy, Muret, appellent à leurs bors,
 Aux bords heureux des isles plantureuses,
 Aux bords diuins des isles bien-heureuses,
 Que Iupiter reserua pour les siens,
 Lors qu'il changea des siècles anciens
 L'or en argent, & l'argent en la rouille
 D'un fer meurtrier qui de son meurtre souille
 La pauvre Europe ! Europe que les Dieux
 Ne daignent plus regarder de leurs yeux,
 Et que ie fuy de bon cœur sous ta guide,
 Laschant premier aux nauires la bride,
 Et de bon cœur à qui ie dis adieu
 Pour viure heureux en l'heur d'un si beau lieu.*

PROSOPOPEE

DE LOVYS DE RONSARD

Maistre d'hostel du Roy Henry II
 & pere de l'Autheur.

*Vous qui sans foy errez à l'auanture,
 Vous qui tenez la secte d'Epicure,
 Amendez vous, pour Dieu ne croyez pas
 Que l'ame meure avecques le trespas.*

*La nuit hastoit la moitié de sa course,
Et my-courbé le gardien de l'Ourse
Viroit son char d'un assez petit tour
Au rond du Pole, en attendant le iour :*

*Quand j'apperceu sur mon liét vne image
Gresle, sans oz, qui l'œil & le visage,
Le corps, la taille, & la parole auoit
Du pere mien quand au monde il viuoit.*

*En me poussant, trois fois elle me touche :
La retouchant, s'en-vola de ma couche
Loin par trois fois, & par trois fois reuint :
A la parfin plus affreuse, me print
La gauche main, & chargeant ma poitrine
Me dit ces mots tous remplis de doctrine :*

*Mon cher enfant, par le congé de Dieu
Je fais d'enhaut ma descente en ce lieu
Pour t'enseigner quel chemin tu dois suiure
En ceste terre, & comme tu dois viure,
Comme tu dois plein d'ardeur & de foy
Venir vn iour au ciel avecques moy.*

*Premierement crain Dieu sur toute chose,
Aye tousiours dedans ton ame enclose
Sa sainte loy, & tousiours Iesuchrist
Nostre Sauueur en ton cuer soit escrit.*

*Après, mon fils, si tu veux que Dieu t'aime,
Aime ton proche autant comme toy-mesme :
Dieu le commande, & ne te ry de luy,
Si par malheur luy suruient quelque ennuy.*

*D'un serment vain le nom de Dieu ne iure,
Fuy tout larcin, abstien toy de luxure,
Ne sois meurdrier, ne sois point glorieux,
Sois humble à tous, porte honneur aux plus vieux.
En iugement pour gain, ou pour dommage,
Ou pour rancœur, ne dy faux tesmoignage.*

*Ton cœur ne soit d'avarice entaché,
Ne commets point un scandaleux péché,
Ne sois menteur, ny plein de flaterie :
Vers l'innocent n'use de tromperie :
Des imposteurs entre-eux tous differens
Ne suy la foy : vy comme tes parens.*

*Et par sur tout obeys à ton Prince,
Et n'enfrain point les loix de ta prouince :
Sois doux & sage, & ne sois auancé
De dire à tous ce que tu as pensé,
Ains temporise, & tousiours te conseille
Aux gens de bien, & leur preste l'oreille.*

*Viuant ainsi tu seras bien-heureux,
Riche d'honneurs, & de biens plantureux :
Et mort ton ame en la vie eternelle
Se viendra ioindre à la mienne, & à celle
De l'Oncle tien, qui encores d'ici
Voit, comme moy, la peine & le souci
Qui te tourmente, & fait à Dieu priere,
Pour ton profit, de ne t'y laisser guiere.*

*Ainsi disant ie vins pour l'embrasser,
Et par trois fois ie la voulu presser,
La cherissant : mais la nueuse Idole
Fraudant mes doigts, ainsi que vent s'en-vole
Trois fois touchée, & tout esmerueillé
Au poinct du iour soudain ie m'esueillé.*

LE HOVX,

à Jean Brinon, Conseiller en Parlement.

*Les uns chanteront le Frefne
Bon à la guerre, ou le Chesne
Qui fut iadis és forets
Le vieil oracle des Grecs:
Les autres l'Oliue pale,
Ou le Laurier qui s'egale
Maugré le froid Aquilon
Aux beaux cheueux d'Apollon:
Les autres la Palme heureuse,
Les uns la fueille amoureuse
Du Myrte, qui doit vn iour
M'eternizer pour l'amour
Que la Cyprine m'inspire.
Mais moy sans plus ie veux dire
En ces vers d'un stile dous
Le nouveau blason d'un Hous,
Non de ces Hous solitaires
Batus des vents ordinaires
Sur les monts Caucaseans,
Ou sur les monts Ripheans,
Ou sur la riue Scythique:
Mais bien vn Hous domestique,
Qui pare en toute saison
Le iardin & la maison
De Brinon, qui dès enfance
Mena les Muses en France,*

*Et les osant deuancer
Premier les mena dancier.*

*Mais en chose si petite
Il ne faut pas que i'inuite
Les Muses: à ceste fois
Vous Nymphes, l'honneur des bois,
Sans autre force plus grande
Direz ce que ie demande.*

*Le Hous vne Nymphie estoit,
Qui par les forests portoit
L'arc de Diane pucelle:
Et l'eust-on prise pour elle,
Sinon qu'elle n'auoit pas
Ny les brodequins si bas,
Ny semblable souquenie:
Car l'une ondoyoit garnie
De franges d'or recamé,
Et l'autre de fil tramé:
Au reste en beauté pareilles.*

*Sur ses espauls vermeilles,
Ores son cheueu mouuant
Seruoit de ioüet au vent
(Aise d'empestrer ses ailes
Dedans des tresses si belles)
Ores en mille plis ioint
Au costé n'empeschoit point
D'une flotante secousse
Ny sa trompe ny sa trouffe.
Il faisoit chaut, & Phæbus
De ses rayons plus aigus
Recuisoit iusqu'à la lie
Des ondes l'humeur tarie,
Quand le Hous pour eüter
L'ardant Chien de lupiter,*

*Se cacha dedans vn antre
Où iamais le Soleil n'entre.*

*Dauant cest antre pendoit
Vn vieil cep, qui espandoit
Ses bras tortus iusqu'en terre
Entrelassez de l'hierre :
Là s'eslargissoit aussi
Vn vieil coudrier racourfi
Retoffu de mille branches,
Où de leurs gorgettes franches
Les oisillons tous les iours
Deuisoient de leurs amours.*

*Là gémissoit la tourterelle,
Là rouët la colombelle :
Là Philomele vn doux bruit
Menoit de iour & de nuit,
Dequoy sa sœur outragée
N'estoit pas assez vengée :
Echon l'image des bois
Redoublant leur belle vois.*

*Dedans l'antre vne fontaine
Sourdoit d'une noire véne,
Qui trainoit son ruisselet
Par vn sentier mouffelet
Plein de Nymphes & de Fées
De ionc simplement coiffées :
Là dessus vn tuffeau blanc
Nature auoit fait vn banc
Tapissé de cresse mouffe
Et de ieune herbette douce.*

*Dessus ce banc s'assoyant
Le Somme à l'œil ondoyant,
Vint arrouser la paupiere
De la Nympe Dianiere :*

De son poing l'arc s'escoula:
Icy gist sa trouffe, & là
Gist sa trompe detachée,
Et sa tresse delachée
Cà & là s'esparpilloit
Loin du chef qui sommeilloit,
A ses pieds estant tombée
Sa couronne recourbée.

A peine eut elle le sein
Et le nez de somme plein,
Que Pan le Dieu du bocage
Sentit l'amoureuse rage
S'escouler iusqu'au milieu
Du cœur: car il n'y a Dieu
Plus prompt à sentir en l'ame
De Venus l'ardante flame.
Impatient de la voir,
Ensemble & de ne pouvoir
Alenter sa rage esmeüe,
Roidist sa chéurine queue,
Et plus que deuant ronflant
L'ire du nez, & enflant
Son visage peint de meures,
Haste les tortes alleures
De ses ergots my-fourchus
Entre les buiffons branchus,
Tant qu'il fust pres de s'amie
Au fond de l'ancre endormie.

Desia Pan à son souhait
Le ieu d'amours auoit fait
Quand la pucelle s'esueille,
Qui honteusement vermeille
Dressant le front & les yeux
Et les bras deuers les Cieux,

*Fist vne priere telle
A Diane la pucelle :
Si i'ay porté quelquefois
Après toy parmy les bois
Ton arc, ta trompe & ta lessè,
Vange moy, chaste Déesse,
Et puny ce Dieu moqueur,
Ce bouquin, qui de ton chœur
Fait tousiours quelque rapine :
Ou bien, si ie n'en suis digne,
Fay que ton pere puissant
De son foudre punissant
Dedans les enfers me rue :
Ou bien dès ceste heure mue
En quelque monstre nouveau
Tout cela que i'ay de beau,
Et vien ma face desfaire
Qui plaißt quand ie ne veux plairc.
Ainsi disant s'esleua,
Et leuée elle trouua
Que ia roidissoit sa plante
En neuue racine lante,
Et ses gréues en vn tronc,
Et l'escorce tout du long
Luy rampoit dessus la hanche
Et sur la poitrine blanche :
Elle vit ses bras iumeaux
S'allonger en deux rameaux,
Ses doigts en branches couuertes,
Ses cheueux en feuilles vertes,
Qui de piquerons aigus
Se herissoient par dessus
Tout à l'entour de sa souche
De peur que Pan ne la touche.*

Mais l'esprit qui fut enclos
Dans sa chair & dans ses os
Avant qu'elle fust muée,
Ne se perdit en nuée,
Ains tel qu'il fut, luy resta,
Et sous l'arbre s'arresta:
Car avec les arbres naissent
Tousiours des esprits qui croissent
Comme l'arbre, & meurent lors
Qu'ils sentent les arbres mors.

Quelqu'un de ton parentage,
Brinon, dès le premier âge
Que le Hous fut transformé,
En prist un sion ramé,
Et le planta tout sus l'heure
Au iardin de ta demeure,
Pour diuertir l'achoisson
De toute estrange poison
Qu'un ver, ou qu'une arignée
Y pourroit auoir trainée:
Et pour seruir aux oiseaux
De logis en ses rameaux,
Qui chez luy d'amour s'y plaignent,
Et sans haine ne desdaignent
Tousiours leur brancher dessus,
Bien qu'on en face la glus
Qui quelquefois les doit prendre,
Et serfs en cage les rendre.

Quel Poete diroit bien
L'heur, le profit, & le bien
Que ce Hous fait à son maistre?
En luillet le garde d'estre
Dedans sa chambre hallé,
Lors que le Chien estoilé

*De sa dangereuse flame
Hommes & bestes enflame.*

*L'Hyuer le garde du vent,
Et qui plus est le defend
Qu'une voisine bauarde
Dans sa chambre ne regarde,
Qui peut estre, conteroit
D'avoir veu ce qu'ell' n'auroit,
Et luy feroit la ialeuse
Vne farce scandaleuse.*

*Croyez quand on vous dira
Lecteurs, qu'Orphée tira
Iadis par sa voix diuine
Les chesnes & leur racine :
Brinon l'Orphé du iourd'huy
En fait bien autant que luy.
Car de sa voix toute belle,
Que Calliope en-mielle,
A ce Hous esmerueillé,
Comme s'il fust oreillé,
Fait venir à sa fenestre
Pour ouyr parler son maistre :
Et peu s'en faut qu'il ne met
Dans la chambre son sommet,
Ses cheueux & ses oreilles.
Pour ouyr mille merueilles,
Et pour du tout se laisser
A son Brinon embrasser.*

*Et ce faisant il egale
Les amours d'un Palme masle,
Qui fait amoureux nouveau
Se pancha sur un ruisseau
Pour caresser d'un grand zele
A l'autre bord sa femelle :*

*Et tant il courba le dos
De sa souche sur les flos
Pour l'enlasser de sa branche,
Qu'aux Pasteurs seruoit de planche.*

*Or vy, Hous, dorenavant
Le chef au Ciel esleuant,
Vy plus fameux par ma lyre
Que les vieux chesnes d'Épire.
Iamais chouans ne corbeaux
Ne diffament tes rameaux,
Ny corneilles, ny chouètes,
Mais les rossignols poètes
Y puissent bruire tousiours
Les plaintes de leurs amours.*

*Iamais foudre ne tempeste
Ne s'esclate sur ta teste,
Ny le feu tombé des mains
Des mal-aüsez humains :
Mais en tout temps de rosée
Soit ta perruque arrosée,
Et de la manne du Ciel :
Et tousiours la mousche à miel
Mesnage au creux de ta souche
Vn fruit digne de la bouche
De ton maistre bien-heureux.*

*Iamais le temps rigoureux
Ne te liure à la vieillesse,
Mais, Houx, puisses-tu sans cesse
Viure en autant de renom
Que ton possesseur Brinon.*

DISCOVRS

à P. L'Efcot, Seigneur de Clany.

*Puis que Dieu ne m'a fait pour supporter les armes,
Et mourir tout sanglant au milieu des alarmes
En imitant les faits de mes premiers ayeux,
Si ne veux-je pourtant demeurer ocieux :
Ains comme ie pourray, ie veux laisser memoire
Que i'allay sur Parnasse acquerir de la gloire,
Afin que mon renom des siecles non veincu,
Rechante à mes neveux qu'autrefois i'ay vescu
Caressé d'Apollon & des Muses aimées,
Que i'ay plus que ma vie en mon âge estimées.
Pour elles à trente ans i'auois le chef grison,
Maigre, palle, desfait, enclos en la prison
D'une melancolique & rheumatique estude,
Renfrongné, mal-courtois, sombre, pensif, & rude,
A fin qu'en me tuant ie peusse receuoir
Quelque peu de renom pour un peu de sçauoir.*

*Le fus souuentes fois retansé de mon pere
Voyant que i'aimois trop les deux filles d'Homere,
Et les enfans de ceux qui doctement ont sceu
Enfanter en papier ce qu'ils auoient conceu :
Et me disoit ainsi, Pauvre sot, tu t'amuses
A courtizer en vain Apollon & les Muses :
Que te sçauroit donner ce beau chantre Apollon,
Qu'une lyre, vn archet, vne corde, vn fredon,
Qui se respand au vent ainsi qu'une fumée,
Ou comme poudre en l'air vainement consumée ?*

*Que te sçauroient donner les Muses qui n'ont rien ?
Sinon au-tour du chef ie ne sçay quel lien
De myrte, de lierre, ou d'une amorce vaine
T'allecher tout vn iour au bord d'une fontaine,
Ou dedans vn vieil antre, à fin d'y reposer
Ton cerueau mal-rassis, & béant composer
Des vers qui te feront, comme pleins de manie,
Appeller vn bon fol en toute compagnie ?*

*Laisse ce froid mestier, qui iamais en auant
N'a poussé l'artizan, tant fust-il bien sçauant :
Mais auec sa fureur qu'il appelle diuine,
Meurt tousiours accueilly d'une palle famine :
Homere que tu tiens si souuent en tes mains,
Qu'en ton cerueau mal-sain comme vn Dieu tu te peins,
N'eut iamais vn liard : sa Troyenne vielle,
Et sa Muse qu'on dit qui eut la voix si belle,
Ne le sceurent nourrir, & falloit que sa fain
D'huis en huis mendiaist le miserable pain.*

*Laisse-moy, pauure sot, ceste science folle :
Hante-moy les Palais, caresse-moy Bartolle,
Et d'une voix dorée au milieu d'un parquet
Aux despens d'un pauure homme exerce ton caquet,
Et fumeux & sueux d'une bouche tonnante
Deuant vn President mets-moy ta langue en vente :
On peut par ce moyen aux richesses monter,
Et se faire du peuple en tous lieux bonneter.*

*Ou bien embrasse-moy l'argenteuse science
Dont le sage Hippocras eut tant d'experience,
Grand honneur de son isle : encor que son mestier
Soit venu d'Apollon, il s'est fait heritier
Des biens & des honneurs, & à la Poësie
Sa sœur n'a rien laissé qu'une lyre moisie.*

*Ne sois donq paresseux d'apprendre ce que peut
La Nature en nos corps, tout cela qu'elle veut,*

Tout cela qu'elle fuit : par si gentille adresse
En secourant autrui on gaigne la richesse.

Ou bien si le desir genereux & hardy
En t'eschauffant le sang, ne rend acoüardy
Ton cœur à mespriser les perils de la terre,
Pren les armes au poing, & va suiure la guerre,
Et d'une belle playe en l'estomac ouuert
Meurs dessus un rempart de poudre tout couuert :
Par si noble moyen souuent on deuient riche,
Car enuers les soldats un bon Prince n'est chiche.

Ainsi en me tansant mon pere me disoit,
Ou fust quand le Soleil hors de l'eau conduisoit
Ses coursiers gallopans par la penible trette,
Ou fust quand vers le soir il plongeoit sa charrette,
Fust la nuit, quand la Lune avec ses noirs cheuaux
Creuse & pleine reprend l'erre de ses trauaux.

« O qu'il est mal-aisé de forcer la nature !
« Toujours quelque Genie, ou l'influence dure
« D'un Astre nous inuite à suiure maugré tous
« Le destin qu'en naissant il versa desur nous.

Pour menace ou priere, ou courtoise requeste
Que mon pere me fist, il ne sceut de ma teste
Oster la Poesie, & plus il me tansoit,
Plus à faire des vers la fureur me pouffoit.

Le n'auois pas douze ans qu'au profond des vallées,
Dans les hautes forests des hommes recullées,
Dans les antres secrets de frayeur tout-couuers,
Sans auoir soin de rien ie composois des vers :
Echo me respondoit, & les simples Dryades,
Faunes, Satyres, Pans, Napées, Oreades,
Aigipans qui portoient des cornes sur le front,
Et qui ballant sautoient comme les chéures font,
Et le gentil troupeau des fantastiques Fées
Autour de moy dansoient à cottes degrafées.

*Le fu premierement curieux du Latin :
Mais voyant par effect que mon cruel destin
Ne m'auoit dextrement pour le Latin fait naistre,
Le me fey tout François, aimant certes mieux estre
En ma langue ou second, ou le tiers, ou premier,
Que d'estre sans honneur à Rome le dernier.*

*Donc suiuant ma nature aux Muses inclinée,
Sans contraindre ou forcer ma propre destinée,
L'enrichy nostre France, & pris en gré d'auoir
En seruant mon pays, plus d'honneur que d'auoir.*

*Toy, l'Escot, dont le nom iusques aux Astres vole,
As pareil naturel : car estant à l'escole,
On ne peut le destin de ton esprit forcer
Que tousiours avec l'encre on ne te vist tracer
Quelque belle peinture, & ja fait Geomettre,
Angles, lignes & poinçts sur vne carte mettre :
Puis estant paruenue au terme de vingt ans,
Tes esprits courageux ne furent pas contans
Sans doctement conioindre avecques la Peinture
L'art de Mathematique & de l'Architecure,
Où tu es tellement avec honneur monté
Que le siecle ancien est par toy surmonté.*

*Car bien que tu sois noble & de mœurs & de race,
Bien que dès le berceau l'abondance te face
Sans en chercher ailleurs, riche en bien temporel,
Si as-tu franchement suiui ton naturel :
Et tes premiers Regens n'ont iamais peu distraire
Ton cœur de ton instinct pour suiure le contraire.*

*On a beau d'une perche appuyer les grans bras
D'un arbre qui se plie, il tend tousiours en bas :
La nature ne veut en rien estre forcée,
Mais suiure le destin duquel elle est poussée.*

*Iadis le Roy François des Lettres amateur,
De ton diuin esprit premier admirateur,*

*T'aima par dessus tous : ce ne fut en son âge
Peu d'honneur d'estre aimé d'un si grand personnage,
Qui soudain cognoissoit le vice & la vertu,
Quelque desguisement dont l'homme fust vestu.*

*Henry qui apres luy tint le sceptre de France,
Ayant de ta valeur parfaite cognoissance
Honora ton sçauoir, si bien que ce grand Roy
Ne vouloit escouter un autre homme que toy,
Soit disnant & soupant, & te donna la charge
De son Louure enrichi d'edifice plus large,
Ouurage somptueux, à fin d'estre montré
Vn Roy tres-magnifique en t'ayant rencontré.*

*Il me souuient un iour que ce Prince à la table
Parlant de ta vertu comme chose admirable,
Disoit que tu auois de toy-mesmes appris,
Et que sur tous aussi tu emportoïs le pris,
Comme a fait mon Ronsard, qui à la Poësie
Maugré tous ses parens a mis sa fantaisie.*

*Et pour cela tu fis engrauer sur le haut
Du Louure, vne Déesse, à qui iamais ne faut
Le vent à ioüe enflée au creux d'une trompete,
Et la monstras au Roy, disant qu'elle estoit faite
Expres pour figurer la force de mes vers,
Qui comme vent portoyent son nom par l'Vniuers.*

*Or ce bon Prince est mort, & pour faire cognoistre
Que nous auons serui tous deux un si grand maistre,
Le te donne ces vers pour eternelle foy,
Que la seule vertu m'accompagna de toy.*

DISCOVRS

à Odet de Colligny, Cardinal de Chastillon.

*L'homme ne peut sçauoir s'il est parfaitement
Aimé des siens ou non, quand il est hautement
Assis dessus la roüe, & quand dame Fortune
Le jou-leue aux honneurs d'une main non commune :
Car autour du bon-heur pesle-mesle sont mis
Aussi bien les flateurs que les certains amis,
Qui font semblable mine & prompts à tout office
Pressent les grans Seigneurs de leur faire seruice
D'une pareille ardeur, sinon que le moqueur
Presse plus que celui qui aime de bon cueur.*

*Si quelque grand Seigneur quelque chose commande,
Si bonnet ou chapeau, ou son coche demande
S'il veut aller dehors, ou parler à quelqu'un,
S'il faut l'accompagner : le flatteur importun
Est tousiours le premier, & plein de diligence
Deuant les vrais amis sans vergongne s'auance
Courant, suant, pressant, à fin de mieux user
Du Seigneur dont il veut du credit abuser.*

*Si ce pipeur rusé se trouue en compagnie,
Il a de mots dorez la parolle garnie,
De louanges, d'honneurs, à tous propos louant
Le Seigneur courtisé dont il se va iouant,
Et dit à haute voix : O mon Dieu, que ie nomme
Heureux le seruiteur auoüé d'un tel homme !
O le gentil Seigneur ! iamais l'œil du Soleil
(Ce dira le flatteur) ne verra son pareil.*

Mais quand la roüe tourne, & l'aueugle Déesse
Le fait tomber en bas, la tourbe flatereſſe
Qui ne ſuit que le bien, au grand galop s'enſuit.
Ainſi qu'une putain, quand elle voit deſtruit
Le ribaut qu'elle aimoit, plus ami ne l'appelle,
Le laiſſe en la priſon & fait amour nouvelle :
Ainſi font les flatteurs, qui arrachent alors
Le maſque de leur face & ſuiuent les plus forts,
Traiſtres & deſloyaux, deſdaignans la perſonne
Qu'ils adoroient n'aguiere en la fortune bonne.

Et non tant ſeulement ils s'en reculent loin
Ainſi que d'un aſpic, de peur d'en auoir ſoin,
Mais comme malheureux en tous lieux les mépriſent,
L'appellent un coyon, & de ſon nom meſdiſent.

Permettez, mon Odet, de parler librement
A vous, qui n'aimez point les flatteurs nullement.
Voyez-vous la plus-part de ceux qui vous talonnent,
Qui matin & qui ſoir vos coſtez enuironnent
En allant au Chateau ? ſi le Roy par courrouſ
Vous commandoit un iour vous retirer chez vous,
Ou ſi quelque enuieux, ou ſi fortune auerſe
Vous donnoit en paſſant le hurt d'une trauerſe :
S'ils penſoyent que voſtre oncle, & voſtre frere auſſi,
Captifs (ô creue-cœur !) ne reuinſſent ici
Heureux comme dauant : ceſte importune bande
De corbeaux affamez ne ſeroit plus ſi grande :
Et de cent ou deux cens qui vous ſuiuent par fois,
Le nombre deuiendroit ou à deux ou à trois,
Nombre bon, mais petit, plaignant voſtre fortune
Et portant comme vous une douleur commune.
« Car le parfait ami qui aime de bon cœur,
« Aime au temps du malheur & au temps du bon-heur.
« Tout cela qui depend de noſtre vie humaine,
« De nature s'engage au ſoin & à la peine,

« *Au change & au rechange, & n'a rien tant certain*
 « *Qui ne soit esbranlé du soir au lendemain.*

Comme un arbre planté sur les monts solitaires
Battu diuersetment de deux vents tout-contraires,
L'un le souffle deçà, & l'autre derechef
Le resouffle delà, les fueilles de son chef
Volent de tous costez, qui iusqu'en terre ondoye :
Caché dessous un roc le Pasteur s'en effroye.

Ou comme on voit les bleds espeffément plantez
Branler au mois de May leurs tuyaux esuantez,
Deçà delà pliez sous le vent de Zephyre,
Ou sous l'Austre moiteux : l'un à gauche les vire,
L'autre les soufle à dextre, & poussez en auant
Et poussez en arriere obeissent au vent :
Ou comme un tourbillon qui chassé du tonnerre
Premier en limaçon vient baloyer la terre,
Puis venteux & poudreux s'eslance dans la mer,
Et fait l'un dessus l'autre horriblement armer
Les flots qui maintenant aux estoiles s'egalent,
Maintenant iusqu'au fond de l'arene deualent,
Auecques un grand bruit pesle-mesle fuyans
Bossefz voûtez courbez escumans & bruyans :
L'un se voûte deuant, l'autre se courbe arriere,
L'autre roule à costé : presque en telle maniere
 « *S'esbranle nostre vie, & rien n'est en ce lieu*
 « *Ferme sinon l'amour que nous portons à Dieu,*
 « *Lequel est plus certain que n'est pas l'alliance*
 « *Des grans Seigneurs mondains tous pleins de desfiance.*

On dit que iupiter deuant le sueil de l'huis
De l'Olympe là haut a fait mettre deux muis,
L'un tout comblé de biens, l'autre de maux : sa destre
Verse le mal au monde & le bien la fenestre :
Monstrant que pour un bien il donne doubles maux,
Et pour un seul plaisir cinq cens mille trauaux.

Mais ainsi qu'un rocher oppose au vent sa teste,
 Et ses pieds endurcis aux flots de la tempeste,
 Il faut contre fortune opposer la vertu,
 Et plus avoir bon cœur, tant plus on est battu.

Mais ainsi que Milon ne trouvoit point la charge
 Pesante d'un grand bœuf sur son espaule large,
 Pour avoir dès enfance appris à le porter :
 Ainsi le faix mondain vous est à supporter
 Honorable & léger, pour avoir dès enfance
 Accoustumé l'espaule aux choses d'importance :
 Mais mal aisé pour moy, qui suy parmi les bois
 Les Nymphes qui n'ont rien que le luth & la vois.

« O bien-heureux celuy qui peut user son âge
 « En repos, labourant son petit heritage !
 « Qui loin de ses enfans charitable ne part,
 « Qu'une mesme maison a veu ieune & vieillart :
 « Et qui par les moissons au Printemps retournées,
 « Et non pas par les Rois va contant les années :
 « Qui se soustient les bras d'un baston appuyez
 « Parmi les champs, où ieune alloit à quatre piez :
 « Qui voit les grans forests qu'il plantoit en ieunesse,
 « D'un mesme âge que luy paruenir à vieillesse :
 « Et qui loin de la ville & d'horologe a mis
 « Vn cadran naturel à l'essueil de son huis !

« Luy tout deuotieux enuers les Dieux, appreste
 « Tousiours un chappelet pour mettre sur leur teste,
 « Fait honneur à Cerés, à Palés, & à Pan,
 « A Bacchus, au Soleil qui nous rameine l'an,
 « Aux Muses, à Phebus, aux Faunes & aux Fées :
 « Il dort au bruit de l'eau qui court parmi les prées,
 « Aimant mieux les ouir qu'un bruit d'un tabourin,
 « Ou le mugissement d'un orage marin.

« Heureux donques heureux qui de son toict ne bouge,
 « Qui ne voit le Senat vestu de robe rouge,

« Ny le Palais criard, les Princes ny le Roy,
 « Ny sa trompeuse Court qui ne tient point de foy,
 « Si dés le poinct du iour quelqu'un ne le salue,
 « S'il n'est comme un grand Prince honoré par la rue,
 « Si le velours, la soye, & le rouge chapeau
 « Ne luy flamboie au chef, si allant au Chasteau
 « Vne suite de gens sa trace ne talonne :
 « Il vit heureusement, & la terre tresbonne
 « Mere egale de tous ne laisse pas pourtant
 « A luy donner les biens dont il se tient contant.

« Il vit loin de la guerre & des querelles feintes
 « Dont ces grans courtizans ont les ames atteintes,
 « Bruslant à petit feu sans intermission
 « D'une secrette enuie & d'une ambition,
 « Pour auoir seulement ce mechant honneur d'estre
 « Les premiers en credit, & gouverner leur maistre :
 « Miserables valets, vendans leur liberté
 « Pour un petit d'honneur serurement acheté !
 « Quoy ? faut-il pas mourir ? Bien que l'homme se face
 « Riche en tresor mondain & tous ceux de sa race,
 « Si mourra-t-il pourtant, & ne sera connu
 « Non plus qu'un crocheteur lequel est mort tout nu.

Or aille qui voudra mendier à grand'peine
 D'un Prince ou d'un grand Roy la faueur incertaine :
 Quant à moy, j'aime mieux ne manger que du pain,
 Et boire d'un ruisseau puisé dedans la main,
 Sauter ou m'endormir sur la belle verdure,
 Ou composer des vers près d'une eau qui murmure,
 Voir les Muses baller dans un Antre de nuit,
 Ouir au soir bien tard peste-mesle le bruit
 Des bœufs & des aigneaux qui reuiennent de paistre :
 Et bref, j'aime trop mieux ceste vie champestre,
 Semer, enter, planter, franc d'usure & d'es moy,
 Que me vendre moy-mesme au seruice du Roy.

*Ainsi vesquit iadis Saturne le bon homme,
 Et le pasteur Romule auteur des murs de Romme,
 Le berger Adonis, & celui qui iugea
 Des Déeses la noïse, & qui depuis changea
 Sa houlette en nauire, & par les eaux salées
 Alla raur Helene és terres Amyclées,
 Ayant si fort les sens par telle amour trahis,
 Qu'en fin il se perdit, son pere & son pais.
 Comme ces trois premiers ie suis content de viure,
 Pourueu que ie viuote en fueilletant vn liure,
 Sans auoir soin des biens, des Rois & de la Court,
 Aussi bien nostre vie a le terme tröp court.*

A CHRISTOPHLE DE CHOISEVL,

son ancien amy.

*Non, ie ne me deuls pas qu'une telle abondance
 D'escriuains aujourd'huy fourmille en nostre France:
 Mais, Choiseul, ie me deuls que tous n'escriuent bien,
 Sans gaster ainsi l'encre & le papier pour rien,
 Pouffés plus d'une ardeur que polis de doctrine,
 Le plus certain rempart de l'humaine poitrine.*

*Du regne de Henry deux ou trois seulement
 Apparurent au iour, qui chantans doucement
 Firent d'un ton hardi entre les nostres bruire
 Maintenant la guiterre & maintenant la lyre,
 Et maintenant le luth, & oferent la main
 Mettre sur l'instrument que Pallas fist d'airain.*

*Incontinent apres une tourbe incognüe
 De nouueaux escriuains pesle-mesle est venüe*

*Se ruer sans esgard, qui ont demi-gasté
Cela que les premiers auoyent si bien chanté!
Chetifs! qui ne sçauoyent que nostre Poësie
Est un don qui ne tombe en toute fantaisie:
Vn don venant de Dieu, que par force on ne peut
Acquerir, si le Ciel de grace ne le veut.*

*Mais ainsi que la terre a la semence enclose
Des blez un an entier, & l'autre an se repose
Oisive sans produire, ou bien s'elle produit,
Ce ne sont que chardons & que ronces sans fruit,
Attendant que l'autre an pour concevoir reuienne,
A fin d'estre plus grasse & plus Cererienne:
Ainsi la France mere a produit pour un temps
Comme une terre grasse, une moisson d'enfans
Gentils, doctes, bien-nez, puis ell' s'est reposée,
Lasse, ne se trouuant à porter disposée
Bon fruit comme deuant, ains ronces & buissons
En lieu du premier fruit de ses riches moissons:
Maintenant à son tour fertile elle commence
A s'enfler tout le sein d'une belle semence,
Et ne veut plus souffrir que son limon oiseux
De chardons se herisse & de buissons ronceux,
Te conceuant, Belleau, qui vins en la brigade
Des bons, pour accomplir la septieme Pleiade:
Qui as (comme bien-né) ton naturel suiui,
Et que les Muses ont naïuement rai
Aux contemplations de leurs sciences belles,
Te faisant enfanter choses toutes nouvelles
Sans imiter que toy, & la gentille erreur
Qui t'allume l'esprit d'une docte fureur,
Ne faisant cas de ceux qui en mesme langage
Ensuient les premiers par faute de courage,
Et faute de n'oser aller boire de l'eau
Sur le mont d'Helicon par un sentier nouveau.*

Or avant que vouloir te declarer au monde,
 Tu as daigné tenter d'exprimer la faconde
 Des Grecs en nostre langue, & as pour ton patron
 Choisi le doux archet du vieil Anacreon,
 Qui monstre comme il faut d'une parolle douce
 Plaindre nos passions, lors que Venus nous pousse
 Sa fleche dans le cœur : comme il faut soupirer,
 Comme il faut esperer & se desesperer :
 Comme il faut adiouter la lyre chanteresse
 Et le pere Bacchus à Cypris la Déesse :
 Comme il faut s'egayer ce pendant qu'Atropos
 Nous permet les plaisirs d'un amoureux repos :
 Et comme il faut qu'on danse, & comme il faut qu'on saute,
 Non pas d'un vers enflé plein d'arrogance haute,
 Obscur, masqué, broüillé d'un tas d'inuentions
 Qui font peur aux lisans, mais par descriptions
 Douces, & doucement coulantes d'un doux stile,
 Propres au naturel de Venus la gentile
 Et de son fils Amour, qui ne prend à plaisir
 Qu'on luy aille un suiet estrangement choisir,
 Que luy-mesme n'entend (bien que Dieu, & qu'il sçaiche
 Toutes les passions que peut causer sa fleche).

Me loüe qui voudra les replis recourbez
 Des torrens de Pindare à nos yeux defrobez,
 Obscurs, rudes, fascheux, & ses chansons cognües
 Que ie ne sçay comment par songes & par nües,
 Que le peuple n'entend : le doux Anacreon
 Me plaist, & ie voudrois que la douce Saphon,
 Qui si bien resueilloit la lyre Lesbienne,
 En France accompaignast la Muse Teïenne !
 Mon Belleau, si cela par souhait auoit lieu,
 Je ne voudrois pas estre au Ciel un demi-Dieu,
 Pour lire deffous l'ombre un si mignard ourage,
 Qui comme nous souspire un amoureux dommage,

*Vne plaisante peine, une belle langueur
Qu'Amour pour son plaisir nous graue dans le cœur :
Encore ie voudrois que le doux Simonide,
(Pourueu qu'il ne pleurast) Alcman & Bacchylide,
Alcée & Stefichore, & ces neuf chantres Grecs
Fussent reffuscitez : nous les lirions expres
Pour choisir leurs beaux vers pleins de douces paroles,
Et les graues seroyent pour les maistres d'escoles,
A fin d'espouuanter les simples escoliers
Au bruit de leurs gros vers furieux & guerriers.
Mais Dieu ne le veut pas, qui couure sous la terre
Tant de liures perdus, naufrages de la guerre,
Tant d'arts laborieux, & tant de gestes beaux
Qui sont ores sans nom, les hostes des tombeaux :
Puis il nous faut douter si le Sort a puissance
(O cruauté du ciel !) sur l'humaine science !*

*Mais quoy ? du demeurant qu'il nous en est resté
Le plus doux (à mon gré) t'est icy présenté,
Mon Choiseul mon demy, par ton Belleau qui ores
Te le donne & le voüe, & le consacre encores :
Et ce faisant, Choiseul, ie te puis asseurer
Qu'il te donne beaucoup, car cecy peut durer
Ferme contre le temps, & la richesse humaine
Ondoyante s'enfuit comme le temps l'emmeine
Errant puis çà puis là, sans arrest ny séiour :
Et ce present mettra ton beau renom au iour
Sans iamais s'effacer, pour reuiure par gloire
Autant qu'Anacreon a vescu par memoire.*

EXHORTATION

au camp du Roy Henry II.

*L'heure que vous avez si long temps attendue,
Maintenant (ô Soldats) en vos mains s'est rendue :
Il ne faut plus courir pour voir les ennemis,
Aupres de vostre camp leurs tentes ils ont mis,
Si bien qu'on voit ensemble en la mesme campagne
Et les forces de France, & les forces d'Espagne
S'appeller au combat, & attendre des cieux
Lequel d'un si beau camp sera victorieux.*

*Dieu qui tient maintenant le party de la France.
Du soldat ennemy punira l'arrogance,
Et r'enuoyra sur luy le malheureux destin
Qui desfit nostre armée aux murs de saint Quentin.
Assez luy suffisoit d'avoir perdu la ville
De Guines, de Calais, Hammes, & Thionuille,
Sans vouloir derechef retomber en vos mains,
Pour estre à la mercy de nos Princes Lorrains,
Ainçois de nostre Roy, qui luy mesme en personne
Veut les armes au poing defendre sa Couronne.*

*Vous, les plus grands Seigneurs, monstrez vous diligens
A ranger bien en ordre & vous & tous vos gens,
Que la noble vertu de vostre race antique
Ne soit point démantie en cet honneur bellique :
Mais comme grands Seigneurs & les premiers du sang,
En desfiant la mort, tenez le premier rang,
Et par vostre vertu (qu'on ne sçauroit abbatre)
Monstrez à vos soldats le chemin de combatre.*

*Vous, gendarmes, serrez la cuisse en vos arsons,
Brisez-moy vostre lance en cent mille tronçons,
Prenez le coutelas, & la pesante mace,
Et de vos ennemis pavez toute la place :
Le pied de vos roussins marche sur les monceaux
Des ennemis occis, la proie des corbeaux,
Et qui sans recevoir l'honneur de sepulture
Aux mastins & aux loups serviront de pasture.*

*Sus donc poussez dedans, & de vos gros plastrons,
Bardes, cuirasse, armets, forcez les escadrons
Des soldats opposez, qui vous faisant outrage
De vos premiers ayeux occupent l'heritage :
Car Flandres & Holande & Brabant & Artois
Iadis obeyssioient aux sceptres de nos Rois.
Et vous ieunes Soldats, à qui la barbe encore
D'un petit poil doré tout le menton decore,
Serrez-vous en bon ordre, & chacun en son cœur
S'enflame de combattre, & de mourir veinqueur.*

*Mourez donc en la guerre, ou bien si de fortune
Vous eschappez la mort à tout homme commune,
Aumoins dans l'estomac au logis r'apportez
Vne playe honorable : ainsi reconfortez
Vos peres qui seront pleins de resiouyssance,
Voyant dans l'estomac peinte vostre vaillance.
Sus donc branlez la pique au son du tabourin,
Maugré les ennemis baignez vous dans le Rhin,
Et en vos morions puisiez l'eau pour en boire,
Comme si c'estoit l'eau de Garonne ou de Loire.*

*Vous Allemans aussi, qui de loin estrangers
Venez pour secourir la France en ses dangers,
Bandez vos pistolets, & faites apparoirstre
Que de vostre pays est yssu nostre ancestre.*

*Et vous, nobles François, monstrez-vous gens de bien
Vers le Roy qui iamais ne vous refusa rien,*

Soit offices, ou dons, ou amendes, ou graces,
Qui par force ne prend vos terres ny vos places
Comme un cruel Tyran, & qui dans vostre lit
Jamais ny vostre fille ou femme ne ravit :
Qui ne vous fait mourir par fraude ou par colere,
Mais comme un Roy Chrestien est doux & debonnaire,
Et comme son enfant duquel il a souci,
Vray pere aime son peuple & sa Noblesse aussi.

Le voy desja ce semble en ordre nos gendarmes,
I'oy le bruit des cheuaux, i'oy le choquer des armes,
Le voy de toutes parts le fer estinceler,
Et iusques dans le ciel la poudre se mesler :
Le voy comme forests se herisser les piques,
I'oy l'effroy des canons, foudres diaboliques,
I'oy faucher les harnois, enfoncer les escus,
I'oy le bruit des veinqueurs, i'oy le cri des veincus,
I'oy comme lon se tue, & comme lon s'enferme,
Et deffous les cheuaux les cheualiers par terre,
Le voy dans un monceau les foibles & les forts
Peste-mesle assemblez, & les vifs & les morts.

Là donc, qu'opiniastre en sa place on s'arreste,
Tenez pied contre pied, & teste contre teste,
Bouclier contre bouclier, & pour nous secourir
Marchez teste baissée, & deussiez vous mourir :
Mordez plustost la terre en mourant, que de faire
Place à vostre ennemy : non, laissez-vous desfaire
Plus tost de mille morts que reculer un pas.

Nobles enfans de Mars, vous ne combattez pas
Pour le prix d'un tournoy, pour une chose vile :
Vous combattez pour vous & pour vostre famille,
Pour garder vos maisons & vos peres ia vieux,
Qui priant Dieu pour vous tiennent les mains aux cieux.
Si veinqueurs vous gaignez par armes la iournée,
Vous voirrez des François la gloire retournée

Que saint Quentin perdit, & en toutes saisons
Desormais vous serez sans crainte en vos maisons :
Mais si vous la perdez par faute de courage,
Vous mettez vostre gloire & la France en seruage
Et perdrez en vn iour l'honneur qu'auoient conquis
En mille ans vos ayeus. Donques s'ils l'ont acquis
Aux despens de leur sang, il faut auoir enuie
De le garder de mesme aux despens de la vie :
Car apres vostre mort ces bons peres vieillars
Se moqueroient de vous d'auoir esté couars.

« Courage donc amis, c'est vne sainte guerre
« De mourir pour son Prince & defendre sa terre,
« De garder sa maison, sa femme & ses enfans,
Par vn petit de sang qui nous rend triomphans,
Immortels en mourant : ne craignez de respendre
La vie qu'on ne peut en plus beau lieu despendre
Que lors qu'on la respend pour sa terre & pour soy,
Au milieu des combats deuant les yeux du Roy.
Ne craignez de mourir en gagnant la victoire :
La mort de vostre loz ne perdra la memoire.
Nostre Roy qui vous aime y a si bien pourueu,
Que vostre beau renom à iamais sera leu
Et releu dans mes vers, auquel ce noble Prince
A commis les honneurs de toute sa prouince,
Pour louer les vaillans qui le meritent bien,
Et blasmer les couars qui ne meritent rien.

Sus donques que chacun à son fait prenne garde,
Ayant vn tel flambeau qui si pres vous regarde :
Aussi bien en fuyant la mort vous assaudroit,
Et dedans vos maisons mourir il vous faudroit
De catherre ou de fièvre, ou par l'ire secrette
D'un procez mal-vuidé, ou d'une vieille dette,
De peste, ou de poison, ou d'un autre meschef
Qui tousiours poursuit l'homme & luy pend sur le chef.

*Là donc mourez plus tost d'un plomb ou d'une lance,
Repoussez l'Espagnol des frontieres de France,
Ouvrez vous par le fer le beau chemin des cieux.
Dieu qui donne courage aux cœurs victorieux,
Ce Dieu qui est le Dieu des camps & des armées,
Puisse rendre au combat vos forces animées :
« La victoire & l'honneur dependent de sa main,
Car rien ne peut sans luy tout le pouvoir humain.*

EXHORTATION POVR LA PAIX.

*Non, ne combattez pas, vivez en amitié,
Chrestiens, changez vostre ire avecques la pitié,
Changez à la douceur les rancunes ameres,
Et ne trempez vos dars dans le sang de vos freres,
Que Christ le fils de Dieu abandonnant les cieux
En terre a rachetez de son sang precieux,
Ensemble nous liant par sa bonté diuine
De nom, de foy, de loy, d'amour & de doctrine,
Nous monstrant au partir comme il falloit s'aimer,
Sans couuer dans le cœur un courroux si amer.*

*C'est à faire aux lions remplis de tyrannie,
Aux loups Apuliens, aux tigres d'Hyrkanie
De se faire la guerre, & de courroux ardens
Se rompre à coups de griffe, & à grands coups de dents,
Et non à vous, Chrestiens, de qui la loy tressainte
A du tout de vos cœurs toute rancune estainte.*

*Sus donc salüez-vous d'une amiable vois,
Avecques le courroux despoillez le harnois,
Détachez vos boucliers, & vos piques dressees
Soyent de fer contre-bas sur la terre abaissee :*

*Estuyez au fourreau vos luisans coutelas,
Froissez ainsi qu'un verre en million d'esclas
La lance mesprisée, & l'horrible tonnerre
Des malheureux canons cachez dessous la terre
Au profond des enfers, ou au creux de la mer
(Pour i jamais ne les voir) faites-les abismer.*

*Ou bien si vous auez les ames eschaufées
Du désir de louange & du loz des trofées,
Et si en vos maisons le repos vous desplait,
Reuestez le harnois : encores le Turc n'est
Si eslongné d'ici, qu'avecques plus de gloire
Helas ! qu'à vous meurtrir vous n'ayez la victoire,
Dessus tel ennemy, qui usurpe à grand tort
Le lieu où Iesus Christ pour vous receut la mort.
C'est là soldats, c'est là, c'est où il faut combattre,
Et de nostre Sauueur l'heritage debatre,
Et repousser les chiens qui honnissent le lieu
Du sepulcre où fut mis le Messias de Dieu.*

*Repondez ie vous pri', pourquoy dès vostre enfance
Auez-vous asseurez en Christ vostre fiance ?
Et pourquoy en son nom estes vous baptisez,
Pourquoy des mescreans estes vous diuisez,
Pourquoy iusqu'à la mort haïssez vous leur race,
S'ils ont (sans coups ruer) occupé vostre place ?
S'ils ont (sans coups ruer) en Europe passé ?
Par armes l'ont gaignée, & vous en ont chassé ?
Pourquoy par feu, par fer, & par guerre cruelle
N'aez-vous fait mourir ceste gent infidelle ?
Et pourquoy desormais comme les vrais soldars
De Christ, ne portez-vous pour Christ les estendars ?*

*Quand vous serez batus & bien rompu la teste
L'espace de vingt ans, encores la conquête
De nos Rois ne sera si grande que la main :
Et auront fait mourir cent mille hommes en vain*

*Autour d'un froid village, ou d'une pauvre ville,
D'un petit chastelet, pour le rendre seruite.*

*Si vous voulez gagner plus d'honneur & de bien,
Laissez moy vos combats qui ne seruent de rien,
Et pour vous enrichir par les faits de la guerre,
Chassez les Sarrafins hors de la sainte Terre,
Où la moindre Cité que d'assaut on prendra,
D'un butin abondant tref-riches vous rendra.*

*Là sont les grands Palais & les grandes riuieres
Qui d'un sablon doré roullent braues & fieres :
Là coule le Iourdain, Gange, Eufrate, & le Nil,
Là sans le cultiuer le pays est fertile,
Là le Caire & Damas, Memphis & Casarée,
Tyr, Sidon, Antioche, & la ville honorée
Du grand nom d'Alexandre, esleuent iusqu'aux Cieu::
De leurs superbes murs les fronts audacieux,
Où de tous les costez, soit de la mer Ægée,
Soit des flots Adrians une flote chargée
Maintenant de lingots, maintenant de ioyaux,
Maintenant de parfums, maintenant de metaux,
Auecques un grand bruit dedans le haure viennent,
Ou pres de la muraille à la rade se tiennent.
Ce sont là les butins que vous soldats Chrestiens
Braues, deuriez oster hors les mains des Payens
Sans vous tuer ainsi en Espagne & en France,
O honte ! à l'appetit d'une froide vengeance.*

*Quelle fureur vous tient de vous entretenir,
Et deuant vostre temps aux enfers vous ruer
A grands coups de canons, de piques & de lance ?
« La mort vient assez tost, hélas ! sans qu'on l'auance,
« Et de cent millions qui vivent en ce temps,
« Vn à peine viendra au terme de cent ans.*

*Ah malheureuse Terre, à grand tort on te nomme
Et la douce nourrice & la mere de l'homme :*

*Par toy seule nous vient ce malheureux souci
De s'entre-guerroyer & se tuer ainsi !*

*On dit que quelquefois te sentant trop chargée
D'hommes qui te fouloyent, pour estre soulagée
Du fardeau qui pressoit ton eschine si fort,
Tu prias Iupiter de te donner confort :
Et lors il enuoya la meschante Discorde
Exciter les Thebains d'une guerre tres-orde,
Vilaine, incestueuse, où l'infidelle main
Des deux freres versa le propre sang germain.
Après elle alluma la querelle Troyenne,
Où la force d'Europe & la force Asienne
D'un combat de dix ans sans se donner repos,
De toy, Terre marastre, ont deschargé le dos.
Mille combats après venus par violence
Ont si bien esclaircy des peuples l'abondance
Que tu ne sçauois plus, ô grossier animal,
Te plaindre que le doz te fasse plus de mal.*

*Ah mal-heureux humains ! ne sçauriez-vous cognoistre
Que la nature, hélas ! ne vous a point fait naistre
Pour quereller ainsi, vous qui naissez tous nus
Sans force & desarmez > les animaux cognez
Par les grandes forests, dragons, lions, tigresses,
Sont armez ou de griffe, ou d'escailles espesses,
Et sortant hors du ventre au plus creux d'un rocher
Desja naissent guerriers & se paissent de chair :
Les veines de leur col noircissent de cholere,
Ils font mine de guerre, & ensuiuent leur mere :
Mais vous humains, à qui d'un seul petit cousteau
Ou d'une aiguille fresse on perceroit la peau,
Les muscles & les nerfs, contre vostre nature
Qui ne cherche que paix, allez à l'auanture
Au milieu des canons, oubliant vos maisons,
Enflez de trop d'orgueil, & de trop de raisons.*

*Que maudit soit celuy qui deschira la terre,
Et dedans ses boyaux le fer y alla querre,
Que la Nature auoit d'un art si curieux
Au profond de son ventre eslongné de nos yeux :
De là se fist l'espée & la dague meurtriere,
L'homicide canon & la pique guerriere,
Et le dur coutelas en Lune recourbé.*

*Maudit soit Promethé, par qui fut desrobé
Le feu celestiel, & qui forgea la lame
Qui si tost hors du corps nous fait ensuyr l'ame :
Tu deuois Iupiter luy foudroyer le chef,
Et recacher au Ciel ta flame derechef,
Et ietter plus auant dessous la terre basse
Le fer qui maintenant se façonne en cuirasse,
Maintenant en armet, & tu deuois encor
Iusqu'au fond des enfers cacher les mines d'or :
Car le fer & l'acier nuire aux hommes ne peuuent,
Si pour leur compagnon l'autre metal ne treuuent.
Que maudit soit celuy qui premier le trouua,
Qui premier le foudit, & premier l'approuua :
Il eust plus fait pour nous s'il eust remis au monde
Vne Chimere, vne Hydre en cent testes seconde,
Vn Python tout enflé de venin dangereux,
Que d'auoir descouuert ce metal mal-heureux.*

*« Qu'heureuse fut la gent qui viuoit sous Saturne,
« Quand l'aise & le repos & la paix taciturne
« Bien loin de la trompette & bien loin des soldars,
« Loin du fer & de l'or, erroit de toutes pars
« Par les bois asseurée, & du fruit de la terre
« En commun se païssoit sans fraude ny sans guerre.
Helas ! que n'ay-ie esté viuant de ce temps là,
Ou du temps que la Foy legere s'en-vola
Du monde vicieux, ne laissant en sa place
Que la guerre & la mort, la fraude & la fallace »*

*Las ! ie ne verrois point tant de glaiues tranchans,
Tant de monceaux de morts qui engraiſſent les champs,
Ny maint cheual tué deſchargé de ſon homme
Empeſcher tout le cours de Moſelle ou de Somme,
Ny tant de morions, ny de plaſtrons ferrez
Tenir les rouges flots de la Meuſe enſerrez.*

*« Par la cruelle guerre on renuerſe les villes,
« On depraue les loix diuines & ciuilles,
« On brule les autels & les temples de Dieu :
« L'equité ne fleurift, la iuſtice n'a lieu,
« Les maiſons de leurs biens demeurent deſpouillées,
« Les vieillards ſont occis, les filles violées,
« Le pauvre laboureur du ſien eſt déueſtu,
« Et d'un vice execrable on fait vne vertu.*

*Eſt-ce pas le meilleur, ô ſoldats magnanimes,
Pour ne commettre point l'horreur de tant de crimes,
Bien viure en vos maiſons, ſans armes, & auoir
Femme tresbelle & chaſte entre vos bras, & voir
Vos enfans ſe iouer au-tour de la tetine,
Vous pendiller au col d'une main infantine,
Vous friſoter la barbe, ou tordre les cheueux,
Vous appeller papa, vous faire mille jeux,
Que de viure en un camp, que coucher ſur la dure
L'Eſté à la chaleur, l'Hyuer à la froidure,
Et pres de ſes parens mourir bien ancien,
Que d'auoir pour ſepulcre un eſtomac d'un chien ?*

*Pource nobles ſoldats, & vous nobles gendarmes,
Et de bouche & de cœur deteſtez-moy les armes :
Au croc vos morions pour iamais ſoient liez,
A l'entour l'arignée en filant de ſes piez
Y ourdiſſe ſes rets, & en vos creuſes targes
Les ouurieres du miel y depoſent leurs charges :
Reforgez pour iamais le bout de voſtre eſtoc,
Le bout de voſtre pique en la poincte d'un ſoc :*

*Vos lances desormais en vouges soient trempées,
Et en faulx desormais courbez-moy vos espées,
Et que le nom de Mars, ses crimes & ses faits
Ne soient plus entendus, mais le beau nom de paix.*

*« La paix premierement composa ce grand Monde,
« La paix mist l'air, le feu, le ciel, la terre, & l'onde
« En paisible amitié, & la paix querella
« Au chaos le discord, & le chassa de là
« Pour accorder ce Tout : la paix fonda les villes,
« La paix fertilisa les campagnes steriles,
« La paix deffous le ioug fist mugir les toreaux,
« La paix dedans les prez fist sauter les troupeaux,
« La paix sur les coutaux tira droit à la ligne
« Les enfans arrangez de la fertile vigne :
« De raisins empamprez Bacche elle enuironna,
« Et le chef de Cerés de froment couronna.
« Elle enfla tout le sein de la belle Pomonne
« D'abondance de fruits que nous produit l'Autonne :
« Elle désaroucha de nos premiers ayeux
« Les cœurs rudes & fiers, & les fist gracieux,
« Et d'un peuple vagant és bois à la fortune,
« Parmi les grands citez en fist vne commune.*

*Donc Paix fille de Dieu, vueille-toy souuenir
Si ie t'inuoque à gré, maintenant de venir
Rompre l'ire des Rois, & pour l'honneur de celle
Que Iesus Christ a faite au monde vniuerselle
Entre son Pere & nous, repousse de ta main
Loin des peuples Chrestiens le discord inhumain
Qui les tient acharnez, & vueilles de ta grace
A iamais nous aimer, & toute nostre race.*

LA PAIX,
AV ROY HENRY II.

*Sire, quiconque soit qui fera vostre histoire
Honorant vostre nom d'eternelle memoire,
A fin qu'à tout iamais les peuples à venir
De vos belles vertus se puissent souuenir:
Dira, depuis le iour que nostre Roy vous fustes,
Et le Sceptre François en la dextre receustes,
Que vous n'avez cessé en guerre auoir vescu
Maintenant le veinqueur, maintenant le veincu.*

*Dira que vostre esprit (tres-magnanime Prince)
Ne s'est pas contenté de sa seule prouince,
Mais par diuers moyens, & par diuerses fois
A tenté d'augmenter l'Empire des François:
Et si fortune aduerse aux braues entreprises
De vostre Majesté, ne les a toutes mises
A bien-heureuse fin, toutefois on a veu
Que vous avez osé & que vous avez peu.
Du premier coup d'essay Bolongne vous gaignastes,
Dedans les eaux du Rhin vos cheuaux abreuuastes,
L'Escossois dont le Sceptre est maintenant à vous,
S'est fait grand par vostre aide, & l'Anglois qui de coups
Se sent encor douloir, mesmes en vostre absence
A cognu que pouuoit vostre forte puissance:
Vous fistes tout soudain par les eaux de la mer
Bien loin du bord François vos nauires armer,
Et comme auantureux, vous conquistés par force
Maugré le Geneuois la belle isle de Corse:*

*Maugré le Florentin auez deffous vos lois
Gouuerné par trois ans le peuple Siennes :
Et sous le magnanime & sage Duc de Guise
En armes & en peur auez l'Itale mise.*

*Vous auez de Calais regaigné vostre port
Que les Rois vos ayeux ont estimé si fort
Que non du seul penser l'oserent entreprendre :
Vous l'aeuz entrepris, & si l'aeuz sceu prendre.
Bref vous estes le Roy qui plus auez esté
Et en guerre & en paix, qui plus auez tenté
Le hazard de Fortune, & comme sur sa rouë
Des Princes & des Rois en s'en moquant se iouë :
Elle vous a monstré que peuuent les combas,
Aucunesfois en haut, aucunesfois en bas
Elle vous a tourné : pour exemple qu'au monde
Vn Roy tant soit il grand, d'infortunes abonde.*

*Or apres mainte guerre & mainte trefue aussi
L'un des Princes Lorrains avec Montmorenci
Ont ramené la paix, il faut bien qu'on la garde :
« Ceux qui la gardent bien, le haut Dieu les regarde,
« Et ne regarde point vn Roy de qui la main
« Tousiours trempe son glaiue au pauvre sang humain.*

*D'une si belle Paix ie veux chanter merueille,
S'il vous plaist me prester vostre Royale oreille,
Et qu'entre vos pensers mes vers puissent entrer,
Et de vostre faueur le bon-heur rencontrer.*

*Auant l'ingenieuse ordonnance du Monde
Le feu, l'air & la terre, & l'enfleur de l'onde
Estoiert en vn monceau confusément enclos,
Monceau que du nom Grec on surnomme Chaos,
Sans forme, sans beauté, lourde & pesante masse,
Comme vn corps engourdy ne bougeoit d'une place.
Le chaud auoit debat avecques la froideur,
Le pesant au leger, le froid contre l'ardeur,*

*Et contre le corps sec l'humide auoit querelle,
Sans iamais appaiser leur noise mutuelle :
Mais la bonne nature & le grand Dieu qui est,
A qui tousiours la guerre & le discord desplaisit,
Chassa l'inimitié & leurs guerres encloses,
Par l'aide de la Paix mere de toutes choses.*

*Loin au rond de la terre elle fist escumer
En leur propre vaisseau les vagues de la mer :
Puis elle d'un grand tour separa la closture
De l'air qui est subtil & vague de nature,
Puis le feu, puis la Lune & les Astres globeux,
Puis la voute du ciel qui tourne à l'entour d'eux.*

*Après auoir par ordre arrangé la Machine,
Et lié ce grand corps d'une amitié diuine,
Elle fist attacher à cent chaines de fer
Le malheureux Discord aux abysmes d'enfer :
Puis au throne de Dieu qui tout voit & dispose
Alla prendre sa place, où elle se repose.
« Quand les pechez d'un peuple, ou les fautes d'un Roy
« En rompant toute honte ont violé la loy,
« Et le sang innocent la vengeance demande :
« Le grand Dieu tout-puissant à ses Anges commande
« Deschainer le Discord, à fin que détaché
« Du peuple vicieux punisse le peché :
Mais auant sa venue, en cent mille presages
Le Ciel nous fait certains de nos futurs dommages.
Sans nue en temps serein à dextre il fait tonner,
Par l'obscur de la nuit il nous vient estonner
D'un grand chéuron de feu, qui hideux le trauerse,
Puis dessus quelque ville il tombe à la renuerse :
La Comete aux grands crins tous sanglans & ardans
Predit de nos malheurs les signes euidans :
Loire enflé de ruisseaux de son canal fouruoye,
Et la Seine les champs de la Bourgogne noye :*

*Vne chasse de chiens s'eslance par les Cieux :
 Les monstres contrefaits & de testes & d'yeux
 Comme avant-messagers de mauuaise auanture
 Apparoissent au monde en despit de nature.
 Adonques le Discord caut, meschant & subtil,
 En sa main deschainée apporte le fusil
 La pierre & la flameche, & d'un brandon qui fumo
 D'un feu lent & secret, tous les peuples allume.*

*Et alors la iustice, & la simple amitié,
 Vergongne, preud'homme, innocence, & pitié
 Couuertes d'une nue au monde ne seiournent,
 Et pour se plaindre à Dieu dans le Ciel s'en retournent :
 Vne frayeur, un bruit, une esclatante vois
 De tous costez s'entend d'hommes & de harnois :
 Vn peuple contre l'autre en armes se remue,
 Une forte cité contre l'autre est esmuë,
 Vn Prince contre l'autre ordonne son arroy,
 Et un Roy dans son camp desfie un autre Roy :
 Dessur la dure enclume on rebat les espées,
 Et d'acier & de fer les lames detrampées
 Se tournent en cuirasse, & se laissent forger
 En dague & en poignard pour nous entr'esgorger :
 Car on ne combat plus pour l'honneur d'une iouste,
 D'un pris, ou d'un tournoy, mais à fin que l'on s'ouste
 L'un à l'autre la vie, & à fin que la mort
 Du foible combatant soit le prix du plus fort.*

*Mais pourquoy m'amusay-ie à chose si petite,
 Quand les Astres du Ciel, & tout ce qui habite
 D'escaillé sous la mer, les grands monstres des eaux
 Tout ce qui vit en terre, & les plumeux oiseaux
 Qui pendus dedans l'air sur les vents se soustiennent,
 Sont tous remplis d'amour, & par luy s'entretiennent ?*

*Quand pour trop abonder, les Elemens diuers
 L'un à l'autre ont discord, tout ce grand Vniuers*

Languist en maladie, & nous montre par signe
 Qu'une haine nouvelle offense la machine :
 Car l'air qui la reçoit comme subtil & prompt,
 La boit, & s'en imprime, & soudain se corrompt,
 Et en se corrompant les terres il offense,
 Versant ores la fièvre, ores la pesteilence :
 Il gaste bleds & vins, & espond mille maux
 Sur l'homme miserable & sur les animaux.

Ainsi quand les humeurs qui nostre corps composent,
 En tranquille amitié dedans nous ne reposent,
 Mais en se hayssant abondent en discord :
 Lors vient la maladie, & bien souvent la mort,
 Si le bon medecin ne trouue la maniere
 Par art de les remettre en amitié premiere.
 Ainsi par l'amitié la vie s'entretient,
 Et la mauuaise mort par la noise suruiuent.
 Donques voila comment la concorde est plus belle
 Et meilleure aux humains que n'est pas la querelle.

« Sire, ie vous suppli' de croire qu'il vaut mieux
 « Se contenter du sien, que d'estre ambitieux
 « Sur les Sceptres d'autrui : mal-heureux qui desire
 « Ainsi comme à trois dez hazarder son Empire
 « Sous le ieu de Fortune, & auquel on ne sçait
 « Si l'incertaine fin doit respondre au souhait.

Que desirez-vous plus ? vostre France est si grande !
 « L'homme qui n'est content & qui tousiours demande,
 « Quand il seroit vn Dieu, est mal-heureux, d'autant
 « Que tousiours il desire & n'est iamais content.

Or Prince, imaginez des Flamans la victoire :
 Quel honneur auriez vous d'une si pauvre gloire,
 D'auoir vn Roy Chrestien, comme vous, enchainé
 Et par vostre Paris en triomphe mené ?
 Il vaudroit mieux chasser le Turc hors de la Grece
 Qui miserable vit sous le ioug de destresse,

*Que prendre un Roy Chrestien, ou d'assommer de coups
Un peuple en Iesus Christ baptisé comme vous.*

*Il vaudroit beaucoup mieux, vous qui venez sur l'âge
la grison, gouverner vostre royal mesnage,
Vostre femme pudique, & vos ieunes enfans,
Qu'acquerir par danger des Lauriers triomphans :
Il vaut mieux viure en paix, c'est à dire bien viure,
Ou bastir vostre Louure, ou lire dans un liure,
Ou chasser és forests, que tant vous trauailler,
Et pour un peu de bien si long temps batailler.
Que souhaitez-vous plus ? la Fortune est muable :
Vous avez fait de vous mainte preuue honorable :
Il suffist, il suffist, il est temps desormais
Fouler la guerre aux pieds, & n'en parler iamais.
« Pensez-vous estre Dieu ? l'honneur du monde passe,
« Il faut un iour mourir, quelque chose qu'on fasse :
« Et apres vostre mort, fussiez-vous Empereur,
« Vous ne serez non-plus qu'un simple laboureur.*

*Donc Sire, puis que Dieu (qui de vostre couronne
Et de vous a pris soin) Paix, sa fille, vous donne,
Present qu'il n'auoit faict aux Princes vos ayeux :
Gardez bien ce ioyau, il vous enrichist mieux
Que s'il auoit domté par vne longue guerre
Dessous vostre pouuoir l'Espaigne & l'Angleterre.
Sus donc embrassez-la, & embrassez aussi
Cest honneur de Lorraine & de Montmorenci,
Qui par diuers moyens d'une entreprise sage
L'ont faite à vostre honneur & à vostre auantage.*

*O Paix fille de Dieu, qui nous viens resjouir
Comme l'aube du iour qui fait r'espernouyr
Auecques la rosée vne rose fleurie
Que l'ardeur du Soleil auoit rendu flétrie :
Après la guerre ainsi venant en ce bas lieu,
Tu nous as resjouys, ô grand' fille de Dieu.*

*Chasse ie te suppli' la guerre & les querelles
Bien loin du bord Chrestien desur les infidelles,
Turcs, Parthes, Mammelus, Scythes & Sarraïns,
Et sur ceux qui du Nil sont les proches voisins :
Pends nos armes au croq, & en lieu des batailles
Attache à des crampons les lances aux murailles,
Et que le coutelas du sang humain souillé
Pend d'une couraye au fourreau soit rouillé,
Et que le corselet au plancher se moisisse,
Et l'araigne à iamais ses filets y ourdisse.*

*Donne-nous que celui qui sera le moyen
Entre ces deux grands Rois de rompre ton lien,
Meure trahy des siens d'une playe cruelle,
Et qu'aux champs les mastins luy succent la ceruelle :
Que ses enfans banis puissent mourir de faim
D'huis en huis sans trouuer qui leur iette du pain.*

*Donne-nous que celui qui mettra soin & peine
De te faire regner, voye sa maison pleine
De faueurs & de biens, & qu'il voye fleurir
Ses enfans en honneur auant que de mourir.*

*Donne-nous tout cela : donne nous d'auantage,
A fin que le repos n'enerue le courage
De Henry nostre Prince en ieux voluptueux,
Qu'il soit pour tout iamais (comme il est) vertueux,
Que son esprit s'adonne aux choses d'importance,
Et qu'imitant son pere il aime la science,
A fin qu'au temps de paix il fleurisse en sçauoir
Autant qu'il fist en guerre en force & en pouuoir.*

LE RETOVR

D'ANNE DE MONT-MORENCY,
Conneſtable de France.

A Odet de Colligny, Cardinal de Chaſtillon.

« On ne doit appeller tandis qu'il vit icy,
« Vn homme bien-heureux ny mal-heureux auſſi :
« Tout cà-bas eſt douteux : la ſeule heure derniere
« Parfait noſtre bon-heur, ou bien noſtre miſere.
« Tel fleurit aujourdhuy qui demain fleſtrira,
« Tel fleſtrira aujourdhuy qui demain fleurira.
« La fortune gouuerne, & en tournant ſa rouë
« Rit de noſtre conſeil & de nos faits ſe iouë.

Rien n'y ſert la raiſon ny la force de cœur,
Nobleſſe ny parens, richeſſe ny faueur,
Ny meſme la vertu, ny la Philoſophie
Qui s'arme en ſon ſçauoir : la Fortune deſfie
Les humaines raiſons, & ſans auoir lié
Sa force à nos conſeils, les eſcrabouille au pié,
Force qui n'a iamais noſtre plainte eſcoutée,
Qui domte tout le monde, & n'eſt iamais domtée.
Ne vois-tu, mon Odet, que le meſme deſtin
Qui nous fiſt malheureux aux murs de ſainct Quentin,
Luy-meſme noſtre dueil change en reſiouyſſance,
Redonnant aujourdhuy ton oncle à noſtre France ?
La France eſtoit malade en l'abſence de luy,
Souſpiroit ſon malheur, ſe tourmentoit d'ennuy,
Frappoit ſon eſtomac, de pleurs eſtoit couuerte,
S'arrachoit les cheueux, & lamentoit ſa perte.

Comme un petit enfant que sa nourrice avoit
Allaité longuement, pleure s'il ne la voit,
De ses petites mains au berceau se tourmente,
En soupirant l'appelle, & tousiours se lamente
D'une voix enfantine, & ne veut s'esjouyr
Iusqu'à tant qu'il la voye ou qu'il la puisse ouyr :

Mais si tost qu'il la voit, en luy riant s'appaise,
Luy embrasse le col, & doucement la baise :
Elle en ses bras l'eschaufe, & depuis le matin
Soigneuse iusqu'au soir le pend à son tetin :
Ainsi toute la France à l'heureuse venue
De ton oncle captif ioyeuse est devenue,
Reuoyant de retour celui qui tant de fois
L'auoit si bien seruie en bien seruant nos Rois.

Elle s'est resjouye, ainsi qu'on voit la terre
En Avril s'esgayer, quand le Printemps desserre
Les huis de la Nature, & quand l'Hyuer neigeux
A mis à part sa gresle & ses vents orageux :
Adonques par les prez les fleurs s'espanouyssent
Et avecques le ciel les terres s'esjouyssent :
Ainsi toute la France & ses Estats aussi
Se sont tous resjouys voyant ton oncle ici.
Le pauvre Laboureur qui conduit sa charüe,
Celuy qui d'auirons la marine remüe,
Le Prestre, l'Aduocat, & le Noble qui tient
L'espée à son costé, d'aise ne se contient,
Ains le monstre par signe, & sautant de lieüe
Foule la guerre aux pieds, le soin & la tristesse :
Tant il est de la France à bon droit estimé
Non de confiscations ny de biens affamé,
Que la seule vertu sans reproche & sans vice,
Que l'esprit vigilant & le loyal seruice
Qu'il a fait à deux Rois, de Cheualier priué
L'ont au plus haut degré de la France eleué.

Sus donc France, sus donc, que gaillarde on te voye
 Parmi les carrefours dresser les feux de ioye,
 Qu'on respande du vin, & que le peuple esmeu
 D'allegresse, en dansant tout-à-l'entour du feu,
 De chappelets de fleurs se couronne la teste,
 Et qu'à iamais le iour de son retour soit feste.

Sus donc embrasse moy ce Seigneur désiré,
 Que hors de la prison tu eusses retiré
 Aux despens de ton sang & de ta propre vie,
 Et que le peuple auoit de racheter enuie,
 Si le Prince veinqueur eust de grace permis
 Qu'une riche rançon en liberté l'eust mis.

Rembrasse de rechef ce vieillard honorable,
 Ton aisé Nestor, ton sage Connestable,
 Lequel à son retour ne te r'ameine pas
 Querelle ny discord, ny guerre ny combas :
 Mais la Paix bien-heureuse à son retour arriue
 Ceinte tout-à-l'entour des branches de l'Oliue.

Quel Palme, quel Laurier oseroit couronner
 Ce grand Montmorenci, qui vient pour nous donner
 La paix, ayant desfait le monstre de la guerre ?
 Les belliqueurs Romains qui veinquirent la terre,
 Ne pourroyent s'egaler à sa belle vertu,
 Non pas ce Scipion, bien qu'il ait combatu
 Le vaillant Hannibal, & receu de Carthage
 Pour les siens & pour luy le surnom en partage :
 Ny le premier Cesar qui mist deffous sa main
 Par trop d'ambition tout l'Empire Romain.

Ce n'est pas de merueille en suiuant mainte année
 Les guerres, si lon trouue vne heure infortunée
 De perdre vne bataille & d'estre prisonnier,
 Cela souuent arriue à meint grand Cheualier :
 Mais tirer du profit de sa propre desfaite,
 Et faire d'une guerre vne amitié parfaite,

*Accorder deux grans Rois, & leur flechir le cœur,
 Et faire le veincu pareil à son veincueur,
 Et d'un Duc ennemi tirer une alliance,
 Et ioindre estroitement l'Espagne avec la France
 D'un nœud qui pour iamais en amour s'entretient,
 Au seul Montmorenci cest honneur appartient :
 Qui plus a fait pour nous, que s'il auoit par armes
 Desconfit tout un camp de cent mille gendarmes :
 « D'autant que la vie est meilleure que la mort,
 « Et que la douce paix vaut mieux que le discord.
 Ce-pendant, mon Odet, de la fortune amere
 Pren maintenant le fruit, en reuoyant ton frere
 Et ton oncle en faueur à-l'entour de leur Roy,
 Qui plaignoit leur mal-heur aussi bien comme toy :
 « Et appren desormais pour chose tref-certaine
 « Qu'il ne faut s'asseurer de nulle chose humaine.*

DISCOVRS

à Iean Morel, Ambrunois.

*Quand Iason & la fleur de la meilleure Grece
 Portans leur mere au dos surmonterent la presse
 Des sablons de Libye, & à force de bras
 La poufferent au lac le parrain de Pallas,
 Triton le Dieu de l'eau descourant iusqu'aux costes
 Son beau corps monstrueux, pour caresser ses hostes
 Leur donna le present le premier qu'il trouua :
 Ce fut un verd gazon de terre qu'il leua
 En haste l'arrachant de son riuage mesme,
 Et le mist en la main de l'Argonaute Eupheme,*

Qui ioyeux le receut, bien qu'il ne pensast pas
Que ceste motte fust (comme c'estoit) grand cas.

Or la nuit il songea qu'une douce rousée
De lait avoit par tout ceste motte arrousée,
Qu'il tenoit chèrement embrassée en son sein,
Et qu'elle se changeoit en fille sous sa main,
Et que luy tout ardent de la grand beauté d'elle
Accolloit par amour ceste ieune pucelle,
Qui sembloit dans le lit piteusement crier
Comme une de quinze ans que lon va marier.

Eupheme à son resueil ne perdit la memoire
Du songe merueilleux qu'il n'avoit osé croire
Davant qu'il appellast à son conseil lason,
Et luy eust dit le songe avenu du gazon.

Lors lason luy respond : O Dieux que tel augure
Promet d'heur & de bien à ta race future !
Iette moy ceste motte au profond de la mer,
Les Dieux incontinent la feront transformer
En Isle qui sera la tresbelle nommée
There, de tes enfans nourrice renommée,
De tes nobles enfans qui seront iusqu'aux Cieux
De bouche en bouche aller leurs faits victorieux.
Lors il ietta la motte à l'abandon de l'onde,
Dont une Isle se fist la plus belle du monde.

Ainsi, mon cher Morel, la fleur de mes amis,
Je t'ay offert le don le premier qui s'est mis
De fortune en ma main, à fin qu'en quelque sorte
Je descourisse au iour l'amour que ie te porte,
Comme voulant trop mieux te donner seulement
Un don qui fust petit, que rien totalement,
A toy qui as esgard au cœur de la personne,
Et non à la valeur du present qu'on te donne.

Or ce petit labeur que ie consacre tien,
Est de petite monstre, & ie le sçay tresbien :

*Mais certes il n'est pas si petit que l'on pense :
Peut estre qu'il vaut mieux que la grosse apparence
De ces tomes enflez, de gloire conuoiteux,
Qui sont fardéz de mots sourcilleux & vanteux,
Empoullez & masquez, où rien ne se descœure
Que l'arrogant jargon d'un ambicieux œuure.*

*Ne vois-tu ces Chasteaux iusqu'au Ciel eleuez
Tomber tousiours deuant qu'ils soyent paracheuez ?
S'ils ne tombent du tout, volontiers quelque pierre
Tousiours de quelque part trebuche contre terre :
Et pendant que la salle ou la cuisine on fait,
D'autre costé la chambre ou la tour se desfait.*

*Je te confesse bien que le fleuve de Seine
A le cours grand & long, mais tousiours il attreine
Avec soy de la fange, & ses plis recourbez,
Sans estre iamais nets sont tousiours embourbez.
Un petit ruisselet a tousiours l'onde nette :
Aussi le papillon & la gentille aurette
Y vont puiser de l'eau, & non en ces torrens
Qui tonnent d'un grand bruit par les roches courans.
Petits Sonets bien-faits, belles Chançons petites,
Petits Discours gentils, sont les fleurs des Charites,
Des Sœurs & d'Apollon, qui ne daignent aimer
Ceux qui chantent une œuure aussi grand que la mer,
Sans riue ny sans fond, de tempestes armée,
Et qui iamais ne dort tranquille ny calmée.*

*Peut estre que ce liure un iour se formera
En viue renommée, & volant semera
Tes honneurs par le monde, & ceux dont ton espouse
Sa pudique maison d'artifice dispouse,
Et ne voudra souffrir que la despote mort
Emporte avec le corps vos noms outre le bord
Qu'on ne peut repasser, si ce n'est par la barque
Des vers qui font outrage à la cruelle Parque.*

Mais tout ainsi, Morel, que par les beaux pourpris
Ou par les champs qui sont diuersement fleuris,
On voit errer l'abeille, & de ses cuisselettes
Ne prendre également des prez toutes fleurettes,
Mais avec preuoyance vn iugement elle a
De cueillir ceste-ci, & laisser ceste-là :
Ainsin en fueilletant ce mien petit ouurage
Tu sçauras bien tirer (comme prudent & sage)
Les vers qui seront fols, amoureux, esuantez,
D'avec ceux qui seront plus grauement chantez
Et plus dignes de toy, qui n'as l'oreille attainte
Sinon de chastes vers d'une Muse tressainte,
Qui parle sagement, & qui point ne rougit
De honte, ny l'auteur ny celuy qui la lit.

Le suiet amoureux que maintenant ie traite
Ne me veut conceder vne plume discrete,
Qui sans choix me fait dire ore mal, ore bien,
Ainsi qu'Amour le veut, qui m'a rendu tout sien :
Imitant en ce poinct Nature ingenieuse,
Qui met en mesme prée vne herbe venimeuse
Tout aupres d'une bonne, & met dedans les Cieux
Vn Astre qui est bon pres d'un malicieux :
« Et mesmes iupiter le bien & le mal donne
« De ses pipes là haut, à chacune personne,
« A fin qu'homme ne soit parfait en ce bas lieu :
« Car la perfection appartient seule à Dieu.

LE VOYAGE D'HERCVEL.

Debout, i'enten la brigade,
 l'oy l'aubade
De nos amis enioüez,
Qui pour nous esueiller sonnent
 Et entonnent
Leurs chalumeaux enroüez.
l'entr'oy desia la guiterre,
 l'oy la terre
Qui tressaute sous leurs pas:
l'enten la libre cadance
 De leur danse,
Qui trepigne sans compas.
Corydon, ouure la porte,
 Qu'on leur porte
Dés la poincte du matin
Iambons, pastez & saucices,
 Sacrifices
Qu'on doit immoler au vin.
Dieu gard la sçauante trope:
 Calliope
Honore vostre renom,
Bellay, Baif, & encores
 Toy qui dores
La France en l'or de ton nom.
Le long des ondes sacrées
 Par les prés,
Couronnez de saules vers,
Au son des ondes jazardes

Trepillardes
A l'enui ferez des vers.
Moy petit dont la pensée
N'est haussée
Du desir d'un vol si haut,
Qui ne permet que mon ame
Se r'enflame
De l'ardeur d'un feu si chaut :
En lieu de telles merueilles,
Deux bouteilles
le pendray sus mes rongnons,
Et ce hanap à double anse,
Dont la panse
Sert d'oracle aux compagnons.
Voyez VRVOY qui enferre
De lierre
Son flacon plein de vin blanc,
Et le portant sur l'espaule,
D'une gaule
Luy pendille iusqu'au flanc!
A voir de celuy la mine
Qui chemine
Seul parlant à basse vois,
Et à voir aussi la moüe
De sa ioüe,
C'est le Conte d'Alfinois.
le le voy comme il galope
Par la trope
Vn grand asne sans licol :
le le voy comme il le flate,
Et luy grate
Les oreilles & le col.
Ainsi les Pasteurs de Troye
Par la voye

Guidoyent Silène monté,
Preschant les loix de sa feste,
Et sa teste
Qui luy panchoit à costé.
VIGNEAU le suit à la trace,
Qui r'amasse
Ses flacons tombez à-bas,
Et les fleurs que son oreille
Qui sommeille
Laisse choir à chaque pas.
Ore ce Vigneau le touche,
Or' la bouche
Il luy ouure, ore dedans
Met ses doigts, puis les retire
Et pour rire
S'entre-rechignent des dents.
Iô Iô, troupe chere,
Quelle chere
Ce iour ameine pour nous !
Parton-donc or' que l'Aurore
Est encore
Dans les bras de son espous.
Laiïsons au logis les Dames :
Par les flames
La Cyprienne euiton :
Le chaut, le vin, Cytherée,
Font l'entrée
Du grand portail de Pluton.
Chacun ceigne son espée
Equipée
Pour se reuanger le dos,
De peur qu'un brigand ne face
Nostre face
Deualer dauant Minos.

Gardon, amis, qu'on ne tombe
En la tombe,
Sciour aveugle & reclus :
« Depuis qu'une fois la vie
« Est rauie
« Les Sœurs ne la filent plus.
Iô que ie voy de roses
la declofes
Par l'Orient flamboyant :
A voir des nûes diuerfes
Les trauerses,
Voici le iour ondoyant.
Voici l'Aube safranée,
Qui ja née
Couure d'œillets & de fleurs
Le Ciel qui le iour defferre,
Et la terre
De rosées & de pleurs.
Sors du lit, Aube sacrée,
Et recrée
De ton beau front ce troupeau,
Qui pour toy pend à la gaule
De ce saule
D'un coq chante-iour la peau :
Euoé pere, il me semble
Que tout tremble
D'un tournement nompareil,
Et que ie voy d'un œil trouble
Le Ciel double
Doubler un autre Soleil !
Euoé donteur des Indes,
Que tu guindes
Mon cœur bien haut, Eldean !
Tu luy dis quel sacrifice

*Est propice
A ton autel Lenean.
Auienne qu'orné de vigne
Le trepigne
Tousjours dessous toy, Euan!
Qu'à ta feste Trietere
Ton mystere
Le porte dedans ton van.
Le voy Silene qui entre
En son antre,
l'oy les bois esmerueillez :
le le voy sur l'herbe fresche
Comme il presche
Les Satyres oreillez.
Euoe Denys, tempere,
Thebain pere,
Tempere un peu mon erreur :
Tempere un peu ma pensée
Insensée
Du plaisir de ta fureur.
Ce n'est pas moy qui te taxe
Roy de Naxe
D'èiarter le Thracien,
Ny d'auoir au chef la mitre,
Ny le titre
Du trionfeur Indien :
Mais bien c'est moy qui te loue,
Qui t'auoüe
Pour un Dieu, d'auoir planté
La vigne en raisins feconde,
Dont le monde
Est si doucement tenté :
Vigne, ainçois douce guerriere,
Qui derriere*

Chasse des hommes bien loin
Non l'amour ny la plaisance
Ny la dance,
Mais le trauail & le soïn.
Ie voy cent bestes nouuelles
Pleines d'ailes
Sus nos testes reuoler,
Et la main espouuantée
De Penthée
Qui les poursuit parmy l'air.
Euan! que ta teste folle
Me rafolle
De vineux estourbillons :
Ie ne voy point d'autres bestes
Sur nos testes
Qu'un scadron de papillons.
Leurs ailes de couleurs meintes
Sont depeintes,
Leur front en cornes se fend,
Et leur bouche bien petite
Contr'imate
Le musle d'un Elephant.
Lequel aura la victoire
Et la gloire
D'auoir conquis le plus beau?
Qui tout doré sert de guide
Par le vuide
A cest escadron nouueau?
Iô, comme il prend la fuite,
Nostre suite
Ne le scauroit offencer,
Si le plus gay de la trope
Ne galope
Plus tost, pour le deuancer.

Je le tenois sans sa voye
Qui ondoye
D'un voler bien peu certain :
Et sans l'erreur de son onde
Vagabonde
Qui se moquoit de ma main :
Et sans vne vigne entorce,
Qui la force
A soustraite de mes pas,
Et m'a fait prendre bedaine
Sus la plaine
Adenté tout plat à bas.
Teleph' sentit en la sorte
La main forte
Du Grec qui le combatit,
Quand au milieu de la guerre
Contre terre
Vn jep tortu l'abatit.
Iô, regardez derriere
La poudriere
Que BERGER escarte au vent,
Tant en courant il s'eslance,
Et s'auance
Pour l'afronter par deuant.
Mais mais voyez, voyez comme
Il assomme
Le papillon estendu,
Et comme l'aile & la teste
De la beste
Sur vn saule il a pendu !
Ia la despouille captiue
Ceste riue
Honore, & ces saules vers :
Et ia leur escorce verte

Est couuerte
Du long cerne de ces vers :
le BERGER plein de vitesse,
Par humbleffe
Aux Dieux cheure-piez i'appans
Ceste despouille conquise,
Par moy prise
En l'âge de soixante ans.
Pere, que ta vérue douce
Me repouffe
En vn doux afolement :
Plus fort que deuant ta rage
Le courage
Me rafole doucement.
De ces chesnes goute à goute
Redegoute,
Ce me semble, le miel roux :
Et ces ruisselets qui roulent,
Tous pleins coulent
De Nectar & de vin doux.
Amis, qu'à teste panchée
Estanchée
Soit nostre soif là dedans :
Il faut que leur vin appaise
Ceste braise
Qui cuit nos gosiers ardans.
Que chacun de nous y entre
• Iusqu'au ventre,
Iusqu'au doz, iusques au front :
Que chacun sonde & resonde
La douce onde
Qui bat le plus creux du fond.
Voyez VRVOY qui s'estance
Sur la pance

Tout vestu dans le ruisseau,
Et voyez comme il barbouille
En grenouille
Dessous les vagues de l'eau !
Suiuon le saint trac humide
De ce guide,
Eslançon nous comme luy,
Et lauon sous ceste riue
En l'eau viue
Pour tout iamais nostre ennuy.
Que l'homme est heureux de viure,
S'il veut fuiure
Ta folie ô Cuisse-né,
Dont le beau front s'euiironne
Pour couronne
D'un verd pampre raisiné !
Sans toy ie ne voudrois estre
Dieu, ne maistre
Des Indiens, ne sans toy
De Thebes Ogygienne
Cité tienne
Ie ne voudrois estre Roy :
Sans toy, dy-ie, race belle
De Semele,
Sans toy, dy-ie, Nysean,
Sans toy qui nos soins effaces
Par tes tasses,
Pere Euien, Lenean.
Ió, ie voy la vallée
Auallée
Entre deux tertres bossus,
Et le double arc qui emmure
Le murmure
De deux ruisselets mouffus.

C'est toy, Hercueil, qui encores
Portes ores
D'Hercule l'antique nom,
Qui consacra la memoire
De ta gloire
Aux labeurs de son renom.
Ie saluë tes Dryades,
Tes Naiades,
Et leurs beaux antres cognus,
Et de tes Satyres peres
Les repaires,
Et des Faunes front-cornus.
Chacun ait la main armée
De ramée,
Chacun d'une gaye vois
Affourdisse les campagnes,
Les montagnes,
Les eaux, les prez, & les bois.
Ia la cuifine allumée
Sa fumée
Fait tressauter iusqu'aux cieux,
Et ia les tables dressées
Sont pressées
De repas délicieux.
Cela vraiment nous inuite
D'aller vite
Pour appaiser un petit
La furie vehemente
Qui tourmente
Nostre aboyant appetit.
Dessus nous pleuue une nue
D'eau menue
Pleine de liz & de fleurs :
Qu'un liët de roses on face

Par la place
Bigarré de cent couleurs.
Qu'on prodigue, qu'on respande
La viande
D'une liberale main,
Et les vins dont l'ancienne
Memphienne
Festia le mol Romain.
Ores amis, qu'on n'oublie
De l'amie
Le nom, qui vos cœurs lia :
Qu'on vuide autant ceste coupe,
Chere troupe,
Que de lettres il y a.
Neuf fois au nom de Cassandre
le vois prendre
Neuf fois du vin du flacon,
Afin de neuf fois le boire
En memoire
Des neuf lettres de son nom.
Qu'on me charge toute pleine
La fontaine
De maint flacon sur-noüant :
Qu'en l'honneur du Dieu maint verre
My-plein erre
Sur les vagues se rouant.
Euan ! ta force diuine
Ne domine
Les hommes tant seulement :
Elle estraint de toutes bestes
Toutes testes
D'un effort ioyeusement.
Voyez-vous ceste grenouille
Qui gazouille

Yure sus le haut de l'eau,
Tant l'odeur d'une bouteille
L'affomeille
Et luy cherm le cerueau ?
Comme elle du vin surprise
Est assise
Sur nos flacons entr'ouuers ?
Comme sus l'un & sus l'autre
Elle veautre
Son corps flôtant à l'enuers ?
Mais tandis que ceste beste
Nous arreste,
D'autre costé n'oyez-vous
De Dorat la voix sucrée
Qui recrée
Tout le ciel d'un chant si dous ?
Iô, Iô, qu'on s'avance,
Il commence
Encore à former ses chants,
Celebrant en vois Romaine
La fontaine
Et tous les Dieux de ces champs.
Preston donc à ses merueilles
Nos oreilles :
L'Entousiasme Limosin
Ne luy permet rien de dire
Sur sa lyre
Qui ne soit diuin, diuin.
Iô, Iô, quel doux stile
Se distile
Parmy ses nombres diuers :
Nul miel tant ne me recrée
Que m'agrée
Le doux Nectar de ses vers.

Quand ie l'enten, il me semble
Que lon m'emble
Tout l'esprit rauy soudain,
Et que loin du peuple i'erre
Sous la terre
Avec l'ame du Thebain :
Auecque l'ame d'Horace :
Telle grace
Remplist sa bouche de miel,
De Miel sa Muse diuine,
Vrayment dine
D'estre Sereine du ciel.
Hâ Vesper ! brunette estoile,
Dont le voile
Noircist du ciel le coupeau,
Ne vueilles si tost paroistre
Menant paistre
Par les ombres ton troupeau.
Arreste, noire courriere,
Ta lumiere,
Pour ouyr plus longuement
La douceur de sa parolle,
Qui m'affolle
D'un si gay chatouillement.
Quoy ? des Astres la bergere
Trop legere
Tu reuiens faire ton tour,
Deuant l'heure tu flamboyes,
Et enuoyes
Sous les ondes nostre iour.
Va va ialouse, chemine,
Tu n'es digne
Ny tes estoiles, d'ouyr
Vne chanson si parfaite,

Qui n'est faite
 Que pour l'homme resjouyr.
 Donque, puis que la nuit sombre
 Pleine d'ombre
 Vient les montagnes saisir,
 Retournon troupe gentille
 Dans la ville
 Demy-soulez de plaisir.
 « Jamais l'homme avant qu'il meure,
 « Ne demeure
 « Bien-heureux parfaitement :
 « Toujours avec la lieffe
 « La tristesse
 « Se mesle secrettement.

DISCOVRS

A ODET DE COLLIGNY,

Cardinal de Chastillon.

Tout ce qui est enclos sous la voute des cieux
 N'est sinon vn theatre ouuert & spacieux,
 Où l'homme desguisé, l'autre sans faux visage
 Iouë sur l'eschaufaut vn diuers personnage :
 Où madame Fortune aux grands & aux petits
 Ainsi qu'un bon Chorage appreste les habits :
 Quelquefois la Vertu, j'entends si la Fortune,
 Qui fait iouer les ieux, ne luy est importune.

L'un iouë avec l'habit d'un pompeux Empereur,
 L'autre d'un crocheteur, l'autre d'un laboureur,

*L'autre d'un mercadant : ainsi la farce humaine
Au plaisir de Fortune au monde se demaine.
Tel ioüoit maintenant le Prince Agamemnon,
Ou Oedipe, ou Telephe, ou Ajax, ou Creon,
Qui deuindra corsere ou forçat qui chemine
Dans vn logis de bois au gré de la marine :
Et tel est dans du Pin sur les ondes marchant,
Qui deuindra sur terre aduocat ou marchand :
Et tel changeant d'habit contre-faisoit le maistre
Qu'on ne vouloit apres pour vn valet cognoistre,
Ou soit que de nature on n'est iamais contant,
Ou soit que le destin est tousiours inconstant.*

*Dés le commencement que ie fus donné Page
Pour vser la plus part de la fleur de mon âge
Au royaume Escossois de vagues emmuré :
Qui m'eust, en m'embarquant sur la poupe, iuré
Que changeant mon espée aux armes bien apprise,
l'eusse pris le bonnet des Pasteurs de l'Eglise,
le ne l'eusse pas creu : & me l'eust dit Phæbus,
l'eusse dit son trepied & luy n'estre qu'abus :
Car i'auois tout le cœur enflé d'aimer les armes,
le voulois me brauer au nombre des gendarmes,
Et de mon naturel ie cherchois les débats,
Moins desireux de paix, qu'amoureux de combats.*

*Mais Fortune voyant que ie suiuios sans elle
Mon inclination gaillarde & naturelle,
Changea ma volonté, & m'arracha du sein
Ma premiere entreprise & mon premier dessein :*

*le deuins escolier, & mis ma fantaisie
Au folastre mestier de nostre Poësie
Afin de vous seruir & les Princes de nom,
Pour ensemble acquerir des biens & du renom :
« Car l'honneur sans le bien laisse l'homme en arriere,
« Et le bien sans l'honneur ne profite de guiere.*

*Puis que Protenotaire il faut en bonnet rond
 Acheuer mon roulet comme les autres font,
 Le vous pri' ne souffrez (si quelque soin vous touche
 De Ronfard qui vous sert & de cœur & de bouche)
 Que l'enuieux un iour ne luy reproche point
 De l'auoir veu iouer sans tiltre & mal empoint,
 Sans argent endebté, sans table & sans parolle,
 Ayant en vous seruant tresmal ioué son rolle.*

L'EXCELLENCE DE L'ESPRIT DE L'HOMME.

Preface sur Tite Liue, traduite en François
 par Hamelin.

*Nous ne sommes pas nez de la dure semence
 Des caillous animez, d'une plus noble essence
 Nostre esprit est formé, lequel a retenu
 Le naturel du lieu duquel il est venu.*

*Or tout ainsi que Dieu en variant exerce,
 Estant seul, simple & vn, sa puissance diuerse,
 Et se monstre admirable en ce grand Vniuers
 Pour la varieté de ses effects diuers :
 Ainsi nostre ame seule image trespetite
 De l'image de Dieu, le Tout-puissant imite
 D'un subtil artifice, & de sa Dèité
 Nous monstre les effects par sa diuersité.*

*Quand elle trouue un corps d'une masse legere
 Qui honore craintif son hostesse estrangere,*

*Et qui sans grommeler obeyt promptement
Comme vn bon seruiteur à son commandement,
Elle acheue des faits qui donnent d'âge en âge
Et d'elle & de son corps illustre tesmoignage :
Car de son naturel sans quelque chose ourdir,
Oisive dans le corps ne se veut engourdir,
D'autant que son essence est dispoſte & mobile,
Et qui ne peut iamais demeurer inutile.*

*Comme vne bonne mere apres que son fils dort
Couché ſeul au berceau, hors de la chambre sort,
Et dedans vn iardin s'esbat & ſe promeine
Iuſqu'à tant que le ſoin de ſon fils la r'ameine
Duquel elle eſt ſoigneuſe, & le trouuant ſeulet
Deſcouure ſa mammelle & luy donne du laiſt :
Ainſi noſtre ame ſort quand noſtre corps repoſe,
Comme d'une priſon où elle eſtoit encloſe,
Et en ſe promenant & iouant par les cieux,
Son pays naturel, banquette avec les Dieux :
Puis ayant bien mangé de la ſaincte Ambroſie,
Redeuaille en ſon corps pour le remettre en vie,
Qui paſmé ſommeilloit, & qui ſoudain mourroit,
Si l'ame à retourner trop long temps demeueroit.*

*Si toſt qu'elle eſt r'entrée, elle luy communique
Ce qu'elle apprend de Dieu, luy monſtre la pratique
Du mouuement du ciel, luy merque les grandeurs
Des Aſtres etherez, leur force & leurs ſplendeurs,
Des grands & des petits : car comme en vne ville
Où chacun garde bien la police ciuile,
On voit les Senateurs au premier rang marchans
Tenir leur grauité, au ſecond les marchans,
Au tiers les artizans, au quart la populace :
Ainſi dedans le ciel les Aſtres ont leur place
Et leur propre degré, grands, petits, & moyens,
De la maiſon du ciel eternels citoyens.*

Elle luy dit apres s'il y a d'autres Mondes,
Si Nature recoit les formes vagabondes,
Si le Soleil, si Mars, & si la Lune aussi
D'hommes sont habitez, comme est la terre icy
De villes, de forests, de prez & de riuieres :
Si leurs corps sont formez de plus simples matieres
Que les nostres mortels, qui sont faits grossement
Comme habitans ce sombre & grossier Element.

Luy dit comme se fait la foudre dans les nues,
Les gresles, les frimats, & les pluyes menues,
Vents, neiges, tourbillons, & luy fait mesurer
Le ciel, la mer, la terre, à fin de l'assurer
Par mysteres si hauts, que nostre ame est diuine.
Ayant prise de Dieu sa premiere origine.

Elle fait que les vns deuiennent inuenteurs
Des secrets plus cachez, les autres Orateurs,
Les autres Medecins : aux vns la Poësie
Imprime brusquement dedans la fantaisie,
Et aux autres la Loy, aux autres de pouuoir
D'un luth bien accordé les hommes esmouoir,
Aux autres de sacrer la venerable histoire
Des humains accidens au temple de Memoire :
Comme a fait cest autheur, qui du peuple Romain
A descrit les combats, peuple qui sous sa main
Tenoit ce que la mer dedans ses bras enferme,
Que nous pauures humains souldons nommer la Terre.

Or ce peuple de Mars iamaïs rien n'entreprit
En ses premiers combats, que Liue n'ait escrit,
Et n'a voulu souffrir que l'enuieux silence
Engloutist sans honneur la Romaine puissance.
Or luy grand discourut comme preuoyant bien
Que tout ce qui est né, deuoit finir en rien,
Et que Rome en la fin, son marbre & son porfire,
Sa hauteur, sa grandeur, & bref tout son Empire

*Par la charge des ans deviendroit un tombeau,
Sur lequel le pasteur conduiroit son troupeau :
Il a contre le Temps ceste Rome allongée
Par les doctes filets d'une encre bien purgée,
Et d'une heureuse plume, outil duquel le sort
S'oppose à la rigueur du Temps & de la Mort.
Qui cognoistroit Hector, qui cognoistroit Troile,
Ny d'Vlyssé les faits, ny le courroux d'Achille,
Alexandre, Cesar, sans l'encre qui combat
Contre la faulx du Temps qui toute chose abat ?*

*Mais par-sur tout l'histoire est un bien profitable
Et la plus propre à nous, quand elle est veritable :
Elle fait d'un ieune homme un vieillard à vingt ans,
D'un vieillard un enfant, s'il ne cognoist des temps
Et des mutations les miseres communes,
Et l'heur & le malheur des diuerses fortunes.
L'histoire sans nous mettre au hazard des dangers
Nous apprend les combats des Princes estrangers,
Et de ceux de nostre âge, & comme une peinture
Nous represente à l'œil toute humaine auanture :
Nous monstre qu'à la fin le meschant est deceu,
Nous monstre quel loyer l'homme iuste a receu,
Afin que par exemple un chacun puisse suiure
Loin de meschanceté le chemin de bien viure.*

*L'histoire sert aux Rois, aux Senats, & à ceux
Qui veulent par la guerre auoir le nom de Preux :
Et brestoufiours l'histoire est propre à tous vsages :
C'est le tesmoin du temps, la memoire des âges,
La maistresse des ans, la vie des mourans,
Le tableau des humains, miroir des ignorans,
Et de tous accidans messagere chenuë,
Par qui la verité des siecles est cognue,
Qui n'enlaidit iamais : car tant plus vieille elle est,
Plus elle semble ieune, & plus elle nous plaist.*

Or des historiens nul antique n'arriue
Ny moderne à l'honneur du Romain Tite Liue,
Lequel (las!) toutefois en tenebres gisoit,
Et des peuples Latins seulement se lisoit :
Maintenant les François auront son bel ourage
Traduit fidelement en leur propre langage
Par le docte Amelin, lequel auoit deuant
En cent façons monstré combien il est sçauant,
Soit en Philosophie, ou en l'art d'Oratoire,
Soit à sçauoir traiter les faits de nostre histoire,
Ou soit pour contenter l'oreille de nos Rois
Et par les vers Latins, & par les vers François.

Si les meilleurs auteurs de Rome & de la Grece
Estoient ainsi traduits, la Françoisse ieunesse
Sans tant se trauailler à comprendre des mots
(Comme des perroquets en vne cage enclos)
Apprendroient la science en leur propre langage.
Le langage des Grecs ne vaut pas d'auantage
Que celui des François, le mot ne sert de rien,
La science fait tout ; qui se dit aussi bien
En François qu'en Latin, nostre langue commune :
Les mots sont differents, mais la chose est toute vne.

Et pource lon deuroit par presens inuiter
Ce gentil translateur, à fin d'en exciter
Mille par son exemple, à rendre en nostre France
Ainsi qu'un propre acquiest, les arts & la science :
Car iamais moindre honneur à l'homme n'est venu
D'augmenter richement son langage cognu,
Que sur les ennemis en seruant sa prouince
Par armes allonger l'Empire de son Prince.

PARADOXE.

AV ROY CHARLES IX.

*Je voudrois bien, ô Pallas, te chanter :
Mais ie ne puis vn ourage inuenter
Digne de toy, digne de ta puissance,
Ny du cerueau dont tu pris ta naissancz,
Quand esbranlant vn bouclier Gorgontin
Tu fis trembler tout le ciel aimantin.*

*Il est bien vray que nostre ame diuine
Peut inuenter suiuant son origine
Et par esprit s'en-voler dans les cieux.
Mais dequoy sert ce tiltre ambitieux,
Quand les lions bien armez de nature
Font par les champs des hommes leur pasture,
Et plus puissans ensanglantent leur flanc,
Ongles & dents tousiours en nostre sang ?
Et toutefois l'homme se vante maistre
Des animaux, dont la nature & l'estre
Et le berceau où il est attaché,
Monstre qu'estre homme est presque vn peché ?*

*Bien peu nous sert la race Titanique
De Prométhée & son argile antique,
Et le feu pris en la haute maison
Contre vn lion qui n'a point de raison.*

*Les seules Mains qui en dix doigts s'allient,
Comme il nous plaist qui s'ouurent & se plient,
Nous font seigneurs des animaux, & non
Vne raison qui n'a rien que le nom,*

Bien qu'arrogante & vendeuse se fie
Aux fots discours de la Philosophie,
Laquelle en vain au ciel veut faire aller
Nos corps bourbeux qui ne peuvent voller.

Voyez-vous pas que ceux qui dès naissance
Perdent esprit, raison & cognoissance,
Fols, idiots, la honte des humains,
Font seulement (pour manier les mains)
Crainte au lion & au tigre sauvage :
Tant vaut la Main & son gentil usage !

Si les sangliers, les tigres & les loups
Auoient des mains & des doigts comme nous,
Ils seroient Rois des terres où nous sommes,
Et donneroient commandement aux hommes :
« Mais bien peu sert vn cœur superbe & haut
« A l'ennemy quand la main luy defaut.

La Main fait tout : les murailles sont fermes
Par nostre main : la Main forge les armes,
Et fait tourner en coutres bien tranchans
Le rouge fer laboureur de nos champs.

La Main ourdist rets, cordages & toiles,
Creuse les nefs, luy attache des voiles
Au haut du mast, les ailes des vaisseaux.

La Main bien iointe en cinq souples rameaux,
Commence tout, parfait tout, & ne cesse
De traualler, des mestiers la princesse,
Qui peut son œuvre aux estoiles pousser,
Royne des arts, ministre du penser.

Les Mains font l'homme, & le font de la beste
Estre veincueur, non les pieds, ny la teste.
Ta main Pallas ton Oliuier planta,
Huile & pressoiriers ta main nous inuenta,
Filer la laine, escarder & la teindre,
Vn bel ouurage avec l'aiguille peindre

*De soye & d'or : par là tu te vangeas
Quand en araigne Arachne tu changeas,
Et pour chef-d'œuvre & l'honneur de ton voile
Tu la fis pendre au milieu de sa toile.*

*Par les cinq doigts les honneurs se font preux :
Que diray plus ? la bataille de Dreux,
De saint Denis par la Main fut gagnée.
Si la raison n'en est accompagnée,
Ce n'est que vent : d'autant qu'elle ne peut
Paracheuer les desseins qu'elle veut.*

*L'ay, mon grand Prince, en ce vers memorable
Escrit des Mains la louange admirable :
Car peu vaudroit l'entendement humain,
Bien que diuin, sans l'aide de la Main :
Et ie diray comme ma fantaisie
Fut resueillée en telle Poësie.*

*Voyant un loup qui mangeoit un toreau
Et menaçoit des dents le pastoureau,
Le pasteur prist par un cas d'avanture
Deux longs couteaux pendus à sa ceinture,
Et les faisant l'un sur l'autre choquer
Fist peur au loup : voyant le loup moquer
Par telle ruze & d'une main si prompte,
L'eut tout le cœur enuironné de honte
Dequoy personne encores n'auoit fait
L'hymne des Mains par qui tout se parfait.*

IL APPERT PAR CE FRAGMENT,
 que l'Autheur vouloit entreprendre
 vn plus grand ouurage.

*Je chante par quel art la France peult remettre
 Les armes en honneur : vueilles le moy permettre
 Neufuaine qui d'Olympe habites les sommets,
 Accomplissant par moy l'œuure que ie promets.
 Mars, quitte moy le sein de Cypris ton amie :
 Repousse de tes yeux la paresse endormie,
 Déueloppe ton bras languissant à l'entour
 De son col, qui l'énerue empoisonné d'amour.
 Vien le dos tout chargé du faix de ta cuirasse,
 Pren la hache en la main, tel que te veit la Thrace
 Retourner tout sanglant du meurtre des Geans
 Foudroyez à tes pieds par les champs Flegreans.
 Et toy Prince Henry, des armes la merueille,
 Apres le soin public preste moy ton oreille :
 Inspire moy l'audace, eschauffe moy la peur,
 Et mets avecques moy la main à ce labeur.*

POVR LA FIN D'VNE COMEDIE.

*Icy la Comedie apparoiſt vn exemple
 Où chacun de son fait les actions contemple :
 Le monde est le theatre, & les hommes acteurs,
 La Fortune qui est maistresse de la sceine,*

*Appreste les habits, & de la vie humaine
 Les Cieux & les destins en sont les spectateurs.
 En gestes differens, en differens langages
 Rois, Princes, & Bergers ioient leurs personnages
 Deuant les yeux de tous, sur l'eschaufaut commun:
 Et quoy que l'homme essaye à vouloir contrefaire
 Sa nature & sa vie, il ne scauroit tant faire
 Qu'il ne soit, ce qu'il est, remarqué d'un chacun.
 L'un vit comme vn pasteur, l'un est Roy des prouinces,
 L'autre fait le marchand, l'autre s'egale aux Princes,
 L'autre se feint contant, l'autre poursuit du bien:
 Ce-pendant le souci de sa lime nous ronge,
 Qui fait que nostre vie est seulement vn songe,
 Et que tous nos desseins se finissent en rien.
 « Iamais l'esprit de l'homme icy ne se contente,
 Tousiours l'ambition l'espoint & le tourmente:
 Tantost il veut forcer le temps & la saison,
 Tantost il est ioyeux, tantost plein de tristesse,
 Tantost il est domté d'amour & de ieunesse,
 Contre qui ne peut rien ny conseil ny raison.
 La bonté regne au Ciel, la vertu, la iustice:
 En terre on ne voit rien que fraude, que malice:
 Et brestout ce monde est vn publique marché,
 L'un y vend, l'un desrobe, & l'autre achete & change,
 Vn mesme fait produit le blasme & la louange,
 Et ce qui est vertu, semble à l'autre peché.
 Le Ciel ne deuoit point mettre la fantaisie
 Si pres de la raison: de là la ialousie,
 De là se fait l'amour dont l'esprit est veincu.
 Tandis que nous aurons des muscles & des veines
 Et du sang, nous aurons des passions humaines:
 Car iamais autrement les hommes n'ont vescu.
 Il ne faut esperer estre parfait au monde,
 Ce n'est que vent, fumée, vne onde qui suit l'onde:*

*Ce qui estoit hier ne se voit aujourd'huy.
« Heureux trois fois heureux qui au temps ne s'oblige,
« Qui suit son naturel, & qui sage corrige
« Ses fautes en vivant par les fautes d'autrui.*

FIN

DV SECOND LIVRE DES POEMES.





EPITAPHES

DE DIVERS SVIETS.

A TRESILLVSTRE ET VERTVEVX

PRINCE, CHARLES CARDINAL

de Lorraine.

SVR LE COEVR

du feu Roy treschrestien, Henry II.

*Par vne Royne où sont toutes les graces
Trois Graces sont mises dessus ce cueur,
Cœur d'un grand Prince, inuincible veinqueur,
Qui fut l'honneur des Vertus & des Graces.
Toy qui les faits de ce Henry embrasses,
Ne t'esbahis, admirant sa grandeur,
Qu'un peu d'espace en si peu de rondeur
Enferre un cœur qui conquist tant de places.*

*Pour un grand cœur falloit grand place aussi :
 Mais l'ombre en est tant seulement ici :
 Car de ce Roy l'espouse Catherine
 En lieu de marbre Attique ou Parien,
 Prenant ce cœur le mist en sa poitrine,
 Et pour tombeau le garde aupres du sien.*

LE TOMBEAU

du feu Roy tref-chestien Charles neufiesme,
 Prince tref-debonnaire, tref-vertueux
 & tref-eloquent.

*Donque entre les souspirs, les sanglots & la rage,
 La voix entre-coupée a trouué le passage !
 Donque l'aspre douleur qui forçoit le vouloir,
 A permis que ie peusse en ces vers me douloir !
 Et que le seruiteur, que le malheur vit naistre,
 Chantast en souspirant l'obsequie de son maistre !
 Hà Charles tu es mort ! & maugré moy ie vy !
 le maudis le destin que ie ne t'ay suiui,
 Comme les plus loyaux suiuyent les Rois de Perse.
 O malice des Cieux ! ô fortune peruerse !
 Atropos est trop lente à couper mon fuseau :
 Douleur, tu me deurois occire à son tombeau.*

*Dormez en doux repos sous vos tombes poudreuses
 Vous Auchi, vous La-Tour, ames tref-generieuses,
 Qui n'avez peu souffrir ce honteux deshonneur
 De viure apres la mort du Roy vostre Seigneur.*

*Ny la Religion sainctement obseruée,
 Qu'il auoit dès Clouis en la France trouuée,*

Ny sa douce eloquence & sa force de Mars,
 Son esprit, magazin de toutes sortes d'arts,
 Ny l'amour de vertu, ny son âge premiere
 Qui commençoit encore à goustier la lumiere,
 Ny les cris des François, ny les vœux maternels,
 Ny les pleurs de sa femme au milieu des autels
 N'ont sceu flechir la Mort que sa fiere rudesse
 N'ait tranché sans pitié le fil de sa ieunesse.

Les Dieux tous vergongneux du malheur aduenü,
 Et de n'auoir le coup de la Mort retenu,
 Ont quitté leurs maisons & leurs demeures vaines,
 Comme indignes du soin des affaires humaines.

le faux, c'est ce grand Dieu, ce Monarque des Dieux;
 Qui l'a ravi d'ici pour honorer les Cieux,
 Pour en faire vne Estoile en rayons cheueluë,
 Telle qu'en son viuant luy-mesme l'auoit veuë.

Aussi bien, ô destin, le France n'estoit pas
 Ny digne de l'auoir, ny de porter ses pas :
 La France à son bon Prince vne marastre terre,
 Où depuis la mammelle il n'a vescu qu'en guerre,
 Qu'en ciuiles fureurs, qu'au milieu des traisons.

Il a veu de IESVS abbatre les maisons,
 Profaner les Autels, les Messes sans vsage,
 Et la Religion n'estre qu'un brigandage :
 Toutefois au besoin sa vertu n'a failli.
 Il se vit au berceau des serpens assailli
 Comme vn ieune Herculin, dont il rompit la force :
 Puis quand la tendre barbe au menton se renforce,
 Que l'âge & la vertu s'accroissent par le temps,
 Il se vit assailli des superbes Titans,
 Qui combatoyent ce Prince en ses propres entrailles,
 Qu'à la fin il veinquit par quatre grans batailles.

Il eut le cœur si ferme & si digne d'un Roy,
 Que combatant pour Dieu, pour l'Eglise & la Foy,

*Pour autels, pour foyers, contre les Heretiques,
Et rompant par conseil leurs secrettes pratiques,
Telle langueur extreme en son corps il en prist,
Qu'il mourut en sa fleur martyr de IESVS-CHRIST.*

*Mais s'il faut raconter tant de choses diuerfes,
Tant de cas monstrueux, tant de longues trauerfes
Que le Sort luy braffoit, demeurant inueincu,
Bien qu'il meure en ieunesse, il a beaucoup vescu.*

*Si sa Royauté fut de peu d'âge suiuite,
L'âge ne sert de rien, les gestes font la vie.
Alexandre à trente ans vesquit plus que ne font
Ceux qui ont la vieillesse & les rides au front.
Peu nous seruent des ans les courses retournées :
Les vertus nous font l'âge, & non pas les années.*

*Or ie reuiens à toy Parque qui n'as point d'yeux,
La fille de la Nuit & du lac Stygieux,
Qui seule sans merci, te plais à nous desplaire :
Tu deurois seulement tuer le populaire,
Grosse race de terre, & non celle des Rois :
Tu deurois pardonner à ce sang de Valois.*

*Ou s'il est arresté que tout le monde passe,
Tu deurois pour le moins leur donner plus d'espace,
Et leur prester loisir, par vn meilleur destin,
D'acheuer doucement leurs cours iusqu'à la fin,
Sans couper leur moisson auant qu'elle soit meure :
Mais contre ta rigueur personne ne s'asseure.
Ainsi les fleurs d'Auril par l'orage du temps
Meurent dedans la prée au milieu du Printemps.*

*A peine se fermoit le tombeau de son pere,
A peine se fermoit la tombe de son frere,
Que voy-la-ci r'ouuerte, hélas ! pour l'enterrer,
Et sous mesme cercueil l'esperance enserrer
De ses loyaux suiets, qui d'une ardente enuie
Luy auoyent consacré le seruice & la vie.*

*Ainsi en mesme place, auant que le coup soit
Repris & ressoudé, l'autre coup se reçoit.*

*Ah malheureux cent fois vieil Chasteau de Vincenes !
Parc & bois malheureux, coupable de nos peines !
En toy ce ieune Prince a fermé ses beaux yeux,
Dignes de voir tousiours la lumiere des Cieux :
Il a fermé sa bouche où sourdoit l'abondance
D'un parler plus qu'humain emmiellé d'eloquence :
Bref où Charles est mort, qui n'a laissé sinon
Dedans le cœur des siens qu'un regret de son nom.*

*Les Choïans, les Corbeaux de sinistre presage
Volent tousiours sur toy : ta court & ton bocage
Soyent tousiours sans verdeur, & d'un horrible effroy
Le silence eternal loge tousiours chez toy.*

*Dirons-nous les vertus de ce vertueux Prince ?
Et l'amour qu'il portoit à toute sa Prouince ?
Sa vie qui seruoit à son peuple de loy ?
Sa debonnaireté, sa croyance & sa foy ?
Son cueur contre son âge inueincu par le vice ?
Ennemi des mechans, le support de iustice ?
Les armes & les arts à l'egal cherissant,
Et sur tout à sa mere enfant obeyssant ?*

*Dirons-nous de ce Roy les desseins heroïques ?
Et son experience aux mestiers politiques ?
Dirons-nous son esprit ingenieux & prompt ?
Et que plus il cachoit qu'il ne monstroît au front ?
Dirons-nous sa douceur à nulle autre seconde ?
Suiet qui laisseroit une plume feconde,
Tant il estoit de grace & d'honneur reuestu.*

*Vne telle moisson abondante en vertu
Se perdrait sans profit à l'oubli dispersée,
Si la Muse ne l'eust quelque peu ramassée :
Ainsi qu'un laboureur apres qu'il voit, hélas !
Ses espics par l'orage atterrez contre-bas,*

*Souspirant son malheur tout le champ il ratelle,
Et en lieu d'un grand nombre amasse une jaelle,
Et toute fois ce peu en vaut un million,
Qui par l'ongle nous fait cognoistre le lion.*

*Charles, escoute moy, si le tombeau qui serre
Tes os, n'empesche point de m'ouyr, sous la terre.
O trois fois grand esprit heureux entre les Dieux,
Esttoile des François, tu dois estre ioyeux
D'avoir payé ta debte au giron de ta mere,
Et de n'estre couuert d'une terre estrangere.
Tu es mort en ton liét entre les bras des tiens,
Tu es mort desdaignant les Sceptres terriens,
Aspirant tout à Dieu de faict & de pensée :
Un regret te bleffoit, c'est de n'avoir laissée
Ta prouince en repos, que les Dieux despitez
Tourmentent si long temps pour nos iniquitez.*

*Ici pleuroit ta mere, ici pleuroit ta femme,
Qui tristes r'amassoyent le reste de ton ame
Errant dessus ta bouche, & les yeux te fermoient,
Te regardoyent passer, & à longs traicts humoyent
Ta vie & ton esprit maugré la mort voisine,
Pour en lieu d'un tombeau, les mettre en leur poitrine.*

*Et si la sainte loy des Chrestiens l'eust permis,
De larmes tous mouïllez coupez ils eussent mis
Leurs cheueux entournez d'odorante verdure,
De Myrte & de Laurier dedans ta sepulture.*

*Mere, ne pleure plus, il te faut asseurer :
Si seule tu estois exempte de pleurer,
L'Empire de Fortune auroit moins de puissance,
Qui veut egalement de tous obeissance.*

*Auienne que le Ciel t'eslargisse les ans,
Que cruel il desrobe à tes ieunes enfans,
Pour les adioindre aux tiens, à fin que mainte année
La France par tes mains demeure gouvernée.*

*Toy fille d'Empereur, espouse de ce Roy,
Au milieu de tes pleurs, patiente, reçois
La consolation de la misere humaine,
C'est qu'à la fin la mort toutes choses emmeine :
Et que mesme le Ciel, qui fait mourir les Rois
Et perir vn chacun, perira quelquefois.*

*Et toy Duc d'Alençon, en qui ce siecle espere,
François digne du nom de François ton grand pere,
Le frere de nos Rois, sois fort en ce malheur :
Le temps, & non les pleurs soulage la douleur.*

*Et toy diuin Esprit, qui la France regarde,
Qui as soin de ses maux & la prens sous ta garde,
Comme Astre des Valois, pour tousiours luy verser
Vn bon-heur, & iamais, heureux, ne la laisser,
Resiouys toy là-haut & sereines ta face,
Dequoy Castor ton frere est regnant en ta place,
Qui par succession est maistre de ton lieu :
Vn Dieu doit heriter à l'Empire d'un Dieu.
Et quand il ne seroit heritier de l'Empire,
Pour ses rares vertus on le deuroit eslire :
Car il est vn Cesar aux armes le premier,
A qui Mars a planté sur le front le Laurier.*

*Et reçois, s'il te plaist, pour durable memoire
Ces souspirs tels qu'ils sont, que j'appens à ta gloire,
Et ne sois offensé d'un si mauuais escrit :
La douleur par ta mort m'a desrobé l'esprit.*

Sonet de luy-mesme.

*Comme vne belle fleur qui commençoit à naistre,
Que l'orage venteux a fait tomber à bas,*

*Ainsi tu es tombé sous le cruel trespas,
 O malice des Cieux ! quand tu commençois d'estre.
 De souspirs & de pleurs il conuient me repaistre,
 Te voyant au cercueil, hélas ! trois fois hélas !
 Hélas ! qui promettois qu'un iour par tes combas
 Ton Empire seroit de tout le monde maistre.
 L'honneur & la vertu, la iustice & la foy,
 Et la religion sont mortes avecq' toy :
 La France t'a pleuré, les Muses & les Armes.
 Adieu, Charles, adieu, du Ciel Astre nouveau :
 Tandis que ie t'appreste un plus riche Tombeau,
 Pren de ton seruiteur ces souspirs & ces larmes.*

Carolus in terris terrarum gloria vixit
 Maxima, Iustitiæ magno & Pietatis amore :
 Nunc idem cœlo viuens est, gloria cœli,
 Quò se Iustitiæ & Pietatis fustulit alis.

A MONSIEVR SORBIN,

Predicateur dudit feu Roy Charles IX.
 Euesque de Neuers.

SONET.

*Nul ne deuoit pleurer la mort d'un si bon Roy,
 Que toy qui cognoissois la bonté de sa vie :
 De ton Prince la mort à la mort as rauie,
 Qui en terre & au Ciel vit maintenant par toy.*

*Il vit aupres de Dieu, sans flechir de la loy
 Qu'ici tu luy preschas, laquelle il a suiuite
 Pour meriter au Ciel la palme defferuie,
 Tout vestu d'habit blanc, enseigne de sa foy.
 Le bon pleure le bon, le seruiteur le maistre :
 Rendant l'ame en tes bras, constant tu le vis estre
 D'esprit sans regretter son Sceptre terrien.
 O maistre bien-heureux ! qui eus à ton seruice
 Si fidelle seruant, qui de trois fait l'office,
 De Prescheur, Confesseur, & d'un Historien.*

A luy-mesme.

*Si le grain de froment ne se pourrist en terre,
 Il ne scauroit porter ny fueille ny bon fruit :
 De la corruption la naissance se suit,
 Et comme deux anneaux l'un en l'autre s'enferre.
 Le Chrestien endormi sous le tombeau de pierre
 Doit reuestir son corps en despit de la nuit :
 Il doit suiure son Christ, qui la mort a destruit,
 Premier victorieux d'une si forte guerre.
 Il vit assis là-haut, trionfant de la Mort :
 Il a veincu Satan, les Enfers & leur Fort,
 Et a fait que la Mort n'est plus rien qu'un passage,
 Qui ne doit aux Chrestiens se monstrier odieux,
 Par lequel est passé Charles volant aux Cieux,
 Prenant pour luy le gain, nous laissant le dommage.*

LE TOMBEAU
DE MARGVERITE DE FRANCE,
Duchesse de Sauoye.

ENSEMBLE

celuy de tref-auguste & tref-saincte memoire,
François premier de ce nom,
& de Messieurs ses enfans.

*Ah! que ie suis marry que la Muse Françoisse
Ne peut dire ces mots comme fait la Gregeoise,
Ocymore, dyspotme, oligochronien :
Certes ie les dirois du sang Valeisien,
Qui de beauté, de grace & de lustre ressemble
Au liz qui naist, fleurist & se meurt tout ensemble.*

*Ce Monarque François, François premier du nom,
Nourriffon de Phæbus, des Muses le mignon,
Qui deffous sa royale & auguste figure
Cachoit avec Pithon les Graces & Mercure,
Qui sçauoit les secrets de la terre & des Cieux,
Veit, ainsi que Priam, deuant ses propres yeux
(Hé qui pourroit du Ciel corrompre l'influence !)
Enterrer ses enfans en leur premiere enfance.*

*Il veit (car il estoit dans le Ciel ordonné)
Trespasser à Tournon son premier fils aîné,
Qui de nom & de fait ressembloit à son pere,
A qui ia la Fortune heureusement prospere*

*Sou-rioit d'un bon œil, & ia dedans son sein
Comme son cher enfant l'apastoit de sa main.*

*A peine un blond duvet commençoit à s'estendre
Sur son ieune menton, que la mort le vint prendre,
Ordonnant pour son pere un camp, où tous les nerfs
De la Gaule tiroient : les champs estoient couverts
D'hommes & de cheueux : bref où la France armée
Toute dedans un ost se voyoit enfermée.*

*Il eut pour son sepulchre un millier d'estandars,
De bouclairs, de cheueux, de larmes de soldars :
Le Rosne le pleura, & la Saone endormie :
Mesme de l'Espagnol l'arrogance ennemie
Pleura ce ieune Prince : & le pere outrageux
Contre sa propre teste, arracha ses cheueux,
Il arracha sa barbe, & de telle despouille
Couurit son cher enfant. Ah ! fatale quenouille,
Parque, tu monstres bien que ta cruelle main
Ne se donne souci du pauvre genre humain.*

*Ainsi ieune & vaillant au printemps de ta vie,
Tu mourus, Germaniq' ! quand ta mere Liue
En lieu de recevoir un triomphe nouveau
(O cruauté du ciel !) ne receut qu'un tombeau.*

*Trois iours deuant sa fin ie vins à son seruice :
Mon malheur me permet qu'au liët mort ie le veisse,
Non comme un homme mort, mais comme un endormy,
Ou comme un beau bouton qui se panche à demy,
Languissant en Auril, alors que la tempeste
Ialouse de son teint luy aggraue la teste,
Et luy chargeant le col le fanist contre-bas,
Ensemble prenant vie avecques le trespas.*

*Je vy son corps ouurir, osant mes yeux repaistre
Des poumons & du cœur & du sang de mon maistre.
Tel sembloit Adonis sur la place estendu,
Après que tout son sang du corps fut respandu.*

*La trois mois se passoient, lors que la renommée
(Qui de François auoit toute Europe semée,
Sa vertu, sa iustice, & son diuin sçauoir)
Poussa le Roy d'Escoffe en France pour le voir .
Comme iadis Saba, qui des terres lointaines
Visita Salomon sur les riués lourdainés.*

*Ce Roy d'Escoffe estoit en la fleur de ses ans :
Ses cheueux non tondus comme fin or luisans,
Cordonnez & crespez flotans dessus sa face
Et sur son col de laiët luy donnoient bonne grace.*

*Son port estoit royal, son regard vigoureux,
De vertus & d'honneur & de guerre amoureux :
La douceur & la force illustroient son visage,
Si que Venus & Mars en auoient fait partage.*

*Ce grand Prince FRANÇOIS admirant l'estranger,
Qui Roy chez vn grand Roy s'estoit venu loger,
Son Sceptre abandonnant, sa Couronne & son isle,
Pour le recompenser luy accorda sa fille
Le belle Madeleine honneur de chasteté,
Vne Grace en beauté, lunon en maiesté.*

*Desia ces deux grands Rois, l'un en robe Françoisé,
Et l'autre reuestu d'une mante Escossoise,
Tous deux la Messe ouye, & repeuz du saint pain,
Les yeux leuez au ciel, & la main en la main,
S'estoient confederez : les fleurs tombaient menuës,
La publique allegresse erroit parmy les ruës :
Les Nefs, les Gallions, les Carracons pendoient
A l'ancre dans le háure, & flotant attendoient
Ce Prince & son espouse, à fin de les conduire.*

*A peine elle sautoit en terre du nauire
Pour toucher son Escoffe & saluer le bord,
Quand en lieu d'un Royaume elle y trouua la Mort.*

*Ny larmes du mary ny beauté ny ieunesse,
Ny vœu ny oraison ne flechist la rudesse*

*De la Mort qu'on dit fille à bon droict de la Nuit,
Que ceste belle Royne avant que porter fruiët,
Ne mourust en sa fleur : le poumon qui est hoste
De l'air qu'on va soufflant, luy tenoit à la costé.*

*Elle mourut sans peine és bras de son mary,
Et parmy ses baisers : luy tristement marry,
Ayant l'ame du dueil & de regret frappée,
Voulut cent fois percer son corps de son espée.
La raison le retint, & tout ce fait ie vey,
Qui ieune l'auois Page en sa terre suiuy,
Trop plus que mon merite, honoré d'un tel Prince,
Sa bonté m'arrestant deux ans en sa province.*

*Retourné, ie fus Page au grand Duc d'Orleans,
Le tiers fils de FRANÇOIS qui en fleur de ses ans,
Ieune, fort & gaillard & de haute entreprise,
Presque le monde entier estoit sa conuoitise.*

*De Charles Empereur le gendre il se vantoit :
Desia la bonne paix la terre frequentoit,
Mars s'ensuyoit en Thrace, & ce Duc pensoit estre
Desia de la Bourgongne & de Milan le maistre.
Ministre de la Paix superbe il se brauoit :
La faueur de son pere & du peuple il auoit,
Nourrison de Fortune : & ia les Rois estranges
Honoroyent son Genie, & chantoient ses louanges.*

*En magnifique pompe en Flandre il visita
Par deux fois l'Empereur, qui benin le traita :
Il luy promit sa fille, & chargé d'esperance,
De ieunesse & d'Amour, fist son retour en France.
Hà ! folle ambition tu ne dures qu'un iour !
Il fut victorieux des murs de Luxembour.
Comme vn Dieu le suiuiot vne presse importune :
Il vouloit commander à la mesme Fortune,
Maistre, ce luy sembloit, du Destin & du Temps.
Il entroit à grand' peine aux mois de son printemps,*

*Quand la mort qui auoit sur sa ieunesse enuie,
Luy trancha tout d'un coup l'esperance & la vie.*

*Ce Prince à Fremontier de la peste mourut :
Sceptre ny sang Royal Charles ne secourut
(Charles estoit son nom) que la fiere Eumenide
D'une torche fumeuse au bord Acherontide
Ne dist son Hymenée, & pour un liét nopcier
Ne luy fillast les yeux d'un long somme d'acier,
Ayant pour une femme une tombe funeste.*

*O dure cruauté d'influence celeste !
O malheureux apas de grandeurs & d'honneurs !
Malheureux qui se fie aux humaines faueurs,
Et au monde qui semble une tempeste esmeuë !*

*Seulement le Destin nous en monstra la veüe,
Puis la re-desroba : ainsi le vent destruit
L'ente quand elle est prestee à porter un bon fruit.*

*Iamais le dur cizeau de la Parque cruelle
Ne trancha de nos Rois une trame si belle :
Iamais le mois d'Auril ne veit si belle fleur,
Ny l'Orient ioyau de si belle couleur.*

*Il sembloit un Pâris en beauté de visage,
Il sembloit au Dieu Mars en grandeur de courage,
Gracieux, debonnaire, eloquent & subtil,
D'inuentions de guerre un Magazin fertile.*

*Il auoit dans le corps l'ame si genereuse,
Qu'il n'eust iamais trouuë sur la plaine poudreuse
L'ennemy qu'à ses pieds il n'eust bouleuersé,
Bataille tant fust grande, ou mur qu'il n'eust forcé.*

*Son pere qui chargeoit tous les cieux de priere,
En mourant luy ferma l'une & l'autre paupiere :
Se pasma dessus luy, de larmes le baigna,
Et presque demy-mort le mort accompagna.*

*Les Roses & les Liz en tous temps puissent naistre
Sur ce Charles qui fut pres de cinq ans mon maistre.*

*Des deux freres à peine estoit clos le tombeau,
 Que voicy dueil sur dueil, pleur dessus pleur nouveau,
 Trespas dessus trespas, misere sur misere :
 Apres les enfans morts voicy la mort du pere,
 Du grand Prince François, à qui toutes les Sœurs
 Hostesses d'Helicon, auoient de leurs douceurs
 Abreué l'estomac, à qui l'eau Castalide,
 Les antres Cyrrheans, la grotte Pieride
 S'ouuroient en sa faueur : grand Roy qui tout sçauoit,
 Qui sur le haut du front cent maiestez auoit
 De qui la Vertu mesme honoroit la couronne,
 Mourut comme il entroit au cours de son automne.*

*Il fut en sa ieunesse vn Prince auantureux,
 Tantost heureux en guerre, & tantost mal-heureux,
 Comme il plaist au Destin, & à celle qui meine
 Tantost bas, tantost haut, toute entreprise humaine.*

*Bien qu'il fust des grands Rois le sommet & l'honneur,
 Et de tant de citez & de peuples seigneur,
 Qu'en son sein Amalthée espondist l'abondance :
 Bien qu'il fust opulent d'hommes & de puissance,
 Qu'il eust basti chasteaux & Palais à foison
 Si est-ce qu'il mourut en estrange maison,
 Laisant l'Anglois en France, & la paix mal-iurée
 Auecques l'Empereur de petite durée.*

*HENRY son second fils & son seul heritier,
 Vint apres, qui suiuant des armes le mestier,
 Se fist aimer des siens, & redouter par force
 En Escosse, Angleterre, en Toscane & en Corse :
 Il fut vn second Mars, & le ciel l'auoit fait
 Pour se monstrier en guerre vn Monarque parfait.*

*Nul ne picquoit si bien le long de la campagne
 Ou le coursier de Naple', ou le genet d'Espagne :
 Vn Castor en cheuaux, vn Pollux il estoit
 Au mestier de l'escrime, il sautoit, il luttoit,*

*Et nul ne deuançoit ses pieds à la carriere,
Et nul ne combatoit si bien à la barriere,
Soit qu'il fust en pourpoint ou vestu du harnois.*

*Il reconquist Calais, il serra les Anglois
En leur rempart de mer, il campa sur la riuë
Du Rhin, & deliura l'Alemagne captiue :
Il força Thionuille & gaigna Luxembour,
Momedis, Dampuilliers & les Forts d'alentour :
Il consuma sa vie aux peines de la guerre,
Conuoitant ceste terre, & tantost ceste terre.
Il sembloit à Pyrrhus, hazardeux à la main,
Qui tousiours enfiloit dessein dessus dessein :
Mais la face de Mars n'est pas tousiours certaine.
Car bien qu'il fust en guerre un parfait Capitaine,
Qu'il eust la force au bras & le courage au cœur,
Il fut tantost veincu, & tantost fut veincueur.*

*Voulant auitailler la Picarde muraille
Du foible saint Quentin, il perdit la bataille,
Où tout le sang François fut presque respandu.
Contraint il feit la paix, apres auoir rendu
En vn iour le Piemont (ô chances mal-tournées !)
Et tout ce que conquist son Pere en trente années,
Le labeur & le sang de tant d'hommes guerriers.*

*La l'Oliuier tenoit la place des Lauriers
Aux portaux attaché : au croc pendoient les armes,
Et la France essuyoit ses plaintes & ses larmes.*

*La le Palais estoit pour la nopce ordonné,
Le Louure de l'hierre & de buis couronné :
Desia sa fille au temple espouse estoit menée,
On n'oyoit retentir que la vois d'Hyménée,
Hymen Hymen sonnoit par tous les carrefours :
Par tout on ne voyoit que Graces & qu'Amours,
Mars bany s'enfuyoit aux regions barbares,
Quand entre les clérons, trompettes & faufures,*

*Au milieu des tournois au chef il fut blecé,
Ayant l'œil gauche à mort d'une lance percé :
Spectacle pitoyable ! exemple que la vie
De cent maux impreuëz fragile est poursuiuie,
Puis qu'un Roy si puissant d'Empire & de hauteur
En iouant est tué par un sien seruiteur.*

*Ainsi mourut HENRY (car toute chose passe)
Qui de bonté, beauté, proüesse & bonne grace
Surmontoit tous les Rois : mais le ciel endurecy
Non plus que d'artisans des Princes n'a soucy.*

*Il sentit pour le moins ce plaisir en son ame,
Qu'il mourut dans le sein de sa pudique femme,
Et qu'il veit en son liët presque pasmez d'ennuy
Tous ses petits enfans larmoyer pres de luy.
Le le serui seize ans domestique à ses gages,
Non ingrat luy sacrant mes plus doctes ourages :
Le n'ay sceu prolonger sa vie, mais i'ay sceu
Allonger son renom autant que ie l'ay peu.*

*FRANCOIS son premier fils, à qui la barbe tendre
Ne commençoit encore au menton qu'à s'estendre,
Tint le Sceptre apres luy, Prince mal-fortuné,
Qui se veit presque mort si tost qu'il se veit né.
Il fut dixhuiët mois gouuerneur de l'Empire.
Le peuple outrecuidé qui tous les iours empire
Empesté d'heresie & de nouvelle loy,
Arma sa faction contre ce ieune Roy.*

*Assemblant ses estats pour corriger le vice
Des Nobles, des Prelats, du Peuple & de iustice,
Et punir les mutins qui s'osoyent esmouuoir,
Et contenir la France en son iuste deuoir :
O cruauté du ciel ! ô estrange merueille !
Voicy ce Prince mort d'un catterre d'oreille,
Laiissant ieunesse & vie, & son peuple troublé,
Et le sceptre Escoffois au François assemblé,*

*Et sa ieune espousee en plainte douloureuse.
 O Dieu que ceste vie est courte & malheureuse!
 (ELISABEL sa sœur, que d'une estroite foy
 Son pere auoit coniointe au magnanime Roy
 Qui du peuple Espagnol les brides lasche & serre,
 A vingt ans se couurit d'un sepulchre de terre,
 Dans vn mesme bateau passant à l'autre bord
 Sa beauté, sa ieunesse, & sa vie & sa mort.)
 Conforte toy grand Roy, la sentence est donnée
 Que la mort est la fin de toute essence née.*

*CHARLES son second frere apres luy succeda,
 Qui en dure saison le Sceptre posseda:
 En pleurant il vestit sa dignité Royale,
 Comme presagiant sa fortune fatale,
 Car si tost qu'il fut Roy (il le fut à dix ans)
 La peste des meschans seducteurs mesdisans,
 La licence du peuple & la fureur des villes
 Troublerent son Estat de cent guerres ciuiles.
 Comme vn terrible orage esleué par le vent,
 Qui trouble en boursoflant, tournoyant & mouuant
 La mer vague sur vague en tortis retrainée,
 Ou comme vne Megere aux enfers dechainée,
 Tout se rua sur luy. Le Soleil de despit
 Abominant la Terre, en vestit noir habit:
 Il se rouilla la face, & la Lune argentée
 De taches eut long temps sa corne ensanglantée:
 La Seine outre ses bords sa rage deslia,
 La nourrice Cerés son bled nous denia,
 Le bon Pere ses vins, & Palés son herbage,
 Et le sel si commun nous nia son vsage:
 La famine & la guerre & la peste ont monslré
 Que Dieu auoit son peuple en fureur rencontré.*

*Ce Roy presques enfant vit sa France allumée,
 Et ville contre ville en factions armée,*

*D'hommes & de conseil & de tout indigent :
 Il veit manger son peuple & voler son argent,
 Il veit sa Maïesté servir d'une risée,
 Il veit de cent broquars sa mere mesprisée,
 Il se veit dechassé de ses propres maisons,
 Il veit les temples saincts, le lieu des oraisons,
 Autels & sacremens n'estre qu'une voërie,
 La raison renuersee, & regner la furie.*

*Par quatre grands combats veinquit son ennemy :
 Mais vn feu de rancune alloit si bien parmy
 Le peuple forcené, que morte vne querelle,
 Vne autre d'autre part sourdoit toute nouuelle :
 Ainsi vn feu d'esmorche à l'autre feu se prend,
 Que plus on pense esteindre, & plus il se respnd.*

*le me trouuay deux fois à sa royale suite
 Lors que ses ennemis luy donnerent la fuite,
 Quand il se pensa voir par trahison surpris
 Auant qu'il peust gagner sa cité de Paris.
 Meschante nation, indigne indigne d'estre
 Du sang Hectoréan, d'ainsi trahir ton maïstre !
 Peuple vrayment Scythique, ennemy de repos,
 Et bien digne d'auoir pour ancestres les Goths.*

*la de ce ieune Roy la dure destinée
 S'estoit en sa faueur plus douce retournée :
 la son siecle en vertu se faisoit tout nouueau,
 Quand d'un rheume panthois fontaine du cerueau,
 Qui d'un flot caterreux s'estoit entre-suiuie,
 Luy pourrist les poumons, soufflets de nostre vie,
 Despouillant le manteau de son humanité
 A l'heure qu'il entroit en sa felicité.
 Ainsi le marinier, creancier de Neptune,
 Prest à payer les vœux qu'il deuoit à Fortune,
 la saluant de l'œil sa maison & le bord,
 Se perd, & sa nauire entrant dedans le port.*

*Il fut quatorze ans Roy, & en l'an de son âge
Vingt & quatre il paya de Caron le naulage.*

*Iamais esprit si beau ne si bon que le sien
N'alla sous les Lauriers du champ Elysien :
Iamais ame si sainte & en tout si parfaite,
Compagne des Herôs là bas ne se fust faite,
S'il eust eu le loisir de monstrier aux humains
La force qu'il auoit & au cœur & aux mains.*

*Il fut Prince bien-né courtois & debonnaire,
D'un esprit prompt & vif, entre doux & colere :
Il aimait la iustice, eloquent, & discret,
Saturnien au reste à cacher son secret :
Contre les importuns il se seruoit de ruses,
Et sur tout amateur des lettres & des Muses.*

*Quatorze ans ce bon Prince, alegre ie suiuy :
(Car autant qu'il fut Roy, autant ie le seruy)
Il faisoit de mes vers & de moy telle estime,
Que souuent sa grandeur me rescriuoit en ryme,
Et ie luy respondois, m'estimant bien-heureux
De me voir assaillly d'un Roy si genereux.
Ainsi Charles mourut des Muses la defense,
L'honneur du genre humain, delices de la France.*

*Ah! taisez vous Deuins, Astrologues menteurs,
Qui estes à plaisir de songes inuenteurs,
La credule poison des esprits trop fragiles :
On vous deuroit chasser de la Court & des Villes
Qui vendez le Destin, & si ne voyez pas
En marchant un fossé, le piege de vos pas :
Cessez d'augurer mal des Princes qui demeurent,
Que chargez de cent ans nos Monarques ils meurent,
Et que le ciel adiouste aux deux freres derniers
La longueur des bons ans qu'il rait aux premiers,
Afin que des Valois la race se maintienne,
Que d'eternelle main le Sceptre elle soustienne*

*En royale grandeur fleurissant par-sur tous,
Et ce grand uniuers se courbe à ses genous.*

*O Dieu dont la grandeur dedans le ciel habite,
Garde d'un œil soigneux la belle Marguerite
Qui tient des Nauarrois le sceptre en sa vigueur.
Hâ! Mort, tu n'as point d'yeux ny de sang ny de cuer,
Et sourde tu te ris de nostre race humaine.*

*La fille de HENRY, Duchesse de Lorraine,
Après ses freres morts sur-viure n'a voulu :
En lieu de ceste terre elle a le ciel esleu,
Des Astres la compaigne & des ames plus saintes,
Laiſſant son ieune espoux en larmes & en plaintes.*

*Il ne reſtoit plus rien du germe tout diuin
Du premier Roy FRANÇOIS (car deſia le Deſtin
Et la cruelle Parque en auoient fait leur proye)
Que Marguerite ſeule, honneur de la Sauoye
Celeſte fleur-de-Lis, quand le Sort enuieux
Pour appauurir le monde en enrichit les Cieux.*

*Que n'ay-ie le ſçauoir de l'eſcole Romaine,
Ou la muſe des Grecs ? comme vn Cygne qui meine
Son dueil deſſus Meandre, en pleurant ie dirois
La belle Marguerite, & ſes faiſſets i'eſcrirois.*

*Je dirois que Pallas naſquit de la ceruelle
Du Pere Iupiter, qu'elle Pallas nouuelle
Sortit hors du cerueau de ſon pere FRANÇOIS,
Le pere des vertus, des armes & des lois.*

*Je dirois qu'elle auoit l'Eſcu de la Gorgonne,
Que l'homme qui ſa vie aux vices abandonne
N'eust oſé regarder ny de pres approcher,
Qu'il n'eust ſenty ſon corps ſe changer en rocher.*

*Je dirois, tout ainſi que la mere Eleuſine
Sema les champs de blez, qu'elle toute diuine
Nourrice d'Helicon, ſema de toutes parts
La France de meſtiers, de ſciences & d'arts :*

Qu'elle portoit vne ame hostelliere des Muses,
 Que les bonnes vertus estoient toutes infuses
 En son corps heroïque, & quand elle nasquit,
 Les Astres plus malins plus forte elle veinquit,
 Et que le ciel la feit si parfaite & si belle,
 Que pour n'en faire plus en rompit le modelle,
 Ne laissant pour exemple aux Princeesses sinon
 Le desir d'imiter le vol de son renom.

Qu'on graue sur sa tombe vn blanc portrait d'un Cygne,
 A fin que d'âge en âge au peuple il soit le signe
 Que la mere elle estoit des Muses, & aussi
 Des hommes qui auoient les Muses en souci.

Se plante à son tombeau la viue Renommée
 Ayant la trompe en bouche & l'eschine emplumée,
 Cent oreilles, cent yeux, cent langues & cent vois,
 Pour chanter tous les iours, tous les ans, tous les mois,
 De la morte, au Passant la gloire & le merite,
 En criant : Si tu lis la belle Marguerite,
 En qui tout le ciel meit sa plus diuine part,
 Tant de fois rechantée és œuures de Ronsard,
 Qui fut en son viuant si precieuse chose,
 Sçache que sous ce marbre en paix elle repose:
 Sa cendre gist icy: & pource, Viateur,
 Sois de son Epitaphe en larmes le lecteur:
 Baïse sa tombe sainte, & sans souspirs ne passe
 Des neuf Muses la Muse & des Graces la Grace.

Pour marquer sa grandeur puissent à l'auenir
 Les rochers de Sauoye en succe deuenir,
 En canelle les bois, les torrens en rosée,
 Et que sa tombe en soit en tous temps arrosée,
 Et que pour signaler de son corps la valeur,
 Y naisse de son nom & la perle & la fleur.

Je veux, pour n'estre ingrat à sa feste ordonnée
 (Qui reuiendra nouvelle au retour de l'année)

*Comme un antique Orphée en long surpelis blanc
Retrouffé d'une boucle & d'un nœud sur le flanc,
Chanter à haute voix d'une bouche immortelle
L'honneur & la faueur qu'humble i'ay receu d'elle,
Comme elle eust soing de moy pour l'honneur que i'auois
De servir ses nepueux mes maistres & mes Rois.*

*Je diray que le ciel me porte trop d'enuie
De me faire trainer une si longue vie,
Et de me reseruer en chef demy-fleury,
Pour pleurer les tombeaux des Rois qui m'ont nourry.*

*Je diray que des Grands la vie est incertaine,
Que fol est qui se fie en la faueur mondaine,
Un iouët de Fortune, une fleur du Printemps,
Puis qu'on voit tant de Rois durer si peu de temps.*

*PIBRAC, grand ornement de la bande pourprée,
Encores qu'au Palais en la Chambre dorée
Deuant les Senateurs tu ais fait esbranler
Le cœur des auditeurs par ton docte parler,
Sans t'esbranler toy-mesme, estonnant l'assistance
Des foudres qui tomboient de ta viue eloquence :*

*Encores que ta voix ait fait plier sous toy
Les Sarmates felons haranguant pour ton Roy,
Sans iamais t'esmouuoir de tristesse ou de ioye :
Tu ne liras pourtant ces vers que ie t'enuoye,
Sans t'esmouuoir, PIBRAC, & peut estre pleurer,
Quand tu verras des Grands l'estat si peu durer :
Un vent, un songe, un rien, & que toute fortune
Soit de riche ou de pauvre, à chacun est commune.*

EPITAPHE

de François de Bourbon, Comte d'Anguien.

*D'Homere Grec l'ingenieuse plume,
Et de Timant' les animez tableaux,
Durant leurs iours auoient vne coustume
D'arracher vifs les hommes des tombeaux :
Ie vous dy ceux qu'il leur plaijoit encores
Refusciter en despit de leur nuit
Obluiueuse, ores par l'encre, & ores
Par la couleur eternisant leur bruit.
Mais telles gens deuoient leur second viure,
L'un au papier, l'autre à la toile, & non
A la vertu, qui sans l'aide d'un liure
Ou d'un tableau, eternise son nom.
Ta vertu donc seule te sert de tombe
Sans mendier ne plume ny outils :
Car ton renom qui par la mort ne tombe,
Vit par dessus cent viuans inutiles.
Donque du temps la force iniurieuse
Ne rompt l'honneur que tu t'acquis, alors
Qu'Enyon vit ta main victorieuse
Tout le Piémont courrir presque de mors :
Et que le Pau te vit dessus sa riuie
Rester veinqueur par vertueux effort,
Ayant pendu la despouille captiue
Du vieil Marquis pour trophée à son bort.
Après auoir tant de gloires belliques
Mises à chef par le vouloir des Dieux,
Icy la mort mist en paix tes reliques,
Quand ton esprit fut citoyen des cieux :*

*Qui serviront d'exemple memorable
Et d'aiguillon à la posterité,
Pour imiter ta loüange durable,
Et le Laurier que tu as merité.*

PROSOPOPEE

de feu François de Lorraine, Duc de Guise,
tres-vertueux Prince, & tres-excellent Capitaine.

*A moy qui ay conduit en France tant d'armées,
Issu de ces vieux Rois des terres Idumées,
A moy qui dès ieunesse aux armes ay vescu,
Des ennemis veinqueur, & non iamais veincu :*
*A moy qui fus la crainte & l'effroy des batailles,
Qui prins & qui garday tant de fortes murailles,
A moy qui eus le cœur de proüesse animé,
A moy qui ay l'Anglois en sa mer renfermé,
A moy qui ay fait teste aux peuples d'Alemagne,
A moy qui fus l'horreur de Naples & d'Espagne,
A moy qui sans flechir d'une iuincible foy
Fu seruiteur de Dieu, de France & de mon Roy,
A moy de qui le nom au monde se voit estre
Tel qui ne peut iamais augmenter ny decroistre,
Ne dressez vn tombeau par artifice humain,
Et tant de marbre dur ne polissez en vain.*

*Pour tombe dressez moy de Mets la grande ville,
Les grands murs de Calais, & ceux de Thionuille,
Et dessus le trophée en deux lieux soit basty
De l'honneur que j'acquis à Dreux & à Renty.*

Gravez-y mes assauts, mes combats & mes guerres,
 Fleuves, forests & monts, mers, fontaines & terres,
 Qui tremblèrent sous moy : & des peuples veincus
 Pendez-y les harnois, les noms, & les escus :
 Puis à fin que ma gloire icy viue accomplie,
 Assemblez sur mon corps la France & l'Italie,
 Et toutes ces citez qui sentirent les coups
 De ma dextre inueincue, & m'enterrez deffous.

Je veux pour mon sepulchre une grande prouince,
 Qui fus un grand guerrier, un grand Duc, un grand Prince :
 Car un petit tombeau n'est pas digne d'avoir
 Celuy qui l'univers remplit de son pouuoir.

EPITAPHE

De feu Monsieur d'Annebault.

En faueur de Simon Nicolas, Secretaire du Roy,
 & de ses Finances.

L'homme seroit un demy-Dieu parfait,
 Si le grand Dieu en naissant l'auoit fait
 Contre la Mort immortel, sans le faire
 Si tost mourir pour son œuvre desfaire :
 Ou bien si Dieu ne le vouloit ainsi,
 Il deuoit mettre un rocher endurcy,
 Ou de l'aimant, ou quelque fer bien large
 Autour de l'homme, ainsi qu'une grand'targe,
 Pour longuement resister au pouuoir
 De ceste Mort qu'on ne peut deceuoir.

Helas ! pourquoy le maistre de Nature,
 Dieu createur de toute creature,

*Voulut loger en si fresle maison
 Vne si haute & diuine raison ?
 Pourquoy fist-il de si petites veines,
 Si petits nerfs, peaux si foibles & vaines,
 Pour enfermer nos courages dedans
 Et nos esprits si prompts & si ardans ?
 Ou bien du tout il ne deuoit pas mettre
 Tant de courage, ou il deuoit permettre
 Que nostre corps fust plus dur & plus fort
 Pour resister aux fleches de la Mort.*

*Cruel destin ! qui nos âges destrôbes,
 Quand les serpens ont deuestu leurs robes,
 Avec la peau ils despouillent leurs ans.*

*Quand au Printemps les iours doux & plaisans
 Sont retournez, en mille & mille sortes
 On voit sortir les fleurs qui sembloient mortes,
 Les bois coupez reuerdissent plus beaux :
 Mais quand la Parque a tranché nos fuseaux,
 Sans plus iouyr du seiour de ce monde
 L'homme là-bas s'en-va boire de l'onde
 Du froid Oubly, qui sans esgard ny chois
 Perd en ses eaux les bergers & les Rois.*

*Cruelle Mort ! sans yeux ny cœur, Déesse !
 Si tu prenois seulement la vieilleffe,
 Laisant meurir les hommes qui n'ont pas
 Encor besoin de sentir le trespas :
 Làs ! tu aurois moisson assez fertile
 Prenant à toy la vieilleffe inutile :
 Mais ne voulant aux ieunes pardonner,
 Le nom de tigre on te peut bien donner.*

*En cent façons meurdriere, tu consommes
 Ore la vie, ore les biens des hommes :
 « Mais en mourant l'homme a bien combatu
 « Toy & ta faulx, qui meurt pour la vertu,*

*Comme cestuy qui de braue entreprise
A soustenu son Prince & son Eglise :
Cest Annebault du Dieu Mars tant chery,
Qui ieune estant sous son pere nourry,
Qui lors estoit grand Admiral de France,
Suiuait hardy les armes dès enfance :
Et outre l'âge a vestu le harnois,
Sacrant sa vie à l'honneur de nos Rois.*

*La barbe encor, fleur de ieunesse tendre,
Ne commençoit sur sa iouë à s'estendre,
Que Capitaine il fut en tous dangers
Ayant sous luy deux cens cheuaux legers.*

*Puis en croissant & en âge & en armes,
Fut conducteur de cinquante hommes d'armes,
Monstrant par tout combien Mars l'estimoit,
Qui sa ieunesse aux combats animoit :
Car de frayeur n'eut oncques l'ame atteinte,
Et ne scauoit quel monstre c'est la crainte,
S'estant trouué d'un cœur vaillant & haut
En maint combat, mainte alarme & assaut.*

*Quand l'Espagnol tout enflé de parolles
Vint assaillir nostre camp à S'rizolles,
Et que la France ensanglanta ses mains
Des Espagnols & du sang des Germains,
Cest Annebault monstra lors sa vaillance
Et le deuoir qu'il deuoit à la France :
Car bien qu'il fust d'une fièvre assailly,
A tel besoin n'eut pas le cœur failly,
Ainçois armé d'honneur & de proüesse
L'espée au poing ouurit en deux la presse.*

*Lors saccageant, tuant & foudroyant
(Comme vn torrent de neiges ondoyant
Gaste les bleds d'une verte campagne)
Perdit sous luy les plus vaillans d'Espagne,*

Et tellement poursuivit son bon-heur,
Qu'il eut pour luy la plus-part de l'honneur.

Quand la Fortune inconstante & maline
Honnit la France au camp de Graueline :
Luy conduisant l'Arriere-garde, fist
Que l'Espagnol si soudain ne desfist
Le camp François, arrestant la furie
De l'ennemy au hazard de sa vie :

Et si le reste eust imité son fait,
L'honneur François n'eust pas esté desfait,
Qui fut perdu par faute de le suiure.

Or luy voulant plus-tost mourir que viure
Honteusement, fut prisonnier, & fut
Blessé d'un coup qu'à la teste il receut :
Paya rançon de trop grosse despanse
Sans que depuis en ait eu recompense,
Tant & son bien & son corps & sa foy
Estoient voïez au seruice du Roy.

Il a esté deux fois durant la guerre
Ostage en Flandre, & puis en Angleterre :
Il fut courtois, il fut aimé de tous,
Sage & affable & gracieux & dous.

Les ennemis luy portoient reuerence,
Et les François estimoient sa prudence,
Et son parler qui n'estoit affecté.

Il n'estoit point courtizan eshonté
Ny en façons, ny en mœurs, ny en gestes :
Il supportoit les fortunes molestes
Patiemment, tirant d'un cœur hautain
Au but d'honneur, & non au bien mondain,
Ayant tousiours tout le cours de sa vie
Toute vertu pour sa guide suiue.

Il fut tousiours à son Prince loyal,
Et aux soldats honneste & liberal,

*Et ne suiivoit (comme il disoit) la guerre
Comme beaucoup pour du bien y acquerre,
« Mais pour l'honneur, qui est le seul loyer
« Du cœur, qui veut aux vertus s'employer.*

*Il aimoit Dieu, craignant tousiours de faire
Chose qui fust à nostre loy contraire :
Sa conscience estoit nette & son cœur,
Il estoit né pour l'honneste labeur,
Comme ayant l'ame & l'esprit loin du vice
D'ambition, d'enuie & d'avarice.*

*Or ce Seigneur digne du rang des Preux
Mourut, hélas ! au combat deuant Dreux,
Quand la fureur & la ciuile haine
De nostre sang arrouserent la plaine,
Et que la France (hélas ! le croiras-tu
Peuple à venir) vit broncher la vertu
Des plus vaillans, & vit en nos batailles
Nos propres fers en nos propres entrailles.*

*Là ce Seigneur de durable renom,
Mourant sans hoir, enseuelist son nom
Auecques soy, & non sa renommée
Qui ne sera par la mort consommée,
Ains d'âge en âge on la verra fleurir :
« Car la vertu ne peut iamais mourir.*

EPITAPHE

de feu Roc Chasteigner,
Seigneur de la Roche de Posé.

*Si iamais ame & belle & genereuse
Alla trouuer sous la forest ombreuse*

*Les grands Heros, qui encore là-bas
Vont exerçant le mestier des combas:
Ceste belle ame ici iadis hostesse
D'un si beau corps, paroist entre la presse
De ces grans Preux, & se sied au milieu
Estant assise entre-eux ainsi qu'un Dieu.*

*Quant à son corps, il fut de telle race,
Qu'en noble sang personne ne le passe:
Il fut si beau, si gaillard & parfait,
Que la Nature au monde l'auoit fait
Pour un portrait de beauté toute pleine
De courtoisie & de douceur humaine.*

*Il eut le cœur si chaud & genereux,
Que dès enfance il fut cheualeureux,
Estant si preux, que Mars en eut enuie,
Voulant cent fois luy desrober la vie:
Car il sçauoit qu'un si vaillant bon-heur
Effaceroit à la fin son honneur.*

*A peine estoit en sa premiere enfance,
Que sous François grand Monarque de France
Premier du nom, hayssant le repos
Faisoit craquer la cuirace à son dos,
Et poudroyant sous ses pieds la campagne,
La pique au poing s'opposoit à l'Espagne.*

*Quand la ieunesse eut enflamé son cueur
D'un sang plus chaud, suiuit le camp veinqueur
Du Roy Henry: lors aimé de Bellonne
Fut des premiers à recourir Boulongne,
Où son cheual à la mort fut blessé
D'un coup de plomb par l'ennemi poussé.*

*Pareil malheur receut à la Mirande,
Quand luy vaillant poussa toute sa bande
Sur l'ennemi, où perdant son cheual
Victorieux reuint sans auoir mal.*

Là secourant ceste ville assiegée,
 Ayant sa main de sa targue chargée
 En guerroyant receut par grand mechef
 Vn coup de plomb qui luy naura le chef
 Aupres la temple, & si fort la tempeste
 De ce plombet luy gresla sur la teste,
 Que son armet tout à plat luy froissa,
 Et demi-mort à bas le renuersa.
 Au mesme siege estant fait Capitaine
 De gens de pied, pour sa premiere peine
 (Faisant fuyr son ennemi tres-fort)
 Gaigna le Chef, les viures & le Fort,
 Ayant rompu l'os de la iambe dextre
 D'une mousquette: à peine pouuoit estre
 Guery du coup, que luy braue guerrier
 Sus l'ennemi s'eslança le premier,
 Où son cheual au milieu de la guerre
 Mort estendu mordit la froide terre.

Estant d'Anuille en Piemont Viceroy,
 Vn Espagnol trop presumant de soy
 Le desfia au combat de la lance:
 Où d'un grand coup cognut bien sa vaillance,
 Et tellement en choquant le pressa,
 Que le cheual desur luy renuersa
 Pied contre-mont, tout ainsi qu'une foudre
 Qui fait broncher vn grand Pin sur la poudre.

Il fut apres au milieu des dangers
 Fait conducteur de cent cheuaux legers
 Deuant Vulpian, où prenant de sa bande
 Peu de soldats par vne astuce grande,
 Sortant d'un bois leurs viures il perdit,
 Et par tel fait la ville se rendit.

Pres de Pontast en la mesme contrée
 Eut d'un plombet la cuisse gauche outrée

*Presque à la mort, fortement assaillant
Vn escadron & nombreux & vaillant,
Qui conduisoit d'une ardante furie
Des Espagnols la grosse artillerie.*

*Quand le grand Duc de Guise conduisoit
Le camp François à Naples, & faisoit
De grand effroy trembler toute Italie,
Il eut le poing nauré pres de Iulie.*

*Aupres d'Astul des ennemis contraint,
De trois grans coups tous diuers fut atteint,
L'un à la cuisse, au chef, à la main destre :
Lors le cheual tombant dessous son maistre
Le renuersa sur le sable estrangeur :
Là seul à pied au milieu du danger
Enueloppé d'une troupe guerriere,
Sa liberté fut faite prisonniere.*

*Il fut mené pour le garder expres
Au fort Aquille, & à Naples apres,
Puis à Milan fort'resse inaccessible :
Où mal-traité autant qu'il fut possible
Estoit gardé d'une dure façon,
Deux mille escus demandans pour rançon.*

*Apres trois ans finis en grand' destresse,
Trompant le guet eschappa de finesse,
Si qu'en plein iour les gardes affina,
Et sans rançon aux siens s'en retourna.*

*Apres estant choisi entre cent mille
Pour Lieutenant du Duc de Longueuille,
Lors que le trouble en nostre region
S'esmeut si chaud pour la Religion :*

*Ce Cheualier honneur de sa prouince,
Suiuant la part de Charles Roy son Prince,
Comme il pouffoit les canons pres le mur
De Bourges, las ! d'un plomb fatal & dur*

*Il eut ceruelle & teste escrabouillée
Perdant sa vie & sa ieunesse ailée.*

*Or toy Passant, qui viendras par ici,
Verse un Printemps de roses espoissi
Sur ce tombeau, & verse maintes branches
De verds lauriers & vertes esparuanches :
Puis tous les ans raconte à ton enfant,
« Qu'un beau mourir rend l'homme triomphant
« Domtant la mort, quand la belle memoire
« De ses vertus est escrete en histoire,
Seruant d'exemple & de publique loy
« Qu'un bon suiet doit mourir pour son Roy.*

EPITAPHE

de Hercule Stroffe, Marechal de France.

*Ce n'est pas toy, Stroffe, qu'on doit
Entomber comme une personne
Qui d'autres tiltres ne reçoit
Que les faueurs d'une coulonne.
Les murs de tant de villes prises
Et les proües de tant de naux
Te seruiron par toy conquises,
Et de tiltres & de tombeaux.*

ELEGIE,

en forme d'Epitaphe d'Anthoine Chasteigner,
frere de Roch Chasteigner, Seigneur
de la Roche de Posé sur l'Inde.

*Si quelquefois le dueil, & les grieues tristesses
Ont poingt le cœur des plus grandes Déeses:
Si quelquefois Thetis pour son fils larmoya
Lors que Pâris aux Enfers l'enuoya:
Sepulchrale Elegie à ceste heure lamente,
Et de grans coups ta poitrine tourmente.
Ah! larmeuse Déesse, ah! vrayment or-endroit
Tu auras nom Elegie à bon droit.
Ce sonneur de tes vers, ce Chateigner ta gloire,
A passé mort outre la riue noire:
Ce docte Chateigner, qui d'un vers qui couloit
Plus doux que miel, loüanger te souloit.
Voici l'enfant Amour qui porte despectée
Par grand despit sa trouffe renuersée,
Porte son arc rompu & sa torche sans feu:
Leue tes yeux & le regarde vn peu
Comme il vole tout morne, & d'une main courbée
Noircist de coups sa poitrine plombée!
N'ois-tu ses dolens cris, & ses tristes sanglos
Sonner menu en sa poitrine enclos?
Voy d'autre part le leu & les Muses pleurantes,
Et de despit les trois Graces errantes
Comme folles crier, & Venus sans confort
Toute pleureuse iniurier la Mort.*

Puis nous sommes nommez des Dieux les interpretes,
 Leur cher souci, & leurs sacrez Poëtes !
 O beaux noms sans profit ! ô tiltres par trop vains !
 Puis que la Mort souille à l'egal ses mains
 Dedans le sang sacré des saints Poëtes, comme
 Elle les souille au sang d'un vilain homme !
 « Car vertu ny sçauoir ne nous retarde pas,
 « Ny pieté, un seul iour du trespas.
 Orphé, que t'a serui ta mere Calliope,
 D'auoir trainé d'une rempante trope
 Les forests apres toy ? auoir parmi les bois
 De-sauuagé les feres sous ta vois ?
 Line, que t'ont serui les accords de ta lyre ?
 Ny au Thebain d'auoir peu si bien dire,
 Qu'un caillou suiuant l'autre en rang faire venir
 Les grans rochers, à fin de les vnir
 Sans art de leur bon gré dans les murs de sa ville ?
 Que t'a serui, Homere, ton beau stile ?
 Rien : car vous estes morts : mort est Agamemnon,
 Achille, Ajax, mais non pas leur renom :
 Par les vers animez leur viue renommée
 Ne se voit point des siecles consommée.
 « Les vers tant seulement peuuent frauder la mort :
 Helas ! ami, quel destin ou quel sort
 Helas ! s'opposa tant à ta gloire premiere,
 Qu'auant mourir ne misses en lumiere
 Tes beaux vers amoureux qui chantoyent à leur tour
 Et l'amer fiel, & le doux miel d'amour ?
 Vers, où chacun Amant recognoissoit la peine,
 Et le plaisir de l'ardeur qui nous meine
 Mille fois à la vie, & sans ne mourir pas
 Mille autrefois nous rameine au trespas :
 Et toutesfois helas ! dans ton cercueil moisie
 Gist avec toy ta belle Poësie.

Mais si mon Apollon fait mon cœur devenir
Assez deuin pour chanter l'auenir,
Je iure par tes os que tandis que la France
Estimera les vers de mon enfance,
Que tu seras loué, & que le renom tien
Ne perira, que perissant le mien.
Helas cher compagnon ! & que ne fut ma vie
Auecque toy d'un mesme coup rauie ?
Pourquoy ne suis-ie mort, hélas ! auecques toy ?
Quel fier destin fut enuieux sur moy ?
Je fusse mort heureux d'un mesme coup à l'heure,
Où maintenant il conuient que ie meure
Mille fois sans mourir, tant me tourmente fort
Le souuenir de ta piteuse mort.
Las ! Parque, falloit-il trencher encor la trame,
Et d'un plombet par force chasser l'ame
De celuy qui n'auoit vingt ans encor atteint ?
Et comme peut son estomac enceint
De tant de feux d'amour, souffrir en sa poitrine
Vn autre feu, que celuy de Cyprine ?
O Ciel cruel ! ie m'esbahis comment
Ce dur plombet ne fondit promptement,
Et que de Chateigner le sang amoureux blesme
Ne le changea en flames d'Amour mesme.
Cruel Mars, est-ce ainsi, est-ce ainsi cruel Mars
Que tu cheris de Venus les soldars ?
Les sonneurs de Venus, qui ta Venus dorée
Ont par leurs vers sur toutes honorée ?
Tu es vn bel ami ! d'ainsi faire toucher
D'un coup mortel son chantre le plus cher.
Mais las ! que dy-ie, las ! son ame est bien-heureuse
D'auoir quitté sa vesture boüeuse
Pour s'en-voler au Ciel, sans pratiquer ici
Plus longuement la peine & le souci.

« Heureux vrayment celuy qui ieune d'ans, s'en-volle
« Fraudant les haims de ceste vie folle,
« Qui tousiours nous abuse, & d'un espoir trop vain
« Nous va pipant tousiours du lendemain.
Et toy pere vieillard de l'enfant que ie pleure,
Resiouy toy de ton fils à ceste heure :
Car bien qu'il ne soit mort en plus meure saison
Dessous le toict de ta propre maison :
Bien qu'il soit entombé d'une pierre estrangere,
Et que la main de sa piteuse mere
A l'heure du trespas ne luy ait clos les yeux,
Et qu'en blasmant la cruauté des Dieux
N'ait cueilli de sa léure à l'entour de sa bouche
L'ame fuyante, & que dessus sa couche
Ses sœurs aux crins espars, & ses freres pleurans
N'ayent versé des œillets bien-fleurans,
N'ayent versé des lis avec des roses franches,
Et du cyprés les mortuaires branches :
Pourtant, pere vieillard, pren quelque reconfort,
Et d'un vain pleur ne trempe point sa mort :
« Celuy ne meurt trop tost, n'eust-il que vingt ans d'âge,
« Qui meurt au flot du Martial orage,
Ainsi qu'a fait ton fils pour son Roy bataillant :
Tell' mort conuient à tout homme vaillant,
Et non mourir au liêt, ou dans la maison, comme
Quelque pucelle, ou quelque coüard homme.
« Celuy n'est point tué qui meurt honnestement,
« Tenant au poing la pique brauement
« Pour sauuer sa patrie, & qui voudroit attendre
« Cent morts plustost qu'à l'ennemi se rendre.
Ton fils n'attendit point que le rempart fust pris,
Mais & de gloire & de vaillance épris,
Dés le premier assaut occist un Port'enseigne :
Et comme sa despouille il leuoit pour enseigne

De sa ieune vertu, un coup de plomb, *helas !*
Sur le rempart auança son trespas,
Outre-nâurant sa gorge, & pour l'honneur de France
Dessus la fleur de sa premiere enfance
Mourut à Teroanne, & me laissa de luy
Au fond de l'ame un eternel ennuy,
Qui rongeard m'accompagne, & me tient imprimée
Tousiours au cœur sa face trop aimée.
Adieu chere ame, adieu en eternel adieu :
Soit que l'oubli te serre en son milieu
Dans les champs Elysez; ou soit que sur la rive
Tu sois heureuse entre les Dieux venue,
Souuienne toy de moy, & dans un pré fleury
Te promenant avec mon Lignery,
Parle tousiours de moy : soit que la matinée
Ait d'Orient la clairté r'amenée,
Soit qu'il face Midi, ou soit que le Soleil
Dans l'Ocean se deualle au sommeil,
Parle tousiours de moy : de moy par les riuages,
Par les deserts des roches plus sauvages,
Entre les bois myrtez, ou dans un an tre coy
Soir & matin parle tousiours de moy.
Que ton luth babillard autre chant ne caquete
Sinon mes vers, & de moy ton Poëte
Qui vit en dueil pour toy, souuienne toy là-bas :
Et pres de toy, apres le mien trespas,
Sur l'herbe aupres de toy, ou sus la riue mole
Garde moy place aupres de ton idole,
A fin que mesme place ensemble nous ayons,
Et vifs & morts ensemble nous soyons.
Je veux sans plus cela : car si i'estois Achille,
Le meurtriroy sur ta fosse cent mille
Espagnols tes meurtriers, & te feroys des jeux,
Que d'an en an nos plus tardifs neveux

Deuots celebreroyent & d'escrime & de course,
 Où pres Posé l'Inde allonge sa source.
 Mais pour-autant, Ami, qu'Achille ie ne suis,
 Et que par sang vanger ie ne te puis,
 Pren pren, chere ame, pren le plus de ma puissance,
 Et par mes vers pren des ans la vengeance.
 Reçoy, mon cher Patrocle, au milieu de ce pré
 Ce neuf autel à ton nom consacré,
 Qu'humble ie te dedie auecque ce lierre,
 Et ce ruisseau qui par neuf fois l'enferre.
 Dessus quatre gazons, sur ton vuide tombeau
 l'espan du laiët, i'espan du vin nouveau,
 Me meurtrissant de coups, & couché sur ta lame
 Par trois grans cris i'appelle en vain ton ame.
 Comme Achille à Patrocle, ie te tons mes cheveux
 Que dès long temps i'auois promis en vœux
 A mon fleuve du Loir, si i'eusse par ma peine
 Conduit Francus au riuage de Seine,
 Qui depuis s'orgueillit de l'honneur de son nom,
 Et qui se vante encor de mon renom.
 Mais voila mes cheveux, pren-les, ie te les coupe :
 Et tout ainsi qu'enclos en ceste coupe
 le les mets pres les tiens, puissent en doux repos
 Aupres les tiens estre logez mes os.

EPITAPHE

d'Anne Duc de Montmorency, Pair,
 & Connestable de France.

*Si d'un Seigneur la vertu memorable
 Maugré la Mort doit estre perdurable :*

*Si vn grand Duc a iamais merité
 D'estre immortel à la posterité :
 Et si iamais vne fameuse histoire
 Se doit grauer au Temple de Memoire :
 C'est de celuy lequel repose ici,
 Grand Connestable, Anne Montmorency,
 Grand Duc & Pair, grand en tout, dont la vie
 A surmonté soymesmes & l'enuie,
 En consacrant (comme non abbatu
 D'aucun malheur) ses faits à la vertu.*

*Quiconque sois, despesche toy de lire
 Tout ce discours, pour t'en retourner dire
 A tes enfans les gestes & l'honneur
 D'un si vaillant & vertueux Seigneur,
 A fin que d'âge en âge on le cognoisse,
 Et son tombeau pour exemple apparoiſſe
 A tous François de ne faulser sa foy,
 De craindre Dieu & mourir pour son Roy.*

*Quant à sa race, il tira sa naissance
 D'une maison tres-illustre en la France.
 Qui de tout temps vertueuse florist,
 Et la premiere honora IESVS-CHRIST :
 Montmorency ceste race est nommée,
 En faits de guerre & de paix renommée,
 Noble d'ayeux & bisayeux, qui ont
 Tousiours porté les Lauriers sur le front.*

*Or tout ainsi qu'une riche abondance
 A plus d'honneurs qu'une pauvre indigence,
 Et que les prez plus luisans de couleurs
 Sont les plus beaux pour leurs diuerses fleurs :
 Ceste race est sur toutes la plus belle,
 Race heroïque & antique, laquelle
 De fils en fils (guerriers victorieux)
 A son renom eleué iusqu'aux Cieux :*

*Grosse d'honneurs & de noms memorables,
 Conceuant seule, Admiraux, Connestables,
 Grans Mareschaux, & mille dignitez,
 Dont les haulteurs, honneurs, autoritez,
 Comme à foison communes en leur race
 (Ne cedant point aux plus grandes de place)
 Ont gouuerné prochaines de nos Rois,
 Heureusement l'Empire des François.
 Mais comme on voit entre cent mille estoiles
 (Lors que la nuit a fait brunir ses voiles)
 Vne planete apparoiſtre à nos yeux
 D'un front plus clair, d'un feu plus radieux,
 Que tout le Ciel dore de ſa lumiere,
 Fait vn grand cerne, & reluiſt la premiere :
 Ainſi ce Duc celebre a ſurmonté
 Ceux de ſa race en illuſtre clarté,
 En grands honneurs, grands faueurs, grand courage,
 En grand eſprit, grand ſçauoir, grand vſage,
 Grand Cheualier, grand guerrier, qui a fait
 Vn cours de vie honorable & parfait :
 Tel qu'il deuoit pour ſes vertus attendre,
 Où l'enuieux n'a trouué que reprendre.*

*De cinq grands Rois grands Princes de renom
 Fut ſeruiteur, & preſque compaignon :
 Tant ſa prudence & vaillance honorable
 Enuers les Rois le rendoit fauorable :
 Mais par-ſur tous fut tellement chery
 Du grand Monarque inuincible Henry,
 Que la faueur ne l'eust ſceu plus accroiſtre
 Seul au ſommet des faueurs de ſon maiſtre.*

*François premier aux honneurs l'eleua,
 Où la Fortune inconstante eſprouua,
 Tantost heuſeuſe, & tantost malheueſeuſe :
 Mais de ſon cœur la vertu genereuſe*

*Ne s'abaiſſa foible ſous la douleur,
Prenant vigueur de ſon propre malheur.*

*« L'homme en naiſſant n'a du Ciel aſſurance
« De voir ſa vie en egale balance :
« Il faut ſentir de Fortune la main :
« Tel eſt le ſort de noſtre genre humain.*

*Ce Conneſtable exerçant ſon office,
Fiſt à nos Rois ſi fidele ſervice,
Que la juſtice inique il reprima,
Et la Nobleſſe aux armes reforma,
Ne ſouffrant plus que la gendarmerie
Comme autrefois fuſt vne pillerie.*

*A l'hereſie il oppoſa les lois,
Par les citez fiſt florir les Bourgeois,
Et par les champs les laboureurs, de ſorte
Que deſſous luy toute fraude eſtoit morte :
Car n'offenſant par ſes geſtes aucun,
Sa vie eſtoit un exemple à chacun.*

*En guerre il fut valeureux au poſſible,
Dur au travail, d'un courage inuincible,
Reſolu, ſage, & qui en bon conſeil
N'a de ſon temps rencontré ſon pareil :*

*Si qu'on doutoit en voyant ſa prudence
Si dextrement coniointe à la vaillance,
Auquel eſtoient plus conuenans ſes faits,
Ou pour la guerre, ou pour le temps de paix.*

*Il eut au cœur ſi profondement née
L'honneſte ardeur d'accroître ſa lignée
Et de la voir en grand nombre florir,
Braue aux combats, ardante de mourir
Ainſi que luy au milieu des gend'armes,
Que tous ſes fils ordonna pour les armes,
Non à l'Egliſe, ou au meſtier de ceux
Qui ſans travail languiſſent pareſſeux.*

Sa volonté n'a point esté trompée,
 Ayant ses fils tous enfans de l'espée,
 Sacrez à Mars, quatre freres qui vont
 Portant l'honneur du pere sur le front :
 Qui tous estoient presens à la bataille
 Où ce grand Duc, par ceste Sœur qui taille
 Le fil humain, vit le sien detranché
 A si vieil âge honorable attaché :
 Fil qui serroit d'une si blanche trame
 Vn corps si fort à une si forte ame.

Après auoir en sa vieille saison
 Remply d'honneurs & de biens sa maison,
 Riche esleué par tout moyen honneste,
 Mis des Lauriers sur le haut de sa teste,
 Et sage & braue entre les conquereurs,
 Fait teste aux Rois, fait teste aux Empereurs,
 Prins & gardé mainte ville assiegée,
 Esté huit fois en bataille rangée
 Pour cinq grands Rois, combatant d'un grand cœur,
 Ores veincu, & ores le veinqueur :

Après auoir de Fortune diuerse
 Diuerse fois senty mainte trauerse
 N'enflant son cœur en la prosperité,
 Ne l'abaissant en l'infelicité :

Après auoir d'une ferme alliance
 Ioinct la Sauoye & l'Espagne & la France,
 N'ayant iamais en son deuoir failly
 Fut toutes-fois de l'enuie assailly :
 Comme iadis maint braue Capitaine
 De la gent Grecque, & de la gent Romaine,
 Qui pour auoir leur pays trop aimé,
 Virent leur nom du peuple diffamé.

Or comme on voit qu'un bon athlete antique
 Ne peut souffrir que la iouste Olympique,

Où dès ieunesse il auoit combatu,
 Sans luy se passe : encor que la vertu
 De son vieil corps par l'âge soit cassée,
 Chaut toutefois d'une ieune pensée,
 Du croc rouillé détache son harnois,
 Et va combattre au milieu des tournois :
 Et tout poudreux, de mourir il s'essaye,
 Non de vieillesse, ains d'une belle playe,
 Par son sang mesme acquerant de l'honneur.

Ainsi a fait ce vertueux Seigneur,
 Lequel chargé de quatre vingts ans d'âge
 (Plein toutefois d'un valeureux courage)
 Pour s'honorer d'un glorieux trespas,
 Versa son sang au milieu des combas :
 Ratifiant les aëtes de sa vie
 Par une mort d'une gloire suiuite :

« Car volontiers par un commun accord
 « La belle vie engendre belle mort.

Donc toy, Passant, qui as ouy les gestes
 De ce mortel comparable aux celestes,
 Enten sa fin, puis tu diras soudain
 Que rien n'est ferme en ce cloistre mondain.

Quand les François par ciuiles batailles
 Tournoyent le fer en leurs propres entrailles,
 Espoinçonnez d'infemale fureur,
 Ce bon vieillard s'opposant à l'erreur
 Pour le secours du Roy son ieune maistre
 Fist toute France en armes apparoiestre,
 Dressa son camp, & d'un cœur hasardeux
 Pres sainct Denys se campa deuant eux,
 Tout le premier marchant deuant sa bande,
 Comme un grand Chef qui aux troupes commande.

A l'aborder viuement s'eslança,
 Et sur la poudre à ses pieds renuersa

*Vn Cheualier, luy passant son espée
Outre le corps iusqu'aux gardes trempée.*

*Lors les François deuenus furieux
Par la vertu du Duc victorieux,
Honteux de voir qu'une telle vieillesse
Faisoit rougir leur gaillarde ieunesse,
De pieds, de teste, & de glaiue pointu,
loignans fortune avecque la vertu,
D'un si grand hurt les ennemis presserent,
Que sans vergongne en fuite les pousserent,
Environnant d'une pouldre leur doz,
Le cœur de crainte, & de glace leurs oz.*

*Et si la nuit (bonne mere commune)
N'eust eu pitié de si triste fortune,
Si des fuiuans n'eust desrobé la main,
Et les fuyans enfermez en son sein,
Vn mesme soir par mesme destinée
Auoit finy la guerre & leur iournée.*

*Comme il forçoit le front du second rang,
L'espée au poing, prodigue de son sang,
Vn qui n'osoit l'aborder en la face,
Vint par derriere, & de sa coutelace
En quatre endroits le chef luy détrancha,
Puis vn boulet dans les reins luy cacha.
Nauré à mort par vn hazard de guerre
Ce preux vieillard fut renuersé par terre,
Rouge de sang, couuert de poudre : & lors
Se fist voiler le visage & le corps,
Pour n'amoindrir aux soldats le courage,
Voyant leur chef occis en tel orage.*

*Ainsi broncha ce grand Duc des François :
Dessus luy fist vn grand bruit son harnois,
En la façon qu'aux montagnes Rifées
Tombe vn vieil chesne ennobly de trofées,*

*Qui iusqu'au Ciel leuoit de toutes pars
Ses bràs chargez des victoires de Mars,
Que les Pasteurs de toute la contrée
Ornoient de fleurs, comme plante sacrée.*

*Puis en parlant à Sanzé son cousin,
Luy dist, Sanzé, bien-heureuse est ma fin
D'ainsi mourir : mon trespas me doit plaire,
Perdant ma vie en si beau cimetaire.*

*J'ay mon seruice en mourant approuué :
Dites au Roy qu'à la fin j'ay trouué
L'heureuse mort en mes playes cachée,
Que tant de fois j'auois pour luy cherchée.*

*Il demandoit combien restoit de iour,
Et qu'il falloit poursuiure sans seiour
Des ennemis la victoire gagnée,
Que par son sang il nous auoit donnée.*

*Il demandoit si le cruel effort
Aux autres Chefs auoit donné la mort
Ainsi qu'à luy : dites leur ie vous prie
Que d'une brusque & ardante furie
Pour nostre Prince ils marchent en auant,
Et la victoire ils aillent poursuiuant :
Si qu'en mourant n'auoit en sa memoire
Que ces beaux mots de Victoire, Victoire.*

*Ainsi constant ce bon vieillard parla :
Deux iours apres son ame s'en-vola
Aupres des Rois ses maistres, en sa place,
Laisant çà-bas une immortelle trace,
Et un exemple à la posterité
De ses vertus & de sa loyauté.*

*Vous donques fils heritiers d'un tel pere,
Bien que soyez en fortune prospere,
Riches d'honneur, de faueur & de bien,
Ne fendez point le marbre Parien,*

*Et ne fondez des coulonnes de cuiure
Pour faire icy vostre pere reuiure :*

*En lieu de marbre & de piliers diuers
Enterrez-moy vostre pere en ces vers,
Et l'honorez de nostre Poësie.*

*Vne coulonne à la fin est moisie,
Et les tombeaux par l'âge sont dontez,
Non pas les vers que la Muse a chantez.*

*Loin de ce mort soient les pompes funebres,
Ces habits noirs, ces feux par les tenebres,
Larmes & cris : marche le corselet
Percé, sanglant, marche le gantelet,
Son morion, sa lance & sa cornette.*

*Le tabourin, le fifre & la trompette
Tonnans au Ciel par differens accords
D'un masle son marchent deuant le corps,
Et que tel bruit la Mort mesmes affomme.*

*Il faut ainsi enterrer un fort homme !
Car au milieu des chapets & des Croix,
D'un vaillant Duc ne sied mal le harnois :
Qui de là-haut en sa gloire infinie
Se plaist encor d'une telle harmonie,
Comme estant mort plein d'inuincible foy,
Pour soustenir son Eglise & son Roy.*

EPITAPHE

de Messire Louys de Bueil, Comte de Sanferre,
excellent Capitaine.

*Cy deffous gist un Comte de Sanferre,
Vn preux Louys de Bueil, qui auoit*

*Autant de dons que Nature en pouuoit
 Mettre en vn corps magnanime à la guerre.
 Cy gist celuy qui sembloit vn tonnerre
 Quand de ses Rois les ennemis trouuoit,
 Que la vertu & l'honneur qu'il suiuoit
 Firent sans pair tant qu'il vesquit en terre.
 Mais le haut Ciel, qu'homme ne peut flechir,
 L'osta du monde, à fin de s'enrichir
 De sa belle ame à nulle autre seconde:
 Pour ne souffrir qu'un cœur si valeureux
 Vist nostre siecle ingrat & malheureux,
 Où la vertu ne viuoit plus au monde.*

EPITAPHE

du Seigneur de Scillac.

*Ou soit, Soleil, que d'en-bas tu retournes
 De l'Antipode, ou soit que tu seiournes
 Sur nostre monde, hé! dy moy grand flambeau,
 Allant venant as-tu rien veu si beau,
 Si valeureux, que ce corps que la terre
 Mere commune en ceste tombe enferme,
 Qui deuoit luire apres le sien trespas
 Là haut au Ciel, non pourrir ici bas?*

*Et toy tombeau qui durement enfermes
 Cil qui ioignit les Muses & les armes,
 Combien de fois as-tu la nuit ici
 Ouy gemir tout desfait & transi
 Le saint troupeau des Muses, & appendre,
 Triste present, leurs cheueux à sa cendre?*

*Qui des premiers Gentils-hommes François
Sur Helicon se baigna par neuf fois,
Beut de Permesse, & par bois & campagnes
Suiuit les pas des neuf Nymphes compagnes:
Fut à leur bal sous la Lune, & soudain
De leurs beaux dons se remplit tout le sein.*

*Mais Eraton sur toutes amiable,
Muse d'Amour, luy estoit agreable.*

*Que diray plus ? Mars le fist bon guerrier,
Bon à cheual, au combat le premier,
Vaillant à pied, qui par trop de prouësse
Perdit la vie en la fleur de ieunesse.*

*Il craignit Dieu, il honora ses Rois,
Obseruateur des paternelles lois,
Et qui iamais ne gasta sa poitrine
D'une nouvelle estrangere doctrine:
Mais soustenant de ses peres la foy
Mourut pour Dieu, pour la France & son Roy,
Donnant exemple aux Nobles de le suiure,
Et comme il fist, de mourir & de viure.*

*En l'an soixante & neuf, que France estoit
Toute troublée, & qu'une part vestoit
D'armes son dos pour secourir son Prince,
Et l'autre part saccageoit sa Prouince,
Ne pardonnant à temples ny autels
(Les fiers Geans ne furent iamais tels !)
Un grand orage, ains plustost vne foudre
De Prouençaux plus espais que la poudre
Ou les sablons, contre leur Roy mutins,
Gastoient par tout les champs Perigordins,
Voulans leur ioindre au grand camp des Rebelles.*

*Ce Preux orné de vertus immortelles
S'y opposa, & combatant il fit
Que leur camp fut d'une part desconfit:*

Mais il tomba la sanglante victime
Du noir Pluton : bien qu'il fust magnanime
Et fort guerrier, il ne peut à la fin,
Versant son sang, euter le destin.

Il eut d'un plomb la poitrine persée,
Il eut la teste en six endroits blessée,
Mourant hélas ! d'un visage ioyeux
Dequoy son Prince estoit victorieux :
« Tant un bon cœur qui est touché de gloire,
« Aime son Dieu, son Prince & la victoire !

Comme il estoit en ce mortel ennuy,
Un sien soudart auise aupres de luy :

Quand tu verras (ce luy dist) ma lumiere
Du tout esteinte en vne nuit dernière,
De mes doigts oste un cher anneau, soudart,
Rens-le à ma Dame, & luy dis de ma part,
Baisant sa main, que par faute de vie,
Et non d'amour, plus ne sera servie
De moy, qui tombe au fleuve Stygieux :
Jurant son front, sa bouche & ses beaux yeux
Qu'encor i'auray sus l'infernal riuage
Peint en l'esprit son nom & son visage.

Il dist ainsi, & ainsi finissant
Alla sa vie & son sang vomissant.

Il fut de noble & vertueuse race :
Il fut puisné, Scillac estoit sa place,
Jacques son nom, la Chastre son surnom,
Et n'eut horreur à trespasser, sinon
Le seul regret qu'il auoit de sa Dame,
Qui demy-mort luy reuenoit en l'ame.

Baigne, Passant, son sepulchre de pleurs,
Puis verse apres vne moisson de fleurs,
Myrtes, Lauriers : car le corps qui repose
Icy dessous, ne demande autre chose,

*Comme celui qui fut en son vivant
D'Amour, de Mars, & des Muses servant.*

EPITAPHE

de Philippes de Commines, Historien.

Entreparleurs,

Le Prestre, & le Passant.

Pa. *Quelle est ceste Déesse emprainte en ceste yuoire
Qui se rompt les cheueux à pleines mains ?* Pr. *L'histoire.*
Pa. *Et l'autre qui d'un œil tristement despité
Lamente à ce tombeau ?* Pr. *La simple Verité.*
Pa. *Ne gist point mort icy le Romain Tite Liue ?*
Pr. *Non, mais vn Bourguignon dont la memoire viue
Surpasse ce Romain, pour sçauoir egaler
La verité du fait avec le beau parler.*
Pa. *Dy moy ce corps doué de tant de vertus dines ?*
Pr. *Philippes fut son nom, son surnom de Commines.*
Pa. *Fut-il riche, ou s'il fut de basse race issu ?*
Pr. *Il fut riche, & si fut de noble sang conceu.*
Pa. *Que conte son histoire ?* Pr. *Elle dit le voyage
Que fist Charles à Naple, & la guerre & l'outrage
Qu'on luy fist à Fornouë, & des mesmes François
Les combats variez encontre les Anglois
Et contre les Bretons, & les querelles folles
De nos Princes fauteurs du Comte de Charoles,
Lors que Mars auila de la France le loz,
Et que le mont Hery la vit tourner le doz.*

Pa. Fut-il present au fait, ou bien s'il l'ouyt dire?

Pr. Il fut present au fait & n'a voulu descrire
Sinon ce qu'il a veu : ne pour Duc ne pour Roy
Il n'a voulu trahir de l'Histoire la foy.

Pa. De quel estat fut-il? Pr. De gouverner les Princes,
Et sage Embassadeur aux estranges prouinces,
Pour l'honneur de son maistre, obstiné, trauailler,
Et guerrier, pour son maistre, obstiné batailler.

Pa. Pour auoir ioint la plume ensemble avec la lance,
Qu'eut-il, Prestre, dy moy pour toute recompense?

Pre. Ah fiere ingratitude! il eut contre raison
La haine de son maistre, & deux ans de prison.

Pa. Quels maistres auoit-il? Pre. Philippes de Bourgongne,
Le Roy Charles huiëtiesme, & Louys : ô vergongne,
Vn Duc, & deux grands Rois : sa vertu toutefois
Ne se vit guerdonner ny de Duc ny de Rois,
Bien qu'ils fussent suivis d'une pompeuse trope,
Qu'ils eussent en leurs mains les brides de l'Europe :
Si fussent-ils peris, & leur renom fust vain
Sans la vraye faueur de ce noble escriuain,
Qui vifs hors du tombeau, de la mort les deliure,
Et mieux qu'en leur viuant les fait encore viure.

Or toy quiconque sois qui t'enquestes ainsi,
Si tu n'as plus que faire en ceste Eglise icy,
Retourne en ta maison, & conte à tes fils comme
Tu as veu le tombeau du premier Gentil-homme,
Qui d'un cœur vertueux fist à la France voir
Que c'est honneur de ioindre aux armes le sçauoir.

EPITAPHE

de Artuse de Vernon, Dame de Teligny.

*Cy gist (qui le croira ?) vne morte fontaine,
 Vne fontaine, non, mais vne belle Fée,
 Artuse, qui laissa sa belle robe humaine
 Sous terre, pour reuoir dans le Ciel son Alphée.
 Artuse, non, ie faux, c'est toy Nymphé Arethuse,
 Qui de tes claires eaux la source as fait tarir,
 Et tarissant n'y eut ny Charité ny Muse
 Qui ne pleurast, voyant ta fontaine perir.
 Et rompant leurs cheueux frapperent leurs poitrines,
 Sur le haut d'Helicon languissantes d'esmoï,
 Et maudissoient le iour qu'elles furent diuines,
 Pour ne sçauoir mourir de douleur comme toy.
 Les Muses te vantoient la plus docte de France,
 Les Charités chantoient ta simple honnesteté:
 Mais tout cela se passe, & vient en decadence
 Comme neige au Soleil, ou comme fleur d'Esté.
 L'onde qui distilloit de ta diuine source,
 T'aduertissoit assez que tu deuois aller
 Aussi tost dans le Ciel, que tu voyois ta course
 Parmy les prez mondains soudainement couler.
 Or tu es morte, Nymphé, & rien en ceste terre
 Ne nous reste de toy, sinon le vain tombeau,
 Ah ! trop ingrat tombeau, qui froidement enferme
 Cela qui n'est plus rien & fut iadis si beau !
 Adieu belle Arethuse, ou soit que tu demeures
 Dedans le ciel là-haut franche de nos liens,*

*Soit que tu sois là-bas aux plaisantes demeures
Des vergers fleurissans aux champs Elysiens :
Reçoy ces beaux œillets, reçoy ces roses pleines
De mes pleurs, dont ie viens ta tombe couronner :
Les lis & les œillets sont les dons qu'aux fontaines,
Comme autrefois tu fus, un passant doit donner.*

EPITAPHE

d'André Blondet, Lyonnois, Seigneur
de Rocquancourt.

*Tout ce qui est en ce grand Vniuers,
Est composé de deux genres diuers,
L'un est mortel, & l'autre n'a sa vie
Comme la nostre à la mort afferuie :
Tous deux aussi possèdent diuers lieux,
L'un en la terre, & l'autre habite aux Cieux.*

*Tout ce qui est là-haut outre la Lune,
Vit seurement, sans desfiance aucune
De voir son estre ou dissoult ou mué,
Ou son espece en autre remué :
Car tout parfait vit en toute asseurance,
Se soustenant de sa propre puissance
Loin de la mort, & bien loin du soucy,
Qui aux humains ronge le cœur icy.*

*Mais tout cela qui vit deffous la nue
Et de ses pieds foule la terre nue,
Soit les oiseaux vagues hostes de l'air,
Soit les poissons citoyens de la mer,
Soit à l'escart dans les forests ramées
Des cerfs legers les grands testes armées,*

*Doivent mourir : ils sont engendrez tels,
Et de la mort sont appelez mortels.*

*Mais par-sur tous l'homme qui est semblable
D'esprit aux Dieux, est le plus miserable :
Et la raison qui vient diuinement,
Luy est vendue un peu trop cherement.*

*A tout le moins si nature honorable
Eust ordonné d'arrest irreuocable
Que les meschans mourroient tant seulement,
Viuians les bons perpetuellement :
Quelque confort auroit nostre misere,
Et la Nature à bon droit seroit mere :
Mais quand on voit les meschans si long temps
Viure gaillards au terme de cent ans,
Sans amander leur malice premiere,
Et quand on voit les bons ne viure guiere :
L'humanité de l'homme soucieux
De s'enquerir, en accuse les Cieux.*

*Las ! qui verroit dans un gras labourage
Tomber du Ciel le malheureux orage,
Qui d'une gresle & d'un vent iusqu'au fond
Perdroit les bleds qui ia grandets se font
Tous herissez d'espics, où la semence
A se former à quatre rangs commence,
Et laisseroit seulement dans les champs
La noire yuraie, & les chardons tranchans,
La ronce aigue, & la mordante espine
Qui sur le bled miserable domine :
Qui est celuy tant soit constant de cœur,
Qui n'accusast la celeste rigueur,
Et ne branlast contre le Ciel la teste
D'auoir rué une telle tempeste ?*

*« Or toutesfois conformer il nous faut
« Au saint vouloir du grand Dieu de là-haut,*

« Qui des mortels à son vouloir dispose,
 « Et pour le mieux ordonne toute chose :
 Lequel a pris en sa celeste court
 André Blondet seigneur de Rocquancourt,
 Et l'a tiré de ceste fange humaine
 Pour luy donner demeure plus certaine,
 Où loin d'ennuis & de soins languoureux
 Vit tres-heureux entre les bien-heureux.
 Car bien qu'il fust grand Tresorier de France,
 Bien qu'à l'Espagne il eust toute puissance,
 Qu'il fust courtois, gracieux & gentil,
 D'un esprit vif, vigilant & subtil,
 Qu'il fust amy des belles Pierides,
 De leurs rochers, de leurs sources liquides,
 Bon seruiteur des Princes & des Rois :
 Si fut-il né pour mourir quelquefois,
 Et pour changer ce miserable monde
 Pour estre au ciel où tout plaisir abonde.

Donques le Fèvre, oste ce desplaisir
 Qui pour sa mort t'estoit venu saisir,
 Et ne repugne à la volonté sainte :
 La sourde Mort n'entend point ta complainte,
 Et par tes pleurs ne se peut racheter :
 Aussi tes pleurs il ne peut escouter
 Ny tes souspirs, comme estant froide cendre
 Qui plus ne peut tes paroles entendre :
 Et tu te peux toy-mesmes tourmenter,
 Et ton ennuy par larmes augmenter,
 Te consommant de douleur soucieuse
 Pour le regret d'une ame bien-heureuse,
 Qui vit au Ciel exempte du trespas
 Qui te demande & tous ceux d'icy-bas.

EPITAPHE

de Loyse de Mailly, Abbessé de Caen
& du Lis.

L'Esprit de la defuncte parle au Passant.

*Ou soit que la fortune, ou soit que le chemin
T'ait conduit à ma tombe, escoute à quelle fin
Passant, ie te suppli' d'arrester pour entendre,
Tant sois-tu bien appris, ce qu'il te faut apprendre
Pour mespriser le monde, & leuer ton esprit
A Dieu, dont tu es fils par vn seul Iesus Christ.
Tu apprendras icy que les choses mondaines,
Par l'exemple de moy, sont caduques & vaines,
Qui maintenant ne suis quant au monde plus riens :
« Tu apprendras encor que ny faueurs, ny biens,
« Noble sang, ny parens, tant soient grands, n'ont puissance
« De faire tous ensemble à la Mort resistance.
Car si pour estre riche on ne deuoit mourir,
La richesse à bon droit me deuoit secourir,
Qui fus en mon viuant du Lis & Caen Abbessé :
Et si contre la mort profitoit la Noblesse,
Encore moins son dard eust mon corps assailly :
Car i'estois de la race & du sang de Mailly.*

*Ferry, iadis Baron de Conty fut mon pere,
Et de Montmorency Loyse fut ma mere :
I'eu pour oncle & seigneur Anne Montmorency
Connestable de France, & pour freres aussi
Messieurs de Colligny, de qui la renommée
Viuanse ne sera des âges consommée,*

*Plus forte que l'oubly : mais la Mort qui n'a pas
A telle chose esgard, m'a conduite au trespas
Aussi bien qu'elle fait la moindre creature,
Et ne m'a rien laissé que ceste pierre dure.*

*« Comme vn bon pelerin s'esfioit en son cœur
« D'auoir de son voyage accomply la longueur
« Pour reuoir au logis la face de son pere :
« Ainsi tout homme doit (pensant à la misere
« Qu'apporte iour & nuit ce voyage mondain)
« Rire d'aise en son cœur de l'accomplir soudain
« Pour voir son Dieu là-haut, & pour estre deliure
« Des maux ausquels il faut en ce bas monde viure :
Ainsi que maintenant en vn plus heureux lieu
Loin de soucis humains, ie vy pres de mon Dieu
Auecques ses esleuz, qui comme moy, se rient
Des vanitez du monde & de ceux qui s'y fient.*

EPITAPHE

de Claude de l'Aubespine.

*Quand l'Aubespine alla sous le tombeau
En son Printemps, en son âge plus beau
Qui florissoit comme vne ieune rose
Dessus la branche au poinct du iour esclose,
Que la tempeste à midy s'esleuant
Fanist à terre & fait iouët du vent :*

*Vne Dryade errante escheuclée,
Seule, pensue, en pleurant est allée
Sous l'ombre aimé du desert Aubespin.*

Là de sanglots trainant sa vie à fin,

*Et consommant de tristesse son ame,
D'ongles poinctus sa poitrine elle entame,
Et frappant l'air de cris continuels,
Nomme les Dieux & les Astres cruels,
Rompt ses cheveux, & de fureur atteinte
Contre la Mort poussa telle complainte.*

*Sourde, cruelle & malheureuse Mort,
Qui m'as laissée en triste desconfort
Pour le regret d'une si chere perte :*

*Ainsi que luy que ne m'as-tu couverte
D'un tombeau mesme ? à fin qu'en doux repos
Ma cendre fust compaignie de ses os,
Et que Caron tous deux en un voyage
Nous eust passez dessus l'autre riuage ?*

*Car aussi bien ie ne vy plus icy,
Las ! ie trespasse, & le mordant soucy
Ioint au penser de ma perte auenue
En un corps vis languissante me tue,
Et n'ay recours qu'aux souspirs & aux pleurs,
Cruels tesmoins de mes fortes douleurs.*

*Mais tel remede est propice à ma peine :
En larmoyant ie deuiendray fontaine,
Tant par les yeux de larmes i'espandray,
Où me noyant franche ie me rendray
Du corps fascheux, en qui ie vy sans viure,
Faitte un esprit à fin de mieux le suiure.*

*Ah ! fiere Mort, alors que nos printemps
En leurs verdeurs florissoient plus contens,
Luy en sa belle & premiere iouuence,
Moy en la fleur de l'âge qui commence,
Dure, felonne, au gros cœur inhumain,
Tu as tranché d'une cruelle main
(Du souuenir toute en fièvre ie tremble)
Le beau lien qui nous ioignoit ensemble,*

*Et n'as vers luy si fauorable esté
Que ses beaux ans vinssent en leur esté.*

*Les oisillons dedans leur nid sans plume
Par les Pasteurs ont ainsi de coustume
Estre ravis, ainçois que leurs beaux sons
Soient entendus de buissons en buissons.*

*Ainsi voit-on sous la tempeste dure
Les bleds versez en leur ieune verdure,
Et sans espoir contre terre accropis
Ains que le chaut ait meury leurs espis.*

*D'où vient cela que les herbes qui croissent
Parmy les prez, remeurent & renaissent,
Et quand l'homme est dans le tombeau reclus,
Il va sous terre & ne retourne plus ?*

*On dit qu'Orphée ardant en la poitrine
De trop d'amour, alla voir Proserpine :
Deuant Pluton si tristement sonna,
Que son espouse encor luy redonna.*

*Ah ! que ne puis-je ayant l'ame eschaufée
D'honneste amour deuenir vn Orphée ?*

*L'irois là bas flechir de mes douleurs
Ces cœurs felons qui n'ont soin de nos pleurs,
Et des enfers les ombres & les fainctes
En larmoyant i'esmouu'rois de mes plaintes,
Non comme luy pour ma femme r'auoir,
Mais cher mary, seulement pour te voir,
Et pour sçauoir si la mortelle audace
T'a desrobé là bas ta belle face
Et tes beaux yeux, dont tel iour s'espandoit
Que l'Amour mesme amoureux il rendoit.*

*Auecques moy descendroit Calliope
La lyre au poing : car tu aimois la trope
Des Muses sœurs quand icy tu viuois,
Et pour plaisir mignonnes les auois.*

*Amour, Venus, les leux & les Charites
N'y viendroient pas : elles furent destruites
Quand tu mourus, mourant avecque toy :
L'honneur mourut, preud'hommie & la foy,
Et les vertus qui sous mesme closture
De ton sepulcre ont choisi sepulture.*

*Iadis Alceste à fin de secourir
Son cher mary, pour luy voulut mourir :
Et ie voudrois pour te remettre en vie,
Qu'en te sauuant la mienne fust rauie.*

*Heureuse Alceste, heureuse mille fois !
Cœur genereux hélas ! qui ne voulois
Suruiure icy de tant de maux enclose,
Ayant perdu une si chere chose,
Ton cœur fust mort entre cent mille ennuis.*

*Tu fus premiere, & seconde ie suis,
Qui ne craindrois sous les ombres descendre
Si par ma mort vis ie le pouuois rendre.*

*Toy trespassant, pour mon mal appaiser
Ie r'amassay de ta bouche un baiser,
Qui respirant sur ta lèvre mourante
Erroit encor d'une haleine odorante.*

*D'un long souspir ce baiser ie humay,
Vint aux poumons, au cœur ie l'enfermay,
Ie l'eschaufay d'une amoureuse flame,
Et pour tombeau ie luy donnay mon ame.*

*De ton trespas les fleuves ont pleuré,
Et Seine large au grand cours separé,
Qui ta maison entournoit de ses ondes,
En a gemy sous ses vagues profondes.*

*Les belles fleurs en ont perdu couleur :
L'autonne atteint d'une extreme douleur
Deuint Hyuer : les forests habillées
D'un manteau verd, en furent despouillées.*

Tout se changea : les rochers & les bois
T'ont regreté : aussi ont fait les Rois,
Princes, Seigneurs, qui auoient cognoissance
De ta vertu dès ta premiere enfance.

Tout se pasma de tristesse & d'esmoy :
Mais certes rien n'a tant gemy que moy
Me consommant de larmes inutiles.

Le frere tien qui a pris de Neuf-villes
Son beau furnom, en gemist à la mort
Sur ton sepulchre assis sans reconfort.

Ton frere en pleure, & ta sœur en lamente,
Ton oncle grand, ton oncle s'en tourmente.

Nous ressemblons à ces rossignolets,
Qui retournant trouuent leurs nids seules
Estant allez chercher quelque bechée
Loin du taillis pour nourrir leur nichée,
Que le Pasteur de ses ongles courbez
Cruellement sans plume a desfrobez.

Deçà delà d'une complainte aiguë
En grosse voix, en longue & en menue
Entre-coupant l'haleine de leurs chants
Font resonner les taillis & les champs,
Et iour & nuit par les fueilles nouvelles
En gemissant redoublent leurs querelles.

Ainsi trescher, la Mort nous accusons,
Et mille maux contre elle nous disons :
Mais pour-neant : car elle est à merueilles
Sourde, & n'a point comme les Dieux d'oreilles,
Pour ce les pleurs n'en peuuent approcher :
En lieu d'un cœur elle porte un rocher.

A-tant se teut l'amoureuse Dryade,
Dont les beautez, les graces & l'œillade
Pourroient tuer la Mort & le trespas,
Forcer le Ciel : mais ces cruels n'ont pas

*Ny yeux ny cœurs, tendons, muscles ny veines,
 Pour se flechir par prieres humaines.
 « Il faut partir : car tout ce qui est né,
 « Est pour mourir vn iour predestiné.*

SIZAIN

pour les cœurs de Messieurs de l'Aubespine.

*Passant, trois cœurs en deux sont enterrez ici:
 Les deux sont desja morts, l'autre vit en souci,
 Qui demi-mort, sa vie & soy-mesme desdaigne.
 Or comme ces trois cœurs en viuant n'estoyent qu'un,
 C'est raison qu'à tous trois vn tombeau soit commun,
 A fin que le cœur vif les cœurs morts accompagne.*

EPITAPHE

de François de Viel-Pont Abbessé de Poissy :
 en faueur de Simon Nicolas
 Secretaire du Roy.

*Amy Passant, ie te suppli d'attendre :
 Sous ce tombeau repose vn peu de cendre
 D'un corps qui fut bien grand, quand il viuoit.
 Pour les vertus & les biens qu'il auoit.
 C'est vne Dame heureuse & vertueuse,
 Qui ne voulant estre voluptueuse,*

*A quatre ans vint pour estre instruite ici,
Puis à douze ans en prist le voile aussi,
Et à quatorze elle fist vœu de viure
Selon son ordre & les regles ensuiure.*

*Biens & grandeurs & tiltres apparens,
Sang ancien, noblesse de parens
Ne luy failloyent, ny richesse mondaine:
Mais desdaignant comme vne chose vaine
Tant de faueurs, plus humble apparoiſſoit,
Et sa vertu contre l'honneur croiſſoit.*

*Pour oncle elle eut ce grand Chef des armées
Qui de son nom les terres a semées,
Cest Annebaut de la France Admiral,
Vtile au peuple, à son Prince feal,
Qui gouuerna de fidele creance
François premier grand Monarque de France:
Sans compaignon seul il le possedoit,
Et à nul autre en faueur ne cedit.
C'estoit beaucoup de plaire à si grand Prince,
Qui le choisit de toute sa prouince
Seul pour auoir entier gouuernement.*

*Or de ce Roy le parfait iugement
Ne se trompoit : car sa vertu fut telle
Qu'apres sa mort elle vit immortelle:
Il est bien vray qu'il eut des enuieux :
(Enuiez sont les Princes & les Dieux.)*

*Elle sortant d'une si noble race,
Belle d'esprit & de corps & de face,
Auoit le front d'honneur si entourné,
Qu'en la voyant l'œil estoit estonné,
Et dans le cœur on sentoit vne crainte
La voyant belle & ensemble si sainte.*

*Vingt & sept ans son âge alloit suiuant
Quand elle fut Dame de ce Couuant.*

Or la voyant & belle & genereuse,
D'un esprit prompt, d'une memoire heureuse,
D'un iugement & certain & rassis,
Qui mesprisoit le monde & nos soucis,
Et toutefois de chacun bien-voulüe,
On estimoit que Dieu l'auoit eslüe,
La remplissoit de sa grace à foison
Pour gouuerner une telle maison :
Car de son temps en nombre on pouuoit estre
Plus de sept vingts & douze dans ce cloistre.

Exemple fut à tous d'humilité,
D'honneur, vertu, humbleesse, chasteté,
De patience & prompte vigilance :
Et qui plus est d'entiere continance :
Aux souffreteux ses biens elle donna,
Et tellement son deuoir ordonna,
Que son trespas & la fin de sa vie
Fut d'une mort bien-heureuse suiuië.

Car preuoyant de son heure la fin
Leuoit les yeux vers le Seigneur, à fin
D'abandonner sa prison corporelle
Pour aller voir la lumiere eternelle,
Et se reioindre à son estre là-haut
Pour mieux iouyr du bien qui point ne faut.

Donques ayant ordonné ses affaires
Qui luy sembloient au monde necessaires,
A quarante ans en ce lieu trespassa,
Et de sa mort à chacune laissa
Dedans le cœur une tristesse amere
Pour le regret d'une perte si chere.

Or va, Passant, où le pied te conduit,
Et pense en toy que le trespas te suit
Comme il a fait autrefois ceste Dame :
Pri' qu'à son corps legere soit la lame,

*Et qu'en paisible & sommeilleux repos
 Puisseut dormir ses cendres & ses os :
 Lette dessus meint lis & meinte rose :
 Car cy deffous la fleur d'honneur repose.*

EPITAPHE

de feu Damoiselle Anne l'Efrat, Angeuine.

*Malheureuse iournée,
 Malheureux Hymenée,
 Qui là-bas as conduit
 Ceste belle Angeuine,
 Pour ses vertus indine
 De voir si tost la nuit.
 Auant qu'elle eust puissance
 D'avoir la cognoissance
 D'une si sainte amour,
 Et du doux nom de mere,
 La Parque trop seure
 Luy a tranché le iour.
 Hà debile Nature,
 Puis que ta creature
 Tu ne peux secourir !
 Le Destin est le maistre
 De ce monde, & le naistre
 Est cause du mourir.
 Ny beauté ny richesse
 Ne peuvent la rudeffe
 De la Mort esmouvoir :
 La Rose sur l'espine*

*A sa robe pourprine
Du matin jusqu'au soir.
Belle ame genereuse,
Tu marches bien-heureuse
Là-bas entre les fleurs,
Franche de nos miseres,
Laisant ici tes freres
En soucis & en pleurs :
Desquels le noble couple
Passe la flame double
De ces lumeaux diuins,
Dont l'honneur & la gloire
Luisent aux bors de Loire
Deux astres Angeuins.
Les riuies Permessides,
Les sources Castalides
Et l'ancre Cyrrhean
A l'enui les cognoissent,
Et les Lauriers qui croissent
Au mont Parnassien.
Ils n'ont voulu construire
Ta tombe de porfire,
De pompe ny d'orgueil,
Ny de masses confuses :
Mais par l'outil des Muses
Ont basti ton cercueil.
Des Muses la parole
Gaigne le Mausole :
L'un œuvre de marteau,
L'autre edifice d'encre,
Où iamais la Mort n'entre
Contre l'âge plus beau.
Quelqu'un de grand courage
Accomplira l'ouurage*

*Plus haut que n'est le mien :
 L'Efrat, pour te complaire,
 Il me suffit de faire
 Ce pilier Dorien :
 Et versant force roses
 Et force fleurs escloses
 Et force Myrte espais,
 Supplier que la terre
 D'un mol giron enserre
 Ses reliques en paix.*

EPITAPHE.

*Demenez ici vos caroles,
 Muses, & avec mes chansons
 Accordez doucement les sons
 De vos luths & de vos violes.
 Voici de Marulle la tombe,
 Priez qu'à tout iamaïs du Ciel
 La douce manne & le doux miel
 Et la douce rosée y tombe :
 le faux, la tombe de Marulle :
 De luy sa tombe n'a sinon
 Les vaines lettres de son nom,
 Il vit là-bas avec Tibulle.
 Dessus les riues Elysées,
 Et sous l'ombre des Myrtes vers,
 Au bruit des eaux chante ses vers
 Entre les ames bien prisées :
 Pincetant sa lyre cornue,
 En rond au beau milieu d'un val,*

Tout le premier guide le bal
 Foulant du pied l'herbe menue.
 Lors que ses deux accents respandent
 Les douces flames de l'amour,
 Les Heroïnes tout au tour
 De sa bouche Latine pendent.
 Tibulle avecque sa Delie
 Danse la tenant par la main,
 Corinne l'amoureux Romain,
 Et Properce tient sa Cynthie.
 Mais quand ses graues sons resueillent
 Les vieilles loüanges des Dieux,
 Les esprits les plus precieux
 Béans à son luth s'esmerueillent
 Dequoy luy né sur le riuage
 D'Hellesponte, a si bien chanté,
 Qu'estant Grec il a surmonté
 Les vieux Latins en leur langage.
 Chere Ame, pour les belles choses
 Que i'apprens en lisant tes vers,
 Pren pour present ces Lauriers verds,
 Ces frais lis & ces fraisches roses.
 Legere à tes os soit la terre:
 Pluton te face un doux recueil,
 Et sur le haut de ton cercueil
 Tousiours grimpe le verd lierre.

SVR LE TRESPAS

d'Adrian Turnebe.

Je sçay chanter l'honneur d'une riuere:
 Mais quand ie suis sur le bord de la mer

Pour la louer, la voyant escumer
 En sa grandeur si profonde & si fiere,
 Du cœur s'enfuit mon audace premiere
 Pres de tant d'eau, qui me peut abyfmer :
 Ainsi voulant TVRNEBE r'animer,
 Je suis veincu ayant trop de matiere.
 Comme la mer, sa louange est sans riue,
 Sans bord son los, qui luit comme vn flambeau :
 D'un si grand homme il ne faut qu'on escriue :
 Sans nos escrits son nom est assez beau :
 Les bouts du monde où le Soleil arriue,
 Grans comme luy, luy seruent de tombeau.

EPITAPHE

de Jean de la Peruse, Angoumois.

Las ! tu dois à ce coup, chetive Tragedie,
 Laisser tes graues jeux,
 Laisser ta scene vuide, & contre toy hardie
 Te tordre les cheueux :
 Et de la mesme voix dont tu aigris les Princes
 Tombez en desconfort,
 Tu dois bien annoncer aux estranges prouinces
 Que la Peruse est mort.
 Cours donc escheuelée, & dy que la Peruse
 Est mort, & qu'aujourd'huy
 Le second ornement de la tragique Muse
 Est mort avecque luy :
 Mais non pas mort ainsi qu'il faisoit en sa scene
 Après mille debas

*Les Princes & les Rois mourir d'une mort vaine
Qui morts ne mouroyent pas :
Car vn dormir de fer luy fille la paupiere
D'un eternel sommeil,
Et iamais ne verra la plaisante lumiere
De nostre beau Soleil.
Helas cruel Pluton ! puis que ta sale obscure
Reçoit de tout quartier
Tout ce qui est au monde, & que de la Nature
Tu es seul heritier,
Et qu'on ne peut frauder le dernier truage
De ton port odieux,
Tu deuois pour le moins luy prester d'auantage
L'usufruit de nos Cieux.
Tu n'eusses rien perdu : car apres quelque année
Suiuant l'humaine loy,
Aussi bien qu'aujourd'huy, la fiere destinée
L'eust emmené chez toy.
Or adieu donc, ami, aux Ombres dans la sale
De ce cruel Pluton
Tu ioües maintenant la fable de Tantale
Ou du pauvre Ixion :
Et tu as ici haut laissé ta scene vuide
De tragiques douleurs,
Laquelle autant sur toy que dessus Euripide
Verse vn ruisseau de pleurs :
Toujours sur le Printemps la vigne & le lierre
D'un refriqué rameau
Rampent pour ta couronne au plus haut de la pierre
Qui te sert de tombeau.*

EPITAPHE

de Nicolas Vergece, Grec.

*Crete me fist, la France m'a nourry,
La Normandie ici me tient pourry.
O fier Destin qui les hommes tourmente,
Qui fais vn Grec à Coutance perir !
« Ainsi prend fin toute chose naissante :
« De quelque part qu'on puisse ici mourir,
« Vn seul chemin nous meine à Rhadamante.*

EPITAPHE

de Marie Brachet.

*Arreste toy, Passant : cy deffous gist la cendre
D'une qui ne deuoit sous les ombres descendre,
Mais qui deuoit plustost, sans aller au tombeau,
Se faire dans le Ciel vn bel astre nouveau
Pour seruir de lumiere & de guide eternelle
Aux Dames, qui l'honneur voudront suiure comme elle.
Car tout ce que Nature & le Ciel plus benin
Donnent pour ornement au sexe feminin,
Ceste Dame l'auoit, ayant tousiours suiue
L'honorable vertu, qui conduisoit sa vie.*

*Les cheueux que tu vois rompus & respendus,
Arrosez de ses pleurs tristement espendus,
Ce sont les vrais cheueux & les larmes non feintes,
Que la pudicité & ses compaignes saintes*

Sur la tombe ont versé, nommant les Dieux cruels
 D'oster si tost le iour qui luisoit aux mortels.
 Car tant qu'elle vesquit, elle fut la lumiere
 Qui en toutes vertus esclairoit la premiere.
 Marie fut son nom, Brachet fut son surnom,
 Et sa ville Orleans, où l'on n'entend sinon
 Loire contre les murs d'une ville si forte
 Encor se lamenter que sa Marie est morte.

Elle eut pour son espoux lan Preuost President,
 Qui fut de la iustice & d'honneur si ardent,
 Que long temps aux Palais faisant aux Rois seruice,
 A chacun droitement administra iustice.
 Huit fils consecutifs elle engendra de luy.

Le second de ces huit repose en mesme estuy
 Que sa mere, ô pitié, & mesme tombe assemble
 Et la mere & le fils en vn repos ensemble.
 Il fut en son viuant General en la Court
 Des Aydes à Paris : le dard aueugle & sourd
 De la Mort l'a tué, pour faire à tous cognoistre
 Que l'ordre s'entresuit de mourir & de naistre.

Mais bien qu'il fust entier, docte, & plein de bon-heur,
 Et que sa mere fust de son siecle l'honneur,
 Cela n'empescheroit qu'ainsi qu'une fumée
 Le Temps ne consumast leur belle renommée,
 Sans vn autre Preuost, lequel a suruescu
 Les deux, & par ces vers leurs trespas a veincu,
 Le vengeur de leur mort, comme estant l'excellence
 De sa race, & tenant aujourd'huy la balance
 Dans le Palais sacré, où dispensant les lois,
 Merite estre nommé le Minos des François.

Dieu le vueille garder, & face que son ombre
 Des autres qui sont morts n'aille augmenter le nombre :
 Mais seruant au public, puisse forcer le temps,
 Et vieillard arriuer au terme de cent ans.

EPITAPHE

du Seigneur de Quelus, en Dialogue.

Le Passant, & le Genie.

Le P. *Est-ce-ici la tombe d'Amour ?*

Le G. *Non : car tu verrois à-l'entour*

Sa trouffe à terre renuervée,

Son arc & sa fleche cassée,

A ses pieds rompu son bandeau,

Et sans lumiere son flambeau.

Le P. *Est-ce point celle d'Adonis ?*

Le G. *De Venus les pleurs infinis,*

Et du fier Sanglier l'auanture

Se verroyent sur sa sepulture :

Les Pigeons, les Cygnes voller,

Amour sa mere consoler.

Le P. *Est-ce Narcisse, qui aime*

L'eau qui sa face consuma

Amoureux de sa beauté vaine ?

Le G. *Aupres on verroit la fontaine,*

Et de luy transi sur le bord

Naistre une fleur apres sa mort.

Le P. *Est-ce Aïax des Troyens vainqueur,*

Qui d'un fer se perça le cœur,

Tant d'erreur l'ame il eut frappée ?

Le G. *A bas on verroit son espée*

Et son boucler sans nul honneur

Se rouiller pres de son Seigneur.

Le P. *Est-ce Hyacinthe, qui conuertit*

Son sang en fleur, quand il sentit

- Le pallet poussé par Zephyre ?*
 Le G. *D'Apollon la piteuse lyre*
S'entendrait icy resonner,
Et personne ne l'oit sonner.
 Le P. *Qui donc repose icy dedans ?*
 Le G. *La beauté d'un ieune printemps,*
Et la vertu qui l'homme honore,
Laquelle sous la tombe encore
En despit du mesme malheur,
Enseigne aux François la valeur.
 Le P. *Quelle Parque au cizeau cruel,*
Luy trancha sa trame ? Le G. *Vn duel.*
Mars comblé de peur & d'enuie,
Dauant ses ans coupa sa vie,
Craignant de ne se voir veincu,
Si ce corps eust long temps vescu.
 Le P. *En quel âge vit-il Pluton ?*
 Le G. *A peine son ieune menton*
Se couuroit d'une tendre soye,
Quand de la Parque il fut la proye.
Ainsi souuent le ciel destruit
La plante auant que porter fruit.
 Le P. *Quel pays de luy s'est vanté ?*
 Le G. *Languedoc l'auoit enfanté,*
Issu de ceste vieille race
De Leui, que le temps n'efface.
 Le P. *Au reste dy son nom.* Le G. *Quelus.*
Va, Passant, n'en demande plus.

Pour le mesme.

De tout ce que Nature en ce monde peult faire
De vaillant, de parjait, de courtois & de beau,

*L'ombre en repose icy : le reste est un flambeau,
 Qui rayonnant d'honneur dans le ciel nous esclaire.
 Le diuin ne sçauroit par la mort se desfaire :
 Les mortels seulement ont besoin du tombeau.
 La tombe de Quelus est le ciel, l'air & l'eau :
 La terre en sa rondeur n'y pourroit satisfaire.
 Si quelqu'un presumoit vn tombeau luy dresser,
 Il ne faudroit, Passant, les marbres depeffer,
 Mais amasser l'honneur & la vertu qui dure,
 Puis l'enterrer dedans pour prendre son sommeil.
 Il ne faut au vaillant vn pompeux appareil :
 Ou bien s'il luy en faut, c'est telle sepulture.*

POVR LE SEIGNEVR

de Maugeron.

*La Déesse Cyprine auoit conceu des cieux
 En ce siecle dernier vn enfant, dont la venue
 De flames & d'esclairs estoit si bien pourueüe,
 Qu'Amour son fils aîné en deuint enuieux.
 Despit contre son frere, & ialoux de ses yeux,
 Le gauche luy creua : mais sa main fut deceuë.
 Car l'autre qui restoit, d'une lumiere aiguë
 Blessoit plus que dauant les hommes & les Dieux.
 Il vient en soupirant s'en complaindre à sa mere :
 Sa mere s'en mocqua. Luy tout plein de colere
 La Parque il supplia de luy donner confort.
 La Parque comme Amour en deuint amoureuse.
 Ainsi Maugeron gist sous ceste tombe ombreuse
 Tout ensemble veincu d'Amour & de la Mort.*

EPITAPHE DE NIOBE,

Fait par Aufone, tant admiré de Marulle.

Entreparleurs,

Niobe, & le Passant.

*Niob. le viuois : vn rocher Praxitele m'a faite.
Le P. Pourquoy sa main, qui fut d'animer si parfaite,
Ne t'a l'ame & l'esprit en ce rocher laissé ?
Niob. le les perdy tous deux, quand les Dieux i'offensé.*

EPITAPHE

d'Albert, Ioueur de luth du Roy.

Entreparleurs,

Le Passant, & le Prestre.

*Pass. Qu'oy-ie dans ce tombeau ? Pr. Tu entens vne lyre.
Pa. Quoy ? n'est-ce pas ce luth qui peut si bien redire
Les chansons d'Apollon, que flatez de sa vois
Tiroit apres ses pas les rochers & les bois,
Et pres de Pierie, ainsi qu'une ceinture,
En vn rond les ferroit sur la belle verdure ?
Pr. Ce n'est pas cestuy là. Pa. Quelle lyre est-ce donc ?
Pr. C'est celle d'un Albert, que Phœbus au poil blond
Apprist dès le berceau, & luy donna la harpe,
Et le luth le meilleur qu'il mist onc en escharpe :*

*Si bien qu'après sa mort son luth mesmes enclos
Dedans sa tombe encor sonne auprès de ses os.*

*Pa. Je suis esmerueillé que sa lyre premiere
En son art, ne flechit la Parque sa meurtriere !*

*Pr. Ne t'en esbahis point, Orphée qu'ensanta
Calliope & tousiours en son sein alaita,
Ne la sceut point flechir, & pour la fois seconde,
D'où plus il ne reuint, alla voir l'autre monde.*

*Pa. Quelle mort le tua ? Pr. Vne pierre qui vint
Luy boucher la vessie, & le conduit luy print
En celle part où l'eau par son canal chemine,
Et tout d'un coup boucha sa vie & son urine.*

*Pa. Je suis tout esbahy que luy qui flechissoit
Les pierres de son luth, ne se l'amolissoit !*

*Pr. Aussi fist-il long temps : car durant sa ieunesse
Que ses doigts remuoient d'une agile souplesse,
Et qu'il touchoit le luth plus viste & mieux à point,
Tousiours elle estoit molle, & ne roidissoit point :
Mais quand il deuint vieil, & que sa main pesante
S'engourdist sur le luth à demy languissante,
La pierre d'un costé dure à ses chants estoit,
Et de l'autre costé tousiours molle restoit,
Comme on voit le coural deffous la mer s'estendre
Endurcy d'un costé, de l'autre costé tendre.*

*Cerberé à son passer tint ses gosiers fermez,
Et les Manes des morts par l'oreille charmez
Oublioient leurs trauaux : Titye sur la plaine
Aux vautours estendu, en oublia sa peine,
Phlegyas l'oublia, Sisyphe ne sentoit
Le vain labeur du roc, la roüe s'absentoit
Des membres d'Ixion, & Tantale en arriere
Ne vit de son gosier reculer sa riuiere.*

*Mais quel profit nous est-ce, & puis que ceux d'abas
En ont tout le plaisir & nous ne l'auons pas ?*

*Or toy, quiconque sois, iette luy mille branches
De Laurier sur sa tombe, & mille roses franches,
Et le laisse dormir, t'assurant qu'aujourd'huy
Ou demain ou tantost, tu seras comme luy.*

EPITAPHE

de Courte, Chienne du Roy Charles IX.

*A fin que le temps qui tout mange
N'effaçast un iour la louange,
Que Courte en viuant meritoit
Quand pres de Charles elle estoit,
Icy, par la Parque rauie,
Du Roy receoit vne autre vie,
La faisant peindre en ce tableau,
Qui sert à Courte de tombeau.*

*Courte sans queue & sans oreille
N'auoit au monde sa pareille :
Aussi dit-on que Courte auoit
Entendement quand ell' viuoit,
Plus de soin, plus de diligence,
Plus de raison, de souuenance
Que Petit-pere qui la tient,
A qui de rien plus ne souuient.*

*Courte estoit pleine, grosse & grasse,
Courte ioüoit de passe-passe,
Courte sautoit sur le baston :
Courte nageoit iusqu'au menton
Mieux qu'un barbet lequel apporte
A son maistre la cane morte.*

*Courte les perdrix esuentoit,
 Courte les connins tourmentoit,
 Courte trouuoit le lieure au giste,
 Courte iappoit, Courte alloit viste
 A corps gras, quand souuentefois
 Courroit le cerf parmy les bois :
 Courte n'auoit point de semblable,
 Courte venoit dessus la table
 Du Roy, prendre iusqu'en sa main
 Le biscuit & le marsepain.*

*Mais quoy ? ie dy les moindres choses
 Que Courte en elle auoit encloses,
 Qui par trop d'amour & de foy
 Estoit ialouse de son Roy :
 Et toutesfois Courte estoit fine,
 Faisant aux autres bonne mine,
 Flatant celuy qui la traittoit
 Quand loin de son maistre elle estoit.*

*Mais si tost qu'elle pouuoit estre
 En la presence de son maistre,
 Et que son Roy la caressoit,
 Ses amis plus ne cognoissoit,
 Et les mordoit comme felonne,
 Ne voulant souffrir que personne
 Approchast de ce qu'elle aimoit :
 C'est pourquoy le Roy l'estimoit.*

*Peuples François, venez apprendre
 De ceste beste sage, à rendre
 Amour, deuoir, fidelité
 A la Royale Maiesté :
 Luy offrir vos biens & vos testes,
 Prenant exemple sur les bestes
 Qui aiment & rendent honneur
 Seulement au Roy leur seigneur.*

Mais quand vieillesse (qui assomme
Non-seulement le chien, mais l'homme)
Eut saisi Courte, l'amitié
De son bon maistre en eut pitié,
L'enuoyant ia vieille & ia blesme
A ceste Dame là qui mesme
L'auoit dès enfance nourry :
Dont Courte ayant le cœur marry,
Trainant sa vie en desplaisance
Ne peut souffrir si longue absence,
Ne si fascheux banissement.

Mais pleine de gemissement,
De regret, de dueil & d'enuie
De voir son Roy, perdit la vie,
Aimant mieux la mort recevoir
Que tant languir sans le reuoir.

Ainsi la Courte en sa vieillesse
Mourut de dueil & de tristesse :
Après que la Mort la raut,
Encore le Roy s'en seruit,
Faisant conroyer sa peau forte
En gans que sa Maiesté porte.
Courte ainsi morte & viue a fait
A son Roy seruice parfait.

Mort, vrayment tu es bien cruelle
Tuant vne chose si belle,
Veu qu'il y a tant d'animaux
Qui font aux hommes tant de maux !
Mais contre vne telle arrogance
Si faut-il prendre patience,
Courte m'amie, & l'oublier
Puis qu'on n'y peut remedier :
Et croire que par la vallée
Où tu es, Courte, deualée,

« L'Empereur, le Pape & le Roy
 « Marcheront aussi bien que toy.
 « Car telle voye froide & brune,
 « A tous les peuples est commune,
 « D'où plus iamais on ne reuient :
 « Car le long oubly les retient.

Si ce grand Roy qui te desire,
 Au ciel te pouuoit faire viure,
 Il te feroit pres du lion
 Compagne du chien d'Orion :
 Et serois vn Signe celeste
 La nuit aux hommes manifeste.

Petit-père, qui te tiendrait
 En lessé, pres de toy rendrait
 Comme vn bel Astre vne lumiere,
 Qui des Cieux seroit la premiere :
 Mais il ne peut, & ce qu'il peut
 Faire pour toy, Courte, il le veut.

Il veut que tu sois icy mise,
 A fin que l'âge qui tout brise,
 Et qui les villes fait perir,
 Ne te face plus remourir,
 Gardant à iamais ta memoire
 Par le bien-fait de ceste histoire.

DIALOGVE

de Beaumont, leurier du Roy Charles IX.
 & de Charon.

Lors que Beaumont entra dans les enfers,
 Voyant Charon aux yeux ardans & pers,

*Son triste habit, ses voiles & ses rames,
Et le bateau dont il passe les ames,
Bien qu'il fust nu, image de la mort,
Sans s'effroyer, s'arresta sur le bort.*

*Charon qui vit sa taille forte & grande,
Tout esbahy du bateau luy demande.*

*Cha. Qui t'a nourry ? qui es-tu ? d'où viens-tu ?
Quelle contrée au monde t'a vestu
D'un si beau corps, qui de force surpasse'
Tes compagnons qu'en ma barque ie passe ?
Beaumont respond : Be. Vn grand Roy m'a nourry
De qui i'estois sur tous le fauory :
Ie viens de France, & suis né de Bretagne.*

*La fiere Mort qui chacun accompagne,
M'a fait descendre au fleuve Stygieux,
Iurant, Charon, par l'horreur de ces lieux,
Que le soucy qui ronge ma pensée,
N'est pour auoir la lumiere laissée :
Le plus grand dueil qu'icy bas ie reçois,
Vient du regret de ne voir plus mon Roy.*

*Cha. Il seroit temps, Beaumont, que tu apprinses
Sur ce riuage à oublier les Princes,
Sans te brauer du souuenir des Rois.*

Be. Vn si bon Prince oublier ne pourrois.

Cha. Quel est ce Roy dont tu fais tant de conte ?

*Be. C'est Charles Roy qui les autres surmonte,
Dont la vertu ne se peut egaler,
Et suis certain qu'en as ouy parler :
Car ia la terre en tous lieux est semée
De ses honneurs, & de sa renommée.*

*Cha. Ie le sçay bien : Mercure mainte fois
Guidant icy les ames des François
M'en a parlé : m'a dit que son Empire
De l'Ocean où le Soleil se vire,*

*Et son renom des ans victorieux
Sera borné de la voute des Cieux.*

*Donques, Beaumont, pour l'honneur de ton maistre
Qui ia s'est fait par le monde cognoistre,
Sans rien payer entre dans ce bateau,
Et des enfers trauerse la grand'eau.*

*Disant ainsi, la gondolle s'auance,
Et le leurier d'un sault leger s'eslance
Dedans l'esquif, que Charon roide & fort
Comme vn trait d'arc pouffoit à l'autre bort.
A l'autre riue estoit le chien Cerbere
Tout herissé des serpens de Megere,
D'affreux regard, à gros sourcis pendens,
A trois gosiers, à trois crochets de dens,
Poussif, pantois, qui de longue trauerse
Sur le sablon gisoit à la renuerse,
D'un corps pansu les passans effroyoit,
Et d'un grand cry les ombres aboyoit.*

*Ce gros mastin oyant desur la grêue
Sonner les pas de Beaumont, se soulêue
A gueule ouuerte, & en se souleuant
Pour l'aboyer entre-mascha le vent :
Mais aussi tost que la taille il eut veüe,
De ce leurier, le flata de sa queue
Qu'entre ses pieds humblement il mettoit,
Et l'honorant son lieu luy presentoit.
Beaumont luy dist. Be. Arreste & ne me taches
De ce venin qu'en ta gueulle tu caches :
le ne veux point de ta place, mastin,
En autre lieu me conduist le destin :
Du noir Pluton le chien ie ne veux estre,
l'ay bien seruy en France vn plus grand maistre,
Pluton n'est Roy que des morts seulement,
Sans chair, sans sang, sans oz, sans mouuement,*

Et d'un monceau d'ombres gresles & vaines,
Qui çà, qui là, sans muscles & sans veines,
Foibles, sans poix, debiles vont volant
Tout à l'entour d'un riuage relant,
Noir, sombre & froid, que le Soleil euite,
Où la frayeur, l'horreur, la peur habite,
Vieillesse, ennuy, maladie & souci:
Où mon grand Roy qui n'a que faire icy,
Commande en terre aux puissantes armées,
Aux cheualiers, aux villes animées
D'un peuple vif, obeyssant & fort,
Et non Cerbere aux portraits de la mort.
Pource tout seul en ces lieux pleins de craintes
Garde à ton Roy ces ombres & ces saintes.

A-peine eut dit, qu'en destournant le pas
Il vit frayé sous un vallon à bas
Un grand chemin fourchu de double sente:
L'une conduit au luge Rhadamante,
Et l'autre mene aux champs delicieux,
Heureux seiour des esprits precieux.

Suiuant le train d'une si belle voye
Ce franc leurier aux Myrtes se conuoye,
Tout esbahy de voir en tel seiour
Autre Soleil, autre clarté de iour,
Voir autres monts, autres bois, autres fleuves,
Autres forests de feuilles iamais veufues,
Et autres prez d'immortelles couleurs:
Car pour l'Hyuer n'y meurent point les fleurs.

Courte, qui est sans queue & sans oreille,
Estant là-bas comme icy sans pareille,
Vint au deuant de Beaumont, qui prenoit
Son droit chemin où l'Oubly se tenoit,
Qui pres d'un fleuve aux esprits donne à boire
A pleins vaisseaux une eau bourbeuse & noire

*Qui du cerueau fait les sens deslier,
Et tout d'un coup toute chose oublier.*

*Courte à Beaumont fist l'humble reuerence,
Luy demanda des nouuelles de France:
Puis sont entrez deffous les bois myrtez
De purs esprits par troupes habitez,
Qui comme oiseaux aux ailes emplumées
De bois en bois volent par les ramées,
Francs des soucis & des maux qui nous font
Porter icy des rides sur le front.*

*Là (mon grand Roy) sans traual & sans peine
Vostre Beaumont tout gaillard se pourmeine,
Et court le cerf par les bois tout ainsi
Comme il faisoit quand il estoit icy :*

*Mais il les court & les prend comme en songe,
Quand le sommeil d'une douce mensonge
Deuant les yeux nous fait iouer la nuit
Le ne sçay quoy qui nous fuit & nous suit,
Qui pres & loin de nostre teste vole
N'estant pas corps, mais vne vaine idole,
Qu'on veut serrer & prendre bien souuent,
Mais en lieu d'elle on ne prend que du vent.*

*Ainsi Beaumont tient ouuerte la bouche
Après le cerf que iamais il ne touche:
Car sans courir le courant d'un grand train,
Trompe ses dents & le poursuit en vain.*

*Mais bien qu'il soit par ces champs à son aise
Le grand desir toutesfois ne s'appaise
De vous reuoir, & voudroit reuenir,
Deust-il après un mastin deuenir:
Car il vaut mieux, tescmoin le bon Homere,
Voir du Soleil l'agreable lumiere
Viuant au monde & estre un laboureur,
Qu'estre sous terre & regner Empereur*

*De tous les morts : tant la vie est plaisante
 Au pris du faix d'une tombe pesante,
 Dont la froideur aux hommes ne produit
 Que le sommeil, le silence, & la nuit.*

EPITAPHE

de la Barbiche de Madame de Villeroy.

*Jamais la Colchide toison,
 Par qui l'avantureux lason
 Se rendit & fameux & riche,
 N'eut tant le dos si crespelu,
 Si blanc, si long, si houppele,
 Qu'estoit celuy de la Barbiche.*

*Erigone voyant aux cieux
 Son chien n'auoir si beaux les yeux,
 Ny le corps si beau, par enuie
 A fait ta Barbiche mourir :
 Les Muses pour la secourir
 Luy redonnent une autre vie.*

*Vn esprit humain elle auoit,
 T'aimoit, t'honoroit, te seruoit
 En coche, à la chambre, à la messe :
 Contre chacun se despitoit,
 Comme amoureuse qu'elle estoit
 Et ialouse de sa maistresse.*

*Ton sein luy seruoit de rempart :
 Elle viuoit de ton regard
 Tousiours aupres de toy couchée,
 Si tu auois ioye ou soucy,
 Ta Barbiche en auoit aussi,
 Comme toy ioyeuse ou faschée.*

*Après sa mort pour l'honorer,
Tu ne te plais qu'à la pleurer,
Tant tu es d'une amitié forte !
Mais cesse de te traualier,
Les pleurs ne peuuent resueiller
Vne chose quand elle est morte.
Si rien eust flechy le trespas,
C'eust esté ton sein & tes bras,
Ton œil piteux, ta douce haleine
Qui reschauffoient ses membres morts,
Et son esprit laissant le corps
A regret pour te voir en peine.*

*Hà ! qu'elle est morte doucement
Entre ton doux embrassement,
Es plis de ta robbe amoureuse :
Mignonne Barbiche, croy moy,
Que beaucoup voudroient comme toy
Mourir d'une mort si heureuse.*

*L'Aubespine, de qui l'honneur
Sert à la France de bon-heur,
Qui tiens Phæbus en ton escolle,
Si tu veux du temps la vanger,
Ne fay point de marbre estranger
A ta Barbiche vn Mauséole :*

*Les Muses seront son tombeau.
Aussi bien ce qu'elle eut de beau,
A pris autre nouvelle voye :
Son œil en astre s'est changé,
Et son dos de houpes chargé,
S'est fait vne toison de soye.*

*Son corps n'a rien qui soit à luy :
Il ne t'en reste que l'ennuy,
Qui t'accompagne inconsolable.
Ah, que constante tu serois,*

*Si de fortune tu aimois
Vne beste plus raisonnable!*

EPITAPHE DE THOMAS.

*La volupté, la gourmandise,
Le vin & le discord aussi,
Et l'une & l'autre paillardise
Avec Thomas gisent icy.
En lieu d'une moisson partie
D'entre les fleurs du renouveau,
Toujours le chardon & l'ortie
Puisse esgrafigner son tombeau.*

EPITAPHE

de Iaques Mernable, iouëur de farces.

*Tandis que tu viuois, Mernable,
Tu n'auois ny maison ny table,
Et iamais, pauvre tu n'as veu
En ta maison le pot au feu.
Ores la mort t'est profitable:
Car tu n'as plus besoin de table
Ny de pot, & si desormais
Tu as maison pour tout iamais.*

FIN DES EPITAPHES.





DISCOVRS
DES MISERES
DE CE TEMPS, PAR PIERRE
DE RONSARD.
A LA ROYNE MERE DV ROY,
CATHERINE DE MEDICIS.

DISCOVRS A LA ROYNE.

*Si depuis que le monde a pris commencement,
Le vice d'âge en âge auoit accroissement,
Cinq mille ans sont passez que l'extreme malice
Eust surmonté le peuple, & tout ne fust que vice.
Mais puis que nous voyons les hommes en tous lieux
Viure l'un vertueux, & l'autre vicieux,
Il nous faut confesser que le vice difforme
N'est pas victorieux : mais suit la mesme forme*

*Qu'il receut dès le iour que l'homme fut vestu
(Ainsi que d'un habit) de vice & de vertu.*

*Ny mesme la vertu ne s'est point augmentée :
Si elle s'augmentoit, sa force fust montée
Au plus haut periode, & tout seroit icy
Vertueux & parfait : ce qui n'est pas ainsi.*

*Or comme il plaist aux lois, aux Princes & à l'âge,
Quelquefois la vertu abonde d'avantage,
Le vice quelquefois, & l'un en se haussant
Va de son compaignon le credit rabaisant,
Puis il est r'abaissé : afin que leur puissance
Ne prenne entre le peuple une entiere accroissance.*

*Ainsi plaist au Seigneur de nous exercer,
Et entre bien & mal laisser l'homme habiter,
Comme le marinier qui conduit son voyage
Ores par le beau temps & ores par l'orage.*

*Vous (Royne) dont l'esprit se repaist quelquefois
De lire & d'escouter l'histoire des François,
Vous sçavez (en voyant tant de faits memorables)
Que les siecles passez ne furent pas semblables.*

*Vn tel Roy fut cruel, l'autre ne le fut pas :
L'ambition d'un tel causa mille debats :
Vn tel fut ignorant, l'autre prudent & sage,
L'autre n'eut point de cœur, l'autre trop de courage,
« Tels que furent les Rois tels furent les suiets :
« Car les Rois sont tousiours des peuples les obiets.*

*Il faut donq dès ieunesse instruire bien un Prince,
Afin qu'avec prudence il tienne sa prouince.
Il faut premierement qu'il ait deuant les yeux
La crainte d'un seul Dieu : qu'il soit deuotieux
Vers l'Eglise approuvée, & que point il ne change
La foy de ses ayeuls pour en prendre une estrange :
Ainsi que nous voyons instruire nostre Roy,
Qui par vostre vertu n'a point changé de loy.*

*Las! ma Dame, en ce temps que le cruel orage
Menace les François d'un si piteux naufrage,
Que la gresle & la pluie, & la fureur des cieux
Ont irrité la mer de vents seditieux,
Et que l'astre lumeau ne daigne plus reluire,
Prenez le gouvernail de ce pauvre nauires :
Et maugré la tempeste, & le cruel effort
De la mer & des vents, conduisez-le à bon port.*

*La France à iointes mains vous en prie & reprie,
Las! qui sera bien tost & proye & moquerie
Des Princes estrangers, s'il ne vous plaist en bref
Par vostre autorité appaiser son mechef.*

*Hà! que diront là bas sous les tombes poudreuses
De tant de vaillans Rois les ames genereuses!
Que dira Pharamond! Clodion, & Clouis!
Nos Pepins! nos Martels! nos Charles, nos Loys:
Qui de leur propre sang à tous perils de guerre
Ont acquis à leurs fils vne si belle terre?*

*Que diront tant de Ducs & tant d'hommes guerriers
Qui sont morts d'une playe au combat les premiers,
Et pour France ont souffert tant de labeurs extrêmes,
La voyant aujourd'huy destruire par soy-mesmes?*

*Ils se repentiront d'auoir tant trauaillé,
Affailly defendu guerroyé bataillé
Pour vn peuple mutin diuisé de courage,
Qui perd en se ioüant vn si bel heritage :
Heritage opulent, que toy peuple qui bois
La Tamise Albionne, & toy More qui vois
Tomber le chariot du Soleil sur ta teste,
Et toy race Gothique aux armes tousiours preste,
Qui sens la froide Bise en tes cheueux venter,
Par armes n'auiez sçeu ny froisser ny donter.*

*Car tout ainsi qu'on voit de la dure coignée
Moins reboucher l'acier plus est embesognée*

*A couper à trancher & à fendre du bois,
Ainsi par le travail s'endurcit le François :
Lequel n'ayant trouué qui par armes le donte
De son propre couteau soy-mesme se surmonte,
Ainsi le fier Ajax fut de soy le vainqueur,
De son propre poignard s'outre-perçant le cœur.
Ainsi Rome iadis des choses la merueille,
(Qui depuis le riuage où le Soleil s'esueille,
Iusques à l'autre bord son Empire estendit)
Tournant le fer contre elle à la fin se perdit.*

*C'est grand cas que nos yeux sont si pleins d'une nuë,
Qu'ils ne cognoissent pas nostre perte auenue,
Bien que les estrangers qui n'ont point d'amitié
A nostre nation, en ont mesmes pitié.
Nous sommes accablez d'ignorance si forte,
Et liez d'un sommeil si paresseux, de sorte
Que nostre esprit ne sent le malheur qui nous point,
Et voyant nostre mal nous ne le voyons point.*

*Dés long temps les escrits des antiques Prophetes,
Les songes menaçans, les hideuses cometes,
Auoient assez predict que l'an soixante & deux
Rendroît de tous costez les François malheureux,
Tuez assassinez : mais pour n'estre pas sages
Foy n'auons adioustée à si diuins presages,
Obstinez aueuglez : ainsi le peuple Hebrieu
N'auoit point de creance aux Prophetes de Dieu :
Lequel ayant pitié du François qui fouruoye,
Comme pere benin, du haut ciel luy enuoye
Songes & visions & Prophetes, afin
Qu'il pleure & se repente, & s'amende à la fin.*

*Le ciel qui a pleuré tout le long de l'année,
Et Seine qui couroit d'une vague effrenée,
Et bestail & pasteurs & maisons rauissoit,
De son malheur futur Paris auertissoit,*

*Et sembloit que les eaux en leur rage profonde
Voulussent re-noyer vne autre fois le monde:
Cela nous predisoit que la terre & les cieux
Menaçoient nostre chef d'un mal prodigieux.*

*O toy historien, qui d'encre non menteuse
Escris de nostre temps l'histoire monstrueuse,
Raconte à nos enfans tout ce malheur fatal,
Afin qu'en te lisant ils pleurent nostre mal,
Et qu'ils prennent exemple aux pechez de leurs peres,
De peur de ne tomber en pareilles miseres.*

*De quel front, de quel œil, ô siecles inconstans !
Pourront-ils regarder l'histoire de ce temps ?
En lisant que l'honneur, & le sceptre de France,
Qui depuis si long âge auoit pris accroissance,
Par vne opinion nourrice des combas,
Comme vne grande roche est bronché contre bas ?*

*On dit que Iupiter fâché contre la race
Des hommes, qui vouloyent par curieuse audace
Enuoyer leurs raisons iusqu'au Ciel pour sçauoir
Les hauts secrets diuins que l'homme ne doit voir,
Vn iour estant gaillard choisit pour son amie
Dame Presomption la voyant endormie
Au pied du mont Olympe, & la baisant, soudain
Conceut l'Opinion peste du genre humain :
Cuider en fut nourrice, & fut mise à l'escolle
D'Orgueil, de Fantaisie & de leunesse folle.*

*Elle fut si enflée, & si pleine d'erreur,
Que mesmes ses parens faisoit trembler d'horreur :
Elle auoit le regard d'une orgueilleuse beste :
De vent & de fumée auoit pleine la teste,
Son cœur estoit couué de vaine affection,
Et sous vn pauvre habit cachoit l'Ambition :
Son visage estoit beau comme d'une Sereine,
D'une parolle douce auoit la bouche pleine :*

*Legere elle portoit des ailes sur le dos :
Ses iambes & ses pieds n'estoyent de chair ny d'os,
Ils estoyent faits de laine & de cotton bien tendre,
A fin qu'à son marcher on ne la peust entendre.*

*Elle se vint loger par estranges moyens
Dedans le cabinet des Theologiens,
De ces nouveaux Rabins, & brouilla leurs courages
Par la diuersité de cent nouveaux passages,
A fin de les punir d'estre trop curieux,
Et d'auoir eschellé comme Geans les Cieux.*

*Ce monstre que i'ay dit, met la France en campagne,
Mendiant le secours de Sauoye & d'Espagne,
Et de la nation qui prompte au tabourin
Boit le large Danube & les ondes du Rhin.*

*Ce monstre arme le fils contre son propre pere,
Le frere factieux s'arme contre son frere,
La sœur contre la sœur, & les cousins germains
Au sang de leurs cousins veulent tremper leurs mains :
L'oncle hait son nepueu, le seruiteur son maistre :
La femme ne veut plus son mary recognoistre :
Les enfans sans raison disputent de la foy,
Et tout à l'abandon va sans ordre & sans loy.*

*L'artizan par ce monstre a laissé sa boutique,
Le pasteur ses brebis, l'auocat sa pratique,
Sa nef le marinier, sa foire le marchand,
Et par luy le preud'homme est deuenu mechant.
L'escolier se desbauche : & de sa faulx tortüe
Le laboureur façonne vne dague pointüe,
Vne pique guerriere il fait de son rateau,
Et l'acier de son coultre il change en vn couteau.*

*Morte est l'autorité : chacun vit en sa guise :
Au vice desreiglé la licence est permise :
Le desir, l'auarice & l'erreur insensé
Ont sans dessus dessous le monde renuersé.*

*On fait des lieux sacrez vne horrible voirie,
Vne grange vne estable & vne porcherie,
Si bien que Dieu n'est seur en sa propre maison :
Au Ciel est reuolée & Iustice & Raison,
Et en leur place, hélas ! regne le brigandage,
La force le harnois le sang & le carnage.*

*Tout va de pis en pis : le suiet a brisé
Le serment qu'il deuoit à son Roy mesprisé :
Mars enflé de faux zele & de vaine apparence,
Ainsi qu'une furie agite nostre France :
Qui farouche à son Prince opiniastre suit
L'erreur d'un estrange, & folle se destruit.*

*Tel voit-on le Poulain dont la bouche trop forte
Par bois & par rochers son escuyer emporte,
Et maugré l'esperon la houssine & la main
Se gourmer de sa bride & n'obeir au frein :
Ainsi la France court en armes diuisée,
Depuis que la Raison n'est plus autorisée.*

*Mais vous, Roïne tressage, en voyant ce discord
Pouuez, en commandant, les mettre tous d'accord,
Imitant le pasteur, qui voyant les armées
Des Abeilles voller au combat animées,
Et par l'air à monceaux espaiſſes se ruer,
Se percer se piquer se naurer se tuer,
Puis comme tourbillons se meslant pestle-mesle
Tomber mortes du Ciel aussi menu que gresle,
Portant un gentil cœur dedans un petit corps,
Il verse sur leurs camps un peu de poudre : & lors
De ces foudars ailez le pasteur à son aise
Pour un peu de sablon tant de noises appaise.*

*Ainsi presque pour rien la seule dignité
De vos enfans, de vous de vostre autorité
(Que pour vostre vertu chaque estat vous accorde)
Pourra bien appaiser vne telle discorde.*

O Dieu qui de là haut nous enuoyas ton Fils,
 Et la paix eternelle avecques nous tu fis,
 Donne (ie te suppli) que ceste Royne mere
 Puisse de ces deux camps appaiser la colere :
 Donne moy de rechef que son sceptre puissant
 Soit maugré le discord en armes fleurissant :
 Donne que la fureur de la guerre barbare
 Aille bien loin de France au riuage Tartare :
 Donne que nos couteaux de sang humain tachez
 Soyent dans un magazin pour iamais attachez :
 Et les armes au croq, sans estre embesongnées,
 Soyent pleines desormais de toiles d'araignées.

Ou bien (ô Seigneur Dieu) si les cruels destins
 Nous veulent saccager par la main des mutins,
 Donne que hors des poings eschappe l'alumelle
 De ceux qui soustiendront la mauuaise querelle :
 Donne que les serpens des hideuses Fureurs
 Agitent leurs cerueaux de paniques terreurs.

Donne qu'en plein midi le iour leur semble trouble,
 Donne que pour un coup ils en sentent un double,
 Donne que la poussiere entre dedans leurs yeux.

D'un esclat de tonnerre arme ta main aux Cieux,
 Et pour punition eslance sur leur teste,
 Et non sur les rochers les traits de la tempeste.

CONTINVATION DV DISCOVERS

des Miseres de ce Temps, à la Royne
 Catherine de Medicis.

Ma Dame, ie serois ou du plomb ou du bois,
 Si moy que la Nature a fait naistre François,

*Aux races à venir ie ne contoïs la peine
Et l'extreme malheur dont nostre France est pleine.*

*Le veux de siecle en siecle au monde publier
D'une plume de fer sur un papier d'acier,
Que ses propres enfans l'ont prise & déuestue,
Et iusques à la mort vilainement batue.*

*Elle semble au marchand, accueilli de malheur,
Lequel au coing d'un bois rencontre le volleur,
Qui contre l'estomac luy tend la main armée,
Tant il a l'ame au corps d'avarice affamée.*

*Il n'est pas seulement content de luy piller
La bourse & le cheual : il le fait despouiller,
Le bat & le tourmente, & d'une dague essaye
De luy chasser du corps l'ame par une playe :
Puis en le voyant mort se sou-rit de ses coups,
Et le laisse manger aux mastins & aux loups.
Si est-ce que de Dieu la iuste intelligence
Court apres le meurtrier & en prend la vengeance :
Et dessus vne roüe (apres mille trauaux)
Sert aux hommes d'exemple & de proye aux corbeaux.
Mais ces nouueaux Chrestiens qui la France ont pillée,
Vollée assassinée à force despouillée
Et de cent mille coups tout l'estomac batu
(Comme si brigandage estoit vne vertu)
Viuent sans chastiment, & à les ouïr dire,
C'est Dieu qui les conduit & ne s'en font que rire.*

*Ils ont le cœur si haut si superbe & si fier,
Qu'ils osent au combat leur maistre desfier.
Ils se disent de Dieu les mignons : & au reste
Qu'ils sont les heritiers du Royaume celeste :
Les pauvres insenssez ! qui ne cognoissent pas
Que Dieu pere commun des hommes d'ici bas
Veut sauuer vn chacun, & qu'à ses creatures
De son grand Paradis il ouure les clostures.*

*Certes beaucoup de vuide & beaucoup de vains lieux
Et de sieges seroyent sans ames dans les Cieux :
Et Paradis seroit vne plaine deserte,
Si pour eux seulement la porte estoit ouuerte.*

*Or ces braues vanteurs controuuez fils de Dieu,
En la dextre ont le glaiue & en l'autre le feu,
Et comme furieux qui frappent & enragent,
Vollent les temples saints & les villes saccagent.*

*Et quoy ? brusler maisons, piller & brigander,
Tuer assassiner par force commander,
N'obeir plus aux Rois amasser des armées,
Appellez-vous cela Eglises reformées ?*

*IESVS que seulement vous confessez ici
De bouche & non de cœur ne faisoit pas ainsi :
Et saint Paul en preschant n'auoit pour toutes armes
Sinon l'humilité les ieusnes & les larmes :
Et les Peres Martyrs aux plus dures saisons
Des Tyrans ne s'armoyent sinon que d'oraisons :
Bien qu'un Ange du Ciel à leur moindre priere
En soufflant eust rué les Tyrans en arriere.*

*« Par force on ne scauroit Paradis violer :
IESVS nous a monsté le chemin d'y aller.
Armez de patience il faut suiure sa voye,
Non amasser vn camp, & s'enrichir de proye.*

*Voulez-vous ressembler à ces fols Albigeois
Qui planterent leur secte avecque le harnois ?
Ou à ces Arriens qui par leur frenaisie
Firent perdre aux Chrestiens les villes de l'Asie ?
Ou à Zuingle qui fut en guerre desconfit ?
Ou à ceux que le Duc de Lorraine desfit ?*

*Vous estes Predicans en possession d'estre
Tousiours tousiours batus : nostre Roy vostre maistre
Bien tost à vostre dam le vous fera sentir,
Et lors vous sentirez que peut le repentir.*

Tandis vous exercez vos malices cruelles,
Et de l'Apocalypse estes les sauterelles,
Lesquelles aussi tost que le puis fut ouuert
D'Enfer, par qui le Ciel de nûes fut couuert,
Auecque la fumée en la terre sortirent,
Et des fiers scorpions la puissance vestirent.
Ell' auoyent face d'homme & portoyent de grans dents
Tout ainsi que lions affamez & mordans.
Leur maniere d'aller en marchant sur la terre
Sembloit cheuaux armez qui courent à la guerre,
Ainsi qu'ardemment vous courez aux combas,
Et villes & chasteaux vous renuersez à bas.

Ell' auoyent de fin or les couronnes aux testes,
Ce sont vos morions reluisans par les crestes :
Ell' auoyent tout le corps de plastrons enfermez,
Les vostres sont tousiours de corselets armez :
Comme d'un scorpion meurtriere estoit leur queue,
Meurtriers vos pistolets, vos mains & vostre veüe :
PERDANT estoit leur maistre, & le vostre a perdu
Le sceptre que nos Rois auoyent tant defendu.
Vous ressemblez encore à ces ieunes viperes,
Qui ouurent en naissant le ventre de leurs meres :
Ainsi en auortant vous avez fait mourir
La France vostre mere en lieu de la nourrir.

De Beze, ie te prie escoute ma parolle
Que tu estimeras d'une personne folle :
S'il te plaist toutefois de iuger sainement,
Après m'auoir ouy tu diras autrement.

La terre qu'aujourd'huy tu remplis toute d'armes
Et de nouveaux Chrestiens desguisez en gendarmes
(O traistre pieté!) qui du pillage ardans
Naissent deffous ta voix tout ainsi que des dents
Du grand serpent Thebain les hommes qui muerent
Le limon en couteaux desquels s'entretuerent,

Et nez & demi-nez se firent tous perir,
Si qu'un mesme Soleil les vit naistre & mourir :
Ce n'est pas vne terre Allemande ou Gothique,
Ny vne region Tartare ny Scythique :
C'est celle où tu nasquis, qui douce te receut,
Alors qu'à Vezelay ta mere te conceut :
Celle qui t'a nourry, & qui t'a fait apprendre
La science & les arts dès ta ieunesse tendre,
Pour luy faire seruice & pour en bien vser,
Et non, comme tu fais, à fin d'en abuser.

Si tu es enuers elle enfant de bon courage,
Ores que tu le peux, rends-luy son nourissage,
Retire tes soldars, & au Lac Geneuois
(Comme chose execrable) enfonce leurs harnois.

Ne presche plus en France vne Euangile armée,
Vn CHRIST empistollé tout noirci de fumée,
Qui comme un Mehemet va portant en la main
Vn large coutelas rouge de sang humain.
Cela desplaist à Dieu, cela desplaist au Prince :
Cela n'est qu'un appast qui tire la province
A la sedition, laquelle deffous toy
Pour auoir liberté, ne voudra plus de Roy.

Certes il vaudroit mieux à Lozanne relire
Du grand fils de Thetis les prouesses & l'ire,
Faire combattre Ajax, faire parler Nestor,
Ou re-blesser Venus, ou re-tuer Hector,
Que reprendre l'Eglise, ou pour estre dit sage
Raccoustrer en saint Paul ie ne sçay quel passage,
De Beze, ou ie me trompe, ou cela ne vaut pas
Que France en ta faueur face tant de combas,
Ny qu'un Prince Royal pour ta cause s'empesche !

Vn iour en te voyant aller faire ton presche,
Ayant deffous un reistre vne espée au costé :
Mon Dieu, ce dy-ie lors, quelle sainte bonté !

O parolle de Dieu d'un faux masque trompée,
Puis que les Predicans preschent à coups d'espée!
Bien tost avec le fer nous serons consumez,
Puis qu'on voit de couteaux les Ministres armez.

Et lors deux Surueillans qui parler m'entendirent,
Avec un haussebec ainsi me respondirent :

Quoy ? parles-tu de luy ? qui seul est enuoyé
Du Ciel pour r'enseigner le peuple desuoyé ?
Ou tu es un Athée, ou quelque benefice
Te fait ainsi vomir ta rage & ta malice,
Puis que si arrogant tu ne fais point d'honneur
A ce Prophete saint enuoyé du Seigneur !

Adonc ie respondi, Appellez-vous Athée
Celuy qui dès enfance en son cœur a gardée
La foy de ses ayeuls ? qui ne trouble les lois
De son pais natal les peuples ny les Rois ?
Appellez-vous Athée un homme qui mesprise
Vos songes contrefaits les monstres de l'Eglise ?
Qui croit en un seul Dieu, qui croit au saint Esprit,
Qui croit de tout son cœur au Sauueur IESVS-CHRIST ?
Appellez-vous Athée un homme qui deteste
Et vous & vos erreurs comme infernale peste ?
Et vos beaux Predicans, qui subtils oiseleurs
Pipent le simple peuple, ainsi que basteleurs,
Lesquels ensarinez au milieu d'une place
Vont ioüant finement leurs tours de passe-passe :
Et à fin qu'on ne voye en plein iour leur abus,
Soufflent dedans les yeux leur poudre d'oribus ?

Vostre poudre est crier bien haut contre le Pape,
Deschiffrant maintenant sa tiare & sa chape,
Maintenant ses pardons ses bulles & son bien,
Et plus haut vous criez plus estes gens de bien.

Vous ressemblez à ceux que les fièvres insensent,
Qui cuident estre vrais tous les songes qu'ils pensent :

*Toutefois la pluspart de vos Rhetoriqueurs
Vous preschent autrement qu'ils n'ont dedans les cœurs.
L'un monte sur la chaire ayant l'ame surprise
D'arrogance & d'orgueil, l'autre de conuoitise,
Et l'autre qui n'a rien voudroit bien en auoir :
L'autre brusle d'ardeur de monter en pouuoir,
L'autre a l'esprit aigu qui par meinte trauerse
Sous ombre des abus la verité renuerse.*

*Vous ne ressemblez pas à nos premiers Docteurs,
Qui sans craindre la mort ny les persecuteurs,
De leur bon gré s'offroyent eux-mesmes aux supplices,
Sans enuoyer pour eux ie ne sçay quels nouices !*

*Que vit tant à Genéue vn Caluin desja vieux,
Qu'il ne se fait en France vn martyr glorieux,
Souffrant pour sa parolle ? ô ames peu hardies !
Vous ressemblez à ceux qui font les Tragedies,
Lesquels sans les ioïer demeurent tous craitifs,
Et en donnent la charge aux nouueaux apprentifs,
Pour n'estre point mocquez ny sifflez, si l'issüe
Ne reüssit à gré du peuple bien receüe.*

*Le peuple qui vous suit est tout empoisonné :
Il a tant le cerueau de sectes estonné,
Que toute la Rheubarbe & toute l'Anticyre
Ne luy sçauroyent guarir sa verue qui empire :
Car tant s'en faut, hélas ! qu'on la puisse guarir,
Que son mal le contente, & luy plaist d'en mourir.*

*Il faut, ce dites vous, que ce peuple fidelle
Soit guidé par vn Chef qui prenne sa querelle,
Ainsi que Gedeon, qui seul esleu de Dieu,
Contre les Madians mena le peuple Hebrieu.*

*Si Gedeon auoit commis vos brigandages,
Vos meurtres vos larcins vos Gothiques pillages,
Il seroit execrable : & s'il auoit forfait
Contre le droict commun il auroit tres-mal fait.*

*De vostre election faites nous voir la Bulle,
Et nous monstrez de Dieu le sing & la cedulle:
Si vous ne la monstrez, il faut que vous croyez
Que ie ne croiray pas que soyez enuoyez.*

*Ce n'est plus auiourd'huy qu'on croit en tels oracles:
Faites à tout le moins quelques petits miracles
Comme les Peres saints qui iadis guerissoient
Ceux qui de maladie aux chemins languissoient,
Et desquels seulement l'ombre estoit salutaire.*

*Il n'est plus question, ce dites vous, d'en faire,
La foy est approuuée: Allez aux regions
Qui n'ont ouy parler de nos religions,
Au Perou, Canada, Callicuth, Canibales,
Là montrez par effect vos vertus Caluinales.*

*Si tost que ceste gent grossiere vous verra
Faire vn petit miracle, en vous elle croira
Et changera sa vie où toute erreur abonde:
Ainsi vous sauueres la plus grand part du monde.*

*Lès Apostres iadis preschoient tous d'un accord:
Entre vous auiourd'huy ne regne que discord:
Les vns sont Zuingliens les autres Lutheristes,
Les autres Puritains Quintins Anabaptistes,
Les autres de Calvin vont adorant les pas,
L'un est predestiné & l'autre ne l'est pas,
Et l'autre enrage apres l'erreur Muncerienne,
Et bien tost s'ouurira l'escole Bezienne.*

*Si bien que ce Luther lequel estoit premier,
Chassé par les nouueaux est presque le dernier,
Et sa secte qui fut de tant d'hommes garnie,
Est la moindre de neuf qui sont en Germanie.*

*Vous deuriez pour le moins pour nous faire trembler,
Estre ensemble d'accord sans vous desassembler:
Car Christ n'est pas vn Dieu de noise ny discorde:
Christ n'est que charité, qu'amour & que concorde,*

*Et monstrez clairement par la diuision
Que Dieu n'est point autheur de vostre opinion.*

*Mais monstrez-moy quelqu'un qui ait changé de vie,
Après avoir suivi vostre belle folie :*

*L'en voy qui ont changé de couleur & de teint,
Hideux en barbe longue & en visage feint,
Qui sont plus que deuant tristes, mornes & palles,
Comme Oreste agité des fureurs infernales.*

*Mais ie n'en ay point veu qui soient d'audacieux
Plus humbles deuenus plus doux ny gracieux,
De paillards continens, de menteurs veritables,
D'effrontez vergongneux, de cruels charitables,
De larrons aumosniers, & pas vn n'a changé
Le vice dont il fut auparauant chargé.*

*Je cognois quelques vns de ces fols qui vous suivent,
Je sçay bien que les Turcs & les Tartares viuent
Plus modestement qu'eux, & suis tout effroyé
Que mille fois le iour leur chef n'est foudroyé.*

*L'ay peur que tout ainsi qu'Arrius fit l'entrée
Au Turc qui surmonta l'Asienne contrée,
Que par vostre moyen il ne se vueille armer,
Et que pour nous donter il ne passe la mer,
Et que vous les premiers n'en supportiez la peine,
En pensant vous venger de l'Eglise Romaine.*

*« Ainsi celuy qui tend le piege deceuant,
« En voulant prendre autruy se prend le plus souuent.*

*La tourbe qui vous suit est si vaine & si sotte,
Qu'estant affriandée aux douceurs de la lote,
L'entens affriandée à ceste liberté
Que vous preschez par tout, tient le pas arresté
Sur le bord estranger & plus n'a souuenance
De vouloir retourner au lieu de sa naissance.*

*Helas ! si vous auiez quelque peu de raison,
Vous cognoistriez bien tost qu'on vous tient en prison,*

Pipez, enso-celez, comme par sa malice
Circe tenoit charmez les compagnons d'*Vlyffe*.

O Seigneur tout puissant, ne mets point en oubly
D'enuoyer vn *Mercur*e avecque le *Moly*
Vers ce noble Seigneur, à fin qu'il l'admoneste,
Et luy face rentrer la raison en la teste,
Luy décharme les sens, luy dessille les yeux,
Luy monstre clairement quels furent ses ayeux,
Grands Rois & gouuerneurs des grandes Republiques,
Tant craints & redoutez pour estre Catholiques!

Si la saine raison le regaigne vne fois,
Luy qui est si gaillard, si doux & si courtois,
Il cognoistra l'estat auquel on le fait viure:
Et comme pour de l'or on luy donne du cuiure,
Et pour vn grand chemin vn sentier esgaré,
Et pour vn diamant vn verre bigarré.

Hà! que ie suis marry que cil qui fut mon maistre,
Depestré du filet ne se peut recognoistre!
Ie n'aime son erreur, mais hayr ie ne puis
Vn si digne Prelat dont seruiteur ie suis,
Qui benin m'a serui (quand fortune prospere
Le tenoit pres des Rois) de Seigneur & de pere.
Dieu preserue son chef de malheur & d'ennuy,
Et le bon-heur du Ciel puisse tomber sur luy.

Acheuant ces propos ie me retire, & laisse
Ces Surueillans confus au milieu de la presse,
Qui disoient que Satan le cœur m'auoit couué,
Et me grinçant les dents m'appelloient reprouué.

L'autre iour en pensant que ceste pauvre terre
S'en alloit (ô malheur!) la proye d'Angleterre,
Et que ses propres fils amenoient l'estranger
Qui boit les eaux du Rhin, à fin de l'outrager:
M'apparut tristement l'idole de la France,
Non telle qu'elle estoit lors que la braue lance

De Henry la gardoit, mais foible & sans confort,
Comme vne pauvre femme atteinte de la mort.
Son sceptre luy pendoit, & sa robbe semée
De fleurs de liz estoit en cent lieux entamée :
Son poil estoit hideux, son œil haue & profond,
Et nulle maïesté ne luy haussait le front.

En la voyant ainsi, ie luy dis, O Princesse,
Qui presque de l'Europe as esté la maïstresse,
Mere de tant de Rois, conte moy ton malheur,
Et dy moy ie te pri' d'où te vient ta douleur !

Elle adonc en tirant sa parolle contrainte,
Sousspirant aigrement, me fit ainsi sa plainte.

Vne ville est assise es champs Sauoysiens,
Qui par fraude a chassé ses Seigneurs anciens,
Miserable seiour de toute apostasie,
D'opiniastreté, d'orgueil & d'heresie,
Laquelle (en-ce-pendant que les Rois augmentoient
Mes bornes & bien loin pour l'honneur combatoient)
Appellant les banis en sa secte damnable,
M'a fait comme tu vois chetiue & miserable.

Or mes Rois cognoissans qu'une telle cité
Leur seroit, comme elle est, vne infelicité,
Deliberoient assez de la ruer par terre :
Mais contre elle iamais n'ont entrepris la guerre :
Ou soit par negligence ou soit par le destin
Entiere ils l'ont laissée, & de là vient ma fin.

Comme ces laboureurs, dont les mains inutiles
Laissent pendre l'hyuer un toufeau de chenilles,
Dans vne feuille seiche au feste d'un pommier :
Si tost que le Soleil de son rayon premier
A la feuille eschauffée, & qu'elle est arroufée
Par deux ou par trois fois d'une tendre rosée,
Le venin qui sembloit par l'hyuer consumé,
En chenilles soudain apparroist animé,

*Qui tombent de la feuille, & rampent à grand' peine
D'un dos entre-cassé au milieu de la plaine :
L'une monte en un chesne & l'autre en un ormeau,
Et tousiours en mangeant se trainent au coupeau :
Puis descendent à terre, & tellement se paissent
Qu'une seule verdure en la terre ne laissent.*

*Alors le laboureur voyant son champ gasté,
Lamente pour neant qu'il ne s'estoit hasté
D'estouffer de bonne heure une telle semence :
Il voit que c'est sa faute & s'en donne l'offence.*

*Ainsi lors que mes Rois aux guerres s'efforçoient,
Toutes en un monceau ces chenilles croissoient :
Si qu'en moins de trois mois telle tourbe enragée
Sur moy s'est espandue, & m'a toute mangée.*

*Or mes peuples mutins, arrogans & menteurs
M'ont cassé le bras droit chassant mes Senateurs :
Car de peur que la loy ne corrigeast leur vice,
De mes Palais royaux ont bany la iustice :
Ils ont rompu ma robbe en rompant mes citez,
Rendans mes citoyens contre moy despittez :
Ont pillé mes cheueux en pillant mes Eglises,
Mes Eglises, hélas ! que par force ils ont prises,
En poudre foudroyans Images & Autels,
Venerable seiour de nos saincts immortels.
Contre eux puisse tourner si malheureuse chose,
Et l'or saint desrobé leur soit l'or de Tholoze !*

*Ils n'ont pas seulement sacrileges nouveaux,
Fait de mes temples saincts, estables à cheuaux :
Mais comme tourmentez des fureurs Stygiales
Ont violé l'honneur des Ombres sepulchrales,
Afin que par tel acte inique & malheureux
Les viuans & les morts conspirassent contre eux.
Busire fut plus dous, & celui qui promeine
Une roche aux enfers, eut l'ame plus humaine :*

Bref ils m'ont delaiſſée en extreme langueur.
Toutefois en mon mal ie n'ay perdu le cœur,
Pour auoir vne Royne à propos rencontrée,
Qui douce & gracieuſe enuers moy s'eſt monſtrée:
Elle par ſa vertu (quand le cruel effort
De ces nouueaux mutins me trainoit à la mort)
Lamentoit ma fortune, & comme Royne ſage
Reconfortoit mon cœur, & me donnoit courage.

Elle abaiffant pour moy ſa haute Maieſté,
Prepoſant mon ſalut à ſon autorité,
Meſmes eſtant malade eſt maintefois allée
Pour m'appointer à ceux qui m'ont ainſi volée.

Mais Dieu qui des malings n'a pitié ny mercy
(Comme au Roy Pharaon) a leur cœur endurcy,
A fin que tout d'un coup ſa main puiffante & haute
Les corrige en fureur & puniſſe leur faute.
Puis quand ie voy mon Roy, qui deſia deuient grand,
Qui courageuſement me ſouſtient & defend,
Ie ſuis toute guarie, & la ſeule apparence
D'un Prince ſi bien-né me nourriſt d'eſperance.

Auant qu'il ſoit long temps ce magnanime Roy
Dontera les deſtins qui s'arment contre moy,
Et ces faux deuineurs qui d'une bouche ouuerte
De ſon ſceptre Royal ont predite la perte.

Ce-pendant pren la plume & d'un ſtile endurcy
Contre le trait des ans engraue tout cecy,
Afin que nos nepueux puiffent vn iour cognoiſtre
Que l'homme eſt malheureux qui ſe prend à ſon maiſtre.

Ainſi par viſion la France à moy parla,
Puis tout ſoudainement de mes yeux s'en-vola
Comme vne poudre au vent ou comme vne fumée
Qui ſoudain dans la nuë eſt en rien conſumée.

Fin du Discours des Miſeres de ce temps.



INSTITUTION

POVR L'ADOLESCENCE DV ROY

tref-chrestien Charles IX. de ce nom.

*Sire, ce n'est pas tout que d'estre Roy de France,
Il faut que la vertu honore vostre enfance :*

« Vn Roy sans la vertu porte le Sceptre en vain,

« Qui ne luy est sinon vn fardeau dans la main.

Pource on dit que Thetis la femme de Pelée,

Après auoir la peau de son enfant bruslée,

Pour le rendre immortel, le print en son giron,

Et de nuict l'emporta dans l'Antre de Chiron,

Chiron noble Centaure, à fin de luy apprendre

Les plus rares vertus dès sa ieunesse tendre,

Et de science & d'art son Achille honorer.

« Vn Roy pour estre grand ne doit rien ignorer.

Il ne doit seulement sçauoir l'art de la guerre,

De garder les citez, ou les ruer par terre,

De picquer les cheuaux, ou contre son harnois

Receuoir mille coups de lances aux tournois :

De sçauoir comme il faut dresser vne embuscade,

Ou donner vne cargue ou vne camifade,

Se renger en bataille & sous les estendars

Mettre par artifice en ordre les soldars.

*Les Rois les plus brutaux telles choses n'ignorent,
Et par le sang versé leurs couronnes honorent :
Tout ainsi que Lions qui s'estiment alors
De tous les animaux estre veuz les plus fors,
Quand ils ont deuoré un cerf au grand corsage,
Et ont remply les champs de meurtre & de carnage.*

*Mais les Princes mieux naiz n'estiment leur vertu
Procéder ny de sang ny de glaiue pointu,
Ny de harnois ferrez qui les peuples estonnent,
Mais par les beaux mestiers que les Muses nous donnent.*

*Quand les Muses qui sont filles de Iupiter
(Dont les Rois sont issus) les Rois daignent chanter,
Elles les font marcher en toute reuerence,
Loin de leur Maiesté banissant l'ignorance :
Et tous remplis de grace & de diuinité,
Les font parmy le peuple ordonner equité.*

*Ils deuiennent appris en la Mathematique,
En l'art de bien parler, en Histoire & Musique,
En Physiognomie, à fin de mieux sçauoir
Iuger de leurs suiets seulement à les voir.*

*Telle science sceut le ieune Prince Achille,
Puis sçauant & vaillant fit trebucher Troille
Sur le champ Phrygien & fit mourir encor
Deuant le mur Troyen le magnanime Hector :
Il tua Sarpedon, tua Pentasilée,
Et par luy la cité de Troye fut bruslée.*

*Tel fut iadis Thesée Hercules & Iason,
Et tous les vaillans preux de l'antique saison :
Tel vous serez aussi, si la Parque cruelle
Ne tranche auant le temps vostre trame nouuelle.*

*Charles, vostre beau nom tant commun à nos Rois,
Nom du Ciel reuenue en France par neuf fois,
Neuf fois nombre parfait (comme cil qui assemble
Pour sa perfection trois triades ensemble)*

Monstre que vous aurez l'empire & le renom
De huit Charles passez dont vous portez le nom.
Mais pour vous faire tel il faut de l'artifice,
Et dès ieunesse apprendre à combattre le vice.

Il faut premierement apprendre à craindre Dieu,
Dont vous estes l'image, & porter au milieu
De vostre cœur son nom & sa sainte parole,
Comme le seul secours dont l'homme se console.

En apres si voulez en terre prosperer,
Vous devez vostre mere humblement honorer,
La craindre & la seruir : qui seulement de mere
Ne vous sert pas icy, mais de garde & de pere.

Après il faut tenir la loy de vos ayeux,
Qui furent Rois en terre & sont là haut aux cieux :
Et garder que le peuple imprime en sa ceruelle
Le curieux discours d'une secte nouvelle.

Après il faut apprendre à bien imaginer,
Autrement la raison ne pourroit gouverner :
Car tout le mal qui vient à l'homme prend naissance
Quand par sus la raison le cuider a puissance.

Tout ainsi que le corps s'exerce en travaillant,
Il faut que la raison s'exerce en bataillant
Contre la monstrueuse & fausse fantase,
De peur que vainement l'ame n'en soit saisie.
Car ce n'est pas le tout de sçauoir la vertu :
Il faut cognoistre aussi le vice reuestu
D'un habit vertueux, qui d'autant plus offence,
Qu'il se monstre honorable, & a belle apparence.

De là vous apprendrez à vous cognoistre bien,
Et en vous cognoissant vous ferez tousiours bien.
« Le vray commencement pour en vertus accroistre.
« C'est (disoit Apollon) soy-mesme se cognoistre :
Celuy qui se cognoist, est seul maistre de soy,
Et sans auoir Royaume, il est vrayment vn Roy.

Commencez donc ainsi : puis si tost que par l'âge
Vous ferez homme fait de corps & de courage,
Il faudra de vous-mesme apprendre à commander,
A ouyr vos suiets, les voir & demander,
Les cognoistre par nom & leur faire iustice,
Honorer la vertu, & corriger le vice.

Malheureux sont les Rois qui fondent leur appuy
Sur l'aide d'un commis qui par les yeux d'autrui
Voyent l'estat du peuple, & oyent par l'oreille
D'un flatteur mensonger qui leur conte merueille.
Tel Roy ne regne pas, ou bien il regne en peur
(D'autant qu'il ne sçait rien) d'offenser un trompeur.

Mais (Sire) ou ie me trompe en voyant vostre grace,
Ou vous tiendrez d'un Roy la legitime place :
Vous ferez vostre charge, & comme un Prince doux,
Audience & faueur vous donnerez à tous.

Vostre palais Royal cognoistrez en presence,
Et ne commettrez point une petite offence.
Si un Pilote faut tant soit peu sur la mer,
Il fera deffous l'eau la nauire abysmer.

« Si un Monarque faut tant soit peu, la prouince
« Se perd : car volontiers le peuple suit le Prince.

Aussi pour estre Roy vous ne deuez penser
Vouloir comme un Tyran vos suiets offenser.
De mesme nostre corps vostre corps est de bouë.
« Des petits & des grands la Fortune se iouë :
Tous les regnes mondains se font & se desfont,
Et au gré de Fortune ils viennent & s'en-vont,
Et ne durent non-plus qu'une flame allumée,
Qui soudain est esprise, & soudain consumée.

Or, Sire, imitez Dieu, lequel vous a donné
Le Sceptre, & vous a fait un grand Roy couronné,
Faites misericorde à celuy qui supplie,
Punissez l'orgueilleux qui s'arme en sa folie :

Ne poussez par faueur un homme en dignité,
 Mais choisissez celuy qui l'a bien merité :
 Ne baillez pour argent ny estats ny offices,
 Ne donnez aux premiers les vacans benefices,
 Ne souffrez pres de vous ne flateurs ne vanteurs :
 Fuyez ces plaisans fols qui ne sont que menteurs,
 Et n'endurez iamais que les langues legeres
 Mesdisent des Seigneurs des terres estrangeres.

Ne soyez point mocqueur, ne trop haut à la main,
 Vous souuenant tousiours que vous estes humain :
 Ne pillez vos suiets par rançons ny par tailles,
 Ne prenez sans raison ny guerres ny batailles :
 Gardez le vostre propre, & vos biens amassez :
 Car pour viure content vous en auez assez.

S'il vous plaist vous garder sans Archer de la garde,
 Il faut que d'un bon œil le peuple vous regarde,
 Qu'il vous aime sans crainte : ainsi les puissans Rois
 Ont conserué le sceptre, & non par le harnois.

Comme le corps royal ayez l'ame royale,
 Tirez le peuple à vous d'une main liberale,
 « Et pensez que le mal le plus pernicieux
 « C'est un Prince sordide & auaricieux.

Ayez autour de vous personnes venerables,
 Et les oyez parler volontiers à vos tables :
 Soyez leur auditeur comme fut vostre ayeul
 Ce grand François qui vit encores au cercueil.

Soyez comme un bon Prince amoureux de la gloire,
 Et faites que de vous se remplisse une histoire
 Du temps victorieux, vous faisant immortel
 Comme Charles le Grand, ou bien Charles Martel.

Ne souffrez que les grands blessent le populaire,
 Ne souffrez que le peuple au grand puisse desplaire,
 Gouvernez vostre argent par sagesse & raison.
 « Le Prince qui ne peut gouverner sa maison,

« Sa femme, ses enfans, & son bien domestique,
« Ne sçauroit gouverner vne grand' Republique.

Pensez long temps deuant que faire aucuns Edicts :
Mais si tost qu'ils seront deuant le peuple dictz,
Qu'ils soient pour tout iamais d'inuincible puissance,
Autrement vos Decrets sentiroient leur enfance.
Ne vous monstrez iamais pompeusement vestu.
« L'habillement des Rois est la seule vertu.
Que vostre corps reluise en vertus glorieuses,
Et non pas vos habits de perles precieuses.

D'amis plus que d'argent monstrez vous desirieux :
« Les Princes sans amis sont tousiours malheureux.
Aimez les gens de bien, ayant tousiours enuie
De ressembler à ceux qui sont de bonne vie.
Punissez les malins & les seditieux :
Ne soyez point chagrin, despit ne furieux :
Mais honneste & gaillard, portant sur le visage
De vostre gentille ame vn gentil tesmoignage.

Or, Sire, pour-autant que nul n'a le pouuoir
De chastier les Rois qui font mal leur deuoir,
Punissez vous vous-mesme, afin que la iustice
De Dieu qui est plus grand, vos fautes ne punisse.

le dy ce puissant Dieu dont l'empire est sans bout,
Qui de son throsne assis en la terre voit tout,
Et fait à vn chacun ses iustices egales,
Autant aux laboureurs qu'aux personnes Royales :
Lequel nous supplions vous tenir en sa Loy,
Et vous aimer autant qu'il fit Dauid son Roy,
Et rendre comme à luy vostre Sceptre tranquile :
« Sans la faueur de Dieu la force est inutile.

DISCOVRS

à G. Des-Autels.

*Des-Autels que la Loy & que la Rhetorique,
Et que la Muse suit comme son fils unique,
Je suis esmerueillé que les Grands de la Court
(Veu le temps orageux qui par l'Europe court)
Ne s'arment les costez d'hommes ayans puissance
Comme toy de plaider leurs causes en la France,
Et reuenger d'un art par toy renouuelé,
Le Sceptre que le peuple a par terre foulé.*

*C'est donques auioird'huy que les Rois & les Princes
N'ont besoin de garder par armes leurs prouinces,
Et contre leurs suiets opposer le harnois :
Mais il faut les garder par liures & par lois
Instrumens qui pourront de la tourbe mutine
Appaiser le courage & flatter la poitrine :
Car il faut desormais defendre nos maisons,
Non par le fer trenchant ains par viues raisons,
Et d'un cœur courageux nos ennemis abbatre
Par les mesmes bastons dont ils nous veulent batre.*

*Ainsi que l'ennemy par liures a seduit
Le peuple desuoyé qui faussement le suit,
Il faut en disputant par liures le confondre,
Par liures l'assaillir, par liures luy respondre,
Sans monstrier au besoin nos courages faillis,
Mais plus fort resister plus serons assaillis.*

*Si ne voy-ie pourtant personne qui se pousse
Sur le haut de la breche & l'ennemy repousse
Qui braue nous assaut, & personne ne prend
La plume & par escrit nostre loy ne defend :*

*Les peuples ont recours à la bonté celeste,
Et à Dieu sans s'ayder recommandent le reste :
Comme gens esperdus demeurent ocieux,
Ce-pendant les mutins se font victorieux.*

*Durant la guerre à Troye à l'heure que la Grece
Pressoit contre les murs la Troyenne ieunesse,
Et que le grand Achille empeschoit les ruisseaux
De porter à Thetis le tribut de leurs eaux :
Ceux qui estoient dedans la muraille assiegée,
Ceux qui estoient dehors dans le port de Sigée,
Failloient egalemeut : mon Des-autels, ainsi
Nos ennemis font faute, & nous faillons aussi.
Ils faillent de vouloir renuerser nostre empire,
Et de vouloir par force aux Princes contredire,
Et de presumer trop de leurs sens orgueilleux,
Et par songes nouveaux forcer la loy des vieux :
Ils faillent de laisser le chemin de leurs peres,
Pour ensuiure le train des sectes estrangeres :
Ils faillent de semer libelles & placars
Pleins de derisions d'iniure & de brocars,
Diffamans les plus grands de nostre Court royale,
Qui ne seruent de rien qu'à nourrir vn scandale :
Ils faillent de penser que tous soient aueuglez,
Que seuls ils ont des yeux, que seuls ils sont reiglez,
Et que nous fouruoyez ensuiuons la doctrine
Humaine & corrompue, & non pas la diuine :
Ils faillent de penser qu'à Luther seulement
Dieu se soit apparu, & generalement
Que depuis neuf cens ans l'Eglise est deprauee
Du vin d'hypocrisie à longs traits abreuee :
Et que le seul escrit d'un Bucere vaut mieux,
D'un Zuingle & d'un Caluin (hommes seditieux)
Que l'accord de l'Eglise & les statuts de mille
Docteurs pouffez de Dieu conuoquez au Concile.*

*Que faudroit-il de Dieu deormais esperer,
Si luy sans ignorance auoit souffert errer
Si long temps son Eglise ? est-il auteur de faute ?
Quel gain en reuiendrait à sa Majesté haute ?
Quel honneur, quel profit de s'estre tant celé,
Pour s'estre à vn Luther seulement reuelé ?*

*Or nous faillons aussi : car depuis saint Gregoire
Nul Pontife Romain dont le nom soit notoire,
En chaire ne prescha : & faillons d'autre-part,
Que le bien de l'Eglise aux enfans se depart.
Il ne faut s'estonner, Chrestiens, si la nacelle
Du bon Pasteur saint Pierre en ce monde chancelle,
Puis que les ignorans, les enfans de quinze ans,
Ie ne sçay quels muguets, ie ne sçay quels plaisans
Ont les biens de l'Eglise, & que les benefices
Se vendent par argent ainsi que les offices.*

*Mais que diroit S. Paul, s'il reuenoit icy,
De nos ieunes Prelats qui n'ont point de soucy
De leur pauvre troupeau, dont ils prennent la laine,
Et quelquefois le cuir : qui tous vivent sans peine,
Sans prescher, sans prier, sans bon exemple d'eux,
Parfumez, decoupez, courtisans, amoureux,
Veneurs & fauconniers, & avec la paillarde
Perdent les biens de Dieu, dont ils n'ont que la garde !*

*Que diroit-il de voir l'Eglise à Iesus Christ,
Qui fut iadis fondée en humbleste d'esprit,
En toute patience, en toute obeyssance,
Sans argent, sans credit, sans force ny puissance,
Pauvre, nue, exilée, ayant iusques aux os
Les verges & les foëts imprimez sur le dos,
Et la voir aujourd'huy riche, grasse & hautaine,
Toute pleine d'escus, de rente & de domaine ?
Ses ministres enflez, & ses Papes encor
Pompeusement vestus de soye & de drap d'or ?*

*Il se repentiroit d'avoir souffert pour elle
Tant de coups de baston, tant de peine cruelle,
Tant de banissemens, & voyant tel meschef,
Prieroit qu'un trait de feu luy accablast le chef.*

*Il faut donc corriger de nostre sainte Eglise
Cent mille abus commis par l'auare Prestriſe,
De peur que le courroux du Seigneur tout-puissant
N'aille d'un iuste feu nos fautes punissant.*

*Quelle fureur nouvelle a corrompu nostre aise ?
Las ! des Lutheriens la cause est tres-mauvaise,
Et la defendent bien : & par malheur fatal
La nostre est bonne & sainte, & la defendons mal.*

*O heureuse la gent que la mort fortunée
A depuis neuf cens ans sous la tombe emmenée !
Heureux les peres vieux des bons ſiecles passez,
Qui ſont ſans varier en leur foy trespassez,
Ains que de tant d'abus l'Eglise fuſt malade !
Qui n'ouyrent iamais parler d'Oecolampade,
De Zuingle, de Bucer, de Luther, de Calvin :
Mais ſans rien innouer au ſervice diuin
Ont veſcu longuement, puis d'une fin heureuse
En Ieſus ont rendu leur ame genereuse.*

*Las ! pauvre France helas ! comme une opinion
Diuerſe a corrompu ta premiere union !
Tes enfans qui deuroient te garder te travaillent,
Et pour un poil de bouc entre eux-mesmes bataillent,
Et comme reprouuez d'un courage meſchant,
Contre ton eſtomac tournent le fer trenchant.*

*N'auions nous pas aſſez engreſſé la campagne
De Flandres, de Piedmont, de Naples & d'Eſpagne
En nostre propre ſang ? ſans tourner les couteaux
Contre tōy nostre mere, & tes propres boyaux ?
Afin que du Grand-Turc les peuples infidelles
Riſſent en nous voyant ſanglans de nos querelles ?*

*Et en lieu qu'on les deust par armes surmonter,
 Nous vissent de nos mains nous-mesmes nous donter,
 Ou par l'ire de Dieu, ou par la destinée,
 Qui te rend par les tiens, ô France, exterminée !*

*Las ! faut-il, ô destin, que le Sceptre François,
 Que le fier Allemand, l'Espagnol & l'Anglois
 N'a sceu iamaïs froisser, tombe sous la puissance
 Du vassal qui deuroit luy rendre obéissance ?
 Sceptre qui fut iadis tant craint de toutes pars,
 Qui iadis enuoya outre-mer ses soldars
 Gagner la Palestine & toute l'Idumée,
 Tyr, Sydon, Antioche, & la ville nommée
 Du saint nom, où Iesus en la Croix attaché
 De son précieux sang lava nostre péché :*

*Sceptre qui fut iadis la terreur des Barbares,
 Des Turcs, des Mammelus, des Perses, des Tartares :
 Bref, par tout l'univers tant craint & redouté,
 Faut-il que par les siens luy-mesme soit donté ?*

*France, de ton malheur tu es cause en partie :
 Je t'en ay par mes vers mille fois aduertie :
 Tu es marastre aux tiens & mere aux estrangers,
 Qui se moquent de toy quand tu es aux dangers :
 Car sans aucun travail les estrangers obtiennent
 Les biens qui à tes fils iustement appartiennent.*

*Pour exemple te soit ce docte Des-autels,
 Qui à ton los a fait des liures immortels,
 Qui poursuiuoit en Cour dès long temps vn affaire
 De bien peu de valeur, & ne la pouuoit faire
 Sans ce bon Cardinal, qui rompant le sejour
 Le renuoya content en l'espace d'un iour.
 Voila comme des tiens tu fais bien peu de conte,
 Dont tu deurois au front toute rougir de honte.*

*Tu te moques aussi des Prophetes que Dieu
 Choisit en tes enfans, & les fait au milieu*

*De ton sein apparoiſtre, afin de te predire
Ton malheur aduenir, mais tu n'en fais que rire.*

*Ou ſoit que du grand Dieu l'immènſe eternité
Ait de Noſtradamus l'entouſiaſme excité,
Ou ſoit que le Demon bon ou mauuais l'agite,
Ou ſoit que de nature il ait l'ame ſubite,
Et outre le mortel s'eſlance iuſqu'aux cieux,
Et de là nous redit des faiçts prodigieux,
Ou ſoit que ſon eſprit ſombre & melancolique,
D'humeurs graſſes repeu, le rende fantaſtique:
Bref, il eſt ce qu'il eſt: ſi eſt-ce touteſois
Que par les mots douteux de ſa prophete vois,
Comme vn oracle antique, il a dès mainte année
Predit la plus grand part de noſtre deſtinée.*

*Je ne l'euffe pas creu, ſi le Ciel qui depart
Bien & mal aux humains, n'euffe eſté de ſa part.
Certainement le ciel marry de la ruine
D'un Sceptre ſi puiffant, en a monſtré le ſigne:
Depuis vn an entier n'a ceſſé de pleurer:
On a veu la Comete ardante demeurer
Droit ſur noſtre païs: & du Ciel descendante
Tomber à ſainçt Germain vne Colonne ardante.
Noſtre Prince au milieu de ſes plaiſirs eſt mort,
Et ſon fils ieune d'ans a ſouſtenu l'effort
De ſes propres ſuiets, & la chambre honorée
De ſon palais Royal ne luy fut aſſeurée.*

*Donques ny les hauts faits des Princes ſes ayeux,
Ny tant de temples ſainçts eſleuez iuſqu'aux cieux,
Ny ſon ſceptre innocent, ny ſa terre puiffante
Aux guerres adonnée, aux lettres fleuriffante,
Ny ſa bonté nayue, indole & pieté,
Ny ſa propre vertu graue de Maieſté,
Ny la deuotion, la foy, ny la priere
De ſa femme pudique & de ſa chaſte mere,*

N'ont enuers le destin tant de graces trouué,
 Qu'un malheur si nouveau ne luy soit arriué,
 Et que l'air infecté du terroir Saxonique
 N'ait empuanty l'air de la terre Gallique.

Que si des Guysiens le courage hautain
 N'eust au besoin esté nostre rempart certain,
 Si au fort du danger leur ame genereuse
 Se fust monstrée oisive ou tardive ou peureuse,
 C'estoit fait que du Sceptre, & la contagion
 De Luther eust gasté nostre religion.
 Mais François d'une-part tout seul avec les armes
 Opposa sa poitrine à si chaudes alarmes :
 Et Charles d'autre-part avec deuotions
 Et sermons s'opposa à leurs séditions,
 Et par sa preuoyance & doctrine seure
 Par le peuple engarda de plus courir l'ulcere.

Ils ont maugré l'enuie & maugré le destin,
 Et l'infidelle foy du vulgaire mutin,
 A l'enui combatu la troupe sacrilege,
 Et la religion ont remise en son siege.

O Seigneur tout-puissant ! pour loyer des bien-faits,
 Que ces Princes Lorrains au besoin nous ont faits :
 Et si mes humbles vœus trouuent deuant ta face
 Quelque peu de credit ie te suppli' de grace,
 Que ces deux Guysiens qui pour l'amour de toy
 Ramassent les esclats de nostre antique foy,
 Fleurissent à iamais en faueur vers le Prince,
 Et que iamais le bec des peuples ne les pince.

Donne que les enfans des enfans yssus d'eux
 Soyent aussi bons Chrestiens & aussi genereux,
 Plus grans que nulle enuie : & qu'en paix eternelle
 Ils puissent habiter leur maison paternelle.
 Ou si quelque desastre ou le cruel malheur
 Les menace tous deux ialoux de leur valeur,

*Tourne sur les mutins la menace & l'iniure,
On sur l'ignare chef du vulgaire pariure,
Ny digne du Soleil, ny digne de tirer
L'air qui nous fait la vie és poulmons respirer.*

DISCOVRS

à Loys des Mafures.

*Comme celuy qui voit du haut d'une fenestre
Alentour de ses yeux une plaine champestre,
Differente de lieu de forme & de façon:
Ici une riuere, un rocher, un buisson
Se presente à ses yeux: & là s'y represente
Vn tertre, une prairie, un taillis, une sente,
Vn verger, une vigne, un iardin bien dressé,
Vn hallier, une espine, un chardon herissé:
Et la part que son œil vagabond se transporte,
Il descouure un país de differente sorte,
De bon & de mauuais: Des Mafures ainsi
Celuy qui lit les vers que i'ay portraits ici,
Regarde d'un trait d'œil mainte diuerse chose,
Qui bonne qui mauuaise en mon papier enclose.
« Dieu seul ne faut iamais, les hommes volontiers
« Sont tousiours de nature imparfaits & fautiers.
Mon liure est ressemblable à ces tables friandes
Qu'un Prince fait charger de diuerfes viandes:
Le mets qui plaist à l'un à l'autre est desplaisant,
Ce qui est sucre à l'un est à l'autre cuisant:
L'un aime le salé, l'autre aime la chair fude:
L'un aime le routy, l'autre aime la sallade:*

*L'un aime le vin fort, l'autre aime le vin dous,
Et iamaïs le banquet n'est agreable à tous.
Le Prince toutefois qui librement festie,
Ne s'en offense point : car la plus grand' partie
De ceux qui sont assis, au festin sont allez
De leur propre vouloir sans y estre appelez.*

*Ainsi ny par edict ny par arrest publique
Je ne contrains personne à mon vers poétique :
Le lise qui voudra, l'achete qui voudra :
Celuy qui bien content de mon vers se tiendra,
Me fera grand plaisir : s'il aduient au contraire,
Masvres, c'est tout vn, ie ne sçaurois qu'y faire.*

*Je m'estonne de ceux de la nouuelle foy,
Qui pour me haut-loüer disent tousiours de moy,
Si Ronsard ne cachoit son talent dedans terre,
Or' parlant de l'amour, or' parlant de la guerre,
Et qu'il voulust du tout chanter de IESVS-CHRIST,
Il seroit tout parfait : car il a bon esprit,
Mais Satan l'a seduit, le pere des mensonges,
Qui pour la verité l'enforcele de songes.*

*O pauvres abusez ! que le nouueau sçauoir
D'un moyne defroqué a laissé deceuoir :
Tenez-vous en vos peaux, & ne iugez personne,
Je suis ce que ie suis, ma conscience est bonne,
Et Dieu à qui le cœur des hommes apparoit,
Sonde seul ma pensée & seul il la cognoist.*

*O bien-heureux Lorrains ! que la secte Caluine,
Et l'erreur de la terre à la vostre voisine
Ne depraua iamaïs : d'où seroit animé
Vn habitant du Rhin en vn poëste enfermé
A bien interpreter les saintes Escritures
Entre les gobelets, les vins, & les iniures !
Y croye qui voudra, Ami, ie te promets
Par ton bel Amphion de n'y croire iamaïs.*

*L'autre iour en dormant (comme vne vaine idole,
Qui deçà qui delà au gré du vent s'en-vole)
M'apparut du Bellay, non pas tel qu'il estoit
Quand son vers doucereux les Princes'allaitoit,
Et qu'il faisoit courir la France apres sa Lyre,
Qui soupirant son nom le plaint & le desire :
Mais haue & descharné, planté sur de grans os,
Ses costes, sa carcasse & l'espine du dos
Estoyent veufues de chair : & sa diserte bouche,
Où iadis se logeoit la mielliere mouche,
Les Graces & Pithon, fut sans langue & sans dens :
Et ses yeux qui estoient si prompts & si ardans
A voir danser le bal des neuf doctes Pucelles,
Estoyent sans blanc, sans noir, sans clairté ny prunelles :
Et sa teste qui fut le Caballin coupeau,
Auoit le nez retraits sans cheueux & sans peau,
Point de forme d'oreille, & la creuse ouuerture
De son ventre n'estoit que vers & pourriture.*

*Trois fois ie le voulois comme en songe embrasser,
Et trois fois s'ensuyant ne se voulut laisser
Presser entre mes bras : & son ombre greslette
Volloit de place en place, ainsi qu'une aloüette
Volle deuant le chien, lequel la va suiuant,
Et en pensant la prendre il ne prend que du vent.
A la fin en ouurant sa bouche morne & palle,
Fit sortir vne voix comme d'une cigalle,
Ou d'un petit grillon ou d'un petit poulet,
Quand bien loin de sa mere il pepie seulet.*

*Et me disoit, Amy, que sans tache d'enuie
l'aimay quand ie viuois comme ma propre vie,
Qui premier me pouffas & me formas la vois
A celebrer l'honneur du langage François,
Et compagnon d'un art tu me monstras l'adresse
De me lauer la bouche és ondes de Permesse :*

Puis qu'il plaist au deslin me prendre deuant toy
Entens ceste leçon & la retiens de moy.

Crains Dieu sur toute chose, & le fard d'Epicure
Ne te face iamais errer à l'auanture :

Toute ton esperance & de corps & d'esprit
Soit fermement fichée au Sauueur IESVS-CHRIST :

Obeïs à ton Prince, & au bras de iustice,

Et fais à tes amis & plaisir & seruice :

Contente toy du tien, & ne sois desireux

D'estre plus que tu es, & tu seras heureux.

« Quant au monde où tu es, ce n'est qu'une chimere,

« Qui te sert de marâtre en lieu de douce mere :

« Tout y va par fortune & par opinion,

« Et rien n'y est durable en parfaite union :

« Dieu ne change iamais, l'homme n'est que fumée,

« Qu'un petit trait de feu tient vn iour allumée.

Bien-heureux est celuy qui n'y vit longuement,

Et celuy qui sans nom vit si obscurément

Qu'à peine est-il cognu de ceux de son village,

Celuy, ami Ronsard, celuy est le plus sage.

Si aux esprits des morts tu veux adiouster foy,

Qui ne sont plus menteurs, Ronsard retire toy,

Vy seul en ta maison, & ja grison delaisse

A suiure plus la Cour ta Circe enchanteresse.

Quant aux champs où ie suis, nous sommes tous egaux :

Les Manes des grans Rois & des hommes ruraux,

Des bouuiers, des Soldans, & des Princes d'Asie,

Errent egaleement selon leur fantase,

Qui deçà qui delà de verger en verger

S'esbattent à plaisir sans soupçon ny danger,

Simples, gresles, legers, comme on voit les auettes

Voler parmi vos prez sur les ieunes fleurettes.

Entre Homere & Virgile, ainsi qu'un demi-Dieu,

Enuironné d'esprits i'ay ma place au milieu,

*Et suis en la façon que m'a descrit Masures :
 Là suiuant les forests & les belles verdure
 le voy les demi-Dieux & le bon Roy Henry,
 Qui se cachant sa playe erre seul & marry,
 Dequoy la dure Parque a sans pitié rauie
 Tout d'un coup son repos, son plaisir & sa vie.*

*Et i'erre comme luy de tristesse blessé,
 Dequoy sur mon Printemps si tost ie t'ay laissé,
 Sans auoir dit adieu à toute nostre bande,
 A qui leur du Bellay par toy se recommande.*

*Ainsi dist ceste idole, & comme vn pront esclair
 De mes yeux s'enfuyant, se perdit dedans l'air.*

REMONSTRANCE

AV PEUPLE DE FRANCE.

*O Ciel! ô mer! ô terre! ô Dieu pere commun
 Des luifs & des Chrestiens, des Turcs & d'un chacun:
 Qui nourris aussi bien par ta bonté publique
 Ceux du pole Antartiq' que ceux du pole Artique :
 Qui donnes & raison, & vie, & mouuement
 Sans respect de personne, à tous également :
 Et fais du Ciel là haut sur les testes humaines
 Tomber comme il te plaist, les graces & les peines :*

*O Seigneur tout-puissant, qui as tousiours esté
 Vers toutes nations plein de toute bonté,
 Dequoy te sert là haut le trait de ton tonnerre,
 Si d'un esclat de feu tu n'en brusles la terre?
 Es-tu dedans vn throsne assis sans faire rien?
 Il ne faut point douter que tu ne sçaches bien*

*Cela que contre toy brassent tes creatures,
Et toutefois, Seigneur, tu le vois & l'endures!
Ne vois-tu pas du Ciel ces petits animaux,
Lesquels ne sont vestus que de petites peaux,
Ces petits animaux qu'on appelle les hommes!
Qu'ainsi que bulles d'eaux tu créues & consommes?
Que les doctes Romains & les doctes Gregeois
Nomment songe, fumée, & fueillage des bois?
Qui n'ont iamais ici la verité cogñue
Que ie ne sçay comment par songes & par nùe?*

*Et toutefois, Seigneur, ils font les empeschez,
Comme si tes secrets ne leur estoyent cachez,
Braues entrepreneurs & discoureurs des choses
Qui aux entendemens de tous hommes sont closes,
Qui par longue dispute & curieux propos
Ne te laissent iouyr du bien de ton repos,
Qui de tes sacremens effacent la memoire,
Qui disputent en vain de cela qu'il faut croire,
Qui font trouuer ton fils imposteur & menteur:
Ne les puniras-tu souuerain Createur?
Tiendras-tu leur parti? veux-tu que lon t'appelle
Le Seigneur des larrons & le Dieu de querelle?
Ta nature y repugne, aussi tu as le nom
De doux, de pacifq, de clement & de bon:
Et ce monde accordant ton ouurage admirable
Nous monstre que l'accord t'est tousiours agreable.*

*Mais qui seroit le Turc, le luif, le Sarrafin,
Qui voyant les erreurs du Chrestien son voisin,
Se voudroit baptiser? le voyant d'heure en heure
Changer d'opinion, qui iamais ne s'asseure?
Le cognoissant leger, mutin, seditieux,
Et trahir en vn iour la foy de ses ayeux?
Volontaire incertain, qui au propos chancelle
Du premier qui luy chante une chanson nouuelle?*

*Le voyant Manichée, & tantost Arrien,
Tantost Calvinien, tantost Lutherien,
Suiure son propre aduis, non celuy de l'Eglise ?
Vn vray jonc d'un estang, le iouët de la Bise,
Ou quelque girouëtte inconstante, & suiuant
Sur le haut d'une tour la volonté du vent ?
Et qui seroit le Turc lequel auroit enuie
De se faire Chrestien en voyant telle vie ?*

*Certes si ie n'auois vne certaine foy
Que Dieu par son esprit de grace a mise en moy,
Voyant la Chrestienté n'estre plus que risée,
L'aurois honte d'auoir la teste baptisée :
Ie me repentirois d'auoir esté Chrestien,
Et comme les premiers ie deuiendrois Payen.*

*La nuit i'adorerois les rayons de la Lune,
Au matin le Soleil la lumiere commune,
L'œil du monde, & si Dieu au chef porte des yeux,
Les rayons du Soleil sont les siens radieux,
Qui donnent vie à tous, nous conseruent & gardent,
Et les faits des humains en ce monde regardent.*

*Ie dy ce grand Soleil, qui nous fait les saisons
Selon qu'il entre ou sort de ses douze maisons,
Qui remplit l'Vniuers de ses vertus cognues,
Qui d'un trait de ses yeux nous dissipe les nues,
L'esprit, l'ame du monde, ardent & flamboyant,
En la course d'un iour tout le Ciel tournoyant,
Plein d'immense grandeur, rond, vagabond & ferme,
Lequel a deffous luy tout le monde pour terme,
En repos sans repos, oisif & sans seiour,
Fils aîné de Nature & le pere du iour.*

*I'adorerois Cerés qui les bleds nous apporte,
Et Bacchus qui le cœur des hommes reconforte,
Neptune le seiour des vents & des vaisseaux,
Les Faunes & les Pans & les Nymphes des eaux,*

*Et la Terre hospital de toute creature,
Et ces Dieux que lon feint ministres de Nature.*

*Mais l'Evangile sainct du Sauueur IESVS-CHRIST
M'a fermement graüée vne foy dans l'esprit,
Que ie ne veux changer pour vne autre nouuelle,
Et deussé-ie endurer vne mort trescruelle.*

*De tant de nouveautez ie ne suis curieux,
Il me plaist d'imiter le train de mes ayeux :
le croy qu'en Paradis ils viuent à leur aise,
Encor qu'ils n'ay'nt suiui ny Caluin ny de Beze.*

*Dieu n'est pas vn menteur abuseur ny trompeur :
De sa sainte promesse il ne faut auoir peur,
Ce n'est que verité, & sa viue parolle
N'est pas comme la nostre incertaine & friuole.*

*L'homme qui croit en moy (dit-il) sera sauué :
Nous croyons tous en toy, nostre chef est lauë
En ton nom, ó IESVS, & dés nostre ieunesse
Par foy nous esperons en ta sainte promesse.*

*Et toutefois, Seigneur, par vn mauuais destin
le ne sçay quel yurongne apostat Augustin
Nous presche le contraire, & tellement il ose,
Qu'à toy la verité sa mensonge il oppose.*

*Le soir que tu donnois à ta suite ton corps,
Personne d'un couteau ne te pressoit alors
Pour te faire mentir & pour dire au contraire
De ce que tu auois deliberé de faire.*

*Tu as dit simplement d'un parler net & franc,
Prenant le pain & vin : C'est cy mon corps & sang,
Non signe de mon corps : toutefois ces Ministres,
Ces nouveaux desfroquez, apostats & belistres
Desmentent ton parler, disant que tu resuois,
Et que tu n'entendois les mots que tu disois.*

*Ils nous veulent monstrier par raison naturelle
Que ton corps n'est iamais qu'à la dextre eternelle*

*De ton pere là haut, & veulent t'attacher
Ainsi qu'un Promethée au feste d'un rocher.*

*Ils nous veulent prouver par la Philosophie
Qu'un corps n'est en deux lieux, aussi ie ne leur nie :
Car tout corps n'a qu'un lieu : mais le tien, ô Seigneur,
Qui n'est que maiesté, que puissance & qu'honneur,
Diuin glorifié, n'est pas comme les nostres.*

*Celuy à porte close alla voir les Apostres,
Celuy sans rien casser sortit hors du tombeau,
Celuy sans pesanteur d'os, de chair ny de peau
Monta dedans le Ciel : si ta vertu seconde
Sans matiere apprestée a basti tout ce monde,
Si tu es tout diuin, tout saint, tout glorieux,
Tu peux communiquer ton corps en diuers lieux.
Tu serois impuissant si tu n'auois puissance
D'accomplir tout cela que ta Maiesté pense.*

*Mais quel plaisir prens-tu pour troubler ton repos,
D'ouyr l'humain caquet tenir tant de propos ?
D'ouyr ces Predicans qui par nouueaux passages
En t'attachant au Ciel, monstrent qu'ils ne sont sages ?
Qui pipent le vulgaire & disputent de toy,
Et r'appellent tousiours en doute nostre foy ?*

*Il fait bon disputer des choses naturelles,
Des foudres & des vents, des neiges & des gresles,
Et non pas de la foy dont il ne faut douter :
Seulement il faut croire, & non en disputer.*

*Tout homme curieux lequel voudra s'enquerre
Dequoy Dieu fit le Ciel, les ondes & la terre,
Du Serpent qui parla, de la pomme d'Adam,
D'une femme en du sel, de l'asne à Balaam,
Des miracles de Moÿse, & de toutes les choses
Qui sont dedans la Bible estrangement encloses,
Il y perdra l'esprit : car Dieu qui est caché,
Ne veut que son secret soit ainsi recherché.*

Bref nous sommes mortels, & les choses diuines
 Ne se peuuent loger en nos foibles poitrines,
 Et de sa prescience en vain nous deuifons :
 Car il n'est pas suiet à nos sottes raisons.

« L'entendement humain, tant soit-il admirable,
 « Du moindre fait de Dieu sans grace n'est capable.

Mais comment pourroit l'homme avec ses petits yeux
 Cognoistre clairement les mysteres des cieux ?
 Quand nous ne sçauons pas regir nos republiques,
 Ny mesmes gouuerner nos choses domestiques !
 Quand nous ne cognoissons la moindre herbe des prez !
 Quand nous ne voyons pas ce qui est à nos piez !

Toutefois les Docteurs de ces sectes nouuelles,
 Comme si l'Esprit saint auoit vsé ses ailes
 A s'appuyer sur eux, comme s'ils auoient eu
 Du ciel dru & menu mille langues de feu,
 Et comme s'ils auoient (ainsi que dit la fable
 De Minos) banqueté des hauts Dieux à la table :
 Sans que honte & vergongne en leur cœur trouue lieu,
 Parlent profondement des mysteres de Dieu :
 Ils sont ses Conseillers, ils sont ses Secretaires,
 Ils sçauent ses aduis, ils sçauent ses affaires,
 Ils ont la clef du ciel & y entrent tous seuls,
 Ou qui veut y entrer il faut parler à eux.
 Les autres ne sont rien sinon que grosses bestes,
 Gros chapperons fourrez, grasses & lourdes testes :
 Saint Ambrois, saint Hierosme, & les autres Docteurs
 N'estoient que des refueurs, des fols & des menteurs :
 Avec eux seulement le saint Esprit se treuue,
 Et du saint Euangile ils ont trouué la febue.

O pauures abusez ! mille sont dans Paris,
 Lesquels sont dès ieunesse aux estudes nourris,
 Qui de contre vne natte estudiant attachent
 Melancholiquement la pituite qu'ils crachent,

*Desquels vous apprendriez en diuerses façons
Encores dix bons ans mille & mille leçons.*

*Il ne faut pas auoir beaucoup d'experience
Pour estre exactement docte en vostre science :
Les barbiers, les maçons en un iour y sont clers,
Tant vos mysteres saints sont cachez & couuers !*

*Il faut tant seulement avecques hardiesse
Detester le Papat, parler contre la Messe,
Estre sobre en propos, barbe longue, & le front
De rides labouré, l'œil farouche & profond,
Les cheveux mal peignez, le sourcy qui s'auale,
Le maintien renfrongné, le visage tout palle,
Se monstrier rarement, composer maint escrit,
Parler de l'Eternel, du Seigneur & de Christ,
Avoir d'un reistre long les espauls couuertes,
Bref estre bon brigand & ne iurer que certes.*

*Il faut pour rendre aussi les peuples estonnez,
Discourir de Iacob & des predestinez,
Avoir saint Paul en bouche & le prendre à la lettre,
Aux femmes, aux enfans l'Euangile permettre,
Les œuvres mespriser, & haut louer la foy,
Voilà tout le sçauoir de vostre belle loy.*

*L'ay autrefois gousté, quand i'estois ieune d'âge,
Du miel empoisonné de vostre doux breuuage :
Mais quelque bon Démon m'ayant ouy crier,
Auant que l'aualler me l'osta du gosier.*

*Non non ie ne veux point que ceux qui doiuent naistre,
Pour un fol Huguenot me puissent recognoistre :
Ie n'aime point ces noms qui sont finis en os,
Gots, Cagots, Austregots, Visgots & Huguenots :
Ils me sont odieux comme peste, & ie pense
Qu'ils sont prodigieux à l'empire de France.
Vous ne pipez sinon le vulgaire innocent,
Grosse masse de plomb qui ne voit ny ne sent,*

*Ou le ieune marchant, le bragard gentilhomme,
L'escolier debauché, la simple femme : & somme
Ceux qui sçauent un peu, non les hommes qui sont
D'un iugement rassis, & d'un sçauoir profond.*

*Perisse mille fois ceste tourbe mutine
Qui folle court apres la nouuelle doctrine,
Et par opinion se laisse sottement
Sous ombre de pitié gaigner l'entendement.*

*O Seigneur tu deuois pour chose necessaire
Mettre l'opinion aux talons & la faire
Loin du chef demeurer, & non pas l'apposer
Si pres de la raison, à fin de l'abuser !
Comme un meschant voisin qui abuse à toute heure
Celuy qui par fortune aupres de luy demeure.*

*Ce monstre qui se coule en nos cerueaux, apres
Va gaignant la raison laquelle habite aupres,
Et alors toute chose en l'homme est desbordée,
Quand par l'opinion la raison est guidée.*

*La seule opinion fait les hommes armer,
Et frere contre frere au combat animer,
Perd la religion, renuerse les grands villes,
Les couronnes des Rois, les polices ciuiles :
Et apres que le peuple est sous elle abbatu,
Lors le vice & l'horreur surmonte la vertu.*

*Or ceste opinion fille de fantasie
Outre-vole l'Afrique, & l'Europe & l'Asie
Sans iamais s'arrester : car d'un vol nompareil
Elle atteint en un iour la course du Soleil.*

*Elle a les pieds de vent, & dessus les aisselles
Comme un monstre emplumé, porte de grandes ailes :
Elle a la bouche ouuerte, & cent langues dedans,
Sa poitrine est de plomb, ses yeux prompts & ardans,
Tout son chef est de verre, & a pour compaignie
La ieunesse, l'erreur, l'orgueil & la manie.*

*De ses tetins ce monstre vn Vuiclef alaita,
Et en despit du ciel vn lean Hus enfanta,
Puis elle se logea sur le haut de la porte
De Luther son enfant, & dist en ceste sorte.*

*Mon fils, il ne faut plus que tu laisses rouiller
Ton esprit en paresse, il te faut despouiller
Cest habit monstrueux, il faut laisser ton cloistre :
Aux Princes & aux Rois ie te feray cognoistre,
Et si feray ton nom fameux de tous costez,
Et rendray dessous toy les peuples surmontez.
« Il faut oser beaucoup : la Fortune demande
« Vn magnanime cœur qui ose chose grande.*

*Ne vois-tu que le Pape est trop enflé de biens !
Comme il presse sous soy les Princes terriens !
Et comme son Eglise est toute deprauée
D'ambition, de gloire, & d'honneur abreuuée !
Ne vois-tu ses supposts paresseux & pouffifs,
Decoupez, parfumez, delicats & lascifs,
Fauconniers & veneurs, qui occupent & tiennent
Les biens qui iustement aux pauvres appartiennent,
Sans prescher, sans prier, sans garder le troupeau,
Dont ils tirent la gresse, & deschirent la peau ?*

*Dieu t'appelle à ce fait : courage ie te prie :
Le monde enforcélé de vaine piperie
Ne pourra resister : tout va de pis en pis,
Et tout est renuersé des grands iusqu'aux petis.*

*La foy, la verité de la terre est bannie,
Et regnent en leur lieu luxure & gloutonnie :
L'exterieur domine en tout ce monde icy.
Et de l'interieur personne n'a soucy.*

*Pource ie vien du ciel pour te le faire entendre,
Il te faut maintenant en main les armes prendre :
le fourmiray de feu, de mesche & de fuzil :
Pour mille inuentions i'auray l'esprit subtil,*

*Le marcheray deuant, & d'un cry vray-semblable
 L'amasseray pour toy le vulgaire muable,
 L'iray le cœur des Rois de ma flamme attiser,
 Le feray leurs citez en deux parts diuiser,
 Et seray pour iamais ta fidele compagne.*

*Tu feras grand plaisir aux Princes d'Allemagne,
 Qui sont marris de voir (comme estans genereux)
 Vn Euesque Eleſteur qui domine sur eux :
 S'ils veulent qu'en leur main l'eleſtion soit mise,
 Il faut rompre premier les forces de l'Eglise :
 Vn moyen plus gaillard ne se trouue sinon
 Que de monter en chaire, & d'auancer ton nom,
 Abominer le Pape, & par mille finesses
 Crier contre l'Eglise, & descrier les Messes.*

*Ainsi disoit ce monstre, & arrachant soudain
 Vn serpent de son doz, le ietta dans le sein
 De Luther estonné : le serpent se desrobe,
 Qui glissant lentement par les plis de sa robe
 Entre sous la chemise, & coulant sans toucher
 De ce moyne abusé ny la peau ny la chair,
 Luy soufle viuement vne ame serpentine,
 Et son venin mortel vomist en sa poitrine
 L'enracinant au cœur : puis faisant vn grand bruit
 D'escailles & de dents, comme vn songe s'enfuit.*

*Au bruit de ce serpent que les monts redoublerent,
 Le Danube & le Rhin en leur course en tremblerent,
 L'Allemagne en eut peur, & l'Espagne en fremit :
 D'un bon somme depuis la France n'en dormit,
 L'Itale s'estonna, & les bords d'Angleterre
 Treffaillirent d'effroy comme au bruit d'un tonnerre.*

*Lors Luther agité des fureurs du serpent,
 Son venin & sa rage en Saxone respand,
 Et si bien en preschant il supplie & commande,
 Qu'à la fin il se voit docteur d'une grand' bande.*

*Depuis les Allemans ne se virent en paix :
La mort, le sang, la guerre, & les meurtres espaix
Ont assiegé leur terre, & cent sortes de vices
Ont sans-dessus deffous renuersé leurs polices.*

*De là sont procedez les maux que nous auons,
De là vient le discord sous lequel nous viuons,
De là vient que le fils fait la guerre à son pere,
La femme à son mary, & le frere à son frere,
A l'oncle le nepueu : de là sont renuersez
Les conciles sacrez des vieux siecles passez.*

*De là toute herefie au monde prist naissance,
De là vient que l'Eglise a perdu sa puissance,
De là vient que les Rois ont le sceptre esbranlé,
De là vient que le foible est du fort violé,
De là sont procedez ces Geans qui eschellent
Le Ciel, & au combat les Dieux mesmes appellent :
De là vient que le monde est plein d'iniquité,
Remply de desfiance & d'infidelité,
Ayant perdu sa reigle, & sa forme ancienne.*

*Si la religion & si la foy Chrestienne
Apportent de tels fruits, i'aime mieux la quitter,
Et bany m'en-aller les Indes habiter
Sous le pole Antartique où les sauuages viuent
Et la loy de nature heureusement ensuiuent.*

*Mais en bref, ô Seigneur tout puissant & tout fort,
Par ta sainte bonté tu rompras leur effort,
Tu perdras leur conseil, & leur force animée
Contre ta maiesté enuoyras en fumée :
Car tu n'es pas l'appuy ny l'amy des larrons.
C'est pourquoy ton secours en bref nous esperons :
La victoire des camps ne depend de nos armes,
Du nombre des pietons, du nombre des gendarmes :
Elle gist en ta grace, & ta dextre des cieux
Fait celuy que tu veux icy victorieux.*

Nous sçauons bien, Seigneur, que nos fautes sont grandes,
 Nous sçauons nos pechez : mais Seigneur tu demandes
 Pour satisfaction un courage contrit,
 Vn cœur humilié, un penitent esprit.

Et pource, Seigneur Dieu, ne punis en ton ire
 Ton peuple repentant qui lamente & souspire,
 Qui te demande grace, & par triste meschef
 Les fautes de ses Rois ne tourne sur son chef.

Vous Princes & vous Rois, la faute auez commise
 Pour laquelle aujourdhuy souffre toute l'Eglise,
 Bien que de vostre temps vous n'ayez pas cognu
 Ny senti le malheur qui nous est aduenü.

Vostre facilité qui vendoit les offices,
 Qui donnoit aux premiers les vaquans benefices,
 Qui l'Eglise de Dieu d'ignorans farciissoit,
 Qui de larrons priuez les Palais remplissoit,
 Est cause de ce mal : il ne faut qu'un ieune homme
 Soit Euesque, ou Abbé, ou Cardinal de Romme :
 Il faut bien le choisir auant que luy donner
 Vne mitre & pasteur des peuples l'ordonner.

Il faut certainement qu'il ait le nom de Prestre,
 Prestre veut dire vieil : c'est à fin qu'il puisse estre
 De cent mille pechez en son office franc,
 Que la ieunesse donne en la chaleur du sang.

Si Platon preuoyoit par les molles Musiques
 Le futur changement des grandes Republiques,
 Et si par l'harmonie il iugeoit la cité :
 Voyant en nostre Eglise vne lasciueté,
 On pouuoit bien iuger qu'elle seroit destruite,
 Puis que ieunes Pilots luy seruoient de conduite.

« Tout Sceptre, & tout Empire, & toutes regions
 « Fleurissent en grandeur par les religions :
 « Par elles ou en paix ou en guerre nous sommes :
 « Car c'est le vray ciment qui entretient les hommes.

*On ne doit en l'Eglise Euesque receuoir
S'il n'est vieil s'il ne presche, & s'il n'est de sçauoir :
Et ne faut esleuer par faueur ny richesse
Aux offices publics l'inexperte ieunesse
D'un escolier qui vient de Tholose, deuant
Que par longue pratique il deuienne sçauant.*

*Vous Royne, en departant les dignitez plus hautes,
Des Rois vos deuanciers ne faites pas les fautes,
Qui sans sçauoir les mœurs de celuy qui plus fort
Se hastoit de picquer & d'apporter la mort,
Donnoient le benefice, & sans sçauoir les charges
Des loix de Iesuschrist en furent par trop larges,
Lesquels au temps passé ne furent ordonnez
Des premiers fondateurs pour estre ainsi donnez.*

*Ma Dame, il faut chasser ces gourmandes Harpyes,
Le dy ces importuns dont les griffes remplies
De cent mille morceaux tendent tousiours la main,
Et tant plus ils sont saouls tant plus meurent de faim,
Espouges de la Cour, qui succent & qui tirent,
Plus ils creuent de biens, & plus ils en desirent.*

*O vous doctes Prelats poussez du saint Esprit,
Qui estes assemblez au nom de Iesuschrist,
Et taschez saintement par vne voye utile
De conduire l'Eglise à l'accord d'un Concile,
Vous mesmes les premiers Prelats reformez vous,
Et comme vrais pasteurs faites la guerre aux loups :
Ostez l'ambition, la richesse excessiue,
Arrachez de vos cœurs la ieunesse lasciue,
Soyez sobres de table, & sobres de propos,
De vos troupeaux commis cherchez moy le repos,
Non le vostre, Prelats : car vostre vray office
Est prescher, remonstrer, & chastier le vice.*

*Vos grandeurs, vos honneurs, vos gloires despouillez,
Soyez moy de vertus non de soye habillez,*

*Ayez chaste le corps, simple la conscience :
Soit de nuit soit de iour apprenez la science,
Gardez entre le peuple vne humble dignité,
Et ioignez la douceur avec la gravité.*

*Ne vous entremeslez des affaires mondaines,
Fuyez la Cour des Rois & leurs faueurs soudaines,
Qui perissent plus tost qu'un brandon allumé
Qu'on voit tantost reluire, & tantost consumé.*

*Allez faire la court à vos pauvres oüailles,
Faites que vostre voix entre par leurs oreilles,
Tenez-vous pres du parc & ne laissez entrer
Les loups en vostre clos, faute de vous monstrier.*

*Si de nous reformer vous avez quelque enuie,
Reformez les premiers vos biens & vostre vie,
Et alors le troupeau qui deffous vous viura,
Reformé comme vous de bon cœur vous suiura.*

*Vous iuges des citez qui d'une main egale
Deuriez administrer la iustice royale,
Cent & cent fois le iour mettez deuant vos yeux
Que l'erreur qui pullule en nos seditieux,
Est vostre seule faute : & sans vos entreprises,
Que nos villes iamais n'eussent esté surprises.*

*Si vous eussiez puny par le glaiue trenchant
Le Huguenot mutin, l'Heretique meschant,
Le peuple fust en paix : mais vostre conuiue
A perdu la iustice & l'Empire de France.*

*Il faut sans auoir peur de Princes ny de Rois,
Tenir droit la balance, & ne trahir les lois
De Dieu, qui sur le fait des iustices prend garde,
Et assis aux sommets des citez vous regarde :
Il perse vos maisons de son œil tout-voyant,
Et grand iuge, cognoist le iuge foruoyant
Par present alleché, ou celuy qui par crainte
Corrompt la maiesté de la iustice sainte.*

*Et vous Nobles aussi, mes propos entendez,
Qui faussement seduits vous estes desbandez
Du service de Dieu : veuillez vous recognoistre,
Seruez vostre pays, & le Roy vostre maistre,
Posez les armes bas : esperez-vous honneur
D'avoir osté le Sceptre au Roy vostre Seigneur ?
Et d'avoir desrobé par armes la province
D'un ieune Roy mineur, vostre naturel Prince ?*

*Vos peres ont receu de nos Rois ses ayeux
Les honneurs & les biens qui vous font glorieux,
Et d'eux avez receu en tiltre la Noblesse,
Pour avoir deffous eux monsté vostre proïesse,
Soit chassant l'Espagnol, ou combatant l'Anglois,
A fin de maintenir le Sceptre des François :
Vous mesmes aujourd'huy le voulez-vous destruire,
Après que vostre sang en a fondé l'Empire ?*

*Telle fureur n'est point aux Tygres ny aux Ours,
Qui s'entre-aiment l'un l'autre, & se donnent secours,
Et pour garder leur race en armes se remuent.
Les François seulement se pillent & se tuent,
Et la terre en leur sang baignent de tous costez,
A fin que d'autre main ils ne soient surmontez.*

*La foy (ce dites vous) nous fait prendre les armes !
Si la religion est cause des alarmes,
Des meurtres & du sang que vous versez icy,
Hé ! qui de telle foy voudroit avoir soucy ?
Si par fer & par feu, par plomb, par poudre noire
Les songes de Calvin nous voulez faire croire ?*

*Si vous eussiez esté simples comme deuant,
Sans aller les faueurs des Princes poursuivant :
Si vous n'eussiez parlé que d'amender l'Eglise,
Que d'oster les abus de l'auare Prestriise,
le vous eusse suiuy, & n'eusse pas esté
Le moindre des suiuians qui vous ont escouté.*

Mais voyant vos couteaux, vos soldars, vos gendarmes,
Voyant que vous plantez vostre foy par les armes,
Et que vous n'avez plus ceste simplicité
Que vous portiez au front en toute humilité,
J'ay pensé que Satan qui les hommes attise
D'ambition, estoit chef de vostre entreprise.

L'esperance de mieux, le desir de vous voir
En dignité plus haute, & plus grande en pouvoir,
Vos haines, vos discords, vos querelles printées
Sont cause que vos mains sont de sang abreuvéés,
Non la religion qui sans plus ne vous sert
Que d'un masque emprunté qu'on voit au descouvert.

Et vous Nobles aussi qui n'avez renoncée
A la foy qui vous est par l'Eglise annoncée,
Soustenez vostre Roy, mettez luy derechef
Le Sceptre dans la main, & la Couronne au chef,
N'espargnez vostre sang, vos biens ny vostre vie:
« Heureux celuy qui meurt pour garder sa patrie!

Vous peuples qui du coutre, & de bœufs accouplez
Fendez la terre grasse & y semez des blez:

Vous marchans qui allez les vns sur la marine,
Les autres sur la terre, & de qui la poitrine
N'a humé de Luther la secte ny la foy,
Monstrez-vous à ce coup bons seruiteurs de Roy.

Et vous sacré troupeau, sacrez mignons des Muses,
Qui avez au cerueau les sciences infuses,
Qui faites en papier luire vos noms icy
Comme vn Soleil d'esté de rayons esclarcy,
De nostre ieune Prince escriuez la querelle,
Et armez Apollon & les Muses pour elle.

Je sçay qu'ils sont cruels & tyrans inhumains:
N'agueres le bon Dieu me sauua de leurs mains.
Après m'auoir tiré cinq coups de harquebuse,
Encor il n'a voulu perdre ma pauvre Muse:

*Le vis encor', Paschal, & ce bien ie reçoÿ
Par un miracle grand que Dieu fist dessus moy.*

*Le meurs quand ie les voy ainsi que harengeres
letter mille brocars de leurs langues legeres,
Et blasphemer l'honneur des Seigneurs les plus hauts
D'un nom iniurieux de Guysars & Papaux.*

*Le meurs quand ie les voy par troupes incognues
Marcher aux carrefours ou au milieu des rues,
Et dire que la France est en piteux estat,
Et que les Guysians auront bien tost le mat.*

*le meurs quand ie les voy enflez de vanteries,
Semant de toutes parts cent mille menteries,
Et desguiser le vray par telle autorité,
Que le faux controuué semble estre verité,
Puis reserrer l'espaule, & dire qu'ils depleurent
Le malheur de la guerre, & de ceux qui y meurent,
Affectans pour la fin, que le grand Dieu des cieux
Les fera quoy qu'il tarde, icy victorieux.*

*le suis plein de despit, quand les femmes fragiles
Interpretent en vain le sens des Euangiles,
Qui deuroient mesnager & garder leur maison.*

*le meurs quand les enfans qui n'ont point de raison,
Vont disputant de Dieu qu'on ne sçauroit comprendre,
Tant s'en faut qu'un enfant ses secrets puisse entendre.*

*le suis remply d'ennuy, de dueil & de tourmant,
Voyant ce peuple icy des presches si gourmant,
Qui laisse son estau, son banc & sa charuë,
Et comme furieux par les presches se ruë
D'un courage si chaud qu'on ne l'en peut tirer,
Voire en mille morceaux le deust-on deschirer.*

*Vlysse à la parfin chassa ses bandes sottes
A grands coups de baston, de la douceur des lottes,
Qui oublioient leur terre, & au bord estranger
Vouloient viure & mourir pour les lottes manger.*

Mais ny glaiue ny mort ne retient ceste bande,
Tant elle est du sermon des ministres friande :
Bref elle veut mourir, apres auoir gousté
D'une si dommageable & folle nouueauté.

L'ay pitié quand ie voy quelque homme de boutique,
Quelque pauvre artizan deuenir heretique :
Mais i'ay despit au cœur & horreur quand ie voy
Vn homme bien gaillard abandonner sa foy,
Quand vn gentil esprit pipé huguenotise,
Et quand iusqu'à la mort ce venin le maistrise.

Voyant ceste escriture ils diront en courroux,
Et quoy ce gentil sot escrit donq' contre nous ?
Il flatte les Seigneurs, il fait d'un diable vn ange :
Auant qu'il soit long temps on luy rendra son change,
Comme à Villegaignon qui ne s'est bien trouué
D'auoir ce grand Caluin au combat esprouué.

Quant à moy ie suis prest, & ne perdray courage,
Ferme comme vn rocher, le rampart d'un riuage,
Qui se moque des vents, & plus le flot sallé
Sape & mine son pied, & moins est esbranlé.

Au moins concedez nous vos priuileges mesmes,
Puis que vous deschirez les dignitez suprémes
Des Papes, des Prelats, par mots iniurieux,
Ne soyez ie vous pri' desur nous enuieux,
Grondans comme mastins, si nos plumes s'aguissent
Contre vos Predicans qui le peuple seduissent !
A la fin vous verrez apres auoir osté
Le chant mal qui vous tient, que ie dy verité.

Vous Prince genereux, race du sang de France,
Dont le tige Royal de ce Roy print naissance,
Qui pour la foy Chrestienne outre la mer passa,
Et sa gloire fameuse aux Barbares laissa :

Si vous n'auiez les yeux agrauéz d'un dur somme,
Vous cognoistriez bien tost que la fraude d'un homme

*Bany de son païs l'esprit vous a pipé,
Et des liens d'erreur par tout enuelopé.*

*Il vous enfle le cœur d'une vaine esperance,
De gagner nostre Empire il vous donne assurance,
Il vous promet le monde : & vous Prince tres-bon
Nay du sang inueincu des Seigneurs de Bourbon,
L'oreille vous tendez à ces promesses vaines,
Qui se bousent de vent ainsi que bales pleines :
Mais si d'un coup de pied quelqu'un les va creuant,
L'enflure fait un bruit, & n'en sort que du vent.*

*Puis vous qui ne sçauiez (certes dire ie l'ose)
Combien le commander est une douce chose,
Vous voyant obey de vingt mille soldars,
Voyant flotter pour vous aux champs mille estendars,
Voyant tant de Seigneurs qui vous font tant d'hommages,
Voyant de tous costez bourgs, citez & villages
Obeir à vos loix, & vous nommer veinqueur,
Cela, Prince tres-bon, vous fait grossir le cœur.*

*Ce-pendant ils vous font un Roy de Tragedie,
Exercant deffous vous leur malice hardie,
Et se courrant de vous Seigneur, & de vos bras,
Ils font cent mille maux que vous ne sçavez pas :
Et ce qui plus me deult, c'est qu'encores ils disent
Que les Anges de Dieu par tout les fauorisent.*

*De tel arbre tel fruit : ils sont larrons, brigans,
Inuenteurs & menteurs, vanteurs & arrogans,
Superbes, soupçonneux : au reste ie ne nie
Qu'on ne puisse trouuer en leur tourbe infinie
Quelque homme iuste & droit, qui garde bien sa foy :
Telle bonté ne vient pour croire en telle loy,
Ains pour estre bien-nay : car s'il fust d'auanture
Un Turc, il garderoit ceste bonne nature.*

*Je cognois un Seigneur, las ! qui les va suiuant,
(Duquel iusqu'à la mort ie demourray seruant :)*

*le sçay que le Soleil ne voit çà bas personne
Qui ait le cœur si bon, la nature si bonne,
Plus amy de vertu, & tel ie l'ay trouué,
L'ayant en mon besoin mille fois esprouué :
En larmes & souspirs, Seigneur Dieu, ie te prie
De conferuer son bien, son honneur & sa vie.*

*Rien ne me fasche tant que ce peuple batu :
Car bien qu'il soit tousiours par armes combatu,
Froissé, cassé, rompu, il caquette & groumelle,
Et tousiours va semant quelque fausse nouuelle :
Tantost il a le cœur superbe & glorieux,
Et dit qu'un escadron des Archanges des cieux
Viendra pour son secours : tantost la Germanie
Arme pour sa defense vne troupe infinie,
Et tantost les Anglois le viennent secourir,
Et ne voit ce-pendant comme on le fait mourir,
Tué de tous costez : telle fièvre maline
Ne se pourroit guarir par nulle medecine.*

*Il veut tantost la paix, tantost ne la veut pas,
Il songe, il fantastique, il n'a point de compas,
Tantost enflé de cœur, tantost bas de courage,
Et sans preuoir le sien, predit nostre dommage.*

*Au reste, de parole il est fier & hautain,
Il a la bouche chaude, & bien froide la main,
Il presume de soy : mais sa folle pensée
Comme par vn destin est tousiours renuersée.*

*Que diroit-on de Dieu, si luy benin & doux
Suiuoit vostre party, & combattoit pour vous ?
Voulez-vous qu'il soit Dieu des meurtriers de ses Papes,
De ces briseurs d'autels, de ces larrons de chapes,
Des volleurs de calice ? ha ! Prince, ie sçay bien
Que la plus grande part des prestres ne vaut rien,
Mais l'Eglise de Dieu est sainte & veritable,
Ses mysteres sacrez, & sa voix perdurable.*

Prince, si vous n'auiez vostre rang oublié,
Et si vostre œil estoit tant soit peu deslié,
Vous cognoistriez bien tost que les Ministres vostres
Sont (certes ie le sçay) plus meschans que les nostres :
Ils sont simples d'habits, d'honneur ambitieux,
Ils sont doux au parler, le cœur est glorieux,
Leur front est vergongneux, leurs ames eshontées :
Les vns sont apostats, les autres sont athées,
Les autres par sur tous veulent le premier lieu :
Les autres sont ialoux du Paradis de Dieu,
Le promettant à ceux qui leurs songes ensuiuent :
Les autres sont menteurs sophistes qui escriuent
Sur la parole sainte, & en mille façons
Tourmentent l'Euangile, & en font des chansons.

Deffillez-vous les yeux, Prince tres-magnanime,
Et lors de tels gallans vous ferez peu d'estime :
Recherchez leur ieunesse, & comme ils ont vescu,
Et vous ne serez plus de tels hommes veincu.

Prince tres-magnanime & courtois de nature,
Ne soyez offensé lisant ceste escriture :
Ie vous honore & prise, & estes le Seigneur
Auquel i'ay desiré plus de biens & d'honneur,
Comme vostre suiet, ayant pris ma naissance
Où le Roy vostre frere auoit toute puissance.

Mais l'amour du pays, & de ses loix aussi,
Et de la verité, me fait parler ainsi.

Ie veux encor parler à celuy qui exerce
Deffous vostre grandeur la iustice peruerse.
Quelle loy te commande, ô barbare insensé,
De punir l'innocent qui n'a point offensé ?
Quel Tygre, quel Lyon ne trembleroit de crainte
De condamner à mort vne innocence sainte ?

Qu'auoit commis Sapin Conseiller d'equité,
Dont l'honneur, la vertu, les mœurs, l'integrité

*Fleurissoient au Palais comme parmy le voile
De la nuit tenebreuse une flambante estoille !*

*Tu diras pour responce, On pend mes compagnons :
De rendre la pareille icy nous enseignons :
Et peu nous soucions de tort ny de droiture,
Pourueu que nous puissions reuenger nostre iniure.*

*Hà ! responce d'un Scythe, & non pas d'un Chrestien,
Lequel doit pour le mal tousiours rendre le bien !
Par mines seulement Chrestien tu te descœuvres,
Ie dy Chrestien de bouche & Scythe par les œures.*

*O bien-heureux Sapin vray martyr de la foy !
Tel est au rang des Saincts qui n'est plus Sainct que toy !
Les œillets & les lis, comme pour couuerture,
Puissent tousiours fleurir dessus ta sepulture.*

*Prince, souuenez vous que vos freres sont morts
Outre le naturel, par violents efforts,
Et que vostre maison maintefois a sentie
La grande main de Dieu sus elle appesantie.*

*Et pource accordez vous auecques vostre aîné
Anthoine, à qui le ciel largement a donné
La vertu de remettre en faueur vostre race,
Et luy faire tenir son vray rang & sa place.*

*Si vous estiez deux mois aupres de nostre Roy,
Vous reprendriez soudain vostre premiere loy,
Et auriez en horreur ceste tourbe mutine,
Qui vous tient apasté de sa folle doctrine.*

*Hà Prince, c'est assez c'est assez guerroyé :
Vostre frere auant l'âge au sepulchre ennuoyé,
Les playes dont la France est sous vous affligée,
Et les mains des larrons dont elle est saccagée,
Les loix & le pays si riche & si puissant
Depuis douze cens ans aux armes fleurissant,
L'extreme cruauté des meurtres & des flames,
La mort des iouuenceaux, la complainte des femmes,*

*Et le cry des vieillards qui tiennent embrassez
En leurs tremblantes mains leurs enfans trespassez,
Et du peuple mangé les souspirs & les larmes
Vous deuroient esmouuoir à mettre bas les armes :
Ou bien s'il ne vous plaist selon droit & raison
Defarmer vostre force, oyez mon oraison.*

*Vous Princes conducteurs de nostre sainte armée,
Royal sang de Bourbon, de qui la renommée
Se loge dans le ciel : vous freres grands & forts,
Sacré sang Guysan, nos rampars & nos forts,
Sang qui fatalement en la Gaule te monstres
Pour donter les mutins comme Hercule les monstres :*

*Et vous Montmorency sage Nestor François,
Fidele seruiteur de quatre ou de cinq Rois,
Qui meritez d'auoir en memoire eternelle
Ainsi que du Guesclin vne ardante chandelle :*

*Vous d'Anuille son fils, sage, vaillant & preux,
Vous Seigneurs qui portez vn cœur cheualeureux,
Que chacun à la mort fortement s'abandonne,
Et de ce ieune Roy redressez la Couronne !
Redonnez luy le Sceptre, & d'un bras indonté
Combatez pour la France & pour sa liberté,
Et ce-pendant qu'aurez le sang & l'ame viue,
Ne souffrez qu'elle tombe en misere captiue.*

*Souuenez-vous, Seigneurs, que vous estes enfans
De ces peres iadis aux guerres triomphans,
Qui pour garder la foy de la terre Françoisse
Perdirent l'Albigoise & la secte Vaudoise.*

*Contemplez moy vos mains, vos muscles, & vos bras :
Pareilles mains auoient vos peres aux combas :
Imitez vos ayeux, afin que la noblesse
Vous anime le cœur de pareille proïesse.*

*Vous guerriers asseurez, vous pietons, vous soldars
De Bellonne conceus, ieune race de Mars,*

*Dont les fresches vertus par la Gaule fleurissent,
N'ayez peur que les bois leurs feuilles conuertissent
En Huguenots armez, ou comme les Titans
Ils naissent de la terre en armes combatans.*

*Ne craignez point aussi les troupes d'Allemagne,
Ny ces Reistres mutins qu'un François accompagne :
Ils ne sont point conçeus d'un fer ny d'un rocher,
Leur cœur se peut naurer, penetrable est leur chair :
Ils n'ont non plus que vous ny de mains ny de iambes,
Leurs glaiues ne sont point acerez dans les flambes
Des eaux de Phlegethon : ils sont suiets aux coups,
Des femmes engendrez, & mortels comme nous.*

*Ne craignez point aussi, vous bandes martialles,
Les corps effeminez des Ministres si palles,
Qui sont si triste mine, & qui tournent aux cieux
En faisant leurs sermons, la prunelle des yeux.*

*Mais ayez forte pique, & dure & forte espée,
Bon iacque bien cloué, bonne armure trempée,
La bonne targue au bras, au corps bons corselets,
Bonne poudre, bon plomb, bon feu, bons pistolets,
Bon morion en teste, & sur tout une face
Qui du premier regard vostre ennemi desface.*

*Vous ne combattez-pas (soldars) comme autrefois
Pour borner plus auant l'Empire de vos Rois,
C'est pour l'honneur de Dieu & sa querelle sainte
Qu'aujourd'huy vous portez l'espée au costé ceinte.*

*Je dy pour ce grand Dieu qui bastit tout de rien,
Qui iadis affligea le peuple Egyptien,
Et nourrist d'Israël la troupe merueilleuse
Quarante ans aux deserts de manne sauoureuse :
Qui d'un rocher sans eaux les eaux fist ondoyer,
Fist de nuit la colonne ardante flamboyer
Pour guider ses enfans par monts & par valées,
Qui noya Pharaon sous les ondes salées,*

*Et fist passer son peuple ainsi que par bateaux
Sans danger, à pied sec par le profond des eaux.*

*Pour ce grand Dieu, soldars, les armes auez prises
Qui favorisera vous & vos entreprises,
Comme il fist Iosué par le peuple estrangeur :
« Car Dieu ne laisse point ses amis au danger.*

*Dieu tout grand & tout bon qui habites les nues,
Et qui cognois l'auteur des guerres aduenues,
Dieu qui regardes tout, qui vois tout & entens,
Donne ie te suppli' que l'herbe du printemps
Si tost parmi les champs nouvelle ne fleurisse,
Que l'auteur de ces maux au combat ne perisse,
Ayant le corselet d'outre en outre enfoncé
D'une pique ou d'un plomb fatalement poussé.*

*Donne que de son sang il enyure la terre,
Et que ses compagnons au milieu de la guerre
Renuersez à ses pieds, haletans & ardens
Mordent dessus le champ la poudre entre leurs dens
Estendus l'un sur l'autre, & que la multitude
Qui s'assure en ton nom, franche de seruitude,
De fleurs bien-couronnée, à haute voix, Seigneur,
Tout à l'entour des morts celebre ton honneur,
Et d'un cantique saint chante de race en race
Aux peuples auenir tes vertus & ta grace.*

PROGNOSTIQUES

sur les miseres de nostre temps.

*Long temps deuant que les guerres ciuiles
Brouillassent France, on vit parmi nos villes*

*Errer soudain des hommes incognus,
Barbus, crineux, crasseux & demi-nus,
Qui transportez de noire frenaisie,
A tous venans contoyent leur fantaisie
En plein marché, ou dans vn carrefour,
Dés le matin iusqu'au coucher du iour,
Hurlans, crians, tirans de place en place
A leurs talons enfans & populace.*

*Non seulement le peuple sans raison
Pour les ouyr sortoit de sa maison :
Mais les plus grans & les plus sages furent
Ceux, qui par crainte à table les receurent,
Deuotieux (croyans en verité
Que par leur voix parloit la Deité)
Fust Huguenot, fust neutre, ou fust Papiste.
L'un se disoit saint lean l'Euangéliste,
Qui se vantoit (fantastique d'esprit)
D'auoir dormi au sein de IESVS-CHRIST.
Bien que son art fust de fondre le cuiure,
Vray Alchimiste, & qu'il apprint à viure
Aux idiots : luy-mesmes ne sceut pas
Viure pour luy, ny préuoir son trespas,
Soit qu'il mourust par vice ou par simpleesse.*

*Vn qui crioit, enflé de hardiesse,
La Monarchie, & Cesar se vantoit,
Vint apres luy : il disoit qu'il estoit
Ce grand Cesar, qui au fil de l'espée
Par sang ciuil baigna Rome & Pompée.
Ce fol estoit de nation Romain,
Qui soustenoit vne boule en sa main,
Et sur le chef vn fourré diadème.
Lors ie disois tout pensif en moy-mesme :
Assez & trop nostre France a de fous,
Sans que le Tybre en respande sur nous :*

*Sans nous donner vn Cesar, qui l'Empire
Fist trebucher, & qui nous vient predire
Vn changement ou d'estat ou de lois.*

*Après luy vint le bon Roy des Gaulois,
ladis pedant, qui auoit la pensée
Et la raison à demi-renuersée,
Et qui tirant tout Paris apres soy,
Des vieux Gaulois se vantoit d'estre Roy.*

*Or quand on voit que tout soudain vn homme
Refue, radotte & pensif se consomme,
D'yeux saffranéz, de sourcils renfrongnez,
D'ongles crasseux, de cheueux mal-peignez,
Palle, bouffi, d'espouuenteuse œillade,
On dit qu'il est, ou qu'il jera malade,
Pource qu'on voit les signes par dehors
Nous tesmoigner les passions du corps.*

*Ainsi voyant tant de sectes nouvelles
Et tant de fols, tant de creuses ceruelles,
Tant d'Almanachs qui d'un langage obscur
Comme Démons annoncent le futur :
Et quand on voit tant de monstres difformes,
Qui en naissant prennent diuerses formes,
Les pieds à haut, la teste contre-bas,
Enfans morts-nez, chiens, veaux, aigneaux & chats
A double corps, trois yeux & cinq oreilles :
Bref, quand on voit tant d'estranges merueilles
Qui tout d'un coup paroissent en maints lieux,
Monstres non veus de nos premiers ayeux,
C'est signe seur qu'incontinent la terre
Doit soustenir la famine & la guerre,
Les fleaux de Dieu qui marchent les premiers,
Du changement certains auant-courriers.*

*Ou soit que Dieu, comme en lettres de chiffre
Douteusement son vouloir nous dechiffre*

*D'un caractère obscur & mal-aisé,
Soit qu'un Démon de soy-mesme aisé,
Qui vit long temps, & a veu mainte chose,
Voyant le Ciel qui ses Astres dispose
A bien ou mal, comme il veut les virer,
Se mesle en l'homme, & luy vient inspirer,
En le troublant, une parole obscure,
Soit que cela se face d'aventure,
le n'en sçay rien : l'homme qui est humain,
Ne tient de Dieu le secret en la main.
Mais ie sçay bien que Dieu qui tout ordonne,
Par signes tels tesmoignage nous donne
De son courroux, & qu'il est irrité
Contre le Prince, ou contre la Cité,
Où le peché s'enfuit dauant la peine.
D'exemples tels la Bible est toute pleine.*





EPISTRE.

Cinq sepmaines apres la mort de feu Monseigneur le Duc de Guyse François de Lorraine, me furent enuoyez de la part d'un mien amy trois petits liures, lesquels auoyent esté secretement composez deux ou trois mois auparauint le decez dudit Seigneur, par quelques Ministreaux de Geneue, & depuis descouverts, publiez & imprimez à Orléans contre moy, ausquels comme par contrainte i'ay respondu en ce present liure : Attestant Dieu & les hommes, que iamais ie n'eu desir ny volonté d'offenser personne, de quelque qualité qu'elle soit, si de fortune il ne m'est aduenud'escire choses, lesquelles n'estoyent incogneuës seulement aux petits enfans, tant s'en faut qu'elles le fussent des Historiographes de nostre temps, qui sans passion ont delibéré rendre de point en point fidele tesmoignage de nos guerres ciuiles à la posterité. Bien est vray que mon principal but & vraye intention a tousiours esté de taxer & blasmer ceux, qui sous ombre de l'Euangile, comme les hommes non passionnez pourront facilement cognoistre par mes œuvres, ont com-

mis des actes tels, que les Scythes n'oferoyent ny ne voudroyent seulement auoir pensé. Donc, quiconque loïs, Predicant ou autre, qui m'as voulu malheureusement calomnier, ie te supplie de prendre en gré ceste responce, t'assurant que si i'auois meilleure cognoissance de toy, que tu n'en ferois quitte à si bon marché, & au lieu de quinze ou seize cens vers que ie t'enuoye pour rechauffer ta colere, ie ferois de ta vie vne Iliade entiere. Car ie me trompe, ou ton froc ietté aux orties, ou quelque memorable imposture, ou autre chose de pareille farine, me fourniroyent argumens assez suffisans pour t'imprimer sur le front vne marque qu'ailément tu ne pourrois effacer. Je ne fais point de doute, que ta malice ne se soit maintefois efforcée de vouloir sous couleur de belles parolles, irriter les Princes & Seigneurs contre moy, interpretant faullement mes escrits : voire iusques à faire courir vn bruit par ceste ville, que leur grandeur me braffoit ie ne sçay quoy de mauuaise digestion. Quant à moy, ie les estime Princes & Seigneurs si magnanimes & genereux, que ie n'en croy rien, m'assurant qu'ils ne voudroyent estre ministres de la meschante volonté d'un si petit galand que toy : aussi auroyent-ils bien peu de louange d'offenser vn Gentil homme de bonne race & de bonne part, comme ie suis, cogneu & tenu pour homme de bien (si ce n'est de toy, ou de tes semblables) par toute la France, sans premierement sçauoir de sa propre bouche ses raisons, & la verité. Et pource, Predicant mon amy, ie te conseille de laisser deormais en repos tels Seigneurs, dont les grandeurs, intentions & entreprises ne dependent de la querelle de mes escrits ny des tiens, sans prouoquer d'auantage leur courroux contre moy, qui leur suis plus que tu n'es, tref-humble & tref-obeissant seruiteur. Or comme ie ne suis pas si

mal accompagné de iugement & de raison, que ie m'estime de leur calibre: aussi faut-il que tu penfes, Predicant, que ie ne fuis rien moins que toy, quel que tu fois. Le camp est ouuert, les lices sont dressées, les armes d'encre & de papier sont faciles à trouuer: tu n'auras point faute de passetemps. Mais à la verité, ie voudrois que pour esprouuer mes forces, tu m'eusses présenté vn plus rude champion. Car i'ay le courage tel, que i'aime presque mieux quitter les armes, que combattre contre vn moindre, dont la victoire ne me sçauroit apporter ny plaisir ny honneur. Suppliant de rechef celuy qui se sentira si gaillard que d'entrer en la barriere, ne vouloir trouuer estrange, si tout ainsi qu'en pleine liberté il tonne des mots iniurieux contre le Pape, les Prelats, & toute l'ancienne constitution de l'Eglise, ie puisse aussi de mon costé parler librement contre sa doctrine, Cenes, Presches, Mariages, Predestinations fantastiques, & songes monstrueux de Calvin, qu'un tas de Predicantereaux (ou sollicitez par leurs femmes, ou espointonnez de faim, ou curieux de remuer mesnage) ont recueilli à Genéue pour venir apres entorceler la ieunesse de France, & (ce qui est encore plus dommageable) vne bonne partie de nos hommes, qui faisoient monstre sur tous les autres d'auoir le cerueau mieux fait, plus rusez aux affaires, & moins studieux de toute pernicieuse nouveauté. Or pour abbreger, Predicant, vn Turc, vn Arabe me permettroit facilement ceste licence, & me donneroit avec toute modestie congé de luy respondre. Toy donques qui te vantes estre Chrestien reformé, à meilleure raison accorderas ma requeste, à fin que ta cause & la mienne soit cogneuë de tous, & que l'honneur soit rendu à celuy de nous deux qui l'aura mieux merité. Adieu Predicant mon amy.

Des diuers effects de quatre choses qui sont
en frere Zamariel Predicant,
& Ministre de Genéue.

*Ton erreur, ta fureur, ton orgueil, & ton fard,
Qui t'esgare, & t'insense, & t'enfle, & te desguise,
(Desuoyé, fol, superbe, & feint contre l'Eglise)
Te rend confus, felon, arrogant & casard.*

RESPONSE

DE PIERRE DE RONSARD,
aux iniures & calomnies de ie ne sçay quels
Predicantereaux & Ministreaux
de Genéue.

*Quoy? tu iappes, mastin, à fin de m'effroyer,
Qui n'osois ny gronder ny mordre, n'abboyer,
Sans parole, sans voix, sans poumons, sans haleine,
Quand ce grand Duc viuoit, ce Laurier de Lorraine,
Qu'en violant le droict & diuin & humain
Tu as assassiné d'une traistreuse main:
Et maintenant enflé par la mort d'un tel homme
Tu mesdis de mon nom que la France renomme,
Abboyant ma vertu, & faisant du bragard,
Pour te mettre en honneur tu te prens à Ronsard.*

*Ainsi trop follement la puissance liquide
De ce fleuve escorné combattit contre Alcide.
Ainsi contre ce Grec Antée osa luitter,
Ainsi contre Apollon Marsye osa fleuter,
Qui pour punition de se prendre à son maistre,
De ses reins escorchez fist vne source naistre.*

*Ton cœur bien qu'arrogant de peur deuoit faillir
Au bruit de mon renom me venant assaillir,
Laborieux Athlete & poudreux d'exercice,
Qui ne tremble iamais pour vn petit nouice.
Tes escrits sont tesmoins que tu m'as desrobé,
Du fardeau du larcin ton dos est tout courbé:
Tu en rougis de honte & en ta conscience
Pere tu me cognois d'une telle science.
Si quelque bonté loge encores en ton cœur,
Tu sens d'une Furie vne lente rigueur,
Vn vangeur aiguillon qui de dueil t'espoïnçonne
D'auoir osé blasmer vne telle personne:
Sçachant bien que tu mens & que ie ne suis point
Des vices entaché dont ta rage me poingt.*

*Or ie te laisse en paix : car ie ne veux descendre
En noise contre toy, ny moins les armes prendre :
Tu es foible pour moy si ie veux escrimer
Du baston qui me fait par l'Europe estimer.
Mais si ce grand guerrier & grand soldat de Baize
Se presente au combat mon cœur sautera d'aize:
D'un si fort ennemy ie seray glorieux,
Et Dieu sçait qui des deux sera victorieux.
Hardy ie planteray mes pas dessus l'arene,
Ie roidiray les bras soufflant à grosse halène,
Et happant & serrant, suant & haletant,
Du matin iusqu'au soir ie l'iray combatant,
Sans deslier des mains ny cestés ny courrayes,
Que tous deux ne soyons enyurez de nos playes.*

*A luy seul ie desire au combat m'attacher,
Je lui seray le Tan qui le fera moucher
Furieux par mes vers, comme en vne prairie
On voit vn grand taureau forcené de furie,
Qui court & par rochers, par bois & par estangs,
Quand le Tan importun luy tourmente les flancs.*

*Mais certes contre toy i'ay perdu le courage,
Qui as rapetassé de mes vers ton ourage :
Le m'assaudrois moymesme, & ton larcin a fait
Que ie suis demeuré contant & satisfait.*

*Toutefois brefuement il me plaist de respondre
A quelqu'un de tes poincts faciles à confondre :
Et si tu as souci d'ouyr la verité,
Le iure du grand Dieu l'immense Deité,
Que ie diray le vray sans fard ny sans iniure :
Car d'estre iniurieux ce n'est pas ma nature :
Je te laisse cet art duquel tu as vescu,
Et veux quant à ce poinct de toy estre veincu.*

*Or sus, mon frere en Christ, tu dis que ie suis Prestre :
L'atteste l'Eternel que ie le voudrois estre,
Et auoir tout le chef & le dos empesché
Dessous la pesanteur d'une bonne Euesché :
Lors i'aurois la couronne à bon droit sur la teste,
Qu'un rasoir blanchiroit le iour d'une grand'feste,
Ouuerte, large, longue, allant iusques au front,
En forme d'un Croissant qui tout se courbe en rond.*

*Iadis ce grand Eumolpe & ce grand Prince Orphée,
Qui auoyent d'Apollon l'ame toute eschaufée,
Qui l'antique Magie apportèrent aux Grecs,
Qui des flambeaux du Ciel cogneurent les secrets,
Qui lifoyent dans le cœur des bestes les presages,
Qui des oiseaux deuins pratiquoyent les langages,
Qui faisoient apres eux sous l'accord de leurs vois
Bondir comme cheureaux les rochers & les bois,*

*Qui du vouloir de Dieu estoient les interpretes,
Furent Prestres sacrez, Pontifes & Prophetes.*

*Les Rois de ce pays que le desbord du Nil
D'un limon fructueux rend pregnant & fertil,
Estoient Prestres mitrez, & ceux qui l'Assyrie
Tenoient obeïssante à leur grand' seigneurie :
Je voudrois l'estre ainsi, i'aurois le pas posé,
Les doigts escarbouclez, le menton bien rasé,
La chape à haut collet, & vray messire Pierre
L'irois signant le ciel, les ondes & la terre.*

*Je n'irois pas chanter sur la tumbe des morts,
Prenant comme tu dis un Aspergés retors
De Sauge ou de Cyprés : ce seroient mes Vicaires :
Je ferois tous les iours les Sermons ordinaires,
Je dirois la grand'Messe, & le temple voté
Doublant retentiroit mon chant regringoté.*

*Je serois reueré, ie tiendrois bonne table,
Non viuant comme toy Ministre miserable,
Pauvre sot Predicant, à qui l'ambition
Dresse au cœur une rouë & te fait Ixion,
Te fait dedans les eaux un alteré Tantale,
Te fait souffrir la peine à ce voleur egale,
Qui remonte & repousse aux enfers un rocher
Dont tu as pris ton nom : car qui voudroit chercher
Dedans ton estomac, qui d'un rocher approche,
En lieu d'un cœur humain on verroit une roche :
Tu es bien malheureux d'iniurier celui,
Qui ne te fist iamais outrage ny ennuy.*

*Mais à fin qu'on cognoisse au vray qu'en tes escoles
Il n'y a que brocards, qu'iniures & paroles,
Que nulle charité ta doctrine ne sent,
Disciple de Satan tu blasmes l'innocent.*

*Laisse respondre ceux que ie touche en mon liure,
Ils ont l'esprit gaillard, ils me sçauront poursuiure*

*De couplet à couplet : tu leur fais deshonneur
D'estre dessus leur gloire ainsin entrepreneur.*

*Tu fais du bon valet, ou l'esprit fantastique
De mes Demons poursuit ton cerueau lunatique,
Qui te rend Lou-garou (car à ce que ie voy
Tu as veu les rabas encores mieux que moy)
Ou bien en relechant ma brusque poésie,
La Panique fureur ta ceruelle a saisie.*

*Si tu veux confesser que Lou-garou tu sois,
Hôte melancolique des tombeaux & des crois,
Pour te donner plaisir vraiment ie te confesse
Que ie suis Prestre raz, que i'ay dit la grand'Messe :
Mais deuant que parler il faut exorciser
Ton Démon qui te fait mes Démons mespriser.*

Pour bien
entendre
toute ceste
responſe il
faudra lire
les inuesti-
gues des Hu-
guenots
faittes con-
tre l'au-
theur.

*Fuyez, peuples, fuyez, que personne n'approche,
Sauuez-vous en l'Eglise, allez sonner la cloche
A son dru & menu, faites flamber du feu,
Faites un cerne en rond, murmurez peu à peu
Quelque basse oraison, & mettez en la bouche
Sept ou neuf grains de sel, de peur qu'il ne vous touche.*

*Voy-le-cy, ie le voy escumant & bauant,
Il se roule en arriere, il se roule en auant,
Afreux, hideux, bourbeux : une espeſſe fumée
Ondoye de sa gorge en flames allumée :
Il a le diable au corps : ses yeux cauez dedans,
Sans prunelle & sans blanc, reluisent comme Ardans,
Qui par les nuicts d'hyuer à flames vagabondes,
En errant font noyer les passans dans les ondes :
Il a le museau tors & le dos herissé
Ainsi qu'un gros mastin des dogues pelissé.*

*Fuyez, peuples, fuyez : non, attendez la beste,
Apportez ceste estolle, il faut prendre sa teste
Et luy serrer le col, il faut semer espais
Sur luy de l'eau beneiste avec un Aspergès,*

Il faut faire des Croix en long sur son eschine.

*Je tiens le Monstre pris, voyez comme il chemine
Sur les pieds de derriere, & comme il ne veut pas,
Rebellant à l'estolle accompagner mes pas!*

*Sus sus, Prestres, frappez desur la beste prise,
Que par force on le traine aux degrez de l'Eglise.*

*Ainsi le gros mastin des enfers fut trainé,
Quand il sentit son col par Alcide enchainé :*

*Mais si tost que du iour apperceut la lumiere,
Beant il s'acula dedans vne poussiere,*

*Et là tournant, virant son corps par les sablons,
Tantost alloit avant, tantost à reculons :*

*Puis poussif se faisant trainer à toute force,
Auoit en mille neuds toute la chaine entorce*

*Tirant le col arriere : Hercule qui se mit
En courroux, estrangla le mastin qui vomit*

*Du gosier suffoqué vne baue escumeuse,
Dont nasquit l'Aconit, herbe tres-venimeuse.*

*Ainsi ce Lou-garou vn venin vomira,
Quand de son estomac le diable s'enfuira.*

*Hà Dieu, qu'il est vilain! il rend desia sa gorge
Aussi large qu'on voit les soufflez d'une forge,*

*Qu'un boiteux mareschal esuente quand il faut
Frapper à tour de bras sur l'enclume vn fer chaut.*

*Voyez combien d'humeurs differentes luy sortent,
Qui de son naturel les qualitez rapportent :*

*La rouge que voila le fit presomptueux,
Ceste verte le fit mutin tumultueux,*

*Et ceste humeur noirastre & triste de nature
Est celle qui pipoit les hommes d'imposture :*

*La rousse que voila le faisoit impudent,
Boufon, iniurieux, brocardeur & mordant,*

*Et l'autre que voicy visqueuse; espaisse & noire,
Le rendoit par sur tous taquin au Consistoire.*

*Le me fasche de voir ce meschant animal
Vomir tant de venins, tout le cœur m'en fait mal.*

*Faites venir quelque homme expert en Medecine
Pour l'abbreuuer du iust d'une forte racine :
Si son mal doit guarir, l'hellebore sans plus
Guarira son cerueau lunatique & perclus.*

*Le pense à voir son front qu'il n'a point de ceruelle,
Le m'en vois luy sonder le nez d'une esprouuelle :
Certes il n'en a point, le fer est bien auant,
Et en lieu de cerueau son chef est plein de vent.
Helas i'en ay pitié! si faut-il qu'on le traite,
Il faut que chez Thony il face vne diette,
Ou bien que le Greffier, comme vn Astolphe, en bres
Luy soufffle d'un cornet le sens dedans le chef.*

*S'il veut que la santé pour iamais luy reuienne,
Il faut que par neuf iours seulement il s'abstienne
(Non pas de manger chair, ne de boire du vin)
Mais de lire & de croire aux œuvres de Caluin,
Abiurer son erreur fausse & pernicieuse,
Ne trainer plus au corps vne ame iniurieuse,
Ne tourmenter plus Dieu d'opinions, & lors
Sa premiere santé luy r'ent'ra dans le corps.*

*Or sus changeons propos, & parlons d'autre chose :
Tu dis qu'une sourdesse a mon oreille close :
Tu te mocques de moy & me viens blasonner
Pour un pauvre accident que Dieu me veut donner.*

*Nouuel Euangeliste insensé plein d'outrage,
Vray enfant de Satan, dy moy en quel passage
Tu trouues qu'un Chrestien (s'il n'est bien enragé)
Se doiue comme toy moquer d'un affligé?
Ta langue monstre bien aux brocards qu'elle ruë,
Que tu portes au corps vne ame bien tortuë.
Quoy? est-ce le profit & le fruit que tu fais
En preschant l'Euangile où tu ne creuz iamais?*

Que tu te mocques bien de l'Ecriture sainte,
 Ayant le cœur meschant, & la parole sainte!
 Quoy ? mocquer l'affligé sans t'avoir irrité,
 Est-ce pas estre Athée & plein d'impiété ?
 Les Lyons Africans, les Tygres d'Hyrkanie
 Ne couvent dans le cœur si grande felonnie.
 Appren icy de moy que Dieu te punira,
 Et comme tu te ris, vengeur il se rira
 De toy, qui en preschant peux bien tromper les hommes,
 Qui grossiers de nature & imbecilles sommes :
 Mais non pas l'Eternel, qui voit d'un œil profond
 Ton cœur & tes pensers, & sçait bien quels ils sont.

On dit qu'au ciel là haut au deuant de la porte
 Il y a deux tonneaux de differente sorte :
 L'un est plein de tous biens, l'autre est plein de tous maux,
 Que Dieu respand çà bas sur tous les animaux :
 Il nous donne le mal avecques la main dextre,
 Et le bien chichement avecques la senestre.
 « Si faut-il prendre à gré ce qui vient de sa part :
 « Car sans nostre congé ses dons il nous depart.

Les Poètes premiers, dont la gloire cognüe
 A desfié les ans, auoient mauuaise veuë,
 Thamyre, Tirefie, Homere & cestuy-là
 Qui au prix de ses yeux contre Helene parla :
 Et ceux de nostre temps à qui la Muse insigne
 Aspire, vont portant la sourdesse pour signe :
 Tesmoin est du Bellay comme moy demy-sourd,
 Dont l'honneur merité par tout le monde court.

Vraiment quand tu estois à Paris l'autre année,
 Descharné, deshalé, la couleur bazanée,
 Et palle tout ainsi qu'un Croissant enchanté,
 l'euz pitié de te voir en ce poinct tormenté,
 Et sans iniurier la misere commune,
 l'auois compassion de ta pauvre fortune.

Or à ce qu'on disoit, ce mal tu auois pris
Trauillant au mestier de la belle Cypris :
Toutefois contemplant ta taille longue & droite,
Ta main blanche & polie, & ta personne adroite,
Te cognoissant gaillard, honnesté, gracieux,
Et faire sagement l'amour en diuers lieux,
(Tu sçais si ie dy vray) ie fis à Dieu priere
De te faire iouyr de ta santé premiere.
En te voyant ainsi, i'auois pitié de toy,
Tant s'en faut que l'enuie entraist iamais chez moy.

Tu m'accuses, Cafard, d'auoir eu la verolle :
Vn chaste Predicant de faict & de parolle
Ne deuroit iamais dire vn propos si vilain :
Mais que sort-il du sac à cela dont il est plein.

Toufiours le volleur pense à la despouille prise,
Et toufiours le paillard parle de paillardise.
Tais-toy, de l'Euangile impudent auorton,
L'entens encore assez pour ouir ton dicton,
Quand dedans vn tombeau tout emplastré d'ordure
Nostre place Maubert sera ta sepulture.

Tu dis que ie suis vieil, encore n'ay-ie atteint
Trente & sept ans passez, & mon corps ne se plaint
D'ans ny de maladie, & en toutes les sortes
Mes nerfs sont bien tendus, & mes veines bien fortes :
Et si i'ay le teint palle & le cheueu grison,
Mes membres toutefois ne sont hors de saison.

Or cela n'est que ieu dont ie ne fais que rire,
Et voudrois que ce fust le plus de ton mesdire.

Pourquoy fais-tu courir si faussement de moy
Que ie suis vn Athée infidele & sans loy ?
Si tu es si ardent & si bruslé d'enuie
D'informer de mes mœurs, de mon faict, de ma vie,
Ie ne suis incogneu : tu pourras aisément
Sçauoir quel i'ay vescu dès le commencement.

*J'ay suivi les grands Rois, j'ay suivi les grands Princes,
J'ay pratiqué les mœurs des estranges provinces,
J'ay long temps escolier en Paris habité,
Là tu pourras sçauoir de moy la verité :
Lors tu pourras iuger sans plus me faire iniure,
Par la seule raison, non par la coniecture.*

*Ne conclus plus ainsi : Ronfard est bien appris,
Il a veu l'Euangile, il a veu nos escrits,
Et n'est pas Huguenot, il est donques Athée :
Telle conclusion est faulxement iettée :
Car tous les bons esprits n'ensuiuent point tes pas,
Et toutefois sans Dieu viuans ils ne sont pas :
Telle iniure redonde aux plus grands de l'Europe,
Dont à peine de mille un s'enroule en ta trope.*

*Lequel est plus Athée ou de moy ou de toy,
De moy qui ay vescu tousiours tranquille & coy
En la loy du pays, en l'humble obeïssance
Des Rois, des Magistrats qui ont sur nous puissance,
Qui sans m'enforceler d'une nouuelle erreur
N'ay mis par mes sermons les peuples en fureur ?*

*Ou toy qui en ouurant le grand cheual de Troye,
As mis tout ce Royaume aux estrangers en proye ?
As fait que le voisin a tué son voisin,
Le pere son enfant, le cousin son cousin ?*

*Qui rends Dieu partial selon ta fantaisie,
Qui es melancholique & plein de frenaisie,
Qui fais de l'habile homme, & qui aux innocens
Interpretes, malin, l'Euangile à ton sens,
Qui as comme un brigand la iustice oppressée,
Et sans-dessus-dessous la France renuersée !*

*Ainsi qu'on voit la mer quand l'Auton d'un costé
Luitte contre Aquilon au gosier indonté,
Tous deux à contre-fil horriblant leur halene
Du fond iusques au haut bouleuersent l'arene,*

Toute la mer se trouble, & s'esleuant aux cieux,
Des matelots desrobe & l'esper & les yeux.

Ainsi la France, hélas ! de tout malheur comblée
Par tes opinions erroit toute troublée,
la preste à s'abysmer : & sans l'astre lumeau
De la Royn & du Prince, elle fust au tombeau.

Mais la paix que la Royn heureusement a faite,
L'a remise en vigueur & sa force a refaite,
Comme une douce pluye en sa vertu remet
La fleur espanouye à qui ia le sommet
Pendoit flestry du chaud, quand le Soleil ameine
Les fieures & la soif à nostre race humaine.

le ne suis ny rocher ny Tygre ny Serpent,
Mon regard contre-bas brutalement ne pend,
J'ay le chef esleué pour voir & pour cognoistre
De ce grand uniuers le Seigneur & le maistre :
Car en voyant du ciel l'ordre qui point ne faut,
J'ay le cœur asseuré qu'un moteur est là-haut,
Qui tout sage & tout bon gouuerne cest empire,
Comme un Pilote en mer gouuerne son nauire :
Et que ce grand Palais si largement vouté,
De son diuin ouurier ensuit la volonté.

Or ce Dieu tout puissant plein d'eternelle essence,
Tout remply de vertu, de bonté, de puissance,
D'immense maiesté, qui voit tout, qui sçait tout,
Sans nul commencement, sans milieu ne sans bout,
Dont la diuinité tres-royale & suprefme
N'a besoin d'autre bien sinon de son bien mesme,
Se commençant par elle & finissant en soy :

Bref, ce Prince eternal, ce Seigneur & ce Roy,
Qui des peuples le pere & le pasteur se nomme,
Ayant compassion des miseres de l'homme,
Et desirant qu'il fust du peché triomphant,
En ce monde enuoya son cher unique enfant

Eternel comme luy, & de la mesme essence,
 Ayant du pere sien la gloire & la puissance.
 Or ce fils bien aimé qu'on nomme Iesuschrist
 (Au ventre Virginal conçu du saint Esprit)
 Vestit sa deïté d'une nature humaine,
 Et sans peché porta de nos pechez la peine :
 Publiquement au peuple en ce monde il prescha :
 De son pere l'honneur non le sien il chercha,
 Et sans conduire aux champs ny soldats ny armées,
 Fist germer l'Evangile és terres Idumées.
 Il fut accompagné de douze seulement,
 Mal logé, mal vestu, vivant trespourement,
 (Bien que tout fust à luy de l'un à l'autre pole.)
 Il fut tres-admirable en œuvre & en parole,
 Aux morts il fist reuoir la clarté de nos cieux,
 Rendit l'oreille aux sourds, aux aueugles les yeux :
 Il soula de cinq pains les troupes vagabondes,
 Il arresta les vents, il marcha sur les ondes,
 Et de son corps diuin mortellement vestu
 Les miracles sortoient tesmoins de sa vertu.

Le peuple qui auoit la ceruelle endurcie,
 Le fit mourir en Croix suiuant la Prophetie :
 Il fut mis au tombeau, puis il ressuscita,
 Puis porté dans le Ciel à la dextre monta
 De son pere là haut, & n'en doit point descendre
 Visible, que ce monde il ne consume en cendre.

Quand vainqueur de la mort dans le Ciel se haussa,
 Pour gouverner les siens vne Eglise il laissa,
 A qui donna pouuoir de lier & dissoudre,
 D'accuser, de iuger, de damner & d'absoudre,
 Promettant que tousiours avecq' elle seroit,
 Et comme son espoux ne la delaisseroit.

Ceste Eglise premiere en Iesus Christ fondée
 Pleine du saint Esprit, s'apparut en Iudée :

Puis saint Paul le vaisseau de grace & de sçauoir
La fit ardemment en Grece recevoir :
Puis elle vint à Rome, & de là fut portée
Bien loin aux quatre parts de la terre habitée.

Ceste Eglise nous est par la tradition
De pere en fils laissée en toute nation
Pour bonne & legitime, & venant des Apostres
Seule la confessons sans en recevoir d'autres.

Elle pleine de grace & de l'esprit de Dieu,
Choisit quatre tesmoins, saints Iean, Luc, Marc, Matthieu,
Secretaires de Christ, & pour les faire croire
Aux peuples baptisez approuua leur histoire.

Si tost qu'elle eut rangé les villes & les Rois,
Pour maintenir le peuple elle ordonna des lois,
Et afin de coller les prouinces unies
Comme vn cyment bien fort, fit des ceremonies,
Sans lesquelles long temps en toute region
Ne se pourroit garder nulle religion.

Certes il faut penser que ceux du premier âge
Plus que ceux d'aujourd'huy auoient le cerueau sage,
Et que par ignorance ils n'ont iamais failly :
Car leur siecle n'estoit d'ignorance assailly.

Or ceste Eglise fut dès long temps figurée
Par l'Arche qui flottoit desur l'onde azurée,
Quand Dieu ne pardonnoit qu'aux hommes qui estoient
Entrez au fond d'icelle, & dans elle habitoient :
Le reste fut la proye & le ioüet de l'onde,
Que le ciel desborda pour se vanger du monde.
Aussi l'homme ne peut en terre estre sauué
S'il n'est dedans le sein de l'Eglise trouué,
Si comme vn citoyen n'habite dedans elle,
Ou s'il cherche autre part autre maison nouvelle.

Il est vray que le temps qui tout change & destruit,
A mille & mille abus en l'Eglise introduit,

Enfantez d'ignorance & couuez sous la targe
Des Prelats ocieux qui en auoient la charge.

Je sçay que nos Pasteurs ont souhaité la peau
Plus qu'ils n'ont la santé de leur pauvre troupeau :
Je sçay que des Abbez la cuisine trop riche
A laissé du Seigneur tomber la vigne en friche :
Je voy bien que l'yuraye estouffe le bon blé,
Et si n'ay pas l'esprit si gros ne si troublé
Que ie ne sente bien que l'Eglise premiere
Par le temps a perdu beaucoup de sa lumiere.

Tant s'en-faut que ie vueille aux abus demeurer,
Que ie me veux du tout des abus separer,
Des abus que ie hay, que i'abhorre & mesprise :
Je ne me veux pourtant separer de l'Eglise,
Ny ne feray iamais : plutost par mille efforts
Je voudrois endurer l'horreur de mille morts.

Comme vn bon laboureur, qui par sa diligence
Separe les bourriers de la bonne semence :
Ainsi qui voudra bien l'Euangile purger
Il faut de tant d'abus l'Eglise descharger
Et non s'en separer : mais fermement la suiure,
Et dedans son giron tousiours mourir & viure.
Donc si ie suis Athée ensuiuant ceste Loy,
La faute est à mon pere, & le blasme est à moy.

Tu dis, en vomissant desur moy ta malice,
Que i'ay fait d'un grand Bouc à Bacchus sacrifice :
Tu mens impudemment : cinquante gens de bien
Qui estoient au banquet, diront qu'il n'en est rien. .

Muses, qui habitez de Parnasse la crope,
Filles de Iupiter, qui allez neuf en trope,
Venez & repoussez par vos belles chansons
L'iniure faite à vous & à vos nourrissons.

Iodelle ayant gaigné par une voix hardie
L'honneur que l'homme Grec donne à la Tragedie,

Pour auoir en haussant le bas stile François,
Contenté doctement les oreilles des Rois :
La brigade qui lors au Ciel leuoit la teste
(Quand le temps permettoit vne licence honnesté)
Honorant son esprit gaillard & bien appris,
Luy fit present d'un Bouc, des Tragiques le pris.

La la nappe estoit mise, & la table garnie
Se bordoit d'une sainte & docte compagnie,
Quand deux ou trois ensemble en riant ont poussé
Le pere du troupeau à long poil herissé :
Il venoit à grands pas ayant la barbe peinte,
D'un chapelet de fleurs la teste il auoit ceinte,
Le bouquet sur l'oreille, & bien fier se sentoit
Dequoy telle ieunesse ainsi le presentoit :
Puis il fut reietté pour chose mesprisée
Après qu'il eut seruy d'une longue risée,
Et non sacrifié, comme tu dis menteur,
De telle faulse bourde impudent inuenteur.

Tu te plains d'autre-part que ma vie est lasciué,
En delices, en ieux, en vices excessiue :
Tu mens meschamment : si tu m'auois suiuy
Deux mois tu scaurois bien en quel estat ie vy :
Or ie veux que ma vie en escrit apparoiſſe,
Afin que pour menteur vn chacun te cognoiſſe.

M'esueillant au matin, deuant que faire rien
L'inuoque l'Eternel le pere de tout bien,
Le priant humblement de me donner sa grace,
Et que le iour naissant sans l'offenser se passe :
Qu'il chasse toute secte & tout erreur de moy,
Qu'il me vueille garder en ma premiere foy,
Sans entreprendre rien qui blesse ma prouince,
Tres-humble obseruateur des loix & de mon Prince.

Après ie sors du liç, & quand ie suis vestu
Ie me range à l'estude & apprens la vertu,

Composant & lisant suiuant ma destinée,
Qui s'est dès mon enfance aux Muses enclinée :
Quatre ou cinq heures seul ie m'arreste enfermé :
Puis sentant mon esprit de trop lire affommé,
L'abandonne le liure & m'en vais à l'Eglise :
Au retour pour plaisir vne heure ie deuise,
De là ie viens dîner faisant sobre repas,
Ie rends graces à Dieu : au reste ie m'esbas.

Car si l'apres-dînée est plaisante & sereine,
Ie m'en vais promener tantost parmy la plaine,
Tantost en un village, & tantost en un bois,
Et tantost par les lieux solitaires & cois :
L'aime fort les iardins qui sentent le sauuage,
L'aime le flot de l'eau qui gazouille au riuage.

Là, deuissant sur l'herbe avec vn mien amy,
Ie me suis par les fleurs bien souuent endormy
A l'ombrage d'un Saule, ou lisant dans vn liure
L'ay cherché le moyen de me faire reuiure,
Tout pur d'ambition & des soucis cuisans,
Miserables bourreaux d'un tas de mesdisans,
Qui font (comme ravis) les Prophetes en France,
Pipans les grands Seigneurs d'une belle apparence.

Mais quand le Ciel est triste & tout noir d'espeffeur,
Et qu'il ne fait aux champs ny plaisant ny bien seur,
Ie cherche compagnie, ou ie iouë à la Prime,
Ie voltige ou ie saute, ou ie lutte ou i'escrime,
Ie dy le mot pour rire, & à la verité
Ie ne loge chez moy trop de seuerité.

Puis quand la nuit brunette a rangé les estoiles,
Encourtinant le ciel & la terre de voiles,
Sans soucy ie me couche, & là leuant les yeux
Et la bouche & le cœur vers la voute des cieux,
Ie fais mon oraison, priant la bonté haute
De vouloir pardonner doucement à ma faute :

*Au reste ie ne suis ny mutin ny meschant,
Qui fais croire ma loy par le glaive trenchant.
Voila comme ie vy: si ta vie est meilleure,
Ie n'en suis enuieux, & soit à la bonne heure.*

*Mais quand ie suis aux lieux où il faut faire voir
D'un cœur deuotieux l'office & le deuoir,
Lors ie suis de l'Eglise vne colonne ferme,
D'un surpelis ondé les espauls ie m'arme,
D'une haumusse le bras, d'une chape le dos,
Et non comme tu dis faite de croix & d'os:
C'est pour un Capelan, la mienne est honorée
De grandes boucles d'or & de frange dorée:
Et sans toy, sacrilege, encore ie l'aurois
Couuerte des presens qui viennent des Indoïs:
Mais ta main de Harpye & tes griffes trop haues
Nous gardent bien d'auoir les espauls si braues,
Riblant comme larrons, des bons Saints immortels
Chasses & corporaulx, calices & autels.*

*Ie ne perds un moment des prieres diuines:
Dès la poincte du iour ie m'en vais à matines,
L'ay mon breuiare au poing, ie chante quelquefois
(Mais c'est bien rarement) car i'ay mauuaise vois:
Le deuoir du seruice en rien ie n'abandonne,
Ie suis à Prime, à Sexte & à Tierce & à Nonne,
L'oy dire la grand' Messe, & avecques l'encent
(Qui par l'Eglise espars comme parfum se sent)
L'honore mon Prelat des autres l'outre-passe,
Qui a pris d'Agenor son surnom & sa race.
Après le tour finy ie viens pour me r'assoir:
Bref, depuis le matin iusqu'au retour du soir
Nous chantons au Seigneur loüanges & cantiques,
Et prions Dieu pour vous qui estes heretiques.*

*Si tous les Predicans eussent vescu ainsi,
Le peuple ne fust pas (comme il est) en souci,*

*Les villes de leurs biens ne seroient despoillées,
 Les chasteaux renuersez, les Eglises pillées :
 Le laboureur sans crainte eust labouré ses champs,
 Les marchez desertez seroient pleins de marchans,
 Et comme vn beau Soleil par toute la contrée
 De France reluiroit le vieil siecle d'Astrée.*

*Les Reistres en laissant le riuage du Rhin,
 Comme frélons armez n'eussent beu nostre vin :
 le me plains de bien peu, ils n'eussent brigandée
 La Gaule qui s'estoit en deux parts desbandée,
 Et n'eussent fait rouler avec tant de charrois
 Dessous vn Roy mineur, le tresor des François :
 Ny les blonds nourrissons de la froide Angleterre
 N'eussent passé la mer achetant nostre terre.*

*Or c'est là, Predicant, l'Euangile & le fruit
 Que ta nouvelle secte en la France a produit,
 Rompant toute amitié, & desnoiant la corde
 Qui fortement serroit les peuples en concorde.*

*Tu dis que chacun trouue à deuiser de moy :
 Touche là, Predicant, aussi fait-on de toy :
 Tel deuis ne sçauroit ny profiter ny nuire :
 Le Soleil pour cela ne laisse pas de luire
 Sur ta teste & la mienne, & comme au-parauant
 Nous regardons le Ciel & respirons le vent.
 Nous ne sommes meschans pour autant que les hommes
 Partiaux comme toy, disent que nous le sommes :
 Mais bien nous sommes tels, quand le remors caché
 Dedans nostre estomac iuge nostre peché :
 Et pource du commun la vaine mesdisance
 Ne nous peut offenser, c'est nostre conscience.*

*Ainsi le luif accuse vn Turc Mahumetaïn,
 Et le Turc le Chrestien : mais Dieu iuge certain
 Cognoist les cœurs de tous. Comment vn Caluiniste
 Pourroit il bien iuger des actes d'un Papiste,*

Quand ils sont ennemis ? frere, pour abbreger,
« Le iuge partial ne sçauroit bien iuger :

Tu m'estimes meschant, & meschant ie t'estime,
le retourne sur toy le mesme faiçt du crime :

Tu penses que c'est moy, ie pense que c'est toy :

Et qui fait ce discord ? nostre diuerse foy.

Tu penses dire vray, ie pense aussi le dire :

Et lequel est trompé ? certes tu as le pire :

Car tu crois seulement en ton opinion,

Moy en la catholique & publique union.

Hà ! qui voudroit, Cafard, informer de ta vie,

On verroit que l'honneur, l'ambition, l'enuie,

L'orgueil, la cruauté, se paissent de ton cœur,

Et s'yurent de ton sang, comme l'Aigle veinqueur,

Dont l'immortelle faim par nulle chair dontée,

Se paist safre & goulu du cœur de Promethée.

Tu n'as pas en changeant d'habits & de sermons,

Changé de sang, de cœur, de foye & de poumons :

Et tu monstres assez par ton orde escriture,

Que pour changer de loy, n'as changé de nature,

Ny ne feras iamais, bien que d'un habit saint

Tu caches ta pensée & ton courage feint.

« Ainsi le vieil renard tousiours renard demeure,

« Bien qu'il change de poil, de place & de demeure.

Tu dis que ie m'engraisse à l'ombre d'un clocher :

Predicant mon amy, ie n'ay rien que la chair,

l'ay le front renfrongné, & ma peau mal traitée

Retire à la couleur d'une ame Acherontée :

Si bien que si i'auois ces habits grands & lons,

Ces manteaux alongez qui tombent aux talons,

Et qu'on me vist au soir si palle de visage,

On diroit que ie suis Ministre de village :

Pourueu que ie portasse vne tocque à rebras,

Et deffous un bonnet quelquefois de taftas,

*Quelquesfois de velours, pour un signal sinistre
Que d'un bon Surveillant on m'auroit fait Ministre.*

*Tu dis que j'ay du bien : c'est donques en esprit,
Ou comme le pescheur qui songe en Theocrit,
Ou par opinion riche tu me veux faire :
Mais ceux à qui ie doy sçauent bien le contraire.
Voudrois-tu point user vers moy de charité ?
Non, ie ne suis point tant contre toy despité,
Que ie ne prenne bien de l'argent de ton Presche,
Pour descharger ton sac si la somme t'empesche.*

*Tu dis que j'ay gagé ma Muse pour flatter :
Nul Prince ny Seigneur ne se sçauroit vanter
(Dont ie suis bien marry) de m'auoir donné gage :
Ie sers à qui ie veux, j'ay libre le courage,
Le Roy, son frere, & mere, & les Princes ont bien
Pouuoir de commander à mon luth Cynthien :
Des autres ie ne suis ny valet ny esclaué,
Et si sont grands Seigneurs j'ay l'esprit haut & braue.*

*Tu dis que j'ay vescu maintenant escolier,
Maintenant courtizan, & maintenant guerrier,
Et que plusieurs mestiers ont esbatu ma vie.
Tu dis vray, Predicant : mais ie n'euz onq' enuie
De me faire Ministre, ou comme toy Casard,
Vendre au peuple ignorant mes songes & mon fard :
l'aimerois mieux ramer sur les ondes salées,
Ou auoir du labeur les deux mains empoulées,
Ainsi qu'un vigneron par les champs incognu,
Qu'estre d'un gentilhomme un pipeur deuenu.*

*Tu dis que des Prelats la troupe docte & sainte
Au colloque à Poissy trembla toute de crainte,
Voyant les Predicans contre elle s'assembler :
Ie la vy disputer, & ne la vy trembler
Ferme comme un rocher qui iamais pour orage
Soit de gresle ou de vent ne bouge du riuage,*

*Affeuré de son poix : ainsi sans s'esbranler
le vy constamment ceste troupe parler.*

*Repondez, Predicans, si enflez d'esperance,
Eussiez-vous de Genêue osé venir en France
Sans avoir saufconduit escrit à vostre gré ?
Vous donques auez peur, non ce troupeau sacré.*

*Tu dis que i'ay blasmé ceste teste Caluine :
le ne la blasme pas, ie blasme sa doctrine :
Quant à moy ie le pense un trompeur, un menteur :
Tu le penses un Ange, un Apostre, un Docteur,
L'appellant la lumiere & l'honneur des fidelles :
Si tu l'estimes tant porte luy des chandelles,
Il n'aura rien de moy : par toute nation
On cognoist son orgueil & son ambition.*

*Tu dis que pour iaser & gossier à mon aize,
Et non pour m'amender, i'allois ouir de Baize.*

*Vn iour estant pensif, me voulant défascher,
Passant par S. Marceau, ie l'allay voir prescher :
Et là me seruit bien la sourdesse benigne :
Car rien en mon cerueau n'entra de sa doctrine.
le m'en retourne franc comme i'estois venu,
Et ne vy seulement que son grand front chenu
Et sa barbe fourchue & ses mains renuersées,
Qui promettoient le Ciel aux troupes amassées :
Il donnoit Paradis au peuple d'alentour,
Et si pensoit que Dieu luy en deust de retour.*

*le m'eschappay du Presche, ainsi que du naufrage
S'eschappe le marchand qui du bord du riage
Regarde seurement la tempeste & les vens,
Et les grands flots bossus escumans & mouuans,
Non-pas qu'il soit ioyeux de voir la vague perse
Porter ses compagnons noyez à la renuerse,
Ou de voir le butin, ou les fresles morceaux
Du bateau tournoyez sur l'eschine des eaux :*

*Mais dedans son courage vne ioye il sent naistre,
Voyant du bord prochain le danger sans y estre.*

*Tu dis qu'il me sied mal parler de la vertu :
Meschant Pharisien pourquoy me blasmes tu,
M'estimant ou fumée ou poussiere menue,
Que le vent rase-terre emporte dans la nue ?*

*N'enfle plus ton courage, apprens à l'abbaisser :
Donte moy ce gros cœur lequel te fait hausser
Le front esceruelé si superbe & si rogue,
Comme si tu estois des vertus pedagogue.
Predicant mon amy, Dieu n'a pas destourné
Ses yeux si loin de nous qu'il ne nous ait donné
Quelque peu de raison. Si toute l'ambrosie,
Tout le Nectar du Ciel t'abreuue & ressasie,
Encore le bon Dieu qui nous daigne escouter,
Nous donne quelquefois du pain bis à gouter.*

*Si ta nouvelle secte en Paradis t'emporte,
Pour le moins nostre vieille en pourra voir la porte :
Nous pauvres ignorans par la bonté de Dieu,
Encore au fond d'un coin trouuerons quelque lieu :
Car c'est bien la raison que la premiere place
Soit aux Caluiniens comme aux enfans de grace.*

*Tu sçais lequel des deux sortit iustifié
Du temple où ce vanteur s'estoit glorifié,
Et où le Publicain vers la bonté diuine
Se confessoit pecheur & battoit sa poitrine :
Ce superbe braueur au jourcil eleué,
Qui chacun mespriroit s'en-alla reprouué
De Dieu qui hait vne ame ambicieuse & fiere,
Et de l'humble pecheur accorda la priere.*

*Dauant que le festu de mes yeux arracher,
Des tiens premierement arrache le rocher,
Et dauant que blasmer regarde si ton ame
Et si ta conscience est point digne de blâme.*

*A toy seul n'appartient de parler proprement
Comme il faut conuerser au monde saintement :
C'est vn don general qu'à chacun le Ciel offre,
Et seulement Caluin ne l'a pas en son coffre.*

*La vertu ne se peut à Genéue enfermer :
Elle a le dos ailé, elle passe la mer,
Elle s'en-volle au Ciel, elle marche sur terre
Viste comme vn esclair messager du tonnerre,
Ou comme vn tourbillon qui soudain s'eleuant
Erre de fleuve en fleuve & annonce le vent.
Ainsi de peuple en peuple elle court par le monde,
De ce grand uniuers hôteesse vagabonde.*

*Tantost elle se loge où le peuple brûlé
Ne voit loin de son chef le Soleil reculé,
Dessous le pied duquel craque la chaude arene,
Où Phebus se vit pris des beaux yeux de Cyrene.
Tantost elle s'en-vole où les champs tapisséz
De neige ont les cheueux de glaçons herisséz,
Non guere loin de l'antre en horreur effroyable,
Que le froid Aquilon a choisi pour estable.*

*Tantost elle va voir le peuple du matin,
Qui a le col orné de l'Indique butin,
Et qui sent le premier desboucler la barriere
Aux cheuaux du Soleil qui vont prendre carriere.*

*Tantost elle chemine au peuple d'Occident,
Où le Soleil recreu, haletant & pendant,
Lasche dessus l'oreille à ses cheuaux les brides,
Et son char baille en garde aux cinquante Phorcydes.*

*Bref, les peuples du monde ont vn don general
De sçauoir discerner le bien d'avec le mal,
De parler sagement des choses politiques,
De sçauoir gouuerner les grandes Republiques,
D'embrasser la vertu, d'aimer la verité :
Et non seulement toy qui plein de vanité,*

*Comme un mignon de Dieu, veux les hommes attirer
Sous ombre des vertus, & tu fais le contraire.*

*Tu dis que si nos Rois reuenoyent du tombeau,
Ils se diroyent heureux de voir le grand flambeau
De ta secte allumé par la France oppressée,
Et d'y voir de Caluin l'Euangile annoncée.*

*Hà terre, crêue toy! qui maintenant iouys
De nos Rois & nous rends cest onzième Louys,
Tel qu'il estoit alors qu'au bout de sa barrette
Portoit dedans du plomb nostre Dame portraite.*

*Crêue toy, rends ce Prince : hà qu'il seroit marry
De voir, impieté! l'Eglise de Clery,
Sa deuote maison destruite & saccagée!
Ayant souffert l'horreur d'une main enragée,
Sans lampes, sans autels, comme un lieu desolé,
Desert, inhabité, que la foudre a brulé:
Ou comme on voit au camp sur le bord des frontieres
Une grange où logeoient les enseignes guerrieres,
Sans clef, sans gond, sans porte, & sans feste couuert,
Les pignons embrasés & tout le mur ouuert,
Et la place où Cérés gardoit sa gerbe en presse,
Estre pleine de fient & de litiere espesse.*

*Hà qu'il seroit marry d'entendre que ses os
Arrachés du tombeau, nostre commun repos,
Eussent veu de rechef par tes mains la lumiere,
Abandonnez au vent ainsi qu'une poussiere!
Il se feroit amy du Comte Charolois,
Et pour vanger ses os vestiroit le harnois
Contre toy brise-tombe: & sa puissante armée
De France chasseroit ta peste enuenimée.*

*Si qu'en lieu qu'on te voit de pompe enuironné
Marcher bragardement, agrasé, boutonné
De l'argent d'une châsse ou de l'or d'un calice,
Tu fuerois vagabond le saint œil de lustice:*

*Bien que pour ton Bourreau ta coulpe & ton remord
Accusent ta malice & te iugent à mort.*

*Tu te mocques, casart, dequoy ma Poësie
Ne suit l'art miserable, ains va par fantaisie,
Et dequoy ma fureur sans ordre se suiuant
Esparpille ses vers comme feuillets au vent :
Voila comment tu dis que ma Muse sans bride
S'esgare resplandue où la fureur la guide.*

*Si tu auois les yeux aussi prompts & ouuers
A desrober mon art qu'à desrober mes vers,
Tu dirois que ma Muse est pleine d'artifice,
Et ma brusque vertu ne te seroit vn vice.*

*En l'art de Poësie vn art il ne faut pas
Tel qu'ont les Predicans qui suiuent pas à pas
Leur sermon sceu par cœur, ou tel qu'il faut en prose,
Où tousiours l'Orateur suit le fil d'une chose.*

*Les Poëtes gaillars ont artifice à part,
Ils ont vn art caché qui ne semble pas art
Aux versificateurs, d'autant qu'il se promeine
D'une libre contrainte où la Muse le meine.*

*As-tu point veu voler en la prime saison
L'aurette qui de fleurs enrichit sa maison ?
Tantost le beau narcisse, & tantost elle embrasse
Le vermeil hyacinthe, & sans suiure vne trasse
Erre de pré en pré, de iardin en iardin,
Chargeant vn doux fardeau de melisse ou de thin.*

*Ainsi le bon esprit que la Muse espoignonne,
Porté de la fureur sur Parnasse moissonne
Les fleurs de toutes parts, errant de tous costez :
En ce point par les champs de Rome estoient portez
Le damoiseau Tibulle & celui qui fist dire
Les chansons des Gregeois à sa Romaine lyre.
Tels ne furent iamais les versificateurs
Des Muses auortons, ny tous ces imposteurs,*

Dont l'ardente fureur d'Apollon n'a saisie
 L'ame d'une gentille & docte frenaisie:
 Tel bien ne se promet aux hommes vicieux,
 Mais aux hommes bien-nez qui sont aimez des Cieux.

Escoute, Predicant tout enflé d'arrogance,
 Faut-il que ta malice attire en consequence
 Le vers que brusquement un Poëte a chanté?
 Ou tu es enragé ou tu es enchanté,
 De te prendre à ma Quinte, & ton esprit s'oublie
 De penser arracher un sens d'une folie.

Ie suis fol, Predicant, quand i'ay la plume en main:
 Mais quand ie n'escry plus, i'ay le cerueau bien sain.

Au retour du Printemps les Muses ne sont sages:
 Furieux est celuy qui se prend à leurs rages,
 Qui fait de l'habile homme, & sans penser à luy
 Se monstre ingenieux aux ouurages d'autrui.

Ta teste ny la mienne en ce mois n'est pas saine,
 Et pource, Predicant, faisons une neufaine.
 Où? à saint Mathurin: car à nous voir tous deux,
 Nos cerueaux esuentez sont bien matelineux.

Tu sembles aux enfans qui contemplent és nûes
 Des villes, des Geans, des Chimeres cornües,
 Et ont de tel obiect le cerueau si esmeu,
 Qu'ils pensent estre vray le masque qu'ils ont veu:
 Ainsi tu penses vrais les vers dont ie me ioüe,
 Qui te font enrager, & ie les en aduoüe.

Ny tes vers ny les miens oracles ne sont pas,
 Ie prens tant seulement les Muses pour esbas:
 En riant ie compose, en riant ie veux lire,
 Et voila tout le fruit que ie reçoÿ d'escire:
 Ceux qui font autrement ils ne sçauent choisir
 Les vers qui ne sont nez sinon pour le plaisir:
 Et pource les grans Rois ioignent à la Musique
 (Non au Conseil priué) le bel art Poëtique.

*Tu dis qu'au parauant i'estois fort renommé,
 Et qu'ores ie ne suis de personne estimé.
 Penses-tu que ta secte embrasse tout le monde ?
 Penses-tu que le ciel, l'air & la terre & l'onde
 Se faschent contre moy pour te voir en courroux ?
 Tu te trompes beaucoup : Dieu est pere de tous :
 le n'ay que trop d'honneur : certes ie voudrois estre
 Sans bruit & sans renom comme vn pasteur champestre,
 Ou comme vn laboureur qui de beufs accouplez
 Repoitrist ses guerets pour y semer les blez.*

*« Celuy n'est pas heureux qu'on monstre par la rüe,
 « Que le peuple cognoist, que le peuple salüe :
 « Mais heureux est celuy que la gloire n'époint,
 « Qui ne cognoist personne, & qu'on ne cognoist point.*

*A toy des Predicans ie quitte les fumées,
 Les faueurs qui seront dans vn an consumées :
 Car mon esprit se trompe, ou la mere des mois
 N'aura point r'allumé ses cornes par neuf fois,
 Qu'errans & vagabons, sans credit, sans puissance,
 le les verray fuitifs & bannis hors de France,
 Huez, sifflez, vanez, & comme vieux renars,
 De citez en citez chassez de toutes parts.*

*Ce-pendant vous Seigneurs qui leur donnez entrée
 En vos maisons, trompez de leur bouche sucrée,
 N'ayez l'esprit credule à leur simple parler,
 Ils voudront à la fin vos plaisirs controler :
 Gardez bien vos enfans, vos bourses & vos femmes :
 l'ay veu de tels gallans sortir de grans diffames.
 Car pour auoir le corps d'un grand reistre empestre,
 L'aiguillon de leur chair pour cela n'est chastré.*

*Tu dis que ie mourrois accablé de grand'peine
 Si ie voyois tomber nostre Eglise Romaine :
 l'en serois bien marry : mais quand il aduiendroit,
 Le magnanime cœur pourtant ne me faudroit.*

J'ay quelque peu de bien qu'en la teste ie porte,
 Qui ne craint ny le vent ny la tempeste forte :
 Il nage avecques moy, ie suis seur que le tien
 Au riuage estranger ne te seruiroit rien,
 Où les gentils cerueaux n'ont besoin de ton Presche.
 Non non mon reuenu de partir ne m'empesche :
 Il n'est pas opulent, ny gras, ny excessif :
 Mon or n'est monnoyé, ny fondu, ny massif,
 Je vy en vray Poëte, & la faueur Royale
 Ne se monstra iamais enuers moy liberale :
 Et si ay merité de ma patrie autant
 Que toy faux imposteur qui te bragardes tant.

Tu pipes les Seigneurs d'une vaine apparence,
 Tu presches seulement pour engraisser ta panse,
 Tu iappes en mastin contre les dignitez
 Des Papes, des Prelats & des autoritez :
 Tu renuerfes nos loix & tout enflé de songes
 En lieu de verité tu plantes tes mensonges,
 Tes monstres contrefaits, qu'aboyant tu defens,
 Tes larues qui font peur seulement aux enfans.

Tu as selon ton sens l'Euangile traitée,
 Tu fais ton eternal vn muable Protée,
 Le tournant, le changeant sans ordre & sans arrest
 Selon ta passion & selon qu'il te plaist :
 Tu as vn beau parler tout fardé de cautelle,
 Qui voudroit IESVS-CHRIST tenir en curatelle.
 Tu sçais de l'Euangile engraisser tes deux mains,
 Tu sçais bien enjoller quelques ieunes nonnains,
 Tu sçais bien desfroquer la simplesse d'un moine,
 Et conuertir au tien de Dieu le patrimoine :
 Tu as en Paradis le tiers & les deux pars,
 Tu en es fils aîné, nous en sommes bastars.

Tu as pour renforcer l'erreur de ta folie,
 A ton Genève appris quelque vieille Homelie

*De Calvin, que par cœur tu nous presches ici :
Tu as en l'estomac un Lexicon farci
De mots iniurieux qui donnent à cognoistre
Que mechant escolier tu as eu mechant maistre.*

*Où moy tout eslongné d'imposture & d'abus,
Amoureux des presens qui viennent de Phebus,
Tout seul me suis perdu par les riués humides
Et par les bois tofus, apres les Pierides,
Les Muses, mon souci, qui m'ont tant honoré
Que de m'auoir le front de Myrte decoré :
Car pour ton aboyer ie ne perds la couronne
De Laurier, dont Phebus tout le chef m'environne :
Elle ombrage mon front, signal victorieux
Qu'Apollon a donté par moy ses enuieux.*

*Aussi tost que la Muse eust enflé mon courage,
M'agitant brusquement d'une gentille rage,
Je senti dans mon cœur un sang plus genereux,
Plus chaud & plus gaillard qui me fist amoureux.
A vingt ans ie fu pris d'une belle maistresse,
Et voulant par escrit tesmoigner ma destresse,
Je vy que des François le langage trop bas
A terre se trainoit sans ordre ny compas :
Adonques pour hausser ma langue maternelle,
Indonté du labeur, ie trauaillay pour elle,
Je fis des mots nouueaux, ie r'appellay les vieux,
Si bien que son renom ie pouffay iusqu'aux Cieux.
Je fis d'autre façon que n'auoyent les antiques,
Vocables composez & phrases poëtiques,
Et mis la Poësie en tel ordre qu'apres
Le François fut egal aux Romains & aux Grecs.*

*Hà que ie me repens de l'auoir apportée
Des riués d'Aufonie & du riuage Actée :
Filles de Iupiter, ie vous requiers pardon !
Helas ie ne pensois que vostre gentil don*

*Se deust faire l'appast de la bouche heretique,
Pour servir de chansons aux valets de boutique :
Apporté seulement en France ie l'auois
Pour donner passetemps aux Princes & aux Rois.*

*Tu ne le peux nier : car de ma plenitude
Vous estes tous remplis, ie suis seul vostre estude,
Vous estes tous yssus de la grandeur de moy,
Vous estes mes suiets, ie suis seul vostre loy.*

*Vous estes mes ruisseaux, ie suis vostre fontaine,
Et plus vous m'espuisez, plus ma fertile veine
Repoussant le sablon, iette vne source d'eaux
D'un surgeon eternal pour vous autres ruisseaux.*

*C'est pourquoy sur le front la couronne ie porte,
Qui ne craint de l'hyuer la saison tant soit morte,
Et pource toute ronde elle entourne mon front :
Car rien n'est excellent au monde s'il n'est rond.*

*Le grand Ciel est tout rond, la mer est toute ronde,
Et la terre en rondeur se couronne de l'onde,
D'une couronne d'or le Soleil est orné,
La Lune a tout le front de rayons couronné,
Les Rois sont couronnez : heureuse est la personne
Qui porte sur le front vne riche couronne.*

*O le grand ornement des Papes & des Rois,
Des Ducs, des Empereurs ! Couronne, ie voudrois
Que le Roy couronné eust sur ma teste mise
La mitre d'un Prelat, couronne de l'Eglise :
Lors nous serions contens : toy de me voir tondu,
Moy de iouyr du bien où ie n'ay pretendu.*

*Après comme vn flateur tu dis que par ma rime
L'offense de Condé le Prince magnanime,
Et veux qu'un tel Seigneur s'aigrisse contre moy
Le faisant ou Tyran, ou Tygre comme toy.*

*L'atteste l'Eternel qui tout voit & regarde
(Et si ie suis menteur ie luy suppli' qu'il darde*

*Sa foudre sur mon chef) si iamais ie pensé
De rendre par mes vers vn tel Prince offensé:
A qui ie suis tenu de rendre obeissance,
A qui i'ay dedié ma plume & ma puissance,
Qui m'aime & me cognoist, & qui a maintefois
Estimé mes chansons deuant les yeux des Rois:
Qui est doux & benin, nay de bonne nature,
Qui a l'esprit gaillard, l'ame gentille & pure,
Qui cognoistra bien tost, tant il est Prince bon,
Les maux que ton orgueil a commis sous son nom.*

*Or quand Paris auoit sa muraille assiegée,
Et que la guerre estoit en ses fauxbours logée,
Et que les morions & les glaiues tranchans
Reluisoyent en la ville & reluisoyent aux champs,
Voyant le laboureur tout pensif & tout morne,
L'un trainer en pleurant sa vache par la corne,
L'autre porter au col ses enfans & son lit:
Ie m'enferme trois iours renfrongné de despit,
Et prenant le papier & l'encre de colere,
De ce temps malheureux i'escriui la misere,
Blasmant les Predicans qui seuls auoyent presché
Que par le fer mutin le peuple fust tranché:
Blasmant les assassins, les volleurs & l'outrage
Des hommes reformez, cruels en brigandage,
Sans souffrir toutefois ma plume s'attacher
Aux Seigneurs dont le nom m'est venerable & cher.*

*Ie ne veux point respondre à ta Theologie,
Laquelle est toute rance & puante & moisie,
Toute rapetassée & prinse de l'erreur
Des premiers seducteurs insenséz de fureur.
Comme vn pauvre vieillard qui par la ville passe
Se courbant d'un baston dans vne poche amasse
Des vieux haillons qu'il trouue en cent mille morceaux:
L'un dessus un fumier, l'autre pres des ruisseaux,*

*L'autre pres d'un esgout, & l'autre dans un ancre
Où le peuple artisan va descharger son ventre :
Après en choisissant tous ces morceaux espars,
D'un fil gros les rauaude & coust de toutes pars,
Puis en fait vne robe, & pour neuue la porte :
Ta secte, Predicant, est de semblable sorte.*

*Or bref il me suffit de t'auoir irrité :
Comme vn bon laboureur qui sur la fin d'Esté
Quand desia la vendange à verdeler commence,
De peur que l'escadron des freslons ne l'offence,
De tous costez espie vn chesne my-mangé
Où le camp resonnant des freslons est logé :
Puis en prenant de nuit vn gros fagot de paille,
D'un feu noir & fumeux leur donne la bataille :
La flame & la fumee entrant par les naseaux
De ces soldars ailez, irrite leurs cerueaux,
Qui fremissent ainsi que trompettes de guerre,
Et de colere en vain espoisonnent la terre.*

*Mais toy (comme tu dis) qui as passé tes ans
Contre les coups d'estoc des hommes mesdisans,
Qui as vn estomac que personne n'enfonce,
Tu pourras bien souffrir ceste douce responce :
Car ton corps demidieu contre tous les brocars
Des mesdisans est seur comme entre deux rampars.
Atant ie me tairay : mais deuant ie proteste
Que si horriblement ton erreur ie deteste,
Que mille & mille morts i'aime mieux recevoir,
Que laisser ma raison de ton fard deceuoir.*

*Au reste i'ay releu ta vilaine escriture
Qui sent son Charlatan facond à dire iniure,
Ou quelque harengere assise à Petit-pont,
Qui d'iniures assaut & d'iniures respond.
Hà, que tu monstres bien que tu as le courage
Aussi sale & vilain qu'est vilain ton langage !*

*Toutefois glorieux ie me veux estimer
Dequoy par tes brocars tu m'as voulu blâmer,
Comme seul n'endurant ta mesdisance amere :*

*Ceste Royne qui vit de nostre Prince mere,
A souffert plus que moy, quand aux premiers Eslas
Ialoux de sa grandeur, tu ne la voulois pas.*

*Ce Roy des Nauarrois a senty l'amertume
De ta langue qui fait de mesdire coustume,
Quand l'ayant par despit de Paradis bany,
Or' l'appellois Caillete, or' l'appellois Thony !
Quoy ? ne faisois-tu pas à mode d'estriuieres
Pour ce Roy l'autre annee au presche tes prieres ?
Tantost ne priant pas, tantost priant pour luy,
Selon qu'il t'apportoit ou profit ou ennuy ?*

*Mesmes i'entens desia que ta malice pince
De brocards espineux ce magnanime Prince,
Ce seigneur de Condé, & le blasmes dequoy
Il ne se monstre Tygre à ceux de nostre loy.
Ie suis donques heureux de souffrir tels outrages,
Ayant pour compagnons de si grands personnages.*

*Or tu as beau gronder pour r'assaillir mon fort,
Te gourmer & t'enfler comme autrefois au bort
La grenouïlle s'enfla contre le beuf, de sorte
Que pour trop se bouffer sur l'heure creua morte.
Tu as beau repliquer pour respondre à mes vers,
Ie deuiendray muet : car ce n'est moy qui sers
De bateleur au peuple & de farce au vulgaire :
Si tu en veux seruir, tu le pourras bien faire.
Ce-pendant ie priray l'eternelle bonté
Te vouloir redonner ton sens & ta santé.*

*Mais auant que finir, enten, Race future,
Et comme vn testament garde ceste escriture,
Ou soit que les destins à nostre mal constans,
Soit que l'ire de Dieu face regner long temps*

Ceste secte apres moy, race, ie te supplie
 Ne t'insense iamaïs apres telle folie:
 Et relisant ces vers ie te pry de penser
 Qu'en Saxe ie l'ay veue en mes iours commencer,
 Non comme Christ la sienne : ains par fraude & puissance
 Dessous vn apostat elle prist sa naissance :
 Le feu, le fer, le meurtre, en sont le fondement :
 Dieu vueille que la fin en arriue autrement,
 Et que le grand flambeau de la guerre allumee
 Comme vn tison de feu se consume en fumees.

PRIERE A DIEV

pour la Victoire.

DONNE, SEIGNEVR, que nostre ennemy vienne
 Mesurer mort les riues de la Vienne :
 Et que sanglant de mille coups persé,
 Dessus la poudre il tombe renuersé
 Aupres des siens au milieu de la guerre :
 Et de ses dents mordillonne la terre
 Plat estendu comme vn Pin esbranché,
 Qu'un charpentier de trauers a couché
 Au prochain bord, où le fer le decoupe,
 Pour le tourner en forme d'une poupe,
 Et d'une rouë, à fin qu'une des deux
 Soit le ioüet des orages venteux :
 L'autre en tournant le faix d'une charruë,
 D'un côutre aigu fende la terre nuë.
 Au Pin tombé soit pareil l'ennemy,
 Sans bras, sans teste, amoncellé parmy

*Le plus espais d'un charongneux carnage,
Ayant pour tombe un sablonneux riuage.*

DONNE, SEIGNEVR, que l'auare Germain
Ces Reistres fiers puissent sentir la main
Du ieune Duc, si qu'une mort cruelle
Face qu'un seul n'en conte la nouuelle
En ce pays que le Rhin va lauuant :
Et que leur nom se perde en nostre vent,
Et qu'à iamais leur morte renommee
S'esuanouisse ainsi qu'une fumee,
Et que leurs corps accablez de cent coups
Soyent le disner des corbeaux & des loups.

O TOVT-PVISSANT, donne que nostre Prince
Sans compaignon maistrise sa prouince :
Et que pompeux de braue maiesté,
Entre à Paris en triomphe porté,
Et que sans grace & sans misericorde
Trainne lié l'ennemy d'une corde,
Bien loing derriere à son char attaché :
Punition de son graue peché,
D'auoir osé d'une vaine entreprise
Forcer le Ciel, nostre Prince, & l'Eglise
Que Dieu bastit d'un fondement tres-seur :
Aussi son bras en est le defenseur.

DONNE, SEIGNEVR, que la chance incertaine
Ne tombe point sur nos champs de Touraine,
Que nos raisins, nos bleds & nos vergers
Aux laboureurs ne soyent point mensongers,
Trompant les mains de la ieunesse blonde
Que le Danube abbruue de son onde,
Et les nourrist superbes & felons
Comme les fils des oursaux Aquilons,
Qui vont soufflant à leurs fieres venuës
Loin deuant eux les legions des nuës,

*Comme ceux-cy soufflent en nostre sein
Vn camp armé de pestes & de fein.*

*DONNE, SEIGNEUR, que l'infidelle armée
Soit par soy-mesme en son sang consumée :
Qu'elle se puisse elle mesme tuer,
Ou bien du Ciel qu'il te plaise ruer
Ton feu sur elle, & que toute elle meure,
Si que d'un seul la trace ne demeure :
Comme il aduint dedans le champ de Mars,
Quand la moisson Colchide de soudars
Nasquit de terre en armes herissée
Que mesme iour vit naistre & trespassee.
O SEIGNEUR DIEU, ma priere aduiendra :
Ta gauche main son Egide prendra,
Le fer ta dextre, ains que Phœbus s'abaisse
Tout haletant au sein de son hostesse.*

*Ou bien, Seigneur, si l'ennemy poursuit
Tant le combat qu'on le veinque de nuit,
L'Aube vermeille au large sein d'yuoire
Puisse en naissant annoncer la victoire :
Et moy, qui suis le moindre des François,
D'estomac foible, & de petite vois,
Je chanteray de ce Duc la louange :
A fin, Seigneur, que toute terre estrange
Craigne la France, & ne passe son bord :
Ou le passant le prix en soit la mort.*

*VIVENT, SEIGNEUR, nos terres fortunées,
A qui tu as tes Fleurs-de-liz données :
Viue ce Roy, & vivent ses guerriers,
Qui de Poictiers remportent les lauriers,
Lauriers gaignez, non selon la coustume
Des courtisans, par l'ocieuse plume,
Le lietz, l'amour : mais bien par la vertu,
Soin & trauail par vn rampart battu*

*Et rebatu de ces foudres humaines,
Par veille & faim, par soucis & par peines :
Et qui nous ont par leur sang acheté
D'un cœur hardy la douce liberté.*

*BORNE le cours, l'entreprise & l'audace
Des ennemis qu'une si foible place
A fait froisser, briser & trebucher.
Comme une nef se rompt contr'un rocher,
Qui retournoit de Carpathe ou d'Ægée,
loyeuse au port de lingots d'or chargée :
Mais en voulant dedans le haure entrer,
Par un destin elle vient rencontrer
Un grand rocher qui la froisse au riuage,
Perdant son bien, que la mer, que l'orage
N'auoit sceu rompre : Ainsi cest Admiral
Ayant passé maint peril & maint mal,
Perte de gens & perte de muraille,
Une premiere & seconde bataille,
S'est venu rompre en cent mille quartiers
Contre les murs debiles de Poitiers.
Là ses cheueux qui par l'âge grisonnent,
Donnerent place aux Princes, qui cottonnent
D'un ieune poil leurs mentons, & qui ont
Dés le berceau les lauriers sur le front.*

*COEVRS genereux, hostes d'une belle ame,
On dit bien vray, Fortune est une femme,
Qui aime mieux les ieunes que les vieux.
Les ieunes sont tousiours victorieux,
Tousiours le chaut surmonte la froidure :
Du gay Printemps plaisante est la verdure,
Et le Soleil en naissant est plus beau
Que le couchant qui se panche au tombeau.*

*DONNE, SEIGNEVR, que ceste barbe tendre
Puisse à la grise une vergongne apprendre,*

Et qu'au seul bruit de ce grand Duc d'Anjou
 Les ennemis ployent deffous le iou,
 Imitateur de l'esprit de son frere,
 Imitateur des vertus de son pere,
 Imitateur de ces Ducs Angeuins,
 Princes guerriers, qui hautains & diuins,
 N'estimans point les petites conquestes,
 Jusques au ciel ont esleué les testes :
 Et mesprisans la mer & les dangers,
 Terres, trauaux & peuples estrangers,
 Conquirent seuls d'une force asseurée,
 Tyr & Sidon, Nicée & Cesarée
 Et la cité où Iesus autrefois
 Pour nos pechez ensanglanta sa croix.

DONNE, SEIGNEVR, que mon souhait auienne
 Que l'ennemy aux riués de la Vienne
 Tombe sanglant de mille coups persé,
 Dessus la poudre en son long renuersé
 Aupres des siens, au milieu de la guerre :
 Et de ses dents morde la dure terre,
 Comme insensé de voir tous ses desseins
 Vent & fumée eschaper de ses mains.

L'HYDRE DESFAICT,

OV

LA LOVANGE DE MONSEIGNEVR

le Duc d'Anjou, frere du Roy,
 à present Roy de France.

Il me faudroit vne aimantine main,
 La voix de bronze, vne plume d'airain,

*Si ie voulois par une digne histoire,
De ce grand Duc escrire la victoire,
Et les vertus qui demy-Dieu le font,
Et les Lauriers qu'il s'est mis sur le front,
Le nourrisson de Fortune prospere,
Fils d'un Monarque, & d'un Monarque frere,
Qui par prouësse vn iour doit acquerir
Vn autre Sceptre auant que de mourir.
C'est ce HENRY (second honneur de France)
Fils de Henry, que Mars dès son enfance
Comme sa race en son giron nourrit,
Et le mestier des armes luy apprit :
Et couronnant cet enfant de l'hierre,
Dès le berceau le fist naistre à la guerre.*

*Ainsi iadis le grand Saturnien
Fut alaitté dans l'autre Diëtien
Entre le bruit des boucliers & des armes :
Ainsi iadis ces deux fameux gendarmes
Iason, Achille, enfans de Chiron,
Furent nourris en son docte giron,
Qui aux combats sans crainte se pousserent,
Et de bien loing leurs peres surpasserent.*

*Ainsi ce Prince en la guerre nourry
Passe les faicts de son pere Henry.
Il est certain que du bout de sa lance
Henry borna plus outre nostre France,
Et sur le Rhin planta les Fleurs-de-lis :
Mais ses suiects de cœur estoient vnis,
Et sans discord chacun en son office
A ce bon Roy faisoit humble seruice :
Ce Duc guerrier a trouué les François
Tous diuisez de vouloir & de lois,
Qui forcenez saccageoient leur prouince,
Faisant sonner le fer contre leur Prince,*

Tant peut un peuple aux armes eshonté,
Quand la fureur le deuoir a donté.

Luy par l'aduis d'une ieune prudence,
Des partiaux a froissé l'impudence,
Et par le fer planté comme veinqueur
L'obeyssance & la honte en leur cœur.

O vaillant Duc ! ainsi la fiere audace
De Hannibal s'amortissant fist place
A Scipion ieune Prince Romain,
Laiissant tomber Carthage de sa main.

Mais à qui dois-ie egaler la ieunesse
De ce HENRY, sinon à la proüesse
Du ieune Pyrrhe, enfant Achillien,
Foudre & terreur du mur Dardanien ?
Tous deux yssus d'une race Royale,
Tous deux ornez d'une ame liberale :
Ieunes tous deux, & de qui le menton
Efloit à peine encrespé de cotton,
Blonde toison qui sort pour le message
Que l'homme vient en la fleur de son âge :
Tous deux guerriers, amoureux & courtois,
L'un l'heur de Grece, & l'autre des François ?

L'un quand la Grece estoit toute troublée
Venant à Troye accorda l'assemblée,
Donna l'assaut, veinquit son ennemy,
Et le fist choir ammoncelé parmy
Les durs cailloux tombez de ses murailles,
Et seul mist fin à dix ans de batailles,
Et d'un tour d'œil paracheuer il sceut
Ce que son pere en dix hyuers ne peut.

Nostre Duc vint, quand la France estonnée
De factions, de troubles & menée,
Sans frein, sans bride, erroit à son plaisir,
(Voulant pour loy la liberté choisir :)

*De gros bouillons s'esleuoit toute enflée,
Comme la mer des Aquilons soufflée
Contre vn nauire, & lors perdant son art
Le Pilot laisse aller tout au hazard.*

*Ainsi ce Duc s'apparut à nos peines :
Nos vieux Soldats & nos vieux Capitaines
Estoient perdus, & ne restoit sinon
Des vieux Gaulois que l'ombre & que le nom.
Il s'eschauffa d'une ame non commune,
Il entreprist de forcer la fortune,
Et au danger surmonter le destin,
Et le proiect que l'enuieux mutin
Se proposoit par belle couuerture,
Et pour son Frere essaya l'aventure.*

*On dit qu'Alcide en viuant acheua
Treize labeurs : celui qui controuua
Tant de trauaux mis à fin par Hercule,
Estoit menteur & de creance nulle :
Il suffist bien qu'un homme en son viuant
Aille sans plus vne guerre acheuant.
Or ce HENRY a fait chose impossible,
Tuant vn Hydre au combat inuincible :
Et seul de tous par armes a desfait
Ainsi qu'Hercule vn Serpent contrefait,
Aux yeux ardents, à la gueule escumeuse,
A la poitrine infecte & venimeuse,
Qui d'un seul col trois testes esbranloit,
Et seulement sept arpens ne fouloit
Dessous sa panse horrible & stygienne,
Mais se roulant par toute la Guyenne,
Sa noire queue à la Rochelle auoit,
Et ses trois chefs en Vienne abreuuoit :
Monstre cruel, qui de sa seule haleine
Corrompoit l'air, les fleues & la plaine.*

*Dedans sa griffe Angoulesme empietoit :
Son estomac en rampant se portoit
Dessus Niort : & sa large poitrine
Fouloit par tout la terre Poicteuine.*

*Nul tant fut preux assaillir ne l'osa :
Ce ieune Duc hazardeux s'opposa
Seul à l'effroy d'une si fiere beste :
Et luy coupa pres Lymoge une teste,
Qui se mouuoit conduite par Mouuant.*

*De son gosier elle souffloit au vent
Flame sur flame en salpestre allumée,
Chaude de braize & d'obsure fumée,
Et embrazoit tous les champs d'alentour.*

*Mais ce bon Prince ennemy de seiour,
Sans craindre chaud ny gresle ny gelée
D'espesse pluye & de neiges meslée,
Ny les mois froids où le Soleil ne vit,
En mesprisant l'hyuer, le poursuivit
Si viuement qu'à la fin il rencontre
Encore vn coup les testes de ce monstre.
Aupres Iarnac ce HENRY luy couppa
Vn autre chef, mais l'Hydre le trompa :
Car prenant vie & vigueur de sa playe,
Plus que deuant le combat il essaye :
Et du seul chef qui des trois demeura,
Du premier coup Lusignan deuora :
Puis renforcé de force & de courage,
Se renouuant nœud sur nœud d'auantage,
En se cachant par deux mois tous entiers
Dans vn marest voulut manger Poictiers.
Mais pour-neant il iettoit sa menace :
Car ce grand Duc luy fist quitter la place,
Et l'attirant en la plaine au combat,
De ces trois chefs le dernier luy abbat.*

Or' pour-neant il se met en defense,
 N'ayant plus rien que la queue & la panse,
 Qui se recherche, & tasche à rassembler
 Son corps tranché qui ne fait que trembler.
 Au dernier coup que sa teste couppée
 Baigna le camp sous l'Angevine espée,
 Il s'escria d'un siflement si hault,
 Que Moncontour, saint loyn & Aruault
 En ont tremblé & la riuiere Dyue
 Toute effroyée en trembla dans sa riue.

Son corps perclus sinueux & rampant,
 En se virant arpent dessus arpent
 Pour se sauuer tout fardé de cautelle,
 Vif en sa mort regaigna la Rochelle.
 Où par vergongne il cache sa douleur
 Sous vn semblant de ne craindre vn malheur.

Courage, Prince, il faut l'œuvre parfaire,
 Il faut tuer le corps de l'aduersaire,
 Sans le laisser par tronçons rechercher:
 Il faut, mon Duc, la despouille attacher
 Toute sanglante au dessus de la porte
 Du Temple saint, dont les pierres ie porte
 Que Calliope ourdist de son marteau,
 Non gueres loin où Loire de son eau
 Baigne de Tours ses riues solitaires,
 Et sera dit LE TEMPLE DES DEUX FRERES.
 Ainsi Castor & Pollux n'estant qu'un,
 N'auoient aussi qu'un mesme autel commun:
 Ainsi Phœbus en la barbe où vous estes,
 Occist Python de ses ieunes sagettes,
 Et appendit pour spectacle immortel
 La beste entiere, offrande à son autel.
 « Car la moitié n'est iamais honorable:
 « Toujours le tout aux Dieux est agreable:

« Et rien ne sert de combatre à demy,
« Il faut du tout veindre son ennemy.
Les Deliens au retour de l'année
Deuant le Temple à la feste ordonnée
Tournoient le bal chantans tous d'une vois,
Comme Apollon tira de son carquois
Les premiers traits, & d'ardente secousse
Fist du serpent toute la terre rousse:
Et ie diray comme nostre Apollin
Ce ieune Dvc, ce François Herculin,
Esleu de tous Capitaine publique,
Coupa les chefs au serpent Hugnotique,
Lequel auoit ce Royaume embrasé,
Fouy les morts, sacrilege brisé
Les Temples saints, honny nos bons Images,
Et d'un beau nom couuert ses brigandages.
Deuant le Temple à vous, Freres, sacré,
Soit en la plaine ou au milieu d'un pré,
Me souuenant de vos belles conquestes,
Feray des jeux & choumeray vos festes.
De mainte fleur vn chapeau ie pli'ray
Dessus mon front, ma bouche i'emplieray
De vin d'Anjou gaillardement mouillée,
Et dès la nuit d'estoilles habillée
Iusques au iour ie diray vos honneurs,
Freres diuins nos Hercules sauueurs,
Vous inuoquant qui fustes dès enfance
Les freres, Dieux tutelaires de France.

LES ELEMENS ENNEMIS

de l'Hydre.

*Non seulement les hommes ont fait teste
A ceste horrible, abominable beste,
A ce serpent qui de grandeur eust bien
Esté la peur du bras Tyrinthien :
Mais l'Air glueux d'une espaisse gelée
Et d'une neige en la pluye meslée,
Et d'un long froid de glaces renfermé
S'est contre luy cruellement armé.*

*La Terre mere à la grasse mammelle,
Qui porte tout, portant en despit d'elle
Dessus son dos un peuple si troublé,
Nia son vin, ses pommes & son blé,
Et de ses fils detestant la misere,
Deuint marastre en lieu de bonne mere,
Et maudissoit nostre siecle rouillé,
Siecle de fer, de meurtre tout souillé,
Tout detraqué de mœurs & de bien viure,
Un siecle, non, ny de fer ny de cuiure,
Mais de boubier en vices nompareil,
Que malgré luy regarde le Soleil.*

*Le Ciel couvé de flames corrompues
Et de vapeurs croupissantes és nues,
Nous empesta de fièvres qui nous font
Venir le froid & la chaleur au front :
Puis le catherre & les hydropisies,
Langueurs, palleurs, pestes & frenaisies*

*A gueule ouuerte erroient ainsi que l'Ours,
Signes que Dieu se faschoit contre nous,
Ayant horreur d'une si longue guerre:
Ses mauuais traits versa dessus la terre
Pour estouffer par l'excès d'un Esté
Ce vieil Python de Megere alaitté,
Qui d'un grand pli couuoit deffous sa pance
Flamans, Anglois, Allemans, & la France,
Et de son laiçt les nourrissant, faisoit
Que leur pays & Dieu leur desplaisoit.*

*Que dirons-nous des flots de nostre Loire,
Qui affectant sa part en la victoire,
En l'Air moiteux ses vagues enuoya,
Et pres Saumur ses ennemis noya,
Pour ne souffrir qu'une gent si maline
Contre son gré luy foulast la poitrine ?
Se desbordant par six mois il osa
Tant s'eleuer, qu'au monstre s'opposa,
Le menaçant de sa corne venteuse.
Lors le serpent d'une frayeur douteuse,
Voyant le fleuve, & craignant ses abois,
N'osa tenter au combat Achelois
Nostre bon Loire, inuincible defence
De nostre armée & de toute la France.*

*Donc si les Rois & tous les Elemens
Se sont monstrez ennemis vehemens
De ce Python, il faut que la Nature,
Les Elemens, & toute creature
Soyent deniez à ce monstre nouveau :
L'air & le feu, toute la terre & l'eau,
Qui, monstre fier, les denioit aux hommes.
Il ne faut point, Terre, que tu consommes
Si mauuais corps, qui trenchoit en tout lieu
Oreille & nez aux ministres de Dieu,*

*Sans s'esmouuoir de passion humaine,
Ains tout enflé d'une arrogance vaine
Les honniſſoit d'iniures & de coups.
Pource il doit eſtre ou paſture des loups,
Ou des corbeaux, ou des chiens ſolitaires,
Qui renuerſa temples & cimetaires.*

*Or luy voyant qu'il n'y auoit lieu ſaint
Pour l'enterrer, luy-meſme s'eſt contraint
De s'enfuyr, & prolongeant ſes peines
D'aller choiſir les Iſles de Maraines
Son vray ſepulchre, à fin que tous les flots
Loin de la France en reſpandent les os
Semez au vent, & que de ſon hiſtoire
Ne ſoit iamais ny liure ny memoire.*

PARAPHRASE

ſur le Te deum laudamus, &c.

*O Seigneur Dieu nous te louons,
Et pour Seigneur nous t'auoüons:
Toute la terre te reuere
Et te confeſſe eternal pere.
Toutes les puiffances des Cieux,
Tous les Archanges glorieux,
Cherubins, Seraphins te prient,
Et ſans ceſſe d'une voix crient:
Le Seigneur des armes eſt ſaint,
Le Seigneur des armes eſt craint:
Le Ciel & la terre eſt remplie
Du loſ de ſa gloire accomplie.*

*Les saints Apostres honorez,
Les Martyrs de blanc decorez,
La troupe de tant de Prophetes
Chantent tes louanges parfaites.*
L'Eglise est par tout confessant
Toy pere grand Dieu tout-puissant,
De qui la Maïesté immense
N'est que vertu, gloire & puissance.
Et ton fils de gloire tout plein,
Venerable, unique & certain,
Et le saint Esprit qui console
Les cœurs humains de ta parolle.
CHRIST est Roy de gloire en tout lieu,
CHRIST est l'eternel fils de Dieu,
Qui pour oster l'homme de peine
A pris chair d'une vierge humaine.
Il a veincu par son effort
L'aiguillon de la fiere Mort,
Ouvrant la maison eternelle
A toute ame qui est fidelle.
Il est à la dextre monté
De Dieu pres de sa maïesté,
Et là sa ferme place il fonde
Iusqu'à tant qu'il iuge le monde.
O Christ eternel & tout bon,
Fay à tes seruiteurs pardon,
Que tu as par ta mort amere
Racheté de rançon si chere.
Fay nous enroller, s'il te plaist,
Au nombre du troupeau qui est
De tes esleuz, pour auoir place
En Paradis deuant ta face.
Las, sauue ton peuple, ô Seigneur,
Et le beny de ton bon heur,

*Regis & soustien en tout âge
Ceux qui sont de ton heritage :
Nous te benissons tous les iours,
Et de siecle en siecle tousiours,
Pour mieux celebrer ta memoire,
Nous chantons ton nom & ta gloire.
O Seigneur Dieu, sans t'offenser
Ce iour icy puisse passer,
Et par ta sainte grace accorde
A nos pechez misericorde.
Seigneur tout benin & tout doux,
Respan ta pitié dessus nous,
Ainsi qu'en ta douce clemence
Auons tousiours nostre esperance.
En toy, Seigneur, nous esperons,
T'aimons, prions & adorons :
Car ceux en qui ta grace abonde,
N'iront confus en l'autre monde.*

FIN DES OEUVRES

DE P. DE RONSARD.





TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE CINQUIÈME VOLUME.

LE PREMIER LIVRE DES POÈMES.

Dédié à trefillustre & vertueuse Princeffe Marie Stuart,
Royne d'Escoffe.

	Pages.
Sonnet [à la Royne d'Escoffe]. <i>Encores que la mer.</i>	3
Discours. A elle-mesme. <i>Le iour que vostre voile.</i>	4
A elle-mesme. <i>Bien que le trait...</i>	8
Discours. A elle-mesme. <i>Je n'ay voulu...</i>	13
Elegie. <i>L'Huillier, si nous perdons...</i>	15
Elegie. <i>Comme un beau pré...</i>	17
La Harangue de... François, Duc de Guise, aux Soldats de Metz. <i>Quand Charles Empereur...</i>	21
Les Armes, à Iean Brinon. <i>Quiconque a le premier.</i>	30
A Iean de la Peruse, Poëte. <i>Encore Dieu...</i>	34
La Chasse, à Iean Brinon. <i>Te j'aray ie tousiours...</i>	37

	Pages.
La Lyre, à Iean Belot. <i>Belot, parcelle...</i>	44
Le Chat, à Remy Belleau. <i>Dieu est par tout...</i>	57
Les Paroles que dist Calypfon. A Iean Anthoine de Baïf, Poète. <i>Donques coureur...</i>	62
Le Satyre, à I. Huraut Blesien, Seigneur de la Pitardiere. <i>Amy Huraut...</i>	70
La Salade. <i>Laue ta main...</i>	76
Discours d'un amoureux desespéré. A Sceuole de faincte-Marthe. <i>Dure beauté...</i>	81
A Pierre du Lac. <i>Du Lac, qui ioins...</i>	95
Le Souci. <i>Je veux chanter...</i>	99
Le Pin. <i>Pin, dont le chef...</i>	102
Le Rossignol chantant & faisant son nid dedans un Genéure. <i>Gay Rossignol...</i>	107
L'Ombre du Cheual. <i>Amy Belot...</i>	110
Discours de l'alteration & change des choses humaines. <i>Tu as, Chauveau...</i>	113
L'Hylas. <i>Je veux, Hercule...</i>	120

LE SECOND LIVRE DES POÈMES.

Dedié à trefillustre & trefuertueux Seigneur Iean Louys
de Nogareth, duc d'Esparnon.

Les Parques. A tres-vertueux Seigneur I. Loys
de Nogareth. *Le iour que tu nasquis...* 135

	Pages.
A Iehan du Thier, Seigneur de Beau-Regard Secretaire d'Estat. <i>Qui fait honneur aux Rois...</i>	138
Discours contre Fortune, à Odet de Colligny Cardinal de Chastillon. <i>C'est à vous, mon Odet...</i>	144
Les Isles fortunées. <i>Puis qu'Enyon...</i>	157
Profopopee de Louys de Ronfard... pere de l'Auteur. <i>Vous qui sans foy...</i>	163
Le Houx, à I. Brinon. <i>Les uns chanteront le Fresne.</i>	166
Discours à P. l'Efcot. <i>Puis que Dieu ne m'a fait...</i>	174
Discours à Odet de Colligny, Cardinal de Chaf- tillon. <i>L'homme ne peut sçauoir...</i>	179
A Chr. de Choiseul. <i>Non, ie ne me deuls pas...</i>	184
Exhortation au camp. <i>L'heure que vous auez...</i>	188
Exhortation pour la Paix. <i>Non ne combattez pas...</i>	192
La Paix, au Roy Henry II. <i>Sire, quiconque soit...</i>	199
Le Retour d'Anne de Mont-Morency... A Odet de Colligny. <i>On ne doit appeller...</i>	206
Discours à I. Morel. <i>Quand l'ason & la fleur...</i>	209
Le Voyage d'Hercueil. <i>Debout, i'enten la brigade.</i>	213
Discours à Odet de Colligny, Cardinal de Chaf- tillon. <i>Tout ce qui est enclos...</i>	226
L'Excellence de l'Esprit de l'Homme. Preface sur Tite Liue. <i>Nous ne sommes pas nez...</i>	228
Paradoxe. Au Roy Charles IX. <i>Je voudrois bien...</i>	233
Fragment. <i>Je chante par quel art...</i>	236
Pour la fin d'une Comedie. <i>Icy la Comedie...</i>	236

EPITAPHES DE DIVERS SVIETS.

A trefillustre & vertueux Prince, Charles Cardinal
de Lorraine.

	Pages.
Sur le Cœur de Henry II. <i>Par vne Royne...</i>	239
Le Tombeau du feu Roy tref-chrestien Charles neufiesme. <i>Donque entre les souspirs...</i>	240
Sonet de luy-mesme. <i>Comme vne belle fleur...</i>	245
A Monsieur Sorbin, Predicateur dudit feu Roy Charles IX. <i>Nul ne deuoit pleurer...</i>	246
A luy-mesme. <i>Si le grain de forment...</i>	247
Le Tombeau de Marguerite de France, Duchesse de Sauoye... <i>Ah! que ie suis marry...</i>	248
Epitaphe de Fr. de Bourbon. <i>D'Homere Grec...</i>	262
Profopopee de Fr. de Lorraine. <i>A moy qui ay conduit...</i>	263
Epitaphe de M. d'Annebault. <i>L'homme seroit...</i>	264
Epitaphe de feu Roc Chasteigner, Seigneur de la Roche de Posé. <i>Si iamais ame...</i>	268
Epitaphe de Hercule Strosse. <i>Ce n'est pas toy...</i>	272
Elegie en forme d'Epitaphe d'Anthoine Chastei- gner. <i>Si quelquefois le dueil...</i>	273
Epitaphe d'Anne Duc de Montmorency, Pair & Connestable de France. <i>Si d'un Seigneur...</i>	278
Epitaphe de Messire Louys de Bueil, Comte de Sanferre. <i>Cy dessous gist...</i>	286

	Pages.
Epitaphe du Seigneur de Scillac. <i>Ou soit, Soleil...</i>	287
Epitaphe de Commines. <i>Quelle est ceste Déesse...</i>	290
Epitaphe d'A. de Vernon. <i>Cy gist (qui le croira?)...</i>	292
Epitaphe d'A. Blondet. <i>Tout ce qui est...</i>	293
Epitaphe de L. de Mailly. <i>Ou soit que la fortune...</i>	296
Epitaphe de l'Aubespine. <i>Quand l'Aubespine...</i>	297
Sizain pour les cœurs de Messieurs de l'Aubespine. <i>Passant, trois cœurs en deux...</i>	302
Epitaphe de Fr. de Viel-Pont. <i>Amy Passant...</i>	302
Epitaphe d'Anne l'Efrat. <i>Malheureuse journée.</i>	305
Epitaphe [de Marulle]. <i>Demenez ici vos caroles.</i>	307
Sur le trespas d'A. Turnebe. <i>Je sçay chanter...</i>	308
Epitaphe de la Peruse. <i>Las! tu dois à ce coup...</i>	309
Epitaphe de Nicolas Vergece. <i>Crete me fist...</i>	311
Epitaphe de Marie Brachet. <i>Arreste toy, Passant...</i>	311
Epitaphe de Quelus. <i>Est-ce ici la tombe d'Amour.</i>	313
Pour le mesme. <i>De tout ce que Nature...</i>	314
Pour le Sgr de Maugeron. <i>La Déesse Cyprine...</i>	315
Epitaphe de Niobé. <i>Je vivois : vn rocher...</i>	316
Epitaphe d'Albert. <i>Qu'oy-ie dans ce tombeau?...</i>	316
Epitaphe de Courte. <i>A fin que le temps...</i>	318
Dialogue de Beaumont, leurier du Roy Charles IX. & de Charon. <i>Lors que Beaumont...</i>	321
Epitaphe de Barbiche. <i>Jamais la Colchide toison.</i>	326
Epitaphe de Thomas. <i>La volupté, la gourmandise.</i>	328
Epitaphe de Mernable. <i>Tandis que tu vivois...</i>	328

DISCOURS DES MISERES DE CE TEMPS.

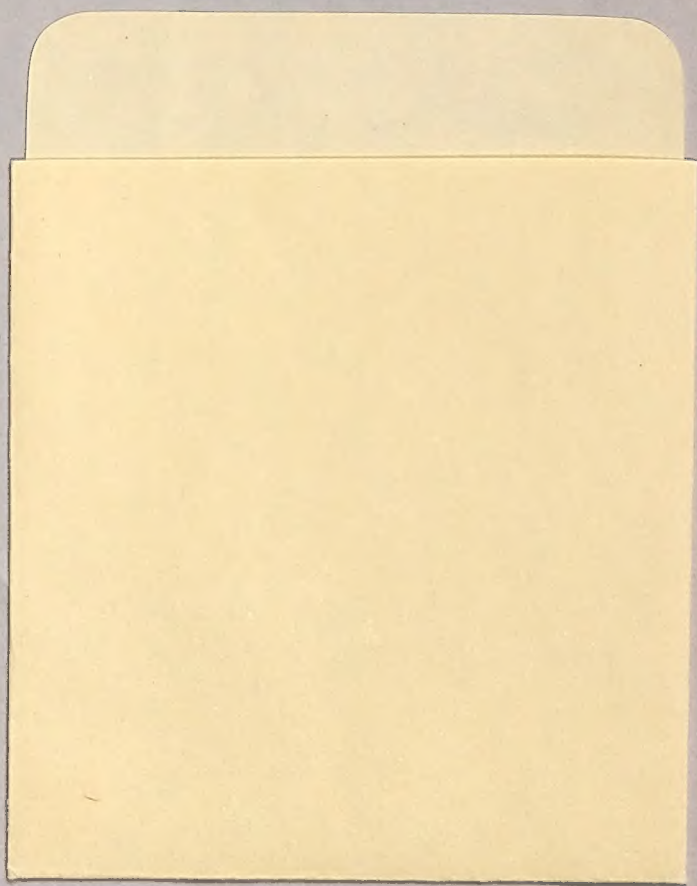
A la Royne Mere du Roy, Catherine de Medicis.

	Pages.
Discours des Miseres de ce temps à la Royne mere du Roy. <i>Si depuis que le monde...</i>	329
Continuation du Discours des Miseres de ce Temps. <i>Ma Dame, ie ferois...</i>	336
Institution pour l'Adolescence du Roy tref- chrestien Charles IX. <i>Sire, ce n'est pas tout...</i>	349
Discours à Des-Autels. <i>Des Autels que la Loy...</i>	355
Discours à Des Mafures. <i>Comme celuy qui voit...</i>	362
Remonstrance. <i>O Ciel! ô mer! ô terre!...</i>	366
Prognostiques. <i>Long temps deuant...</i>	390
Epistre. Cinq sepmaines apres la mort...	394
Des diuers effects de quatre choses qui sont en frere Zamariel. <i>Ton erreur, ta fureur...</i>	397
Responce de Pierre de Ronfard aux iniures & ca- lomnies... <i>Quoy? tu iappes, mastin...</i>	397
Priere pour la Victoire. <i>Donne, Seigneur...</i>	430
L'Hydre desfaißt. <i>Il me faudroit...</i>	434
Les Elemens ennemis de l'Hydre. <i>Non seulement...</i>	441
Paraphrase sur le <i>Te Deum</i> . <i>O Seigneur Dieu...</i>	443



Paris. — Imp. A. LEMERRE, 6, rue des Bergers.







3 0081 007 923 869